

Licia Troisi

LÉGENDES DU

MONDE ÉMERGÉ



LIVRE I

Licia Troisi

Légendes du Monde Émergé. Livre I
Le destin d'Adhara

Traduit de l'italien par Agathe Sanz

POCKET
jeunesse

À Mélissa et à toute l'équipe de Lands&Dragons

Prologue

L'homme en noir marchait lentement. Il se déplaçait avec assurance à travers les rues désertes de la ville, sa capuche baissée sur son visage, son manteau effleurant ses bottes. Ombre parmi les ombres, il s'engagea sans hésiter dans une ruelle. Il avait pris soin d'aller en reconnaissance quelques jours plus tôt.

L'entrée était anonyme : une porte en bois, surmontée d'une architrave en pierre. Il n'eut pas besoin de regarder le symbole gravé sur la clé de voûte pour savoir qu'il était arrivé.

Il s'arrêta un instant, conscient que ce qu'il s'apprêtait à faire lui avait pas été commandé. Sa vraie mission était ailleurs.

— Le trouver est d'une importance vitale, tu comprends ? avait dit Kryss, la dernière fois qu'il l'avait vu.

— Je sais, s'était-il contenté de répondre en inclinant la tête.

— Alors tu ne t'accorderas pas un seul instant de répit avant d'avoir réussi, et tu ne laisseras personne se mettre en travers de ta route.

Kryss avait conclu sa phrase par un regard appuyé, afin que l'homme en noir soit libre de méditer ce silence et d'en saisir pleinement le sens. Mais il n'était pas du genre à se laisser intimider pour si peu.

« Ça peut peut-être marcher avec ceux qui t'adorent comme un dieu, mais pas avec moi. »

Après un bref salut, il s'était dirigé vers la porte.

— Souviens-toi de notre pacte, avait lancé Kryss avant qu'il ne franchisse le seuil.

L'homme en noir s'était figé.

« Comment pourrais-je l'oublier ? » avait-il pensé.

Et maintenant il était devant cette porte. Il pouvait encore changer d'avis et partir. Reprendre sa route et retourner à sa mission.

« Es-tu vraiment prêt à ça pour atteindre ton but ? » se demanda-t-il, pendant que ses yeux s'attardaient sur les veines du bois. Il n'eut pas besoin de chercher longtemps la réponse. Il inspira profondément, dégaina son épée et donna un grand coup de pied dans la porte.

Une vaste cave circulaire au plafond ridiculement bas, donnant sur une série de portes fermées. Le Voyant le disait toujours : « C'est une installation provisoire, soyez patients. Pour le moment, elle nous assure cette discrétion dont nous avons désespérément besoin. Plus tard, lorsque nous aurons bien avancé dans notre plan, nous nous occuperons de trouver une salle plus digne de nous. »

L'espace sans fenêtres du souterrain était éclairé par des torches fixées aux murs. À l'odeur de moisissure se mêlait celle, plus âcre, de la fumée. Des hommes vêtus de blanc erraient d'une pièce à l'autre. Sur leurs visages, de sombres masques de bronze, percés de deux simples trous pour les yeux. De derrière les portes fermées provenaient des gémissements, et une lente psalmodie hypnotique. Odeur de sang et de magie, relents de mort. Dans ce silence chargé, le fracas de la porte abattue résonna avec la violence d'une explosion. Les Veilleurs qui se trouvaient le plus près de la porte ne se rendirent même pas compte de ce qui arrivait. L'homme en noir les transperça d'un seul et ample mouvement d'épée. Les manteaux blancs se teintèrent de rouge, les masques de bronze tombèrent sur le sol avec un tintement sinistre. Dessous, les visages déformés de deux sous-lieutenants de l'Académie et celui d'un ministre.

Les autres eurent le temps de se préparer. Ceux qui étaient armés tirèrent leurs épées pour se

défendre, mais la plupart n'eurent d'autre issue que de courir se cacher.

L'homme en noir semblait invincible. Aucun de ses adversaires n'était à sa hauteur. Pendant ses longues années d'errance, il avait eu l'occasion d'en affronter de bien plus redoutables, comme en témoignaient ses multiples cicatrices.

« Voilà à quelle mollesse conduit une trop longue période de paix », pensa-t-il avec mépris.

Un léger piétinement dans son dos. Sans se retourner, l'homme prononça des paroles à mi-voix, et une sphère argentée l'enveloppa. Les poignards braqués sur lui rebondirent sur la surface élastique de la barrière.

— Un magicien... murmura quelqu'un avec horreur.

L'homme en noir sourit férocement.

Adrass verrouilla la porte. L'air semblait ne plus trouver le chemin entre ses poumons et l'extérieur.

Il se plaqua contre la porte et y colla l'oreille. Des heurts d'épée, des cris, le bruit sourd de corpstombant à terre.

Que se passait-il ? Les avait-on découverts ?

Malgré lui, il se mit à claquer des dents. « Non. Non », se dit-il pour lutter contre la terreur qui l'envahissait. Il devait se raccrocher à ce qu'on lui avait enseigné depuis son entrée dans la Congrégation.

« Si jamais nous étions découverts, tâchez de sauver notre travail. C'est la seule chose qui importe. Nous œuvrons pour un but supérieur, un projet plus grand que nous, ne l'oubliez pas. »

Paroles du Voyant. Adrass avala sa salive. « Sauver notre travail. »

Il courut d'un pas décidé vers les étagères adossées à l'un des murs de la petite pièce. Il parcourut des yeux les vieux parchemins couverts de notes serrées, tracées de son écriture fine et élégante. Il en fourra quelques-uns dans un sac de cuir et déchira les autres. Il fouilla ensuite parmi les bocaux et les philtres, parmi les ampoules et les herbes. Des années de travail. Comment choisir en quelques minutes ce qui devait être sauvé du labeur d'une vie entière ?

Un gémissement attira son attention vers la table au centre de la pièce.

Voici ce qu'il fallait sauver : la créature. Elle seule valait la peine d'être emportée. Elle comptait plus que leurs misérables vies, plus que leurs stupides études.

Des cris de filles de l'autre côté de la porte.

— Non ! Il les tue, elles aussi !

Adrass s'approcha de la table, dénoua les liens de cuir qui retenaient la créature et la libéra. Il la prit rudement par les épaules, en l'obligeant à se relever.

— Réveille-toi, allez, réveille-toi ! lui ordonna-t-il, en la giflant.

Mais elle restait inerte entre ses bras, les yeux mi-clos.

Derrière la porte, les bruits se faisaient de plus en plus violents.

Le cœur d'Adrass s'emballa.

— Je mourrai, mais notre travail ne sera pas perdu. Je mourrai, mais notre travail ne sera pas perdu...

Il répétait comme un mantra la litanie qu'on lui avait apprise quand il était devenu Veilleur.

« Si seulement tu collaborais ! » songea-t-il avec agacement. Pourquoi la créature ne se réveillait-elle pas ?

Il la poussa brutalement au bas de la table et elle se recroquevilla sur le sol, immobile. Elle remuait à peine les lèvres.

Adrass prit une ampoule remplie d'eau et la lui versa dessus. Elle tressaillit.

— Parfait, c'est bien, très bien... écoute-moi.

Il la souleva par les épaules et la fixa droit dans les yeux. Des yeux éteints. Peut-être était-il trop tôt... Il chassa cette pensée de son esprit.

— Je vais t'emmenner quelque part, d'accord ? Écoute-moi !

Une vague lueur de compréhension s'alluma dans le regard de la créature.

— C'est bien, c'est ça.

Une détonation derrière la porte. Adrass frémit. Il la saisit sous les aisselles et la traîna dehors.

Il réussit à atteindre le bouton sur le mur. Un pan de la paroi se déplaça, dévoilant un étroit tunnel.

— Essaie de te mettre debout, je t'en supplie... chuchota-t-il en se penchant pour entrer dans le passage.

La créature gémissait, mais finalement elle parvint à bouger.

— Bravo, continue comme ça...

Il se mit à longer les parois couvertes de mousse. Derrière lui, la créature avançait péniblement. Les bruits de combat diminuèrent peu à peu, et le cœur d'Adrass ralentit un instant sa course.

« Je peux y arriver, je peux le faire... »

— Par là ! hurla-t-il en tournant à la première intersection.

Soudain, il se heurta à un mur.

— Nous y voilà, nous y voilà, dit-il, plus pour lui-même.

Il poussa une brique d'une main tremblante et devant lui apparut une pièce minuscule. La créature laissa échapper une énième plainte. Lorsqu'il lui toucha la joue, il s'aperçut qu'elle était mouillée. Elle pleurait. Son cœur se serra, mais il se reprit aussitôt en se rappelant les paroles du Voyant : « Les créatures sont des objets précieux. Elles sont les instruments de notre salut, et c'est ainsi que vous devez les considérer. Mais ne pensez pas à elles comme des personnes ; elles ne le sont pas. Chassez donc la pitié et l'affection que vous pourriez être tentés de ressentir : ce ne sont que des obstacles à l'accomplissement de notre mission. »

— Maintenant tais-toi, d'accord ? dit-il sèchement. Reste ici et attends-moi. Je ne serai pas long.

La créature acquiesça faiblement.

— Je viendrai te chercher. Je frapperai, deux coups forts et un faible. Comme ça. Tu as compris ?

Elle fit signe que oui.

Adrass esquissa un sourire.

— C'est bien. Quoi qu'il arrive, ne sors pas d'ici.

Il referma la porte et tendit l'oreille. Pas un bruit. La créature avait peut-être compris... Il s'accorda un moment de repos. Maintenant il pouvait mourir en paix. Qui sait, peut-être était-ce justement l'être pathétique qui gisait là-dedans qui les sauverait ? En tout cas, il avait accompli son devoir. Il rebroussa chemin.

L'homme en noir ne s'arrêtait devant rien. Cela faisait des années qu'il ne s'était pas déchaîné ainsi, depuis ce jour lointain où ils l'avaient capturé et où il avait fait la connaissance de Kryss. La sensation de son corps se mouvant avec précision, la légère douleur de ses muscles sous l'effort, l'odeur du sang... tout l'enivrait, lui procurait une sensation de plénitude.

Il les tua tous, sans distinction. Les simples soldats et les hommes de pouvoir, les jeunes et les vieux, les filles aussi, surtout les filles. En fin de compte, c'était pour elles qu'il était venu. De pauvres choses entre les mains de ces sorciers fous. L'espace d'un instant, il songea qu'il leur rendait service.

« Voilà le monde que tu as contribué à faire naître, Maître. Peut-être as-tu bien fait finalement ce jour-là de partir en le répudiant. »

Puis, il enfonça la dernière porte. Les bras chargés de livres anciens et de parchemins, les doigts tremblants, se tenait le Voyant, le chef de cette congrégation de fous.

L'homme en noir s'avança lentement. Son épée laissait une longue traînée de sang dans son sillage.

— Un homme seul ? dit le Voyant, incrédule.

— Un homme seul, rétorqua l'autre avec un sourire cruel.

Le Voyant recula, s'adossant au mur.

— Qui t'envoie ?

— Personne. De toute façon, même si je te disais qui est mon souverain, tu ne comprendrais pas de qui je parle.

Le Voyant resta silencieux.

— Nous essayons de sauver le Monde Émergé ! s'exclama-t-il enfin. Pourquoi ne voulez-vous pas le comprendre ? Vous vous fiez encore aux divagations de cette vieille folle ? Sans nous, ce sera le chaos, la mort !

— Je me moque complètement du chaos et de la mort. Et encore plus de sauver ce monde.

Malgré le masque qui lui cachait le visage, l'homme en noir perçut l'effroi du Voyant.

— Tu es un fou.

— Peut-être.

Un seul coup d'épée, et le Voyant s'effondra sur le sol.

La Congrégation des Veilleurs avait cessé d'exister.

PREMIÈRE PARTIE

LA FILLE DANS LE PRÉ

RÉVEIL

De la chaleur. Quelque chose de piquant dans le dos, et aussi quelque chose d'humide. Tout autour, un univers rouge, et toujours, la douleur, partout.

Et puis la perception d'une main, quelque part. La créature bougea faiblement les doigts et les sentit inondés par une douce tiédeur. Lentement, elle ouvrit les yeux. Une blancheur aveuglante se substitua au rouge. Et tous ses sens se réveillèrent d'un coup. Un bourdonnement insistant, un bruit doux, régulier, et puis une odeur de terre et d'herbe, la sensation humide de la rosée dans son dos. C'était trop. La créature se sentit submergée.

Elle battit les paupières et réussit d'un coup de reins à se tourner sur le flanc. Le mouvement fit gémir chaque muscle de son corps et lui coupa le souffle. Au milieu du blanc se dessina peu à peu la courbe d'un bras pâle étendu sur l'herbe et d'une paire de jambes maigres, fuselées et pâles elles aussi, à peine couvertes par une tunique tachée.

« Où suis-je ? »

La question émergea à sa conscience, simple et terrible. Elle ne sut pas y répondre. Elle regarda sa main baignée par les rayons du soleil. Les couleurs gagnaient peu à peu en netteté. Le rose laiteux de sa peau, le vert aveuglant de l'herbe, la teinte ambiguë de la chemise qu'elle portait.

« Qui suis-je ? »

Toujours pas de réponse. Un étau glacé lui enserra les tempes. Elle toucha sa poitrine, là où son cœur rythmait son angoisse. Des seins, petits et fermes.

« Je suis une femme. »

Cette prise de conscience ne lui apporta aucun réconfort. Elle regarda autour d'elle. Le ciel était d'un bleu profond, sans même un nuage. Le pré qui l'entourait lui parut sans limites ; ici ou là, le blanc timide d'une marguerite, le rouge insolent d'un coquelicot.

Il n'y avait personne.

Elle essaya de sonder ses souvenirs, de convoquer un nom, un visage, un indice qui l'aiderait à comprendre. Rien.

Elle ressentit une douleur près de la hanche, à l'endroit où son flanc touchait le sol, comme si quelque chose s'enfonçait dans sa chair. Non sans difficulté, elle glissa la main jusqu'à l'endroit douloureux. Un objet oblong, plutôt dur au toucher, était attaché à sa taille par une bande d'une matière qu'elle n'arrivait pas à identifier.

« Tu t'en occuperas plus tard, pour l'instant lève-toi », lui imposa une voix intérieure. Elle posa la paume sur l'herbe. Ce n'est qu'alors qu'elle remarqua l'auréole rougeâtre qui lui cerclait le poignet. Elle l'effleura d'un doigt, mais le retira aussitôt. La plaie brûlait terriblement. Et elle avait la même marque sur l'autre poignet.

« Ça n'a pas d'importance, tu dois te lever », insista la voix.

Elle appuya l'autre paume à terre. Les muscles de ses bras gémissent une nouvelle fois, ainsi que ceux de ses jambes lorsqu'elle les ramena à elle. Elle serra les dents, tandis que des gémissements étouffés s'échappaient de ses lèvres. Au prix d'un énorme effort, elle réussit à se soulever. Elle haletait à chaque élancement. Elle nota que ses chevilles étaient elles aussi marquées d'auréoles rouges.

« De la peau à vif. Ça veut dire quelque chose. »

Mais elle n'aurait pas su dire quoi.

Elle parvint en chancelant à se mettre debout. Elle était au milieu d'un pré, mais elle n'avait pas la moindre idée de la manière dont elle y était arrivée, ni de l'endroit où il se trouvait. Et elle ne savait même pas qui elle était. Elle examina ses seins, ses bras, ses jambes, ses pieds. Était-ce vraiment son corps ? Elle ne le reconnaissait pas, il lui était étranger. Elle portait une longue tunique souillée d'herbe et de sang. Rien d'autre. Autour de la taille, la bande de tissu qu'elle avait repérée un instant plus tôt, et l'objet oblong qui y pendait. Il avait un manche, sur lequel elle posa une main hésitante. Ses doigts le serrèrent, tirèrent vers le haut. Quelque chose en sortit avec un léger crissement et étincela sous le soleil. La fille plissa les yeux et étudia l'objet. Le manche était chaud, marron et s'adaptait parfaitement à sa main. Sa partie inférieure était faite d'une matière différente, brillante et froide au toucher. Il avait une forme sinueuse et était décoré de signes étranges, qu'elle n'arrivait pas à déchiffrer. Elle passa l'index sur le fil de la partie froide et ressentit immédiatement une légère douleur. Elle le retira, et vit qu'il était barré d'une fine ligne rouge. Une lueur se fit dans son esprit.

« C'est un poignard. »

L'objet qu'elle venait de sortir de son fourreau servait à blesser et à se défendre, elle le savait instinctivement. Mais, dans l'immédiat, il ne lui était pas utile. Elle le remit à sa place et regarda à nouveau autour d'elle. Le pré semblait infini.

« Peut-être n'y a-t-il rien d'autre que ça ? » se dit-elle avec une sourde angoisse.

Puis elle aperçut une mince bande plus sombre, au fond, droit devant elle. Des arbres ?

« C'est là que je dois aller. »

Elle se demanda pourquoi et, de nouveau, elle ne trouva pas de réponse. Elle savait seulement qu'elle devait le faire. Elle avança le pied avec précaution. C'était comme si elle n'avait jamais marché auparavant. Les muscles de ses jambes et de son dos protestèrent, et elle faillit perdre l'équilibre. Peut-être devait-elle s'asseoir.

« Je m'assois et j'attends que quelqu'un vienne. » Cette pensée la réconforta et, pendant un instant, elle pensa que c'était la bonne chose à faire.

Mais une voix glacée intervint aussitôt à l'intérieur d'elle : « Personne ne viendra. »

Alors, la fille tourna les yeux vers la ligne verte et commença à avancer, un pas après l'autre, incertaine. Autour d'elle, les fleurs inclinaient leur tête dans le souffle léger du vent, et l'herbe ondulait paresseusement. Elle ne se laissa pas distraire. Au milieu du néant dans lequel était plongé son esprit, de la sourde terreur qui l'enveloppait, elle avait maintenant un objectif et elle devait le suivre.

Les arbres se déployèrent devant elle, de plus en plus hauts à mesure qu'elle s'en approchait. Des troncs bruns, des branches tendues vers le ciel bleu et des feuilles à la forme étrange, d'un vert terne. Elle les regardait les yeux écarquillés, tandis que ses pas devenaient plus assurés. Lorsqu'elle put enfin en toucher un, elle se laissa lentement glisser le long de son tronc rugueux, avec un sourire de soulagement. Sa tunique, retenue seulement par la ceinture, resta prise dans l'écorce, découvrant ses jambes. « Voilà le nom, ceinture », dit la voix.

Elle observa le chemin qu'elle avait parcouru, incapable d'en évaluer la longueur. Elle ne se souvenait pas comment on mesurait l'espace, ni la façon dont on marquait l'écoulement du temps. Le découragement l'envahit. Quelque chose d'humide se mit à descendre le long de ses joues et, lorsqu'elle les toucha, elle sentit qu'elles étaient mouillées, ce qui l'attrista encore plus. Elle s'abandonna au désespoir, et les larmes dessinèrent sur sa tunique de petits cercles sombres. Elle s'essuya le visage du revers de la main et la porta à sa bouche. C'était salé.

« La douleur a le goût du sel », se dit-elle.

À son réveil, la lumière avait changé. Elle était ambrée, rougeâtre, et non plus aveuglante comme lorsqu'elle avait traversé le pré. Il faisait aussi plus froid. Elle s'était assoupie sans même s'en rendre compte.

Elle essaya à nouveau de sonder sa mémoire. Le sommeil l'avait peut-être ravivée ? Mais rien. Elle ne se souvenait avec précision que des expériences qu'elle avait vécues depuis son réveil dans ce pré. Avant, il n'y avait que confusion. La peur la saisit, glacée et insinuante. Autre chose aussi la tourmentait. Une espèce de brûlure intérieure, une sensation de sécheresse dans la bouche et dans la gorge. Ses oreilles perçurent encore le son doux et régulier, plus intense qu'à son réveil.

« Je dois aller vers ce bruit. »

Se relever fut moins pénible cette fois. À présent, elle savait comment marcher et elle se lança avec une certaine confiance, concentrée sur le mouvement régulier de ses jambes, le bruissement des feuilles sèches sous ses pieds.

Enfin, elle aperçut un long ruban argenté entre les troncs d'arbres, éblouissant, moucheté des reflets rosés du soleil couchant. Elle s'élança vers le ruisseau, y plongea le visage et but avec avidité.

« Soif, j'avais soif », conclut-elle, savourant avec délices l'eau glacée qui lui descendait dans la gorge, éteignant le feu qui la tourmentait. Elle ouvrit les yeux. Des cheveux noirs et bleus tournoyaient autour d'elle au rythme du courant. Ses cheveux. Elle sortit la tête de l'eau et respira profondément. Il lui était venu une idée. Elle scruta les alentours et ne tarda pas à repérer ce qu'elle cherchait, non loin d'où elle était. Elle évalua le chemin à parcourir : il lui faudrait traverser à gué en sautant sur une série de pierres et nager un peu jusqu'à la berge. Elle pouvait y arriver.

Cette fois encore, ce fut plus facile que prévu. Son corps trouva tout de suite comment se déplacer d'un rocher à l'autre, et elle atteignit rapidement la boucle du ruisseau où un cercle de pierres créait une cuvette naturelle. Elle avait le soleil dans le dos et la flaque formait une surface blanche réfléchissante. Elle se pencha au-dessus, hésitante, curieuse et effrayée à la perspective d'y voir se refléter un visage inconnu. Ou peut-être cette vision lui débloquerait-elle la mémoire ?

Elle avança lentement la tête au-dessus de l'eau. Des cheveux noirs et lisses, parsemés de quelques mèches d'un bleu intense, entouraient un visage émacié. Un front haut, des joues rondes, une bouche petite et bien dessinée, aux lèvres roses, qui contrastaient avec la pâleur de sa peau. Un nez droit, des sourcils fins. Comme elle le redoutait, c'était le visage d'une étrangère. Une ombre passa sur son front et ses yeux s'embruèrent.

« Voilà comment se manifeste la peur sur mon visage », se dit-elle.

Mais le plus remarquable était ses yeux. Grands et en amande, ils étaient l'un d'un noir intense, l'autre d'un violet éclatant, limpide, presque inquiétant. Peu de gens avaient les yeux de deux couleurs différentes : cela, pour une raison inconnue, elle s'en souvenait. C'était une bonne nouvelle. Elle serait sûrement facile à reconnaître, avec cette caractéristique.

Elle se releva et rassembla son courage.

« Il faut que je bouge. »

Encore une de ces injonctions intérieures dont elle ignorait la source, mais auxquelles elle se fiait aveuglément. Elle sentait confusément qu'elle devait profiter de ces étranges certitudes qui lui traversaient de temps en temps l'esprit. C'étaient elles qui l'avaient sauvée jusque-là.

Elle préféra suivre le cours d'eau au cas où elle aurait à nouveau soif. Et puis, elle sentait intuitivement que, si elle voulait rencontrer quelqu'un, quelqu'un qui sache qui elle était ou au moins comment l'aider, elle devait suivre le ruisseau.

Le soleil décrivit son arc dans le ciel, invisible au-dessus de la cime des arbres. La lumière ambrée rosit, vira au bleu pâle. Pendant quelques courts instants, tout devint violet, et la nuit tomba lentement, avec son cortège de ténèbres.

La fille n'avait pas la moindre idée de la distance qu'elle avait parcourue. Elle savait seulement qu'il faisait noir et qu'elle était épuisée. Elle devait se reposer.

Elle grimpa dans un arbre, obéissant à son instinct. Elle s'assit à califourchon sur une branche et appuya son dos contre le tronc. Ses muscles étaient douloureux, mais c'était une douleur différente de celle qu'elle avait ressentie en se réveillant. De la fatigue, simplement.

Elle leva les yeux. Les arbres laissaient entrevoir un carré de ciel noir, parsemé de dizaines et de dizaines de vacillantes petites lumières blanches. L'air sentait bon, une odeur humide et fraîche, et elle en fut réconfortée. Tout autour d'elle, les bruits du jour avaient cédé la place à de nouveaux sons : un hullement prolongé dans le lointain, le déplacement furtif d'un animal dans les buissons, le léger sifflement d'un insecte... Elle n'avait pas peur. La vie nocturne du bois, discrète et prudente, n'avait rien qui puisse l'effrayer. Elle redoutait bien davantage le vide absolu de son esprit, ce néant dont elle semblait être née. Elle vit la lune, blanche et énorme, surgir derrière le rideau des arbres, et elle sentit son cœur s'emplier d'une fugitive sensation de paix. Un oiseau d'assez grande taille, au bec fin et crochu, parcourut rapidement l'espace entre elle et la lune. Elle écouta son chant lugubre, et suivit des yeux son vol aussi loin qu'elle le put. Elle s'endormit en essayant de se souvenir de son nom.

Les jours suivants, elle marcha sans trêve. Le temps était scandé par le soleil qui se levait et se couchait sur ses pas, et par les besoins de son corps. La première fois qu'elle eut faim, ce fut son estomac qui la guida vers des fruits rouges accrochés à des buissons. Elle s'en remplit la bouche et en cueillit d'autres qu'elle emporta. Elle s'était enveloppé les pieds dans de longues bandes de tissu arrachées à sa tunique, laquelle avait considérablement raccourci. Mais en dépit de la distance parcourue, le bois autour d'elle était toujours identique, et elle n'avait pas aperçu l'ombre d'un de ses semblables.

« Peut-être le monde n'est-il qu'une immense forêt ? »

Et puis un jour, des voix. Confuses, lointaines. La fille courut vers elles comme si elle avait poursuivi un mirage, sans se soucier des branches qui la giflaient et des ronces qui lui griffaient les jambes.

Elle déboucha brusquement dans une clairière et se retrouva nez à nez avec eux : d'autres êtres, plus jeunes qu'elle.

« Des enfants », lui suggéra sa voix intérieure. Une fillette, et deux garçons, un grand et un plus petit. Ils se regardèrent, stupéfaits, pendant un temps qui lui sembla infini.

« Parle-leur. Dis quelque chose. Demande de l'aide. »

Elle avança de quelques pas et tendit les mains vers eux, en essayant d'articuler une phrase. Ses lèvres n'émirent qu'un gémissement confus, qui résonna à ses propres oreilles comme une plainte lugubre et démente.

L'enchantement était rompu. La fillette porta la main à sa bouche, le petit garçon se cacha derrière sa jupe et l'autre se mit à hurler. Ils détalèrent à toutes jambes à travers bois.

La fille se lança à leur poursuite. Jusque-là, elle n'avait marché que soutenue par l'espoir de trouver de l'aide. Elle ne pouvait pas laisser passer cette occasion.

Mais les enfants étaient plus petits qu'elle, ils se faufilaient comme des anguilles entre les buissons et les branches. Très vite, elle les perdit de vue. Alors, elle se raccrocha aux halètements de leur respiration, qui finirent eux aussi par disparaître. Et elle se retrouva à nouveau seule.

Elle resta immobile, aveuglée par la rage. Puis, les poings serrés, elle chassa ses larmes. Elle devait continuer. Elle s'efforça de deviner quel chemin les enfants avaient suivi.

Elle allait céder au découragement quand le rideau des arbres s'ouvrit d'un coup sur une vaste plaine. Son regard erra jusqu'aux confins de l'horizon, entre le vert brillant de l'herbe et le bleu

impitoyable du ciel. Au loin, à l'endroit où la terre touchait les nuages, se dressait une masse énorme, à la fois élancée et trapue, d'une teinte sombre difficile à définir précisément à cette distance. La fille la contempla longuement, bouche bée. Elle ne savait pas ce que c'était, une montagne peut-être, et un ruban marron y conduisait.

« Là-bas, il y a des gens, se dit-elle, beaucoup de gens. » Et parmi tous ces gens, il y aurait sûrement quelqu'un qui pourrait l'aider.

« Est-ce que j'y arriverai sans avoir à nouveau faim ou soif ? » se demanda-t-elle. Désormais, elle avait quitté la rive du ruisseau, mais il était encore temps de faire provision de fruits et de baies. Elle s'enfonça à nouveau dans le bois ; après quoi, elle se dirigea fermement vers l'étrange structure.

Au début, elle s'efforça de marcher sur le ruban marron, mais c'était encore pire qu'être pieds nus dans l'herbe, et elle y renonça presque tout de suite. Elle décida de le longer. C'était la façon la plus directe d'atteindre son but.

La tour – voilà comment ça s'appelait, maintenant elle s'en souvenait – devint peu à peu plus imposante. Une tour ronde, vaguement cylindrique. De chaque côté se dressaient d'autres édifices aux formes effilées, derrière lesquels on entrevoyait des coupoles rondes et des toits en pente. Au pied de la tour, des maisons en brique se déversaient sur la vallée, comme si le gros cylindre n'arrivait pas à les contenir et les laissait se répandre à l'extérieur. C'était un spectacle grandiose et terrible, et le cœur de la fille s'emballa. Un monde inconnu s'étendait hors du bois, un monde rempli de choses qui dépassaient l'imagination. Au milieu des arbres, elle avait su intuitivement distinguer ce qui était dangereux de ce qui ne l'était pas. Mais là ? Son instinct serait-il capable de la guider dans ce lieu totalement étranger ?

Elle chemina toute la journée sans s'arrêter, même après que le soleil eut disparu à l'horizon. Elle devait continuer. Elle aurait eu trop peur de dormir à découvert, là, sur le bord de la route.

Elle arriva à la tour après la tombée de la nuit. De près, elle était encore plus impressionnante. Elle cachait une bonne moitié du ciel qu'elle semblait vouloir atteindre, écrasant de son ombre gigantesque les maisons agglutinées à son pied. La fille la contempla, le nez en l'air. Seule la lune, en retrait, lui insuffla un peu d'audace. Devant elle s'enchevêtrait un dédale de rues tortueuses. Pas le moindre brin d'herbe, seulement de la pierre et du chaume sur les toits de quelques maisons.

Elle s'aventura dans l'une de ces rues en regardant autour d'elle. Des briques rouges, des pierres blanches, des maisons basses aux portes barricadées. Et maintenant, que devait-elle faire ? Arrêter quelqu'un et essayer de se faire comprendre par gestes ? Mais il n'y avait personne, seulement un monde froid et inconnu.

Elle tourna dans une artère plus large, et le paysage changea enfin. De part et d'autre, à travers des fenêtres illuminées, on entrevoyait des gens attablés. Dans la rue aussi il y avait du monde, le va-et-vient joyeux du début de soirée. La fille serra nerveusement le bas de sa tunique pour se donner du courage. Elle choisit une femme parce qu'elle lui inspirait davantage confiance et s'avança vers elle, la main tendue. La femme la scruta d'abord avec méfiance, puis elle s'écarta, l'évitant manifestement. La fille resta debout au milieu de la chaussée, le regard fixé sur la longue jupe de l'inconnue qui s'éloignait en ondulant. Elle refit une tentative. Cette fois, elle arrêta un homme vêtu d'une ample tunique. Elle lui tendit la main pour attirer son attention et, pour toute réponse, l'homme fouilla dans une bourse qu'il portait à sa ceinture. La fille poussa un soupir de soulagement et ouvrit de nouveau la bouche. L'homme glissa dans sa paume quelque chose de froid.

« Achète-toi au moins une robe », dit-il, avant de poursuivre sa route à grands pas.

La fille desserra le poing. Un objet rond et doré y brillait, sur lequel étaient gravés d'étranges symboles autour du dessin stylisé d'une tour. Elle plissa les yeux, et les symboles prirent sens :

Elle referma les doigts et regarda autour d'elle, perdue. Que pouvaient bien être les « écus » ? Et « Salazar » ? Tout à coup, elle remarqua que les gens la dévisageaient et quitta le milieu de la rue. Elle se colla contre un mur et respira à fond.

— Une demi-carole pour un bon bol de soupe !

La fille se retourna d'un bond. Une fillette aux joues roses lui faisait face, le nez parsemé de petites taches brunâtres ; des cheveux roux en bataille encadraient son minois joufflu.

— Ici on la fait vraiment bien ! ajouta-t-elle avec un sourire. Tiens, je te propose même une tranche de pain, parce que tu m'as l'air mal en point !

La fille essaya à nouveau de parler. Elle aurait voulu lui demander où elle se trouvait, lui expliquer qu'elle n'allait pas bien, que quelque chose clochait dans sa tête. Elle ne réussit qu'à balbutier quelques sons confus.

La petite fille l'observa attentivement.

— Ta tête ? Qu'est-ce qu'elle a ta tête ?

Le visage de la fille s'illumina. Alors ce qu'elle venait de dire avait un sens ! Elle se toucha la tête avec la main.

— Mal, articula-t-elle de son mieux.

La fillette posa les mains sur ses hanches avec un sourire espiègle.

— Eh ben, pour le mal de tête, rien ne vaut une bonne soupe !

Sur ce, elle l'attrapa par le bras et la tira à l'intérieur de l'une des pièces illuminées qu'elle avait vues en arrivant dans la rue.

Un spectacle déconcertant l'accueillit. C'était une vaste salle en pierre au plafond haut, surmontée d'une voûte que soutenaient de grosses poutres en bois. Dans un coin, à l'intérieur d'une niche assez grande, crépitait un feu. En face, une table couverte de bols et de chopes de bière, autour de laquelle étaient installés plusieurs solides gaillards en sueur. Le reste de la salle était plein de clients, assis à des tables plus petites. Des hommes, pour la plupart, qui portaient presque tous à la taille des objets semblables à son poignard, mais plus longs.

« Des épées », lui suggéra la voix habituelle.

La petite fille la traîna jusqu'au comptoir.

— Kel, une soupe pour mon amie ! lança-t-elle.

L'homme, chauve et barbu, se retourna et étudia la nouvelle venue.

— Et elle a de l'argent, au moins, ton « amie » ?

La rouquine sourit d'un air rusé et saisit la main de la fille. Celle-ci se débattit, mais l'autre lui tordit le poignet et prit l'objet métallique.

— Eh, tout doux ! Je vais pas te la voler !

Elle posa l'objet sur la table.

— Voilà. Tu crois que je te ramène des clients sans le sou ?

Le chauve eut un rictus qui ne plut pas du tout à la fille.

— Va pour une soupe, dit-il en attrapant un bol.

— Je t'y fais mettre aussi un peu de viande, j'ai l'impression que tu en as besoin, chuchota la petite serveuse en observant sa cliente d'un œil critique.

La fille essaya encore d'articuler quelques mots.

— À... l'aide...

— C'est bien ce que je suis en train de faire, non ? répliqua l'autre. Avec tes cinquante écus, la viande, tu risques pas de t'en payer.

Elle la conduisit jusqu'à une table.

— Je t’apporte à manger, d’accord ? Au fait, je m’appelle Galia.

La fille répondit par un sourire timide. Et elle, comment s’appelait-elle ? Elle soupira et se mit à observer les clients attablés autour d’elle. Un couple, trois jeunes garçons en tunique, un homme entièrement vêtu de métal, et un autre tout petit, le visage couvert d’une épaisse barbe. Enfin, deux hommes maigres, dont l’un très pâle. Ils étaient différents des autres, mais elle n’aurait su dire en quoi. Peut-être les proportions de leurs corps, ou leur attitude. Elle savait seulement qu’il se dégageait d’eux une aura mystérieuse.

Galia lui colla un bol sous le nez, l’arrachant à ses pensées.

— Tiens, une bonne soupe aux haricots.

Elle se pencha et lui murmura à l’oreille :

— J’ai mis deux saucisses en douce. Tourne bien avec ta cuillère et tu les trouveras.

Et, après lui avoir administré deux tapes sur l’épaule, elle disparut dans la foule.

La fille resta seule avec son bol. À côté duquel était posé un instrument muni d’un long manche terminé par une partie ronde.

« Cuillère », dit la voix intérieure, mais en connaître le nom ne l’avançait guère car elle ne se rappelait pas comment on s’en servait. L’odeur qui lui chatouillait les narines avait réveillé son estomac. Elle fut d’abord tentée de plonger la tête dans le bol et de laper le liquide, puis elle regarda son voisin. Il plongeait la cuillère dans la soupe, l’en retirait et la portait à sa bouche.

« C’est comme ça qu’on doit faire. »

Elle saisit solidement la cuillère et essaya de l’imiter. Elle dut s’y reprendre à deux fois et finit par comprendre comment cela fonctionnait. À la première cuillerée, elle manqua défaillir de plaisir. Après toutes ces baies, c’était fantastique de manger chaud ! Et puis la consistance veloutée de la soupe, le goût de la viande... Elle engloutit le contenu du bol, pêchant les morceaux de saucisse et les avalant voracement.

L’homme assis près d’elle se mit à rire.

— On avait faim, on dirait ?

Elle se contenta de hocher la tête.

Galia passa à côté d’elle et jeta mine de rien quelque chose de blanc sur sa table, entouré d’une croûte épaisse et foncée. La fille le prit et le renifla. Ça sentait bon. Elle le mordit avidement et constata que cela avait aussi bon goût. Elle le dévora en quelques bouchées.

Son repas terminé, elle posa la main sur son ventre et soupira d’aise. Enfin, son estomac ne grondait plus. Elle resta assise au milieu de la salle, observant le va-et-vient des clients. Une fois leur repas achevé, ils se levaient et d’autres les remplaçaient aussitôt, et ainsi de suite. Elle somnolait quand Galia la secoua.

— Qu’est-ce que tu fais encore là ?

La fille la regarda sans comprendre.

— Écoute, je t’ai déjà fait une sacrée faveur avec la viande, alors tâche de ne pas me causer d’ennuis.

Elle l’obligea à se lever et la conduisit fermement jusqu’à la porte.

— Tu peux pas rester ici. Faut faire rentrer d’autres clients et, si tu t’incrustes, le patron va se poser des questions. Allez, va-t’en !

La fille saisit une lueur de remords dans ses yeux noisette.

— Attends une minute, lui dit-elle en retournant à l’intérieur.

Une vague sensation de déjà-vu envahit la fille. Ces mots, cette situation... Peut-être ce brouillard était-il sur le point de se dissiper, peut-être finirait-elle par trouver un indice qui lui permettrait de comprendre qui elle était et d’où elle venait.

Galia revint et lui fourra dans la main une chose jaune et légèrement crémeuse, avec une croûte plus

foncée, et un peu de l'aliment blanc qu'elle avait mangé avec la soupe.

— C'est tout ce que je peux faire. Et maintenant, file !

Elle disparut à nouveau à l'intérieur et ne revint plus.

La fille resta immobile contre le mur, son pain et son fromage à la main – oui, c'est comme ça que ça s'appelait. La légère lueur qu'elle avait cru entrevoir avait disparu. Mais au moins, elle avait le ventre plein. La rue était sombre et déserte à présent, et le dédale de ruelles qui s'ouvrait de part et d'autre lui semblait l'antré ténébreux et plein de dangers d'un animal sauvage.

« Et maintenant ? »

Aucun arbre sur lequel dormir, seulement de la pierre nue.

« Je trouverai quelque chose. »

Elle serra contre sa poitrine le pain et le morceau de fromage et s'enfonça dans l'ombre de la tour.

AMHAL

Pendant un moment, la fille ne perçut que le léger frôlement de ses pas sur le sol. Malgré les bandes de tissu dont elle s'était à nouveau enveloppé les pieds, le bord irrégulier et coupant des pavés lui arrachait de petits gémissements. Elle devait trouver au plus vite un endroit où se reposer. Dans le bois, il avait été facile de dénicher un refuge. Son corps l'avait conduite spontanément sous l'arbre. Au milieu de ces murs, en revanche, son instinct ne fonctionnait apparemment plus. Curieusement, maintenant qu'elle était un peu plus consciente d'elle-même et du lieu où elle se trouvait, sa voix intérieure était comme étouffée, moins prompte à lui donner des réponses.

Elle erra à travers des ruelles désertes et des rues plus larges, tout aussi vides. Elle sentait que derrière les murs des maisons se déroulaient des existences tranquilles. Peut-être aurait-elle dû frapper et essayer d'expliquer sa situation ? Mais avec quels mots ? Et puis, elle avait vu ce que les gens pensaient d'elle, ce soir. Non, elle devait chercher une autre solution.

Enfin, elle arriva devant le mur extérieur de la tour. Il était percé d'innombrables fenêtres, certaines éclairées, d'autres fermées par des volets, d'autres sombres. Peut-être certains logements de la tour étaient-ils inhabités ?

Elle rasa le mur, à la recherche d'une entrée. La première qu'elle rencontra était gardée par deux hommes armés. Ils portaient des cuirasses en métal sur lesquelles était gravé un symbole qu'elle ne put déchiffrer dans la pénombre. Elle poursuivit son chemin comme si de rien n'était.

Elle marcha encore longtemps, les pieds toujours plus douloureux et les bras lourds. Le salut se présenta sous l'aspect d'un trou dans le mur. La fille considéra ses flancs maigres et sa poitrine menue et conclut qu'elle n'aurait aucun problème à passer.

Elle posa à contrecœur son pain et son fromage de l'autre côté et se hissa sur le bord du trou. Il lui suffit ensuite de faire levier sur ses bras pour se retrouver à l'intérieur.

Elle eut à peine le temps de s'étonner de son agilité : elle était au milieu de l'obscurité la plus totale, seule, dans un lieu inconnu. Elle ramassa à tâtons son pain et son fromage et avança à pas hésitants, un bras devant elle. Presque aussitôt, elle heurta quelque chose avec le genou et tomba à terre. Elle resta immobile quelques secondes, haletante. Cette fois, elle en était quitte pour une bonne frayeur ! Elle avait atterri sur une matière étrangement moelleuse. Cela ressemblait à du tissu, un épais rouleau de tissu. Elle se releva péniblement et reprit son exploration. Plus prudente, elle étendit les deux bras devant elle, en essayant de toucher non seulement ce qui se trouvait à la hauteur de ses yeux, mais aussi plus bas et plus haut. Au bout d'un certain temps, elle finit par se dessiner une carte mentale assez détaillée de la pièce. Elle avait trébuché sur une table basse, sur laquelle étaient posés des rouleaux de tissu de différentes dimensions. Il y en avait d'autres empilés sur de grosses structures en bois fixées aux murs. En les longeant, elle finit par reconnaître le contact du bois. Une porte.

Elle hésita un instant à sortir. Là, au moins, elle était à l'abri. Peut-être pouvait-elle s'y reposer jusqu'au lever du soleil. Sauf que cela n'avait pas vraiment l'air d'un endroit abandonné, avec tous ces rouleaux de tissu... Et puis il n'y avait même pas de fenêtre et il faisait chaud, trop chaud. Non, il valait mieux chercher une pièce déserte.

Elle réussit à attraper la poignée et la poussa vers le bas. La porte ne bougea pas. Elle réessaya, et le bruit strident de la barre de métal qui tournait sur elle-même emplit l'espace autour d'elle. La panique

la saisit à nouveau. Elle était enfermée ! Elle s'adossa au battant. Elle devait absolument sortir de là, et aller plutôt chercher refuge dans les maisons proches de la tour. C'est alors que lui vint une idée. Elle avait besoin de quelque chose de pointu. La fille sourit intérieurement : son instinct venait à nouveau à sa rescousse.

À l'aide de son poignard, elle voulut forcer la serrure. Mais la pointe en était trop grosse. Il lui fallait quelque chose de plus fin. Elle fouilla dans la pièce au hasard. Soudain, elle se piqua le doigt. Elle le porta vivement à sa bouche et reconnut le goût du sang. Une aiguille. Elle chercha au même endroit avec plus de précaution et repéra l'objet, dont elle effleura lentement les contours.

« C'est un peu court », se dit-elle.

« Je m'en contenterai », répondit sa voix intérieure.

Elle retourna à la porte et glissa l'aiguille dans la serrure. Sans bien comprendre ce qu'elle était en train de faire, elle se mit à la manier du bout des doigts. Elle se regardait agir de l'extérieur, comme si ses gestes ne lui appartenaient pas, comme si quelqu'un guidait ses mains.

Il y eut un déclic et la porte s'ouvrit, laissant entrer un rayon de lumière qui lui sembla aveuglant.

« Où est-ce que j'ai appris ça ? Est-ce que je crochetais les serrures dans ma vie d'avant ? »

L'agilité, les marques rouges aux poignets et aux chevilles, et maintenant ça. Tous ces détails avaient sûrement un sens, or elle ne connaissait pas le code qui permettait de déchiffrer l'énigme.

Pour le moment, elle se contenta d'avoir réussi à ouvrir la porte. Elle reposa l'aiguille sur le rouleau de tissu le plus proche et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Un large couloir éclairé par des torches, avec de grandes fenêtres. Désert.

Elle sortit avec précaution, referma la porte derrière elle et s'approcha de l'une des fenêtres. Elle donnait sur un grand jardin intérieur, divisé en deux zones. L'une d'elles était occupée par des plantes d'ornement taillées en formes sophistiquées ; l'autre accueillait un potager. La fille repéra avec envie un tas de fruits comestibles dont elle ne se rappelait pas les noms. Lorsqu'elle leva les yeux, ce qu'elle vit lui coupa le souffle. Des murs d'une hauteur vertigineuse entouraient le jardin. Et puis, au sommet de la tour, une ronde échappée de ciel où se mirait une splendide pleine lune. Sa lumière arrivait jusqu'en bas grâce à une série de surfaces réfléchissantes placées le long des murs. Elle les suivit des yeux et en compta au moins une dizaine. Elle était bien à l'intérieur de la tour.

Mais elle n'était pas venue jusque-là pour admirer le paysage : il lui fallait un abri.

Contrairement aux ruelles tortueuses où elle avait erré, le chemin était rectiligne : un seul couloir s'enroulant autour du puits central, qui partait d'un escalier menant vers le bas et finissait par un autre, vers le haut. À chaque étage, une longue série de portes fermées, dont certaines étaient murées.

La fille ne perdit pas courage et continua à monter. Au fur et à mesure, les dimensions et la longueur du couloir diminuaient. Elle n'eut pas besoin d'aller bien loin pour trouver des logements vides. La porte de l'un d'eux gisait en miettes sur le sol. Elle s'approcha avec précaution et jeta un bref regard à l'intérieur. Il y faisait noir comme dans un four. Elle entra en essayant de faire le moins de bruit possible. Une première pièce, suivie d'une seconde, éclairée par une fenêtre sans vitre ni rideau, donnant sur la vallée blanchie par la lune. La fille s'y pencha et regarda en bas. Elle calcula qu'elle devait être à peine à mi-hauteur de la tour, et pourtant elle était déjà assez haut. De là, la vallée semblait immense, balayée par une douce brise d'été. Un peu plus loin sur la droite, l'œil se heurtait à la silhouette sombre de la forêt. La fille l'observa avec une pointe de regret. Elle s'était sentie moins seule parmi les arbres et les animaux que dans ce lieu où grouillaient ses semblables. La forêt était une énigme dont elle connaissait intuitivement la solution ; la ville, elle, lui demeurait impénétrable.

Elle jeta un coup d'œil dans la pièce. Exception faite d'une ou deux bûches et d'un parchemin dans un coin, elle était complètement vide. Rien en tout cas qui puisse rendre son repos plus confortable.

Résignée, elle s'assit par terre, son pain et son fromage dans ses mains, et appuya sa tête contre le mur. Elle ferma les yeux et s'endormit presque aussitôt.

Des voix étouffées, un halètement convulsif. La fille ouvrit brusquement les yeux, sur le qui-vive. Autour d'elle, rien n'avait changé. Il ne devait pas s'être écoulé beaucoup de temps car la lumière lui semblait plus ou moins la même que quand elle était entrée dans la pièce. Elle se concentra sur les bruits qui l'avaient réveillée. Ils provenaient de la pièce voisine.

Elle se leva lentement, s'approcha sur la pointe des pieds de la porte sous laquelle filtrait un rai de lumière et retint son souffle. Ils étaient deux, l'un tenant un flambeau, l'autre adossé au mur. C'étaient les types bizarres qu'elle avait aperçus à l'auberge et, de nouveau, ils lui inspirèrent une vague inquiétude. Elle empoigna la garde de son poignard. Les deux hommes parlaient à voix basse, dans une langue différente de celle qu'elle avait entendue jusque-là. Et pourtant, elle arrivait à comprendre quelques mots.

L'homme appuyé contre le mur respirait avec difficulté et son front était perlé de sueur. Les gouttes lui coulaient le long des joues, entraînant une substance huileuse et compacte qui lui couvrait le visage. Dans leur sillage, son teint rose se creusait de longues lignes sombres. L'homme qui lui faisait face, les mains posées sur ses épaules, lui murmurait des paroles de réconfort. La fille ne parvenait à en saisir que des bribes.

— Tiens bon... mission... on y arrivera.

Son compagnon répondait en haletant.

— Tu es sûr ? Personne... mal...

L'autre lui essuya la figure avec un linge. La substance huileuse disparut totalement, révélant sa peau presque entièrement couverte d'atroces marques noires. L'homme tira du sac qu'il portait en bandoulière un petit pot rempli d'une pommade rosâtre. Il l'étala sur les taches, redonnant à sa peau un aspect normal. Ce faisant, il continuait à parler, mais de plus en plus bas. Le cœur de la fille battait à tout rompre. Que signifiait tout cela ? Elle avait peur. Il y avait quelque chose de terrible dans cette scène, dans la couleur obscène des taches qui marbraient la face du malade, comme un obscur présage.

L'homme sortit enfin de son sac une fiole remplie d'un liquide ambré et la glissa entre les lèvres de son compagnon. Celui-ci tourna la tête de côté.

— Non... mal...

Mais l'homme insista tant et si bien qu'il parvint à la lui faire boire.

Il regarda ensuite autour de lui. La fille s'aplatit encore davantage contre le mur. S'ils entraient dans l'autre pièce, ils la verraient immédiatement, et elle n'avait aucune idée de ce qui pourrait se passer alors.

Terrorisée, elle dégaina son poignard, mais le frottement de la lame sur le cuir du fourreau dut attirer leur attention. L'homme qui tenait la torche poussa la porte, suivi par son acolyte.

Le temps sembla s'arrêter. Les hommes immobiles sur le seuil – l'un prenant appui sur l'autre qui serrait la torche vacillante – et elle, le poignard dans sa main inerte, l'esprit entièrement vide de pensées. Puis, l'enchantement se rompit. La fille brandit son arme. L'homme, la devançant, lui tordit violemment le poignet. Le poignard tomba sur le sol en tintant.

« Idiote, pauvre idiote ! Il fallait être plus rapide ! » lui hurla sa voix intérieure.

L'homme l'attrapa par le cou et la plaqua contre le mur. D'un geste, il tira son épée et la lui appuya sur la gorge. La fille avala sa salive à grand-peine, le fil glacé de la lame sur la trachée.

— Qui es-tu ?

Il parlait avec un drôle d'accent, et son débit était hésitant. La fille le regarda avec terreur.

— Tu es morte, tu le sais ? ajouta l'autre avec méchanceté.

— Deux jours et tu cracheras ton sang, renchérit son complice en ricanant. Mais Radass et moi, on peut pas attendre si longtemps. Alors il vaut mieux te tuer tout de suite...

Au ralenti, la fille le vit refermer le poing sur sa garde et préparer le coup qui devait lui ouvrir la gorge. Elle eut à peine le temps de lever la main, qu'un éclair noir la débarrassa de l'homme. Un manteau fendit l'air et l'éclat d'une lame métallique déchira l'obscurité.

— Attaquez-vous au moins à quelqu'un qui peut se défendre.

C'était un soldat, drapé d'un ample manteau noir dont ne sortaient que ses mains, tenant une longue épée.

Les deux larrons se remirent assez vite de leur surprise. Celui qui avait l'épée se jeta sur le soldat, l'autre se traîna péniblement dans un coin de la pièce. Le duel commença. Les lames lançaient des reflets sinistres sur les murs et le cliquetement du fer croisant le fer remplit l'espace. La fille regarda les deux hommes s'affronter. Quelque chose dans leur danse mortelle lui était familier.

« Parade, esquive, assaut... »

Elle était capable de prévoir chacun de leurs mouvements. Elle se colla contre le mur en souhaitant de toute son âme que le soldat ait l'avantage. Il était plus agile, plus robuste, et son épée semblait invulnérable.

Soudain, elle perçut un éclat dans son dos. Le cri sortit instinctivement de sa bouche.

— Attention ! hurla-t-elle de toute la force de ses poumons.

Le soldat se retourna d'un bond, les jambes fléchies. Le poignard de l'autre homme qui avait profité de la confusion pour l'attaquer par-derrière ne fit que lui effleurer l'épaule. Sans s'en soucier, il fit tournoyer son épée et lui lacéra l'abdomen. Toujours plié sur ses genoux, il continua à tourner et frappa les jambes de l'autre, qui tomba en hurlant.

Le soldat fondit sur lui. Il s'arrêta un moment pour l'observer. C'était un ennemi vaincu, désarmé et sans défense. Un sourire fugace passa sur ses lèvres, comme s'il se réjouissait de sa faiblesse. L'homme à terre lui adressa un regard suppliant. Pendant quelques secondes, le soldat sembla prêt à l'écouter. Puis, paupières closes, il étreignit son épée. Et, le visage levé vers le ciel, il l'enfonça lentement dans sa poitrine.

La fille fut parcourue d'un frisson : un court instant, il lui avait semblé que le soldat jouissait de cette mort, qu'il s'enivrait de la douleur infligée. Puis il plongea sa lame jusqu'à la garde dans la chair de l'homme qui venait d'expirer. Il se couvrit le visage d'une main et resta immobile quelques secondes. Après quoi, d'un coup sec, il arracha son épée et s'écarta rapidement des corps des deux hommes, comme horrifié.

Il s'approcha d'elle, s'accroupit à sa hauteur, et la fille réussit enfin à distinguer son visage. Il était un peu plus âgé qu'elle, avec de longs cheveux châtain ondulés, attachés en une queue de cheval que le combat avait déplacée sur son épaule. Il était pâle et maigre, mais ce qui la frappa le plus, ce fut ses yeux. Des yeux verts resplendissants, empreints d'une sincère sollicitude. Encore essoufflé et l'épée ruisselante de sang à la main, il lui demanda :

— Tout va bien ? Tu es blessée ?

Ce fut peut-être le ton avec lequel il le dit, ou ses yeux, qui semblaient vraiment inquiets pour elle, mais la fille sentit quelque chose fondre à l'intérieur d'elle. Elle lui sauta au cou et pleura sur son épaule.

— Merci, merci, merci..., murmura-t-elle, entre deux sanglots, et elle sentit sa main douce et chaude se poser sur son dos.

LA QUÊTE

Du vent sur le visage. Une sensation de vide dans l'estomac. Il volait. Le monde glissait rapidement sous ses pieds : fleuves, bois, villages. Haussant légèrement la tête, il distingua des écailles d'un rouge vif, flamboyant. Un son intense, inquiétant, attira son attention. Il regarda sur le côté : des ailes noires, immenses, qui se gonflaient dans le vent. Elles se levaient et s'abaissaient, soutenant dans l'air ce corps énorme sur lequel il se trouvait. Il chevauchait un dragon. Il ferma les yeux et se sentit brusquement emporté au loin, ailleurs. Lorsqu'il les rouvrit, il n'était plus sur le dragon mais suspendu dans l'air, sans corps. Il y avait un autre cavalier sur l'animal, qu'il ne voyait que de dos.

Il se concentra pour essayer d'apercevoir le visage de l'inconnu.

— Une bière ?

L'homme en noir tressaillit et balaya les lieux du regard. Il était dans une auberge enfumée, remplie d'une clientèle bruyante. Des soldats, pour la plupart. Ses mains reposaient sur une table en bois.

— Une bière ? insista la voix.

L'homme se retourna. C'était une fille qui lui parlait, une fille potelée avec des traits de paysanne. Elle était très jeune. Alors, il se souvint.

Oui, il était venu dans cette auberge pour le rencontrer. C'était lui qui l'avait appelé. Puis la vision avait surgi, à l'improviste comme toujours, et l'avait entraîné à des lieues de là.

Il sourit.

— Oui, une pinte, merci.

La fille lui rendit son sourire et s'éloigna. L'homme en noir s'abîma à nouveau dans ses pensées. Il essaya de rassembler les sensations confuses de la vision. Ces derniers temps, il en avait souvent, signe qu'il approchait du but. Et il s'agissait toujours de la même image : un enfant sur le dos d'un dragon aux ailes noires. Ce devait être lui.

La fille posa la bière devant lui. Il rabattit un peu plus sa capuche, peu disposé à bavarder. Il commençait à être fatigué. Cela faisait déjà plus d'un mois qu'il errait sur cette terre où il aurait préféré ne jamais remettre les pieds. Trop de mauvais souvenirs. Par chance, des années s'étaient écoulées, et il y était devenu un parfait étranger.

De toute façon, sa mission lui imposait ce sacrifice et il s'y plierait, songea-t-il en avalant une longue gorgée de bière. La mission avant tout.

L'homme qu'il devait rencontrer s'assit soudain sans un mot vis-à-vis de lui. Lui aussi portait une capuche, qu'il baissa complètement. Mais la lumière arrivait à pénétrer sous l'étoffe et éclairait une paire d'yeux violets dans un visage très pâle.

— Tu ne crois pas qu'il y a un peu trop de monde ici ? dit-il.

L'homme en noir sourit.

— Détends-toi. C'est l'endroit idéal, au contraire. Il y a un tas de gens bizarres, un peu de toutes les races, et chacun est accaparé par ses propres affaires. Sans compter que la plupart de ces gens sont saouls, ou le seront d'ici peu...

Il prit une autre gorgée de bière.

— Personne ne fera attention à toi.

L'autre jeta çà et là des regards inquiets.

— Je l'espère, marmonna-t-il, l'air peu convaincu.

La jeune serveuse se matérialisa devant eux, demandant au nouvel arrivant ce qu'il voulait.

— Du cidre, grommela-t-il en détournant la tête.

— C'est sûr qu'avec cet air de conspirateur tu ne vas pas tarder à attirer la curiosité, le railla l'homme en noir.

Son interlocuteur ignora sa remarque et essuya son front en sueur.

— Mon maquillage tient ?

L'homme en noir acquiesça.

— Depuis quand te sens-tu mal ?

— Quelques jours.

— Tu as l'intention de sacrifier ta vie ?

L'autre lui lança un regard sans ambiguïté.

— Nous savions tous avant de partir quelle était notre mission, et nous l'avons acceptée.

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé. Je t'ai demandé si tu allais te soigner.

— Peut-être. Toutefois, notre but final compte plus que ma vie et je suis prêt à mourir pour lui.

La fille lui apporta son cidre et il parut heureux d'y tremper les lèvres.

— Et toi ?

— Je n'ai jamais été aussi en forme. Je suis immunisé, comme tu sais.

L'autre eut une moue agacée.

— Tu crois que nous plaisantons ? Que tout ceci est une farce ?

L'homme en noir s'étira nonchalamment.

— Pas du tout. Mais même pendant les missions les plus graves et les plus dangereuses, on peut se permettre un peu d'humour, non ?

Son interlocuteur ne répondit pas.

L'homme en noir soupira, puis posa les coudes sur la table.

— Je dirais que j'ai bien avancé, déclara-t-il.

Son interlocuteur se fit attentif et se pencha vers lui.

— Raconte-moi tout, murmura-t-il.

D'abord un fragile indice. La voix d'un prêtre dans un temple.

« Survindra un sang-mêlé, comme les autres, mais il ne sera pas de notre race. Son sang se changera en eau, et sa venue transformera les eaux du monde en sang. »

Kryss et lui avaient longuement tourné et retourné ces paroles, sans réussir à leur donner un sens. Puis il y avait eu la première vision.

Un rêve obsédant, qui le tourmentait chaque nuit.

Un village paisible, des maisons en bois sur pilotis, posées sur les eaux les plus limpides qu'on puisse imaginer. Tout autour, des bois peuplés de créatures évanescentes, d'une beauté surnaturelle, qui se cachaient au milieu des arbres, dans lesquels, parfois, elles s'incarnaient. Et un nom : Kahyr. Répété continuellement, par mille voix, et inscrit partout : sur les troncs des arbres et sur les poutres des maisons, même sur l'eau.

— Il aura du sang de nymphe, avait dit un jour l'homme en noir à Kryss.

Une ombre était passée sur le visage du souverain.

— De qui parles-tu ?

— Du prochain Marvash, celui de la prophétie du vieillard du temple. Il aura du sang de nymphe.

Et il lui avait raconté son rêve.

Kryss s'était longuement caressé le menton, pensif.

— Qu'est-ce que cela signifie, selon toi ?

— Cela me semble évident : le sang des nymphes est aqueux, comme le sera celui de Marvash.

C'est pour cela que je vois un village de la Terre de l'Eau dans mon rêve.

En entendant ce nom, la Terre de l'Eau, Kryss avait été parcouru d'un imperceptible frisson.

— Et puis ce nom, Kahyr... Je crois que c'est le nom du village. Il viendra de là, d'une façon ou d'une autre.

Une lueur féroce avait fait étinceler les yeux du souverain.

— Tu es en train de me dire que tu sais comment trouver Marvash ?

L'homme en noir avait souri.

— Le fait que j'aie ce rêve signifie que je commence à le sentir. Il est là, quelque part dans le Monde Émergé. Et il m'attend.

— Tu dois le trouver, avait déclaré le souverain avec fougue. Avec lui et toi à nos côtés, le rêve pourra se réaliser. Vous êtes deux armes indispensables à mon arsenal, si je veux rendre à mon peuple ce qui lui appartient.

— Je peux aller à sa recherche, mais tu honoreras ta promesse ?

Kryss avait eu un sourire sournois.

— Je croyais que c'était justement ton destin ? Le trouver et t'unir à lui ?

— Je me moque complètement de mon destin. J'ai dépassé tout ça. Je n'ai qu'un seul objectif, et tu le connais.

Le silence qui avait suivi était lourd de sous-entendus. Enfin, Kryss s'était appuyé tranquillement au dossier de son trône.

— Je t'ai fait une promesse, et je la tiendrai. Tu reviens avec Marvash, et lorsque le Monde Émergé sera restitué à ses légitimes propriétaires, tu auras ce que tu veux.

L'homme en noir s'était incliné. C'est ainsi que tout avait débuté.

Il était revenu. Contre sa propre volonté, et même s'il avait juré de ne plus jamais remettre les pieds dans cet endroit. Lorsqu'il avait chevauché pour la première fois le sol de la Terre de l'Eau, il avait senti une immense désolation s'emparer de son cœur. Beaucoup de choses s'étaient passées depuis, mais il n'avait jamais cessé de détester cette Terre.

Trouver le village n'avait pas été une tâche aisée. Des villages identiques à celui qu'il avait vu en rêve pullulaient dans la Terre de l'Eau, et chacun d'eux était si petit qu'il était difficile que les gens les connaissent tous.

Il avait dû écumer le pays. Grâce à quelques informations éparses, à certaines rumeurs, il avait trouvé la route qu'il cherchait. Kahyr. Quatre cabanes posées sur un minuscule torrent. Des pêcheurs, pour la plupart, qui vivaient entourés par les nymphes, lesquelles s'incarnaient dans les arbres des bois environnants, partageant leur vie avec celle des villageois.

— Elles, elles appellent cet endroit Damahar, « l'Expérience », lui dit la seule femme qui avait accepté de lui parler. Parce que, tu sais, ça fait pas longtemps que nous sommes réunis, les nymphes et nous.

L'homme en noir la regarda d'un air intrigué.

— Mais d'où es-tu ?

Il fit un geste vague.

— Je viens de loin. Et ça fait un sacré bout de temps que je ne suis pas passé par ici.

La femme prit une inspiration et expliqua :

— Jusqu'à il y a vingt ans, cet endroit était divisé en deux : au nord, le Cercle des Marais, où

vivaient les humains, et au sud, le Cercle des Bois, qui appartenait aux nymphes.

— Oui, cela, je me le rappelle, dit l'homme.

— Après, nous avons décidé d'avoir à nouveau un seul gouvernement, comme autrefois, du temps de Nihal. Pour dire la vérité, c'était plus une idée du roi Learco, le souverain de la Terre du Soleil, celui qui a rétabli la paix dans le Monde Émergé. Il nous a demandé d'essayer, et nos deux rois lui ont fait confiance. Et voilà ! s'écria-t-elle en tendant les bras. Deux villages d'humains sont sortis ici, au sud, deux villages de nymphes au nord, et les deux gouvernements ont été réunis. Mais on peut pas dire que ça fonctionne très bien. D'ailleurs, c'est ici un des rares villages où les hommes et les nymphes vivent vraiment côte à côte.

— C'est bizarre, déclara l'homme en noir. Personne ne vous connaît, j'ai eu drôlement de mal à vous trouver.

La femme lui donna un coup de coude.

— Ça en dit long sur la réussite de l'expérience, pas vrai ?

C'était la femme d'un pêcheur. L'homme en noir avait espéré trouver dans le village une auberge, ou des boutiques où s'informer sans trop attirer l'attention. Mais il n'y en avait aucune. C'est pourquoi il avait dû s'adresser à un groupe de pêcheurs en plein travail.

Il avait découvert que les gens du coin étaient plutôt fermés. Tout ce qu'il avait obtenu comme réponse à ses questions, c'étaient de vagues grognements et des invitations à se mêler de ses affaires. Jusqu'à ce qu'il rencontre cette femme.

— Il y a eu des mariages mixtes, dans les parages ?

La femme devint soupçonneuse.

— En quoi ça t'intéresse ?

— Je cherche le fils d'un ami.

Cette fois, la femme prit un air de conspiratrice.

— Les unions entre nymphes et humains ne sont pas très bien vues. Il est loin le temps où l'humain Galla et la nymphe Astréa régnaient sur cette terre. Mais ça veut pas dire qu'il y ait jamais eu un temps où c'était normal que les deux races s'épousent...

L'homme en noir n'ajouta pas un mot. Il aurait préféré moins de bavardages et plus de substance, cependant il ne voulait pas la brusquer. Déjà que l'histoire qu'il lui avait servie pour justifier sa curiosité tenait à peine debout...

— Et pourtant, poursuivit la femme, nous avons un sang-mêlé dans le village.

Elle marqua une pause étudiée, mais l'homme refusa de lui donner satisfaction.

— Elle s'appelait Gherle. Sa mère était une nymphe et son père un humain. Elle a grandi parmi nous. Sa mère est morte en couches, et son père s'est remarié. En pratique, c'était une humaine, à part ses cheveux... Tu as déjà vu des nymphes, non ? Elles sont faites d'eau, transparentes, quoi. Eh bien, elle, elle avait seulement les cheveux comme ça. Et le sang, évidemment. Du sang transparent, gélatineux, quelque chose de vraiment impressionnant !

L'homme en noir eut un coup au cœur.

« Son sang se changera en eau. » Ainsi disait la prophétie.

— En tout cas, elle a grandi avec nous. C'est plus tard qu'a eu lieu le scandale. Faut dire qu'au début de l'union des deux royaumes y a eu quelques petites chamailleries. Enfin, un peu plus que des chamailleries. On a été au bord de la guerre civile, alors ils ont envoyé l'Armée Unitaire, avec plusieurs chevaliers du Dragon à leur suite. Moi, j'ai toujours entendu dire que les chevaliers étaient de braves gens, alors, je sais pas quoi te dire, peut-être qu'elle a pas eu de chance... Quoi qu'il en soit, il y a environ dix-sept ans, la gamine, qui à l'époque avait seulement quinze ans, s'est fait embobiner par ce chevalier. Tu sais comment ça se passe : des soirées entières à contempler le clair de lune, des promenades main dans la main, des heures en tête à tête au milieu des bois... Bref, la fille est tombée

enceinte.

— D'une fille ou d'un garçon ?

La femme sembla contrariée d'être interrompue.

— Pourquoi tu veux le savoir ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je cherche le fils d'un ami, tu t'en souviens ? Un garçon.

— C'était un garçon, répondit la femme avec méfiance.

Mais elle fut bientôt reprise par le plaisir du commérage.

— Enfin, ça, on l'a découvert après. Parce que le chevalier a pris la poudre d'escampette dès qu'il a su que sa nouvelle conquête attendait un enfant, et c'est sur elle, évidemment, qu'est retombée la réprobation de toute la communauté. Se laisser aller comme ça avec un inconnu, comme une prostituée... C'est indécent, pas vrai ?

L'homme en noir se força à acquiescer. Il n'écoutait déjà plus cette histoire banale. Tout ce qui l'intéressait, c'était que l'enfant, qui avait un quart de sang de nymphe, soit un garçon.

— Où je peux la trouver ? Cette femme, je veux dire, avec son enfant ?

— Elle est partie avant d'accoucher. Elle n'aimait pas qu'on parle derrière son dos, et puis, elle voulait éviter la honte à sa famille. Elle n'est revenue qu'une seule fois, pour présenter le petit à ses grands-parents. Ils se sont disputés, et elle s'est plus jamais montrée.

— Où je peux la trouver ? insista l'homme.

— Bon sang, t'as vraiment envie de le retrouver, ce gosse ! Mais alors, c'est qu' t'es un ami de ce chevalier dévergondé !

L'homme en noir était à bout de patience.

— Il est mort, mais avant de rendre son dernier souffle il s'est repenti, et m'a demandé de retrouver son fils, dit-il pour la faire taire.

La femme devint toute rouge. Elle pensait probablement déjà à qui elle allait raconter cette histoire incroyable.

— On dit qu'elle a été vivre à la Nouvelle Enawar.

Enfin ! L'homme bondit sur ses pieds.

— Tu m'as été d'une grande aide.

— Et comment il était, ce gaillard ? Tu étais son ami proche ?

L'autre ne prit pas la peine de répondre. Il tourna les talons.

— Je dois y aller. C'est une affaire très urgente.

L'écho fâcheux des questions de la femme le suivit jusqu'à la sortie du village.

L'homme en noir avait terminé sa bière, alors que l'autre en était encore à la moitié de son cidre.

— Et c'est tout ce que tu sais ? demanda-t-il.

— Il y a quelque temps, j'ai eu une nouvelle vision.

Le type devint encore plus attentif.

— J'ai des raisons de penser que le garçon est un chevalier du Dragon et qu'il se trouve par ici, ou peut-être à Makrat.

— Alors tu es sur le point de résoudre l'énigme !

L'homme en noir se contenta d'acquiescer.

— Mais ton travail ne s'arrête pas là, n'est-ce pas ?

L'homme en noir sentit un frisson lui parcourir les membres. Il leva les yeux vers son interlocuteur, qui sourit d'un air rusé et ajouta :

— Sa Majesté veut être sûr, souviens-t'en, et il a pensé à la façon dont tu pourrais t'occuper de qui tu sais.

Il jeta un regard circonspect autour de lui.

— Je t'ai dit d'arrêter de jouer les conspirateurs, le réprimanda l'homme en noir, agacé.

La deuxième partie de sa mission. La plus terrible. Pire encore que le carnage qu'il avait accompli quelques jours plus tôt.

L'autre glissa une main sous son manteau et en tira une ampoule remplie d'un liquide rouge.

— C'est le mien. Je l'ai prélevé ce matin, il est donc contaminé. J'imagine que tu sais quoi faire avec, n'est-ce pas ?

L'homme en noir semblait hypnotisé par les reflets rouges de la fiole. Il l'observa en silence avant d'en détacher finalement les yeux.

— Pourquoi ainsi ? demanda-t-il, troublé.

— Parce que notre souverain sait que tu n'y arriverais pas autrement. Certaines dettes sont dures à régler, et toi, tu es encore lié à cet endroit, pas vrai ?

L'homme en noir serra les dents. Il aurait voulu pouvoir le nier, dire que non, que ce n'était plus le cas. Mais il n'y parvint pas.

— C'est la manière la plus simple et la plus propre.

— Mais il mourra d'une mort horrible.

L'autre haussa les épaules.

— Au moins comme ça, ce n'est pas vraiment toi qui le tueras.

L'homme en noir avala sa salive. Il hésita un instant, puis prit l'ampoule. Lorsqu'il l'eut fait, la tension se brisa d'un coup. Les deux hommes se détendirent, les mains sur leurs chopes.

— Je ne reverrai pas le souverain. Dis-lui bien que je suis mort pour notre peuple.

L'homme en noir hocha la tête avec indifférence. Le plan que Kryss avait élaboré pour mettre la main sur le Monde Émergé et les justifications qu'il donnait à ce pur et simple acte de conquête ne l'intéressaient pas le moins du monde. Seul comptait pour lui ce qu'il avait à faire dans les jours à venir, et son objectif final, malheureusement encore très éloigné.

L'autre termina enfin son cidre. Il se leva et lui serra la main.

— Adieu, alors ! Je devine à ton comportement que tu ne le fais pas pour nous, mais merci quand même. Notre race te sera éternellement reconnaissante.

— Simple devoir, répondit-il faiblement.

Le type quitta l'auberge et se fondit dans la foule. L'homme en noir le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse à sa vue. Puis il se leva à son tour. Il avait du pain sur la planche.

LE NOM

Il lui avait mis son manteau et l'avait regardée dans les yeux en esquissant un sourire rassurant. Il ne lui avait pas demandé qui elle était ni ce qu'elle faisait là.

— Tu as quelque part où aller ?

— Non...

La réponse était sortie spontanément de sa bouche, simple et claire.

Il l'avait fixée encore quelques instants.

— La nuit, Salazar n'est pas un endroit pour une fille seule, surtout ici, dans la tour.

Puis il l'avait relevée délicatement. Elle lui avait d'emblée fait confiance. C'était la première personne qui se montrait attentionnée à son égard. Lorsqu'il lui avait offert son bras, elle avait aperçu la large entaille que la lame ennemie avait dessinée sur l'étoffe de sa chemise. Curieusement, elle ne semblait pas tachée de sang. Seulement mouillée, comme imprégnée d'un liquide visqueux et transparent.

Elle n'avait pas posé de questions. Elle était fatiguée, et elle avait désespérément besoin de se fier à quelqu'un.

Ils étaient sortis dans le couloir de la tour, éclairé à intervalles réguliers par la pâle lumière filtrant des fenêtres intérieures. Lorsqu'elle avait commencé à boiter parce que ses pieds ne la portaient plus, le soldat l'avait prise dans ses bras sans hésiter.

— Je... peux marcher... avait protesté la fille, toujours plus stupéfaite du retour inattendu de sa voix.

Mais le jeune homme avait secoué la tête.

— Tu en as assez fait pour ce soir.

La sensation de ses bras sous ses genoux, de sa main sur son épaule, l'avait troublée. Ensuite, le bercement de son pas et le rythme de son cœur contre son oreille avaient eu peu à peu raison de sa fatigue. Elle avait passé les bras autour de son cou et laissé le sommeil monter doucement de ses jambes à son cœur, s'emparer de tout son corps. Elle avait à peine distingué les lueurs de l'auberge où il l'avait conduite, puis le craquement des marches sous ses bottes. Après quoi, l'obscurité l'avait enveloppée.

Le soldat resta un long moment à la regarder. Lorsqu'il l'avait mise au lit, elle dormait déjà. Maintenant, elle reposait tranquillement, avec la respiration lourde de quelqu'un d'épuisé. L'observer lui libérait l'esprit, l'aidait à ne pas penser à ce qui venait de se passer, quand il l'avait sauvée. Mais les images se pressaient à la lisière de sa conscience, impérieuses, et avec elles les sensations qu'il avait éprouvées. Le frisson qui avait remonté sa colonne vertébrale au moment où il avait enfoncé sa lame dans la chair. Le plaisir qu'il avait eu à achever son adversaire, à le voir expirer. Il se passa les mains sur le visage, accablé. Il sauta sur ses pieds, prit son épée et disparut dans la nuit.

Un. Deux. Trois. Attaque, parade, riposte. Un. Deux. Trois.

Le jeune homme était couvert de sueur, et les muscles de ses bras gémissaient sous l'effort. La longue épée à deux mains serrée entre ses doigts couverts d'ampoules, il continuait à s'entraîner.

Un. Deux. Trois.

Mais en dépit de toute l'eau qu'il suait, malgré tous les efforts et l'immense douleur physique due à l'entraînement, son désespoir et sa culpabilité étaient entiers, et continuaient à lui ôter le sommeil et la raison. Parce que, une fois encore, comme ce jour-là, il avait eu du plaisir à causer la souffrance. Parce que, comme toujours, le sang et la mort l'appelaient.

Il a six ans. On lui a dit. On lui a enfin dit. Son père n'est pas mort avec les honneurs sur le champ de bataille. Sa mère lui a menti pendant toutes ces années. Il est un bâtard. Le fils de personne. Et sa mère, une putain. C'est ce que dit le garçon en face de lui.

« Ta mère est une putain ! » Et les autres autour rigolent.

Il sent le monde s'écrouler autour de lui, la réalité se désagrèger sous ses yeux. Les larmes lui brouillent la vue, les rires de ses camarades lui font monter le sang à la tête.

Alors il se jette en criant sur ce garçon beaucoup plus grand que lui et donne libre cours à sa colère. Il envoie des coups de pied, il mord, il griffe. Il hurle. Il se sent devenir un animal, et il se comporte comme tel. Et si au début il est comme un nain face à un géant, peu à peu, une force qui le dépasse le galvanise. Les autres essaient en vain de l'éloigner de sa victime. Son ennemi gémit sous ses coups et, pour la première fois de sa vie, il ressent un plaisir sourd, apaisant. L'odeur du sang, son goût, et la conscience grisante qu'il est en train de faire mal à quelqu'un. Et il trouve ça excitant. Ça n'a rien à voir avec la révélation qu'on lui a faite, rien à voir avec les railleries dont il est l'objet. C'est seulement un pur désir de sang et de mort. Un désir dans lequel il s'engouffre comme dans un abîme accueillant.

Il ne revient à lui que lorsqu'un adulte le ceinture. « Tu es devenu fou ? »

La réalité reprend aussitôt son rythme normal. À terre, le visage tuméfié, les bras en croix, le teint pâle sous tout ce sang, l'autre garçon ne bouge plus. Sa poitrine se lève et s'abaisse rapidement, il halète.

La culpabilité déferle. L'enfant pleure, horrifié. L'adulte dit quelque chose qu'il ne comprend pas. Il a seulement peur de ce qu'il a fait, et plus encore de ce qu'il a éprouvé.

Le soir même, seul chez lui, il sort nu dans le bois, dans le froid. Parce que ainsi le désespoir diminue un peu, parce que ainsi le sentiment de culpabilité relâche un peu son emprise.

La fille se réveilla dans une pièce inondée de lumière blanche. Pendant un instant, elle eut l'impression d'être à nouveau dans le pré dans lequel elle était venue au jour, comme si tout ce qui s'était passé depuis n'avait été qu'un rêve. Puis elle se souvint du soldat qui l'avait sauvée la veille, et peu à peu chaque chose reprit sa place. Les contours d'une petite chambre aux murs de pierre et au plafond étayé par de grosses poutres se dessinèrent peu à peu sur le blanc. Dans un coin, il y avait une table, près de laquelle était posée une besace. Sur le mur opposé s'ouvrait une belle fenêtre en ogive, par laquelle le soleil pénétrait à flots. La fille se redressa en protégeant ses yeux avec son bras. À l'extérieur, on entrevoyait une partie de l'immense plaine, dominée au loin par l'ombre de la forêt.

Elle était dans un lit moelleux et confortable. Des draps parfumés, un oreiller de plume et des bandes propres aux poignets et aux chevilles. Mais elle portait toujours sa tunique déchirée.

Elle se glissa à bas du lit. Où pouvait-il bien être ? Une ombre de déception obscurcit un instant la perfection du tableau. Et s'il était parti ? Après tout, il l'avait déjà sauvée et conduite dans cet endroit, que voulait-elle de plus ? Et il s'était déjà montré si attentionné... Il n'allait tout de même pas rester

toute sa vie auprès d'elle... Elle s'étira en bâillant, savourant la tiédeur du soleil sur sa peau, et remarqua un coffre en bois au pied du lit. Quelqu'un y avait disposé un morceau de pain et un bol rempli d'un liquide blanc, couvert d'une légère mousse crémeuse. La fille sourit. Même s'il était parti, il avait eu une dernière pensée délicate pour elle.

Elle s'assit en tailleur sur le lit et se mit à grignoter le pain, en sirotant le contenu du bol : c'était délicieux.

Tout en mangeant, elle nota autour d'elle beaucoup de signes de la présence du soldat. Sa besace, pour commencer. Quelques livres dans un coin, dont un ouvert. Une plume d'oie, posée sur un parchemin. Elle éprouva une joie secrète. Il n'était pas parti pour toujours.

Et maintenant, que devait-elle faire ? Elle était seule, et elle ignorait au juste où elle se trouvait. À en juger par le paysage, elle était toujours dans la tour, mais au moins deux ou trois étages au-dessus de celui où elle avait été agressée la nuit précédente. Elle était probablement dans une auberge. Ses souvenirs de ce qui s'était passé après le sauvetage étaient très flous. Devait-elle attendre le retour du soldat ? Ou lui-même attendait-il qu'elle reprenne sa route ? Elle s'accouda à la fenêtre, le visage entre les mains, et ferma les yeux.

Le bruit de la porte la fit sursauter. Elle se retourna vivement, comme prise en faute. Le soldat était là, debout, dans l'encadrement de la porte. Il portait le manteau noir de la veille, cette fois avec la capuche baissée sur son visage, un pantalon en peau et une ample chemise blanche, serrée sur son torse par un justaucorps de cuir renforcé par des clous en fer. Dans son dos pointait la longue garde de son épée.

Il découvrit tout de suite son visage.

— C'est moi ! dit-il.

La fille se détendit et eut honte de sa réaction.

— Oui... je...

À nouveau, les mots lui manquaient.

— Tu as raison, ajouta-t-il en ôtant le volumineux sac qu'il portait en bandoulière. Je n'aurais pas dû te laisser seule ce matin, surtout après ce qui t'est arrivé, mais je n'ai pas pu m'empêcher d'aller voir si je ne te trouvais pas quelque chose de mieux que les guenilles que tu portais...

Il lui sourit.

— Je suis Amhal.

Il avait un beau sourire franc, mais il y avait de la souffrance sur son visage. Ne sachant que répondre, la fille se contenta de le fixer droit dans les yeux. Des yeux de ce vert ravageur qu'elle avait remarqué la veille.

— Moi, je ne sais pas qui je suis, dit-elle d'une traite, accablée, et elle s'assit sur le lit en se tordant les mains.

Il lui fallut un peu de temps pour tout expliquer. Sa voix semblait être revenue, mais elle avait encore du mal à assembler les mots, à trouver ceux qui convenaient pour exprimer la confusion qu'elle ressentait à l'intérieur d'elle. Elle lui parla du pré, de son errance dans le bois, de son arrivée à Salazar. Surtout, elle essaya de lui faire comprendre qu'elle ne se souvenait de rien, même pas de son propre nom. Et qu'elle avait seulement l'impression d'être née ce jour-là, allongée dans l'herbe.

Le soldat l'écoutait avec de plus en plus d'attention à mesure que son récit progressait, une petite ride entre les deux sourcils.

— Donc tu ne sais pas sur quelle terre nous nous trouvons ?

— Qu'est-ce qu'une « terre » ? demanda-t-elle d'un air égaré.

— Ni que ceci est le Monde Émergé ?

La fille détourna les yeux, embarrassée.

Amhal sourit.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te mettre mal à l'aise, je cherche juste à comprendre...

— C'est ce que je fais depuis le début. Sauf que je n'arrive à rien. Je sais faire des... choses, mais je ne sais pas comment...

— Par exemple ?

Elle lui raconta l'histoire de la serrure, et l'étrange sensation qu'elle avait éprouvée au moment de l'agression.

— Et puis, je comprenais exactement ce que tu faisais pendant que tu te battais. Je...

Elle chercha ses mots.

— ... j'anticipais tes coups, dit-elle enfin.

Le jeune homme la fixa intensément.

— Qui étaient ces deux hommes, hier soir ? lui demanda-t-elle.

Le visage du soldat s'assombrit.

— Deux pauvres types. Des voleurs, peut-être. Des individus louches, en tout cas, sans quoi ils auraient logé dans une auberge.

La fille fut tentée de lui parler des étranges taches sur la peau de l'un des hommes, et de la langue qu'ils parlaient, puis elle se ravisa. C'était sûrement normal que les gens s'expriment dans des langues différentes au sein d'un monde aussi vaste ; quant à ces taches noires, elle pouvait comprendre qu'on veuille les cacher.

— Je ne sais pas quoi faire maintenant, gémit-elle. Je voudrais trouver quelqu'un qui me connaisse, qui puisse me dire d'où je viens...

— Décris-moi l'endroit où tu t'es réveillée.

Elle s'efforça de le lui dépeindre dans les moindres détails ; en fin de compte, ce n'était qu'un pré ordinaire.

— Si tu as longé un torrent, c'est que tu venais de l'est, conclut le soldat.

Le visage de la fille s'éclaira.

— Alors tu saurais me dire d'où je viens ?

— À l'est, il y a la Nouvelle Enawar, et encore plus à l'est, la Terre des Jours. Tu as l'air d'une humaine, donc tu viens sûrement d'une terre où les humains sont en majorité. Cependant, tes cheveux et tes yeux...

— Tu penses qu'ils sont un indice ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Sûrement. Et j'ai vu l'arme que tu as sur toi. Je crois qu'elle peut aussi signifier quelque chose...

S'ensuivit un long silence embarrassé.

— Je t'ai trouvé des vêtements, dit brusquement le jeune homme en attrapant son sac. Les tiens, on peut les garder au cas où ils pourraient nous aider à comprendre qui tu es, mais tu ne peux pas continuer à te balader comme ça.

Il sortit des habits de tailles et de couleurs différentes.

— Ils ne sont pas neufs, c'est la femme de l'aubergiste qui me les a donnés.

La fille le regarda fouiller dans son sac tout en faisant des commentaires à haute voix.

— Ça, c'est peut-être un peu trop petit... Oh, mais ce pantalon est à moi !

— Tu m'aideras ? lui demanda-t-elle tout à coup en serrant nerveusement une robe rouge vif.

Le jeune homme sembla désarçonné.

— C'est-à-dire que... je vais à Laodaméa. Pour une mission. Alors...

— Je ne sais pas où aller, l'interrompit-elle. Je voudrais... j'ai seulement besoin d'un peu de temps pour essayer de comprendre... Si tu pouvais me guider...

Ses paroles se noyèrent dans un sanglot étouffé.

Amhal la regarda un instant, puis il ajouta à mi-voix :

— Comme je te le disais, je vais à Laodaméa, alors... si tu veux m'accompagner, j'en serais heureux. Je ne sais pas si je pourrais t'être utile, mais...

La fille poussa un léger soupir, puis elle attrapa le premier vêtement qui lui tomba sous la main.

— Ça, ça ira ! s'exclama-t-elle.

— D'accord. Je sors, comme ça tu peux l'essayer.

Ce n'est que lorsqu'il fut sur le seuil qu'elle trouva le courage nécessaire.

— Merci, s'exclama-t-elle, en se tournant vers lui.

Amhal la regarda droit dans les yeux.

— Quand tu sauves une vie, paraît-il, tu as le devoir de veiller sur elle. Moi j'en suis convaincu.

À peine hors de la chambre, il s'adossa au mur. De l'autre côté, il perçut des froissements d'étoffe, des pas menus sur le plancher.

Pourquoi avait-il accepté de l'emmener ? Sa vie était déjà assez compliquée comme ça, l'épisode de la veille en témoignait clairement...

« Parce qu'elle a besoin de toi, se répondit-il. Parce que c'est ainsi qu'agit un chevalier. »

L'honneur. Cette obsession qui ne le quittait plus depuis le jour où il avait appris qu'il était un bâtard. Réparer sa naissance, prouver sa valeur et, surtout, vaincre sa soif de sang.

« Et puis, elle est jolie », se dit-il, sans réussir à réprimer un sourire.

— Tu peux venir ! l'appela la fille.

Amhal s'arrêta sur le seuil et éclata de rire.

— Je me suis trompée quelque part ? demanda-t-elle.

— C'est que... ce sont des vêtements d'homme, et ils sont un peu grands pour toi.

En effet, le pantalon lui flottait sur les hanches, et comme il était aussi trop long, elle avait été obligée de le rouler plusieurs fois autour de sa taille et de le serrer avec la ceinture de son poignard.

En haut, elle portait une chemise ample qu'elle avait glissée sous un corset de femme pris sur une robe, mais elle n'avait pas su le lacer correctement et il lui pendait lamentablement sur la poitrine.

— En tout cas, je les trouve plus confortables que les autres. J'ai essayé cette robe rouge, je ne suis pas à l'aise dedans... se défendit-elle en indiquant le vêtement sur le lit.

— Aucun problème, si tu te sens bien comme ça... Laisse-moi quand même arranger ton corset.

D'une main experte, Amhal noua tous les lacets jusqu'à ce que le corset moule son buste menu.

Il la considéra ensuite d'un œil critique.

— Je crois qu'il vaudrait mieux te trouver un pantalon à ta taille, tu es d'accord ?

La fille rougit.

Salazar les accueillit avec sa confusion habituelle. Les marchands braillaient pour attirer les clients, des enfants couraient partout et les habitants vaquaient à leurs affaires dans un va-et-vient incessant. La fille serra instinctivement le manteau d'Amhal. Elle se demanda comment elle avait pu espérer trouver la solution à ses problèmes au milieu de ce tumulte. Qui s'occuperait d'une jeune fille perdue ?

Comme il était déjà tard, ils se dirigèrent vers une auberge. Elle était un peu moins populaire que celle qu'elle avait vue la veille, et sa clientèle était un peu plus distinguée. Les serveuses, jeunes et enjouées, se déplaçaient avec légèreté, et personne ne hurlait.

Amhal leur commanda un copieux repas, mais la fille était affamée. Les privations des jours précédents se faisaient encore sentir, et elle avait besoin de reprendre des forces. Elle engloutit tout jusqu'à la dernière miette, appréciant les saveurs épicées.

— Ma parole, tu avais vraiment faim ! s'esclaffa le jeune homme.

Elle lui raconta alors sa vie dans les bois. Amhal l'écoula, le menton dans la main.

— Tu t'en es bien sortie, commenta-t-il. Ce n'est pas facile de survivre en milieu hostile. Notre entraînement de chevalier du Dragon inclut même des leçons de survie, alors imagine ! À la fin, on nous laisse seuls dans un bois sans eau ni nourriture. C'est une des épreuves les plus difficiles, certains même n'en reviennent pas.

La fille le regarda.

— C'est quoi, un chevalier du Dragon ?

Amhal eut un sourire amusé.

— Un soldat. Enfin, en ces temps de paix, c'est surtout un protecteur de l'ordre établi. Une espèce de garde, si tu veux, formé à l'art de la guerre. Et surtout, les chevaliers montent des dragons, leurs inséparables compagnons de combat.

Devant son regard interrogatif, il sourit à nouveau.

— Les dragons sont des animaux splendides. J'en ai un. Je te le présenterai bientôt.

La fille acquiesça, perplexe. Ignorait-elle toutes ces choses parce qu'elle venait d'un endroit lointain, différent du Monde Émergé, ou avait-elle tout oublié ?

— Comment puis-je apprendre qui je suis ? s'écria-t-elle soudain.

— Je ne sais pas..., répondit Amhal, hésitant. Je te l'ai dit, tout ce que je peux faire pour toi, c'est te conduire à Laodaméa. Nous partirons demain... Mais je ne crois pas que tu sois originaire de cette ville. Tu es venue ici à pied, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête, juste avant de mordre dans une pomme.

— À Laodaméa, il faudra partir de tes cheveux et de tes yeux. Je n'en ai jamais vu de semblables. Peut-être devrais-tu chercher dans des livres ? Tu sais lire ?

La fille se figea, sa pomme à la main.

— Je ne suis pas sûre de savoir ce que ça signifie.

Amhal fouilla dans sa besace et en sortit plusieurs disques d'or comme ceux que la petite serveuse lui avait pris la veille à l'auberge.

— Je connais ça. Ça sert à manger.

— Ce sont des pièces, expliqua Amhal en riant.

Puis il lui montra les incisions qui y étaient gravées.

— Tu comprends ce qu'il y a écrit ?

— Bien sûr ! « Salazar, cinq écus. »

— Parfait. Tu sais lire. Les livres sont des objets pleins de choses écrites sur les sujets les plus variés. Même sur les gens qui ont des cheveux moitié bleus et moitié noirs et les yeux de couleurs différentes !

La fille se sentit un peu réconfortée.

Amhal posa les coudes sur la table et se pencha vers elle.

— Si nous voyageons ensemble, je ne peux pas continuer à t'appeler « eh, toi ! » ou « jeune fille ». Il te faut un nom.

Une lueur s'alluma en elle. Un nom. Une identité. Quelque chose qui lui permette de sortir de cet anonymat...

— Mais je ne me souviens pas de mon nom...

— Je vais t'en donner un. Comment aimerais-tu t'appeler ?

Elle secoua la tête. Elle avait déjà essayé de faire remonter un nom à sa mémoire, sans résultat. Quant à ceux qu'elle connaissait maintenant, « Salazar », « la Nouvelle Enawar » et « Laodaméa », ils ne lui disaient rien ; c'étaient de simples sons jaillis du néant, de ce même néant qui avait pris ses souvenirs en otage.

— Je ne connais aucun nom de fille, murmura-t-elle en baissant les yeux sur sa pomme. Ni de

garçon, à vrai dire...

Elle réfléchit encore un instant.

— Hier soir, il y a une fille qui m'a aidée dans une auberge. Elle s'appelait Galia.

Amhal fit la grimace.

— C'est un nom ordinaire, un nom de servante. Non, il te faut quelque chose de mieux.

Elle le regarda avec anxiété.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Adhara.

« Adhara ». Elle n'avait aucune idée de ce qu'il signifiait, ni s'il lui plaisait ou non, pourtant il lui parut aussitôt familier. C'était un nom pour elle, un nom qui la définissait. « Adhara ».

— C'est beau...

Amhal frappa avec conviction sur la table.

— Alors, soit ! Dorénavant, tu seras Adhara.

C'était drôle d'avoir tout à coup un nom avec lequel se mouvoir dans le monde. Elle se le répéta mentalement, tout en finissant de croquer sa pomme. Adhara. Désormais, elle n'était plus la fille perdue qui errait dans les bois en ignorant tout du monde. Désormais, elle était quelqu'un.

LE MAL

Le lendemain, ils se réveillèrent de bonne heure. Amhal avait dit qu'il voulait partir le plus tôt possible.

— Mais avant tout, il faut te trouver des vêtements. Avec ces hardes, tu as l'air d'un épouvantail, avait-il ajouté.

Ils firent un rapide tour au marché, au milieu des fruits et légumes exposés au soleil, des quartiers de viande pendus à des crochets et des étals des marchands d'épices.

Adhara marchait tranquillement, envoûtée par les parfums et les couleurs. C'était incroyable à quel point le fait d'avoir un nom changeait les choses. Elle se sentait toujours comme une étrangère sur une terre inconnue, mais moins que le jour précédent. La présence d'Amhal à ses côtés y était sûrement pour quelque chose. Mais il n'y avait pas que ça. À présent, elle avait une identité.

Elle s'arrêta devant un étalage où pendaient des habits. Elle les étudia d'abord timidement, puis, quand elle se sentit suffisamment en confiance, elle tendit la main et effleura un pantalon de daim.

— C'est combien ? demanda-t-elle à la marchande en esquissant un sourire.

La femme le lui tendit et la fit passer derrière un petit paravent dressé dans un coin. Adhara n'était pas sûre que personne ne puisse loucher à l'intérieur pour la regarder, mais au moins, il y avait un miroir. Elle l'enfila et se tourna pour essayer de regarder ses jambes. Il était plus seyant que celui qu'elle portait. Elle garda sa chemise et son corset, et serra la ceinture de son poignard autour de sa taille. Elle choisit aussi une paire de bottes, et contempla l'ensemble avec satisfaction. C'étaient des vêtements d'homme, lui avait dit Amhal. Alors pourquoi se sentait-elle si bien en les portant ? Et pourquoi le poids du poignard à sa taille lui donnait-il autant confiance en elle ?

« Dans tous ces petits indices est renfermé le mystère de qui je suis et d'où je viens », se dit-elle.

Évidemment, c'est Amhal qui paya.

— Merci... j'espère que ce n'est pas trop, dit-elle en le regardant fouiller dans sa besace, l'air soucieux.

— Non, non... ils ne coûtent pas très cher. Et puis, ils te vont bien, répondit-il en l'observant des pieds à la tête.

Adhara rougit, flattée.

Ils quittèrent la tour. Les gardes écartèrent leurs lances sur leur passage et ils se retrouvèrent à nouveau dans le quartier le plus récent de Salazar.

Amhal savait parfaitement où aller, et Adhara trotta d'un pas léger à ses côtés. Lorsqu'elle avait traversé ce quartier de nuit, elle l'avait trouvé effrayant et chaotique. À la lumière du soleil, il était mystérieux, mais il lui semblait moins menaçant. Elle reconnut des rues qu'elle avait parcourues l'avant-veille. Ils passèrent même devant l'auberge de Galia. Adhara fut tentée d'y entrer et de se présenter.

« Salut, je suis Adhara. Finalement, je me suis souvenue de tout : je suis l'ordonnance d'un chevalier. » Oui, c'était un petit mensonge qu'elle aurait aimé pouvoir raconter.

Ils sortirent de la ville et s'arrêtèrent devant une longue rangée de cabanes en bois. Amhal y entra d'un pas décidé et s'arrêta pour parler à une créature monstrueuse. Un être entièrement couvert de poils roux et hirsutes, avec un museau proéminent d'où sortait une paire de crocs menaçants. Il n'était

pas très grand, mais il avait des bras d'une longueur démesurée armés d'une grosse fourche avec laquelle il déblayait de la paille, en se déplaçant avec des mouvements comiques.

Adhara porta instinctivement la main à son poignard.

— Tu ne sais pas ce que c'est ? demanda Amhal.

Elle secoua la tête. Elle avait beau chercher, aucun souvenir n'affleurait à sa mémoire.

— C'est un fammin. Cette écurie n'est gérée que par eux, chuchota le chevalier en avançant vers le palefrenier. Salut, Etash, ajouta-t-il avec un sourire.

La créature leva les yeux de son travail et répondit par un grognement.

— Comme va ma Jamila ?

Etash haussa les épaules.

— Personne ne s'occupe des dragons comme nous, tu le sais bien.

Il avait une voix âpre, gutturale, qui semblait inadaptée à la langue qu'il parlait.

— Mon maître dit toujours que vous seriez d'excellents chevaliers.

Etash rit amèrement.

— Ton maître est le seul à avoir un écuyer fammin. Pour les autres, tu sais ce que nous sommes... des bêtes, des animaux de la pire espèce.

— Les choses changeront.

— Cela fait cent ans qu'elles sont comme ça. Elles ne changeront jamais, crois-moi !

Le fammin les conduisit à travers un couloir sur lequel s'ouvraient de grosses portes en bronze. De l'autre côté, résonnaient de lourds bruits de pas qui faisaient trembler le sol et d'effroyables rugissements. Adhara était de plus en plus inquiète.

— Je vois que toi, par contre, tu préfères les écuyers humains, observa Etash.

Amhal se mit à rire.

— Elle, c'est Adhara, mon ordonnance, répondit-il. Elle a une histoire un peu... particulière.

— Comme ses yeux.

— Tu en as déjà vu de semblables ?

Etash secoua la tête.

— Voilà pourquoi je les ai remarqués. Certains parmi nous en ont des comme ça, mais c'est la première fois que j'en vois chez un humain.

Il s'arrêta devant une porte.

— Après toi.

Amhal tendit la main à Adhara et l'attira vers lui.

— Reste calme et immobile. Regarde-la dans les yeux. Elle voudra probablement te renifler : laisse-toi faire. Et si elle gronde, ne bouge pas, d'accord ?

La jeune fille se raidit.

— Qu'est-ce qu'il y a là derrière ?

Pour toute réponse, Amhal poussa le battant.

Les jambes soudain molles, Adhara dut réprimer une irrésistible envie de s'enfuir en courant.

Ils se trouvaient à l'intérieur d'un énorme hangar en bois haut d'au moins une quinzaine de brasses, au sol jonché de paille. En son centre, un énorme animal au corps couvert d'écailles dardait sur les visiteurs deux yeux verts enflammés. Son museau allongé se transformait derrière les yeux en une large crête osseuse, hérissée de piquants. À hauteur d'omoplates se déployaient deux gigantesques ailes noires, qui tranchaient avec le reste de l'animal entièrement rouge vif. Dès que les deux jeunes gens firent leur entrée, le dragon se dressa sur ses pattes postérieures, effleurant le toit de son crâne, et poussa un puissant rugissement. Adhara se boucha les oreilles avec les mains, terrorisée.

— Salut, Jamila ! Contente de me voir ?

L'animal baissa la tête au niveau d'Amhal. Il lui caressa le mufle, puis s'écarta et indiqua son amie.

— Elle, c'est Adhara, elle voyagera avec nous. C'est mon écuyère.

L'immense créature planta sur lui un regard féroce et émit une longue bouffée de fumée par les naseaux.

— Ne l'effraie pas, elle n'a jamais vu de dragon, ajouta Amhal.

Adhara était paralysée. À l'idée de tous les animaux de ce genre qui devaient se trouver derrière chacune des portes en bronze qu'elle avait vues, elle se sentit défaillir.

— Tout va bien, ne bouge pas, lui glissa Amhal à l'oreille.

Même si elle l'avait voulu, elle en aurait été incapable !

Jamila la renifla, et Adhara sentit avec horreur son souffle brûlant parcourir tout son corps. À la fin, elle lui donna un coup de museau qui faillit la jeter par terre, et se redressa d'un air dédaigneux, ramenant toute son attention sur Amhal.

— C'est bien, sage, dit le jeune homme avec tendresse en lui caressant encore le museau. Elle vient des écuries de Dohor, tu vois qui c'est ? ajouta-t-il en se tournant vers Adhara.

Encore abasourdie, la jeune fille ne réussit qu'à hocher faiblement la tête.

— Dohor est le dernier roi qui a tenté de conquérir le Monde Émergé, il y a cinquante ans. Il a uni des dragons à des dragons noirs, des créatures hybrides issues de la Magie Interdite, pour créer de terribles monstres destinés au combat.

Adhara écoutait sans comprendre, toujours terrorisée par la bête qu'elle avait devant les yeux.

— Lorsque Dohor a été vaincu par Ido, le Nouveau Conseil a décidé de tuer tous ces animaux. À l'époque, Jamila n'était encore qu'un nouveau-né. C'est un chevalier plutôt excentrique qui l'a sauvée et l'a emmenée avec lui. Il l'a élevée en secret, dans les bois autour de Makrat. Quand on l'a découverte, Jamila était déjà dressée. Alors, on l'a mise avec les autres dragons, et elle est restée là, sans que personne ait le courage de l'utiliser au combat. Quand je suis devenu apprenti, mon maître m'a autorisé à la garder et à la prendre comme dragon.

Amhal se tourna vers Adhara. Pâle comme un linge, elle était plaquée au mur.

Il éclata d'un rire bruyant.

— Tout va bien...

La jeune fille se laissa glisser au sol. Amhal courut vers elle.

— Allez, tu as été parfaite, il n'y a plus rien à craindre...

Adhara acquiesça d'un mouvement du menton.

— Et maintenant, partons, ajouta le jeune en se tournant vers le fammin. Etash, ouvre la voûte !

Le fammin hocha la tête et disparut.

— Elle vient avec nous ? hasarda Adhara en indiquant Jamila du doigt.

— À dire vrai, c'est plutôt nous qui allons avec elle. Nous allons voyager sur son dos.

Adhara laissa échapper un gémissement.

— C'est moins compliqué qu'il n'y paraît. Tu n'auras qu'à te serrer contre moi, et tout ira bien.

Il lui tendit les mains pour l'aider à se relever, et Adhara n'eut pas d'autre choix que d'accepter. Mais elle referma discrètement les doigts sur son poignard pour se rassurer.

Dans un fort grincement, le toit du hangar coulissa, actionné par deux grosses roues dentelées. Un ciel d'un bleu d'azur apparut lentement au-dessus de leurs têtes, et Jamila poussa un nouveau rugissement.

Amhal lui donna une petite tape sur le ventre.

— Couchée, Jamila, couchée.

Le dragon obéit. Une selle métallique était fixée sur son dos par de larges sangles en cuir, et son harnais, en métal lui aussi, était relié à de grosses chaînes qui servaient de rênes. Adhara observa un moment le ventre jaune de l'animal, le mouvement puissant de sa respiration qui gonflait et contractait son énorme cage thoracique. En voyant Amhal monter en croupe d'un bond léger, elle

recula instinctivement.

— C'est normal que tu aies peur, c'est toujours comme ça la première fois. Allez, courage !

Le jeune homme lui prit fermement la main et la hissa sur la selle devant lui.

— Respire bien, lui conseilla-t-il en passant ses bras autour de sa taille.

Un coup sec sur les rênes, et le dragon prit son essor. Adhara ferma les yeux, tandis que le vent lui soulevait les cheveux avec de plus en plus de violence.

— Regarde quand même, murmura Amhal.

La jeune fille ouvrit timidement un œil. En bas, les baraques en bois rapetissaient à une vitesse vertigineuse, pendant que la tour de Salazar, un écueil au milieu de la mer verte de la plaine, venait à leur rencontre. Adhara ouvrit la bouche de stupeur, et sa peur disparut d'un coup, pour laisser place à une incroyable émotion qui lui ôtait les mots.

La tour finit elle aussi par n'être plus qu'un point noir à l'horizon. Adhara accompagnait les mouvements trépidants de Jamila avec son corps, les yeux rivés au sol, au velours de la forêt d'où elle était sortie, au ruban argenté du torrent, compagnon de ses pérégrinations. Elle mesura à quel point le monde était vaste et se sentit perdue dans cette immensité. D'où venait-elle ? Qui lui avait donné la vie, au milieu de la forêt et de son tapis d'herbe ? Appartenait-elle vraiment à cet univers ?

— Direction Laodaméa ! cria Amhal, l'arrachant à sa rêverie.

Jamila vira de bord, et le voyage commença.

Ils volèrent pendant un jour entier sans s'arrêter. La plaine, verte et infinie, continuait à se dérouler sous les ailes du dragon. Le soleil cognait fort, et Adhara dut se couvrir la tête avec la capuche du manteau d'Amhal.

— Quand nous arriverons à Laodaméa, nous t'en achèterons un, déclara le jeune homme.

Adhara ne leva pas le nez une seconde, fascinée par les merveilles qu'elle voyait. Elle observait le mouvement léger de l'herbe sous le vent et gravait dans son esprit le moindre changement du paysage. Elle voulait se remplir les yeux de ce monde, le faire sien, et ainsi peut-être, en trouver des traces à l'intérieur d'elle, dans sa mémoire amputée.

À l'occasion, Amhal lui expliquait quelque chose. Le Saar, l'immense fleuve qui se trouvait, invisible, à leur gauche : c'était lui qui alimentait tous les torrents qu'ils survolaient. Les Tours-Cités de la Terre du Vent, le pays dont Salazar était la capitale. La plaine, immense, mouchetée de campements et de villages.

Des noms à foison, des paysages splendides, mais rien qui lui fût familier.

Ils dormirent à la belle étoile, au milieu de la plaine balayée par un léger vent estival qui sentait bon l'humidité et la fraîcheur.

Pour leur seconde étape, Amhal décida de faire halte dans un village.

— Nous venons de franchir la frontière de la Terre de l'Eau, dit-il, tandis qu'ils filaient à vive allure, un soleil de feu sur leur gauche.

Adhara regarda en dessous d'elle, et son regard buta sur un épais réseau d'arbres enchevêtrés, tissé sur une trame de torrents sinueux.

— Elle est délimitée par les torrents ? demanda-t-elle.

Amhal saisit sa pensée au quart de tour.

— Exactement. Il y a un village d'humains, un peu plus loin, nous nous y arrêterons.

Ils se posèrent dans une clairière à peine assez large pour que les immenses ailes de Jamila puissent s'y déployer.

— Malheureusement, tu devras nous attendre ici, lui dit Amhal en lui ôtant son harnais.

Puis il se tourna vers Adhara.

— Il n’y a pas de dragons sur la Terre de l’Eau, rien n’est prévu pour les accueillir. À Laodaméa, ce sera différent.

Ils se mirent en route. Le ciel prenait lentement une teinte violette, qui se diffusait peu à peu tout autour. Adhara se sentait étrangement rassurée, comme si elle était chez elle. Elle le dit à Amhal.

— Patiente jusqu’à Laodaméa. Là-bas, tu pourras entreprendre toutes les recherches que tu voudras.

Ils marchèrent encore quelque temps dans le bois. Le violet se changea en un bleu de plus en plus sombre, alors que les arbres s’allumaient de minuscules lumières. Adhara les contempla, émerveillée.

— Ce sont des lucioles, lui expliqua Amhal. Des insectes lumineux. Il y a longtemps, très longtemps, quand on voyait ce genre de lumières dans le bois, cela pouvait être des follets.

Adhara le regarda d’un air intrigué.

— C’étaient de minuscules créatures, grandes comme la paume de la main, avec d’énormes yeux colorés, des chevelures arc-en-ciel et de petites ailes diaphanes. La nuit, ils émettaient une clarté, comme les lucioles. On prétend qu’il n’en reste qu’un, dans la Grande Forêt de la Terre du Vent. Il y erre comme une âme en peine, condamné à ne jamais mourir. C’est le seul survivant de son peuple. La nuit, sa lueur triste et solitaire trace de longues arabesques dans le bois.

Adhara songea un instant à la solitude du dernier follet, et imagina des voyageurs perdus découvrant par hasard sa lumière au milieu des bois. Elle était comme eux, égarée, abandonnée, et Amhal était comme ce follet, sa triste lumière dans un monde de ténèbres.

Le jeune homme indiqua quelque chose du doigt.

— Ça, par contre, ce sont les lumières du village de Cyrσιο. Il y a une charmante auberge là-bas, et je connais la propriétaire. Tu verras, ce sera une soirée agréable. Et peut-être que la mémoire te reviendra !

Adhara sourit. Il y avait quelque chose de magique dans l’air, comme si tout était possible.

Quelques minutes plus tard, le village apparut, constitué de maisonnettes de bois aux toits de paille. Il s’étendait autour d’un torrent, et certaines des habitations étaient sur pilotis. « Un endroit enchanté au milieu d’un bois magique », songea Adhara.

À mesure qu’ils approchaient, cependant, la peur s’empara d’elle. Amhal dut éprouver le même sentiment, car dès qu’ils atteignirent la porte du village, il empoigna la garde de son épée.

L’entrée principale avait une architrave en bois, creusée de niches en métal où brûlaient des torches. L’une d’elles en avait été arrachée et finissait de se consumer sur le sol. Amhal se figea et saisit Adhara par le bras. Le chant des grillons emplit tout l’espace alentour.

— Quelque chose ne va pas.

Les fenêtres des maisons étaient sombres et vides, comme les orbites d’un crâne ; d’autres étaient barricadées.

— La dernière fois que je suis venu, cet endroit était plein de vie.

Adhara porta instinctivement la main à son poignard. Et pourtant, tout était si paisible...

Amhal avança d’un pas, la lame prête à surgir de son fourreau.

Il n’y avait aucun bruit dans le village et les rues étaient désertes. Toutefois, Adhara se sentait observée. Quelqu’un les espionnait, quelqu’un qui ne voulait pas être vu.

— Peut-être qu’il vaudrait mieux s’en aller... hasarda-t-elle.

Amhal ne répondit pas. Il était tendu, et son visage affichait la même expression que le jour où il l’avait sauvée. Elle le suivit en silence jusqu’à une taverne surmontée d’une jolie enseigne en bois peint. « La tanière du... » Le reste avait été dévoré par le feu.

— C’était là ? demanda Adhara dans un souffle.

Ahmal hocha simplement la tête. Il n’y avait plus de porte, et les fenêtres étaient noircies par la fumée et les flammes. L’incendie ne devait pas remonter à très longtemps, car une odeur âcre de brûlé flottait encore dans l’air.

Amhal entra. Adhara tenta de le retenir.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée...

Le jeune homme s'enfonça dans le noir.

Elle hésita un instant sur le seuil, puis se décida à le suivre.

Les murs de la taverne étaient entièrement noirs, le sol jonché d'une épaisse couche de cendres. Du comptoir, il ne restait que quelques morceaux de bois calcinés ; sur les étagères, les bouteilles avaient toutes volé en éclats. Adhara s'approcha d'Amhal et lui serra le bras.

Il sembla revenir à lui.

— Peut-être que c'est toi qui as raison, ce n'était pas une bonne idée.

— On retourne dans le bois ?

— On retourne dans le bois.

Ils sortirent prudemment et reprirent en sens inverse le chemin qu'ils venaient de parcourir. Peu avant d'atteindre la porte du village, Amhal, comme mû par son instinct, entraîna Adhara dans une ruelle.

Elle débouchait sur une petite place, au centre de laquelle se dressait une vaste bâtisse, en bois elle aussi. On y accédait par un pont enjambant le torrent qui passait à cet endroit.

Le portail du bâtiment avait deux battants sculptés, au-dessus desquels était gravée une inscription. Adhara y déchiffra quelque chose comme « Theevar », ou « Thiinar », ce n'était pas clair. L'un des battants était légèrement entrebâillé. Un gémissement sourd, continu, en sortait. Adhara frissonna. Un sixième sens lui soufflait de s'en aller. Amhal se dirigea à grands pas vers le bruit. Elle l'agrippa par un pan de son manteau.

— Quelqu'un a besoin d'aide ! protesta-t-il.

— Si c'était le cas, les gens seraient sortis de leurs maisons pour lui porter secours.

— Il n'y a personne ici.

— Au contraire, plein d'yeux nous regardent.

— Et comment le sais-tu ? répliqua Amhal, sur un ton presque railleur.

— Je le sens.

Le jeune homme hésita un court instant, puis il fit volte-face et se dirigea d'un pas décidé vers la construction. Adhara le suivit de mauvais gré, la main crispée sur la garde de son poignard.

L'intérieur était sombre, et il y régnait une odeur douceâtre et nauséabonde. Tous deux portèrent leur main à la bouche, et Adhara réprima un haut-le-cœur. Amhal tira de sa besace un briquet et une mèche d'amadou et alluma ce qui restait d'une torche. Une vision de cauchemar se présenta à leurs yeux. Les bancs qui devaient normalement occuper la salle avaient été empilés sur un côté, et une demi-douzaine de cadavres enveloppés de suaires blancs tachés de sang gisaient sur le sol. Le gémissement emplissait maintenant tout l'espace, comme s'il provenait de la grossière statue d'un homme aux cheveux longs soulevés par le vent, un éclair dans une main et une épée dans l'autre, une expression bienveillante sur le visage.

Adhara resta pétrifiée sur le seuil. Amhal, lui, avança et se pencha sur les suaires.

— Je t'en prie, allons-nous-en..., murmura-t-elle.

Il fit la sourde oreille.

— Viens !

Adhara ne bougea pas. Ses jambes refusaient de lui obéir.

— Allez ! insista Amhal en se tournant vers elle.

La jeune fille le rejoignit lentement, les yeux baissés. Elle ne releva la tête qu'une fois arrivée près d'Amhal. À ses pieds se trouvait quelque chose qui ressemblait à une femme, mais ses traits étaient si altérés qu'il était difficile de lui donner un âge, ou même de déterminer avec certitude son sexe.

Sa bouche n'était plus qu'un puits sombre exhalant ce râle ininterrompu, ce souffle haletant et

saccadé annonciateur de la mort. Son front était couvert de sueur et des taches noires lui marbraient la peau, les mêmes que celles qu'Adhara avait vues sur le visage d'un de ses agresseurs.

— Il faut partir d'ici.

Amhal ne répondit pas.

— Les deux types dans la tour, l'autre jour... ils avaient des taches semblables, et l'un d'eux allait très mal.

Amhal observait le visage de la moribonde, le sang qui semblait suinter par tous les pores de son corps souffrant.

— Amhal !

Son cri le tira enfin de sa torpeur. Il secoua légèrement la tête, les yeux toujours fixés sur la femme. Il recula de quelques pas, suffisamment pour qu'Adhara l'attrape et l'entraîne hors de ce lieu terrifiant.

Ils se mirent à courir dans l'air frais du soir, au milieu du bouillonnement du torrent et des stridulations des grillons. Ils traversèrent d'une traite les ruelles du village, décidés à fuir le plus loin possible.

Jusqu'à ce que deux hommes leur bloquent la route.

L'un était armé d'un bâton, l'autre d'une épée rouillée. Ils étaient vêtus de haillons. Le premier portait des taches noires sur le cou, l'autre sur la moitié du visage. Leurs yeux brillaient d'une lueur démente.

— Qui êtes-vous ?

Amhal, surpris, posa immédiatement la main sur la garde de son épée.

— Ne bouge pas et réponds ! lui intima l'homme en brandissant son épée rongée par les années.

— Qui êtes-vous ?

— Vous portez le Mal, pas vrai ? Vous êtes venus ici pour le répandre, comme cette pourriture d'étranger... ajouta son compagnon.

— Comme les nymphes, les nymphes qui ne tombent pas malades... Si tu bois de leur sang, tu guéris, ajouta le premier.

L'autre cracha.

— Maudites sorcières...

— Laissez-nous passer, dit Amhal.

Adhara se serra contre lui, terrorisée par ce qu'ils avaient trouvé dans la bâtisse en bois, mais aussi par le souvenir d'Amhal enfonçant avec un plaisir sadique sa lame dans la poitrine de son ennemi, quelques soirs plus tôt.

— On ne sort pas d'ici, fit l'homme à l'épée. Le village est en quarantaine.

Amhal grinça des dents, et Adhara sentit ses muscles se contracter sous sa main.

— Ne m'oblige pas à faire quelque chose que je ne veux pas...

— Les morts avec les morts, et d'ici deux jours vous râlez, vous aussi. Ou si vous êtes chanceux, vous vous en sortirez, comme nous ! En tout cas, vous ne partirez pas d'ici, ajouta avec un rictus édenté le type au bâton.

Amhal tendit son épée devant lui et serra sa garde des deux mains.

— Amhal, non...

— Je vous le demande pour la dernière fois : laissez-nous passer. Je ne souhaite pas vous faire de mal, mais si vous nous empêchez de partir...

Adhara perçut toute sa colère et sa soif de combat. Elle recula de quelques pas ; l'homme au bâton bondit sur elle et la frappa à l'épaule, la jetant à terre. Elle eut à peine le temps de voir le manteau d'Amhal tourner devant elle, puis elle n'entendit plus que le bruit strident de son épée contre les armes des deux hommes.

Il ne fallut qu'un instant au soldat pour les désarmer, mais cela n'était pas assez. Avec un rugissement féroce, il fondit sur l'un de ses adversaires.

— Amhal, non ! hurla Adhara.

Cela ne servit à rien, comme fut inutile le cri de l'homme.

— Je me rends !

Amhal lui plongea son épée dans la poitrine et la retira aussitôt. Un sourire cruel sur les lèvres, il se tourna vers l'autre en brandissant son arme.

— Amhal !

Cette fois, le cri désespéré d'Adhara le ramena à lui. Il baissa son épée, ferma les yeux. L'homme en profita pour l'attaquer avec son bâton.

Amhal lui tordit le bras.

— Va-t'en, siffla-t-il.

L'autre se débattit comme un diable.

— Va-t'en et vis, insista Amhal d'une voix douloureuse.

Il lui tordit plus fort le bras, l'obligeant à lâcher son bâton.

L'homme le regarda avec haine en se tenant le poignet.

— De toute façon, tu es mort, dit-il, avant de disparaître dans une ruelle.

LA REINE ET LE PRINCE

Le soleil brillait à Makrat. Une parfaite journée de début d'été, dont la lumière pure dessinait le contour des choses sur le fond de l'air limpide.

Doubhée était dans le jardin, comme tous les matins. Son poignard à la main, vêtue d'une simple chemise et d'un pantalon en toile, elle s'entraînait parmi les arbres, dans un coin retiré du vaste domaine entourant le palais royal.

À un moment donné, s'entraîner tous les jours lui avait semblé ridicule. C'était à l'époque où elle avait commencé à se sentir vieille. Un matin, elle s'était regardée dans le miroir et elle avait brusquement pris conscience de ses rides, de ses traits tirés, des fils gris dans ses cheveux. Elle avait alors cinquante-cinq ans et elle régnait depuis trente-sept années.

« L'heure a peut-être sonné de cesser de m'entraîner comme si j'étais toujours la voleuse de Makrat », avait-elle songé.

Et pendant quelques jours, elle n'était plus allée dans le jardin.

Son mari, Learco, s'était gentiment moqué d'elle.

— Qu'est-ce qu'il y a, tu as décidé de raccrocher ton poignard ?

— C'est seulement que je suis lasse, avait-elle répondu.

Et c'était vrai. D'ailleurs, la vieillesse était-elle autre chose qu'une fatigue mortelle, qui menait lentement vers le seul repos possible... ?

Par la suite, son corps s'était rebellé. Parce que ses membres, ses jambes encore agiles, ses bras musclés sous sa peau devenue à peine plus flasque, avaient besoin de mouvement. Son esprit lui-même réclamait l'exercice matinal, au cours duquel son corps accomplissait un à un les gestes tant répétés, lui vidant la tête. Alors, elle avait repris l'entraînement, après avoir choisi un endroit plus caché, plus secret. Seuls quelques-uns de ses hommes savaient où elle était... au cas où on aurait besoin d'elle.

Doubhée décocha un dernier fendant et conclut son assaut en lançant son poignard. C'était toujours le même, depuis soixante ans : l'arme que lui avait offerte son maître, Sarnek, qui autrefois lui avait enseigné l'art du meurtre, après lui avoir sauvé la vie. Il lui arrivait encore de penser à lui, et le désespoir de l'époque où elle l'aimait et se sentait coupable de sa mort s'était métamorphosé en une douce nostalgie. Celle que les années étendent sur les souvenirs, comme une patine de beauté.

Le poignard s'enfonça avec précision dans un tronc situé à quelques brasses devant elle. La lame vibra à un cheveu d'un homme à la respiration haletante.

Doubhée se redressa vivement.

— Tu aurais dû t'annoncer. J'aurais pu te tuer, dit-elle froidement, en allant extraire son poignard du tronc.

L'homme s'agenouilla, tête baissée.

— Ma Reine, j'ai confiance en votre bras, répondit-il d'une voix tremblante.

— Relève-toi ! ordonna Doubhée.

— La situation est grave, déclara l'homme, le regard plein d'inquiétude.

Doubhée se rembrunit.

— Ne restons pas là, dit-elle.

Les souterrains du palais abritaient le quartier général. C'était Doubhée elle-même qui l'avait fait construire. Au départ, cela avait été comme une espèce de jeu. Pendant les premières années de son règne, elle s'était sentie mal à l'aise dans son rôle de reine. La vie de cour, faite de commérages et d'interminables réceptions, les tenues de cérémonie, les obligations ennuyeuses de son rang, tout lui pesait. Et le manque d'action lui pesait. Peu à peu, elle avait commencé à s'étioler.

C'était Learco qui lui avait donné l'idée.

— Pourquoi ne reprends-tu pas ton activité d'autrefois ? Il n'y a pas qu'une seule façon d'être reine. Inventes-en une à toi, qui te convienne davantage et surtout, qui ne t'oblige pas à devenir ce que tu n'es pas.

Doubhée avait alors décidé de créer un service d'espionnage. La Terre du Soleil n'en avait pas. Jusque-là, elle avait fait appel à des mercenaires, dont la loyauté était douteuse. Quant à Dohor, il s'était contenté de son alliance avec la Guilde des Assassins.

— Nous sommes en paix, certes, mais la paix doit être préservée, tu ne crois pas ? C'est justement en des temps comme ceux-ci que fleurissent les complots, avait-elle dit à Learco pour le convaincre d'approuver son projet.

Elle n'avait pas eu besoin d'insister beaucoup.

— Si cela contribue à ton mieux-être, je n'y vois aucun inconvénient.

C'est ainsi que Doubhée s'était jetée corps et âme dans l'entreprise, qu'elle avait plus ou moins menée en secret. Le choix des candidats, l'aménagement du quartier général, qu'elle avait elle-même dessiné. Cela avait été une période extraordinaire. Enfin elle avait trouvé sa dimension, en donnant en même temps du sens à tout ce qu'elle avait appris au cours de ses sombres années d'errance, à la recherche d'elle-même et de sa place dans le monde. Ses aptitudes au combat, qui lui avaient semblé si terribles, si obscures, se révélaient finalement un moyen de réaliser une œuvre utile, de garantir un destin lumineux à sa terre.

Les premières années, le service d'espionnage n'avait toutefois pas servi à grand-chose. Learco le considérait seulement comme un passe-temps un peu excentrique de sa femme. Mais par la suite, Doubhée lui avait fourni de précieuses informations sur la guerre civile qui déchirait la Terre de l'Eau, et son opinion avait changé.

— Tu m'as été d'une aide inestimable, lui avait-il avoué.

— Je n'aurais pas cru moi-même que mon idée puisse porter de tels fruits, avait admis la reine.

Dès lors, le service d'espionnage s'était étoffé, il avait essaimé dans d'autres régions du Monde Émergé et était devenu un instrument essentiel entre les mains du roi et du Conseil. Parfois Doubhée intervenait personnellement. Elle redevenait alors la redoutable machine de guerre qu'elle avait été dans le passé, mais au service de buts élevés.

Personne à la Cour n'était au courant de sa double vie. Ses hommes eux-mêmes – que l'on voyait rarement au palais et dont la présence était fuyante comme celle de fantômes – étaient un mystère pour l'ensemble du Monde Émergé. Seuls Learco et son fils Néor étaient au courant.

Doubhée entra dans la salle de réunion. Une pièce nue au plafond bas et voûté, à peine plus vaste que les autres, occupée par une grande table en acajou entourée de chaises. Elle en prit une, et l'espion fit de même.

— Alors ? dit-elle sans préambule.

Entre-temps, Josar avait repris son souffle, même s'il semblait toujours aussi tendu.

— J'arrive de la Terre de l'Eau. Il s'y passe des faits inquiétants.

Il resta silencieux quelques instants avant de poursuivre.

— Khan et moi faisons notre inspection habituelle dans les villages du Nord. Selon vos consignes,

nous surveillions les relations entre les deux races, en quête d'éventuels signes de tension.

Doubhée se contenta de hocher la tête.

— Et alors... ?

L'homme avala sa salive.

— Nous sommes tombés sur un village... bizarre.

— Les nymphes et les hommes s'opposent à nouveau ? marmonna Doubhée.

L'expression angoissée de Josar laissait présager le pire.

— Non, ma Reine... Ou peut-être que si, je ne sais pas. Ils étaient tous morts.

Doubhée frissonna.

— C'était un village d'humains. Un hameau insignifiant, vivant surtout de la pêche. Nous y sommes allés parce qu'on nous avait dit que cela faisait quelques semaines qu'on n'avait plus de nouvelles. Quand nous sommes arrivés... j'ai tout de suite compris que quelque chose n'allait pas.

— Comment sont-ils morts ?

— De maladie, Maîtresse.

Doubhée eut des sueurs froides.

— C'est peut-être la fièvre rouge. Elle est endémique, tu le sais.

— Mais elle ne tue pas un village entier.

— Continue, ordonna la reine.

Avec les années, elle avait appris à mettre à profit la dure méthode que lui avait enseignée le Maître quand elle essayait encore de devenir tueur à gages : garder la tête froide, ne pas céder à ses émotions.

— Khan est entré seul, je l'ai attendu dehors. À son retour, il était bouleversé. Il m'a dit que les maisons étaient pleines de cadavres. Et qu'il y régnait une affreuse odeur de putréfaction, signe que la mort remontait à plusieurs jours. Des hommes, des femmes, des enfants. Sur des lits, par terre... Et ils étaient tous couverts de taches noires.

Doubhée s'appuya au dossier de sa chaise. Ce n'était pas la fièvre rouge.

— Il ne pouvait pas s'agir de bleus ? On les a peut-être roués de coups ?

Josar secoua la tête.

— Ma Reine, c'étaient des taches noires, vraiment noires, pas du tout comme des bleus. Et puis il y avait du sang. Ils saignaient par le nez, par la bouche, par les oreilles. Ils en avaient même sous les ongles.

— Et il n'y avait aucune nymphe parmi eux ?

— Non, Maîtresse. Uniquement des humains.

Doubhée soupira, puis elle scruta le visage de l'homme.

— Qu'en dit Khan ?

— Je l'ai mis en quarantaine.

Elle se détendit. Ses hommes avaient eu une excellente formation.

— Je l'ai laissé sur la Terre de l'Eau, muni du nécessaire pour survivre, et j'ai réduit au minimum mes contacts avec lui.

La reine réfléchit quelques instants.

— La situation que tu me décris est préoccupante, en effet, conclut-elle, en se levant. Si nous avons vraiment affaire à une nouvelle maladie, il faut pousser à fond notre enquête, et Sa Majesté doit être prévenu.

Josar acquiesça.

— Pour l'instant, fais-toi examiner par un prêtre. Nous enverrons un message à Khan et nous le ferons examiner lui aussi. Nous reparlerons de tout cela demain.

Josar posa son poing fermé sur son cœur, en signe de salut. Après s'être agenouillé, il se dirigea vers la porte.

La reine demeura seule. Si elle s'efforçait d'écouter toujours la voix de la raison, elle n'en négligeait pas pour autant les avertissements que lui soufflait son intuition. Et celle-ci lui disait que des événements terribles se préparaient.

Doubhée frappa un coup léger à la porte. Elle savait qu'elle n'obtiendrait pas de réponse, mais c'était une espèce de rituel. Une façon à elle de s'annoncer. Elle attendit quelques secondes, puis ouvrit. Il était là, au milieu de la pièce, assis dans son fauteuil roulant. Les grandes verrières jetaient des rayons ambrés autour de lui, auréolant de lumière son visage concentré.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, maigre, le teint pâle. Ses cheveux longs et raides, attachés en queue de cheval, étaient d'un blond si clair qu'ils en paraissaient presque blancs. Il avait les traits fins, la mine souffreteuse. Ses jambes inertes étaient drapées d'une lourde étoffe. Il était penché sur une pile de feuilles qu'il considérait avec attention, tout en se caressant le menton avec la plume d'oie qu'il utilisait pour prendre des notes.

Doubhée esquissa un sourire. Elle entra lentement, en prenant garde à ne pas faire le moindre bruit. Depuis toujours, elle aimait regarder les êtres qui lui étaient chers vivre sans elle, et avec son fils ce plaisir était encore plus vif. Le sentir semblable et pourtant si différent, se le rappeler enfant dans ses bras et l'observer à présent, adulte, gérant les affaires du royaume. Il avait été un enfant ardemment désiré et longuement attendu. Pendant des années, Doubhée et Learco avaient essayé sans succès de donner un héritier au trône : peut-être la malédiction qu'on lui avait jetée dans sa jeunesse avait-elle brisé quelque chose en elle, ou peut-être n'étaient-ils simplement pas destinés à avoir d'enfants. Néor était arrivé alors qu'ils avaient abandonné tout espoir, au seuil de l'automne de leurs vies.

Ils lui avaient donné le nom de cet oncle que Learco avait tant aimé et qui était mort tragiquement des années plus tôt, exécuté par Dohor. Sa naissance avait apporté une sensation d'accomplissement à leurs vies, ils avaient eu l'impression d'arriver au port après un long voyage.

Doubhée s'assit devant son fils et continua à l'observer en silence. Le jeune homme lui sourit sans lever la tête de ses feuilles.

— Je te signale que je t'ai entendue entrer, et aussi t'approcher.

Doubhée sourit à son tour, attendrie.

— Pourtant, tu avais l'air si absorbé...

Néor était l'héritier du trône, mais tous savaient qu'il ne deviendrait jamais roi, à cause de ses jambes paralysées et de sa santé fragile. En tout cas, c'était ce que lui-même pensait. Pendant un certain temps, Doubhée avait tenté de le convaincre du contraire.

— Ce n'est pas la force physique qui fait un roi. Il faut d'autres capacités, et tu les as toutes.

— Un roi mène aussi son armée au combat. Tu m'en crois capable ?

— Il y a les chevaliers du Dragon pour cela.

Le jeune prince secouait la tête.

— Je n'ai pas le corps d'un roi. Et pas non plus la tête, disait-il en se frappant la tempe de l'index. C'est plus celle d'un stratège, d'un diplomate, que d'un monarque.

Ainsi, bien que Learco ait désormais dépassé les soixante-dix ans et que Néor en ait plus de trente, l'héritier n'était pas encore devenu roi. Il s'était fait sa place dans les affaires du royaume, et tout le monde savait au palais que c'était lui qui décidait des choix politiques de la Terre du Soleil. C'était un fin diplomate, un homme à l'intelligence froide et pénétrante, qui peu à peu, de simple conseiller, était devenu l'éminence grise du souverain. Son père et lui formaient presque deux incarnations de la même entité : Learco était le corps, la force physique, Néor, l'esprit. C'était d'ailleurs pour cette raison que sa mère était allée le trouver en premier.

Néor posa les documents qu'il tenait et la regarda.

— Je t'écoute.

— Mes hommes viennent de m'apporter des nouvelles inquiétantes, commença-t-elle en fronçant les sourcils.

Néor connaissait bien ses informateurs. Il aidait souvent sa mère à gérer l'organisation du service d'espionnage et assistait même parfois à leurs réunions.

— Continue.

Doubhée lui relata le récit de Josar le plus fidèlement possible, veillant à n'omettre aucun détail – tout était important pour son fils.

Lorsqu'elle eut fini, Néor s'absorba dans ses pensées. C'était toujours ainsi lorsqu'il réfléchissait : il avait le regard vague, la mine stupide. Or, c'était dans ces moments-là que son intelligence se faisait la plus acérée.

— Tu t'es déjà fait une idée ? lui demanda-t-il enfin.

— Je manque d'éléments. Je n'ai que les propos de Josar, qui les tenait lui-même d'un de ses compagnons. Ces gens sont-ils vraiment morts de maladie ? D'un autre côté, nous devons être très prudents. Si j'envoie deux autres hommes là-bas et qu'il s'agisse bel et bien d'une maladie inconnue, ils risqueraient de nous contaminer tous à leur retour.

Néor sourit.

— Avoue... tu viens seulement me voir pour avoir confirmation des suppositions que tu as déjà élaborées. Ou, pire, pour faire étalage de ta perspicacité !

Doubhée lui rendit son sourire, mais son visage redevint aussitôt sérieux.

— Je ne me fie pas qu'à ma raison. J'ai un mauvais pressentiment. Et puis, il n'y avait aucun cadavre de nymphe. C'est peut-être un hasard, mais si ça ne l'était pas ? Si nous nous trouvions face à une nouvelle forme du conflit entre les deux peuples ? J'ai laissé Khan en quarantaine et j'ai envoyé Josar consulter un prêtre. Quelle est la meilleure façon de procéder maintenant, selon toi ?

— Comme tu l'as dit toi-même, il faut d'abord tirer la situation au clair, répondit Néor. Et si nous sommes réellement confrontés à une nouvelle maladie, il faut prendre l'avis d'un prêtre. Et j'en connais un d'une rare compétence...

Il lança un regard appuyé à sa mère.

— J'aurais scrupule à déranger une personne de son importance pour rien, objecta Doubhée.

— J'ai confiance en ton instinct. Et puis, elle n'a pas besoin d'y aller elle-même. Il suffit d'envoyer un des Frères de la Foudre. Elle saura comment le prémunir contre des risques éventuels, tu ne crois pas ? Et beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire nous-mêmes.

— Et ensuite ?

— Ensuite nous en parlerons avec mon père. Le prochain Conseil a lieu dans un mois. Le cas échéant, ce sera l'occasion de transmettre la nouvelle aux souverains de la Terre de l'Eau, afin qu'ils puissent prendre des mesures pour se protéger en cas d'épidémie. Quant à toi, continue à enquêter, surtout sur les relations entre hommes et nymphes. C'est la meilleure piste pour le moment, et la plus inquiétante.

Néor s'abandonna contre le dossier de son fauteuil. Doubhée lui effleura légèrement une jambe avec la main. Elle ne se laissait jamais aller à d'excessives manifestations d'affection avec son fils, ce n'était pas ainsi qu'elle lui témoignait son amour. Leurs rapports étaient presque dénués de contact physique, simplement parce que tous deux préféraient avoir recours à d'autres moyens pour exprimer leurs sentiments. Encore une fois, Doubhée songea combien son fils lui ressemblait.

— Satisfaite ? dit-il.

La reine retira sa main.

— Oui.

Elle se leva pour partir.

— Comment va Amina ? s'enquit-elle une fois sur le seuil.

Une légère ride de contrariété barra le front du prince.

— Comme toujours. Agitée, rebelle et, j'en ai peur, malheureuse.

Il se passa la main sur le visage.

— Est-ce que j'étais aussi compliqué adolescent ?

— Nous sommes tous différents, Néor, soupira Doubhée. Elle est jeune, elle trouvera sa voie.

— Tu ne sais pas à quel point j'aimerais l'aider... mais les affaires du royaume, tous ces problèmes à régler... Et puis d'ailleurs, elle ne veut pas qu'on l'aide, c'est ça la vérité.

— Elle sait que tu l'aimes. Et c'est déjà beaucoup.

Doubhée sortit et referma la porte sur elle. Comme toujours, discuter avec son fils l'avait apaisée.

Elle se sentait prête à affronter la nouvelle tempête qui menaçait à l'horizon.

LES VISAGES D'AMHAL

Ils quittèrent le village par la porte qu'ils avaient empruntée pour y entrer. Amhal avançait d'un pas rapide devant Adhara, haletant d'angoisse ; ils ne s'arrêtèrent qu'une fois dans la clairière.

— Toi, tu restes ici, ordonna Amhal.

Adhara voulut protester, mais avant même qu'elle ait le temps de dire un mot son compagnon avait déjà disparu dans les buissons.

Elle resta seule avec Jamila. Elle songea à nouveau au jour où elle avait connu Amhal, à sa manière sauvage de combattre. Peut-être aurait-elle dû avoir peur, et le fuir pendant qu'il était encore temps ? Pourtant, elle ne pouvait pas s'empêcher d'avoir confiance en lui. Certes, il y avait un je ne sais quoi d'effrayant en lui, mais Adhara sentait que c'était une chose qui ne lui appartenait pas. Elle éprouvait d'instinct de la peine pour lui, ainsi qu'un violent désir de l'aider.

Le jeune homme réapparut, une poignée de branchages à la main. Il s'assit par terre et commença à les effeuiller, avec des gestes brusques.

— Il vaudrait peut-être mieux partir d'ici, dit Adhara, pour rompre le silence qui s'était installé entre eux.

— Assieds-toi.

Adhara resta debout à le regarder.

— Tout va bien, tu t'es seulement défendu...

— Tais-toi et assieds-toi ! hurla Amhal avec colère, les yeux emplis d'un mystérieux désespoir.

Adhara obéit.

— Tes deux agresseurs avaient des taches, eux aussi ? lui demanda-t-il tout en émiettant les feuilles dans un bol.

Elle se dépêcha d'acquiescer.

— Je l'ai remarqué avant qu'ils n'entrent dans la pièce où je me cachais. L'un d'eux était malade, et il avait une substance sur le visage, mais à certains endroits, c'était parti, et dessous il y avait ces taches. Ils ne parlaient pas notre langue, mais j'arrivais un peu à les comprendre.

Amhal la regarda sévèrement.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Parce que je ne pensais pas que c'était important. J'ai cru que c'était peut-être normal dans ce monde de se promener en dissimulant une peau abîmée.

Amhal la regardait toujours avec une colère contenue.

— Je n'ai rien contre toi, ajouta-t-il soudain en baissant les yeux. Ce n'est pas à toi que j'en veux.

Adhara le vit fermer les paupières et se concentrer, les mains à plat sur les cuisses. Il murmura quelque chose, et ses paumes émirent une lumière colorée qu'il dirigea vers le bol. Les feuilles devinrent brillantes.

« De la magie, suggéra une voix lointaine à Adhara. Tu connais ça. »

Elle n'aurait pas su dire de quelle formule il s'agissait. Elle savait seulement que cette lumière lui inspirait une sensation de paix dont elle avait terriblement besoin en cet instant.

Amhal s'arrêta d'un coup, et ses mains reprirent leur aspect normal. Les feuilles, elles, continuèrent à briller encore quelques instants. Il en prit une poignée et la tendit à Adhara.

— Avale.

Adhara les mâcha lentement, tandis qu'Amhal s'en remplissait la bouche. Elles avaient bon goût et adoucissaient la gorge.

— Si nous avons été contaminés, cela ne suffira pas, mais ça ralentira au moins la contagion. Cet homme a dit que nous devrions être malades d'ici deux jours. Peut-être que ces feuilles nous laisseront un peu plus de temps.

Adhara sentit son sang se glacer.

— Tu crois vraiment que nous avons attrapé la maladie ?

— Je ne sais pas. Nous ignorons comment elle se transmet, mais ce qui est sûr, c'est que nous les avons touchés. Pourtant tu dis que ces deux hommes à Salazar présentaient les mêmes symptômes, et nous avons été tous les deux en contact avec eux. C'était il y a quatre jours ; si cet homme a dit vrai, nous devrions déjà être malades.

Adhara porta la main à sa poitrine. Elle avait brusquement l'impression d'avoir du mal à respirer. Elle avait peur, une peur terrible.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— On attend, soupira Amhal.

Il tendit la main.

— Donne-moi ton poignard.

La jeune fille le lui tendit sans poser de questions.

— Et ta main.

Cette fois, Adhara obéit en tremblant. Elle se rappelait encore son regard, quelques minutes plus tôt, et sa difficulté à se contrôler. Amhal prit sa main avec délicatesse, et saisit son index entre ses doigts.

— Ça va faire un peu mal, dit-il, et, sans attendre, il le lui piqua.

Adhara laissa échapper un petit gémissement. Le jeune homme appuya sur la blessure jusqu'à ce qu'en sorte une goutte de sang vermeil, et l'aspira. Une étrange sensation de chaleur enveloppa Adhara au contact de ses lèvres sur sa peau. Elle retira vivement sa main, troublée.

Amhal ferma les yeux, comme s'il savourait le goût de son sang.

— Tu as du sang de nymphe, dit-il en la regardant dans les yeux. Pas beaucoup, mais tu en as.

Elle le fixa sans comprendre.

— Cet homme, au village, il a prétendu que les nymphes étaient immunisées. C'est peut-être pour ça que tu n'es pas tombée malade.

Un immense soulagement envahit Adhara, mais il fut de courte durée.

— Et toi ?

Amhal sourit amèrement. Il découvrit l'un de ses avant-bras, y appuya la lame du poignard et se lacéra brutalement la chair.

— Arrête, arrête ! cria Adhara.

Amhal lui prit le visage entre les mains et le tourna de force vers sa blessure.

— Regarde.

De la coupure s'écoulait un liquide poisseux, à peine rosé, transparent comme de l'eau. Elle l'effleura du doigt. Il était frais, presque froid.

— Les nymphes sont des créatures splendides, diaphanes, et leurs veines charrient de l'eau, et non du sang. Ma mère avait le même sang que moi, transparent et frais. Elle était à moitié nymphe.

Il était redevenu enfant. Il vivait encore au village, et l'incident venait sûrement à peine de se produire – l'image, claire, palpable, n'avait pas la couleur passée des souvenirs.

Tout avait commencé comme un jeu. Montrer à ses amis le pouvoir qu'il avait dans les mains, les

prodiges dont il était capable grâce à la magie : lancer des éclairs colorés, faire léviter les objets, donner des ordres aux animaux. Il ne savait pas exactement pourquoi la démonstration avait mal tourné. Un instant plus tôt ils étaient tous là à s’amuser, lui et ses compagnons assis en cercle, tapant des mains avec enthousiasme. Puis, un éclair différent des autres, et sa main qui, au lieu de se lever, s’était tournée vers un des enfants. Le petit s’était écroulé sur le sol, sans un gémissement.

Amhal se souvenait très bien de cette journée. Il s’était juré alors de ne plus jamais pratiquer la magie. Il se rappelait les regards hébétés et terrorisés de ses amis, les coups de sa mère et les reproches du gardien qu’on avait appelé pour secourir l’enfant.

— Ne refais plus jamais ça, ou bien tu finiras en prison !

Et voilà qu’il était à nouveau là. Immobile au centre du cercle muet de ses amis. Celui qu’il avait frappé gisait sur le sol, les yeux révulsés, le visage mortellement pâle. Ce n’est qu’au bout d’un instant qu’il remarqua la silhouette noire debout sur le bord du cercle. Floue, sans visage. Une magnifique épée noire à la main.

La silhouette s’approcha de lui, posa la main sur son épaule.

— Il n’y a rien de mal là-dedans. C’est ta vraie nature.

Même s’il ne voyait pas son visage, il *sentait* qu’il souriait, et son visage le rassurait, lui procurait une sensation de bien-être. La culpabilité qu’il avait ressentie jusque-là s’évanouit, la peur disparut. D’un coup, il se sentit en paix.

— Quand nous nous rencontrerons, tout sera clair, dit encore l’homme en noir, avant de disparaître en laissant autour de lui une espèce de brouillard sombre et épais, qui engloutit peu à peu la scène, la soustrayant à ses yeux.

Mais sa voix résonna encore.

— Quand nous nous rencontrerons, tu comprendras.

Amhal se redressa d’un bond. Où était-il ? Ses yeux s’habituaient rapidement à l’obscurité, et il distingua peu à peu la clairière, Jamila roulée en boule dans un coin, Adhara assoupie devant lui. Il se souvint. Le village, la maladie, les meurtres. Et son rêve. Il se passa les mains sur le visage.

Ce n’était pas la première fois qu’il faisait ce rêve. Cet épisode de son enfance revenait souvent le tourmenter. À juste titre... comment oublier que l’on a failli tuer l’un de ses camarades avec la magie ?

« C’était involontaire », s’empressait d’ajouter une voix à l’intérieur de lui.

C’était vrai. Mais cette fois-là aussi, comme toutes les autres, il avait éprouvé une sourde satisfaction à blesser. Alors, pour se punir, il avait plongé ses mains dans l’eau bouillante. Sa mère avait réussi à l’arrêter avant qu’il ne se fasse trop mal, mais il avait tout de même eu de la fièvre pendant plusieurs jours.

Ce qui était nouveau, en revanche, c’était l’homme en noir. Depuis quelque temps, il apparaissait dans nombre de ses rêves. Il n’arrivait jamais à le voir en face, mais sa présence avait quelque chose d’apaisant. Il ne se souvenait que de ses vêtements noirs, et de son épée, de la même couleur.

« S’il existait vraiment un être en mesure d’ôter ce poids de mes épaules... »

Ses yeux tombèrent sur Adhara endormie. Il sourit. Pas elle, assurément, si fragile, si démunie. Mais peut-être était-ce justement de la savoir à ce point sans défense qui lui faisait éprouver à chaque fois qu’il la regardait cette sensation de calme, comme devant un enfant qui dort.

Il se passa à nouveau les mains sur le visage.

« Quel beau chevalier tu fais ! Tu n’aurais pas pu l’emmener ailleurs ? »

Il repensa aux morts, à la femme défigurée par la maladie, à l’homme qu’il avait tué. Le désespoir monta à nouveau, l’enserrant dans un étau douloureux.

Il s'allongea et fixa le ciel, se rappelant les paroles que lui répétait toujours son maître : « Tu luttas, Amhal, et c'est là l'essentiel, même si tu dois combattre toute ta vie. Tu es quelqu'un de bien, et un grand chevalier. »

Le jeune homme posa la main sur ses yeux, chassant ses larmes.

« Maître... »

Adhara s'éveilla un peu avant l'aube. Le soleil filtrait à travers les branches des arbres, dessinant un damier d'ombre et de lumière sur le tapis d'herbe en dessous d'elle. Encore un bois, comme ce premier jour, comme la veille, mais aucune sensation de bien-être. Seulement l'angoisse.

Elle leva le bras pour protéger ses yeux de la lumière. Peut-être son inquiétude venait-elle du rêve qu'elle avait fait ? Elle essaya de s'en souvenir.

Un endroit sombre. Des murs en brique. Une lente litanie, prononcée à voix basse, semblable à la plainte de la mourante du village, mais plus hypnotique.

Les images confuses se dissipèrent peu à peu. Ne resta plus que cette sensation de malaise, due à son rêve ou à la soirée précédente. Elle se retourna pour chercher Amhal et ne rencontra que le museau de Jamila, enfoui dans l'herbe. Elle dormait encore.

Adhara se leva. Les affaires du jeune homme étaient là, rangées dans un coin. Il n'avait pas fui. Il était quelque part dans le bois. Elle regarda autour d'elle et sut immédiatement ce qu'elle devait faire : regarder par terre, chercher des traces, des empreintes, des feuilles arrachées aux arbres, des branches brisées. Elle suivit la piste en se déplaçant lentement, avec précaution, jusqu'à ce qu'elle l'aperçoive. Debout dans une petite clairière, de dos. Sans son manteau, ni la cuirasse en métal qu'il portait depuis le début de leur voyage. Sa chemise était trempée de sueur. Il s'entraînait à l'épée. Un fendant de haut en bas, puis une diagonale en sens contraire, et enfin une parade circulaire. Et ainsi en boucle, sans arrêt. Adhara observa les muscles de ses bras tendus à l'extrême, couverts d'un voile de transpiration. La blessure qu'il s'était faite la veille à l'avant-bras avait dû se rouvrir, car la bande qui l'entourait était trempée, et teintée par la claire couleur de son sang métis. Ses mains aussi saignaient, parcourues de ruisseaux transparents et visqueux.

Amhal comptait. À chaque coup, un chiffre, murmuré avec rage. Adhara se sentit envahie par une profonde souffrance. Elle fit un pas un avant, et le jeune homme se tourna avec un léger sursaut, abaissa son épée et rougit violemment.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il, d'une voix un peu plus brusque qu'il ne l'aurait voulu.

Elle avança encore d'un pas.

— Ça suffit, dit-elle simplement.

Amhal détourna les yeux, gêné. Il resta immobile quelques instants, puis leva son épée une dernière fois et la rangea dans l'étui attaché à son épaule. Il passa près d'elle sans dire un mot.

Ils mangèrent à nouveau du pain et de la viande séchée. Amhal n'en prit qu'un petit morceau et Adhara lui en tendit un peu de la sienne.

— Il y en a encore, ne t'inquiète pas, c'est juste que je n'ai pas faim, protesta-t-il.

Adhara jeta un coup d'œil à la blessure qu'il s'était faite à l'entraînement. Amhal dut s'en apercevoir, car il essaya de la cacher avec ses mains. Adhara se leva, sortit sa chemise de son pantalon et en déchira quelques bandes.

— Mais qu'est-ce que tu... ?

Inflexible, elle lui prit les mains, les nettoya, puis les enveloppa avec le tissu.

— Pourquoi ? murmura-t-elle.

Il y eut un silence, qui leur sembla à tous les deux interminable.

— Je le dois. Quand on se trompe, il faut payer, déclara finalement le jeune homme.

Adhara continua à entourer les bandes autour des mains.

— À part que...

Adhara le regarda.

— À part qu'on ne paie jamais assez, conclut Amhal en détournant la tête. C'est comme si...

Parler semblait lui demander un effort énorme. Il cherchait ses mots.

— Comme s'il y avait quelque chose qui clochait en moi, quelque chose qui me pousse dans la direction opposée à celle vers laquelle je devrais aller.

Adhara serra les derniers nœuds et s'assit sur ses talons.

— Il n'y a rien qui ne va pas en toi. Tu m'as sauvé la vie, tu m'aides, tu es mon seul guide. Comment peut-il y avoir quelque chose de mal en quelqu'un qui fait une chose de ce genre pour une inconnue ?

Elle lui adressa un sourire sincère, mais Amhal y répondit par une moue lasse. L'ombre planait toujours au-dessus de lui.

— J'ai fait un rêve, cette nuit, dit Adhara, pour changer de sujet.

Et elle essaya de lui raconter les impressions qu'elle avait ressenties à son réveil.

— Tu penses que ça peut être un souvenir ?

Amhal haussa les épaules.

— Peut-être que c'est le signe que ta mémoire est en train de revenir.

— Le fait que j'ai du sang de nymphe... Tu crois que ça signifie que je viens de cette terre ?

— En vérité, il y a très peu de nymphe en toi. Il s'agit probablement d'un lointain ancêtre.

Adhara baissa les yeux.

— Il te faut seulement un peu de patience, dit Amhal en se levant. D'ici ce soir, nous serons à Laodaméa.

Adhara le regarda préparer ses affaires et lui proposa son aide pour enfiler sa cuirasse.

Derrière eux, Jamila soufflait bruyamment, impatiente de s'élancer vers le ciel.

Ils atteignirent Laodaméa dans l'après-midi. Le soleil avait déjà entamé sa parabole descendante et jetait des reflets ambrés sur l'or des mille fleuves qui baignaient la ville.

Adhara l'observa avec attention. Elle semblait entièrement construite sur des cours d'eau. Les maisons en brique de la capitale de la Terre de l'Eau, plutôt robustes et de tailles diverses, se cachaient parmi les bois qui l'entouraient. L'édifice le plus étonnant était un énorme palais posé sur le bord de la cascade. L'eau courait sur ses contreforts, puis se séparait en milliers de petits ruisseaux qui se précipitaient sur une soixantaine de brasses, pour finir en un lac d'un bleu indigo. Le palais était sculpté à même la roche grisâtre surplombant la cascade, et se prolongeait latéralement par une partie en marbre d'un blanc aveuglant.

— Depuis que la Terre de l'Eau est redevenu un seul pays, les humains et les nymphes élisent leur propre souverain et tous deux gouvernent ensemble, expliqua Amhal. Aucune décision ne peut être prise s'ils sont en désaccord. Cela rend la politique de ce pays un peu complexe, mais en temps de paix comme maintenant, il n'y a jamais eu de vrais problèmes. Une aile a été ajoutée au palais : la partie ancienne est habitée par la reine des nymphes et sa famille, tandis que la blanche, la nouvelle, abrite le roi des humains.

Adhara contempla attentivement le paysage en dessous d'elle. Lui était-il ou non familier ? Bien qu'elle espérât de toute son âme appartenir à cette Terre, rien de ce qu'elle voyait ne ramenait à sa mémoire ne serait-ce que l'ombre d'un souvenir.

— L'Ordre des chevaliers du Dragon a une de ses casernes au palais, où se trouve également le seul endroit conçu pour héberger des dragons. Nous y dormirons ce soir, et demain nous partirons pour la Nouvelle Enawar. Auparavant, je ferai mon rapport et nous irons nous faire examiner par un prêtre, déclara Amhal.

Ils s'arrêtèrent sur une étroite plateforme de marbre qui donnait directement sur la cascade. Un jeune garçon vêtu d'une chemise bleu pâle et d'un pantalon en toile les y accueillit. Dès qu'ils furent descendus, il saisit les rênes de Jamila.

— Traite-la bien, lui recommanda Amhal.

Il affichait soudain une attitude martiale qu'Adhara ne lui avait jamais vue. Il portait désormais son épée à la taille, et non plus derrière l'épaule, légèrement inclinée pour éviter qu'elle ne touche le sol.

Ils entrèrent dans une salle aux murs clairs où des soldats allaient et venaient. Amhal se déplaçait parmi eux le torse bombé, l'air digne. Adhara perçut également en lui une certaine tension, qu'il n'avait pas à Salazar. Il lui semblait même presque fuyant. Elle ne savait pas si tous les humains étaient ainsi, ou si elle donnait aussi cette impression de l'extérieur, mais Amhal changeait continuellement de visage. Son être semblait composé de multiples facettes, et le masque qu'il choisissait de montrer aux gens variait sans arrêt.

— Amhal, apprenti du maître Mira, se présenta-t-il. Je dois parler avec le général, c'est urgent.

L'homme de garde hésita, puis il fit un vague signe de la main.

— Nous t'attendions, dit-il sèchement. Yerav est par là.

Amhal prit la direction indiquée par le soldat, et Adhara le suivit. L'homme lui jeta un regard de travers.

— C'est qui, celle-là ?

— Mon ordonnance, Adhara, répondit Amhal.

— Les ordonnances, dehors.

— Je dois discuter d'un sujet qui requiert sa présence.

L'homme dévisagea la jeune fille.

— Alors sans arme, grommela-t-il enfin.

Adhara posa la main sur son poignard, en réalisant qu'elle n'avait aucune envie de s'en séparer. Elle hésita quelques secondes avant d'enlever sa ceinture et de la remettre au garde.

— Prenez-en soin. Il est précieux pour moi, dit-elle.

L'homme eut un petit sourire méprisant.

— Tu m'as pris pour un voleur ou quoi ?

Et il les laissa passer.

RÉPONSES

La salle était spacieuse, dominée par une large fenêtre ouverte sur la cascade. Seul un bureau en marbre la meublait, devant lequel était assis un homme corpulent au crâne dégarni. Il écrivait avec une plume d'oie. Amhal claqua des talons et prononça un timide :

— Monsieur ?

L'homme leva distraitement les yeux et considéra les nouveaux venus d'un air légèrement ennuyé.

Amhal déclina son identité et présenta Adhara comme son écuyer.

Yerav posa sa plume et se massa la racine du nez.

— Avance un peu, dit-il.

Le jeune homme obéit, aussitôt imité par Adhara.

— Seigneur, mon maître Mira m'envoie chercher les documents que vous souhaitez faire parvenir à la Nouvelle Enawar.

Le gros homme se concentra quelques secondes, puis il sembla se souvenir.

— Ah, oui... parfait. Je te les ferai remettre demain matin.

Amhal inclina légèrement la tête, puis il reprit :

— Il y a autre chose.

Il fit un compte rendu clair et concis de ce qu'il avait vu dans le village. Adhara remarqua que le général devenait de plus en plus nerveux à mesure qu'il parlait. À la fin, il sauta sur ses pieds en reculant d'un pas.

— On peut savoir pourquoi tu t'es présenté ici ? Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus avant ? J'aurais envoyé un prêtre pour la quarantaine ! s'exclama-t-il.

Amhal ne se démonta pas.

— J'ai des raisons de croire que je suis immunisé.

Il lui exposa sa théorie sur les nymphes et lui rapporta les paroles des deux hommes malades. Yerav ne sembla pas rassuré pour autant. Il se rassit et continua à les regarder d'un air méfiant. À la fin, il agita une clochette, et un soldat fit son entrée.

— Fais tout de suite descendre un prêtre aux cachots. Immédiatement !

Le soldat claqua des talons et se dirigea rapidement vers la porte.

— Allez tout de suite l'attendre à la prison, leur intima ensuite le général.

Amhal inclina la tête. Avant de sortir, il ajouta :

— Je ne vous aurais jamais mis en danger ; si je suis ici, c'est parce que je suis quasiment sûr que la situation est sous contrôle.

Yerav hocha la tête sans grande conviction.

Ils restèrent seuls dans la cellule pendant plusieurs minutes. Amhal gardait le silence, Adhara se tordait les mains. C'était une petite pièce au plafond bas et aux murs couverts de moisissure, fermée par une porte munie de lourdes barres de fer. Le garde debout dehors se tenait à bonne distance d'eux.

— J'avais prévu que ça se passerait comme ça, dit soudain Amhal en souriant.

Adhara se retourna vivement.

— Ah oui ? Tu aurais pu me prévenir...

Le prêtre s'arrêta sur le seuil. C'était un jeune homme pâle, à peine plus âgé qu'eux. Il était vêtu d'une longue tunique blanche, ornée d'une bande de tissu bleu clair qui descendait de son cou jusqu'à ses pieds. Sur sa poitrine, un motif brodé représentait un éclair stylisé enroulé autour d'une épée. Il portait une lourde besace autour du cou, dont le poids l'obligeait à prendre une posture un peu bancal.

— Je suis le prêtre envoyé pour vous examiner, dit-il d'une voix mal assurée.

Amhal les présenta, Adhara et lui, puis il lui fit signe d'entrer. Le jeune prêtre avança à petits pas, posa sa besace par terre et fouilla dedans avec fébrilité. Adhara aurait voulu demander à Amhal qui était ce jeune homme, et ce que signifiait le motif brodé sur sa tunique. Toutefois, gênée de montrer son ignorance devant un étranger, elle préféra se taire. Elle le vit sortir un tas de petits bocaux remplis d'herbe et de liquides bizarres, quelques rameaux couverts de feuilles et des bols de différentes tailles.

— Par qui je commence ? demanda-t-il, le regard perdu.

Amhal se leva.

— Par moi.

Ce fut un examen assez long. Le prêtre lui fit ôter sa chemise, et commença par lui palper le ventre. Il lui regarda l'intérieur de la bouche, observa attentivement ses yeux, puis entama une série de gestes incompréhensibles : après avoir broyé une petite quantité d'herbe dans un bol, il y trempa l'un des rameaux qu'il avait préalablement effeuillé et se mit à le lui passer sur le corps en récitant une lente mélodie, les yeux fermés.

Adhara observa tout avec un mélange de stupeur et de curiosité. Était-ce de la magie ? Que signifiait cette prière hypnotique ? Ses yeux se posèrent sur le torse nu d'Amhal. Le dessin des muscles de ses épaules, l'enchevêtrement à peine visible des cicatrices dans son dos, son ventre plat et ferme. Sans en comprendre la raison, elle ressentit le même trouble que celui que lui avait procuré le contact de ses lèvres sur sa peau, et son ventre s'embrasa. Elle aimait le regarder, même si cela la mettait dans un drôle d'état.

— Tout est en ordre, dit enfin le prêtre, rappelant Adhara à la réalité.

Elle croisa brièvement le regard d'Amhal et se dépêcha de baisser les yeux, les oreilles en feu.

— On dirait que tu vas bien. Cependant, raconte-moi en détail ce qui vous est arrivé.

Amhal refit le récit de la terrible soirée.

Le jeune prêtre l'écouta en silence, mais Adhara nota que de petites gouttes de sueur perlaient sur son front à mesure que l'histoire avançait. À la fin, il frappa des mains sur ses genoux, se leva et se tourna vers Adhara en disant :

— À toi, maintenant.

La jeune fille s'approcha, et il réitéra les gestes qu'il avait accomplis sur Amhal. Il y eut seulement un léger moment de trouble lorsqu'il lui demanda d'enlever sa chemise. Adhara jeta un regard inquiet à Amhal, qui rougit violemment.

— Tu peux juste la soulever. Je dois ausculter ton ventre, dit le prêtre, aussi embarrassé qu'elle.

Ce fut une expérience bizarre de sentir les mains d'un étranger sur sa peau. Il avait un toucher léger, vaguement hésitant. Adhara ne se souvenait pas d'avoir été touchée avant ce moment, du moins pas avec cette délicatesse. Et cela la déconcertait. Parce qu'elle sentait sur elle, sur son dos maigre et ses flancs creusés, le regard d'Amhal. C'était une sensation physique, presque comme si les doigts qui couraient sur sa peau étaient ceux de son compagnon de voyage.

La partie qui nécessitait l'utilisation du rameau fut la plus complexe. Adhara dut tirer sur ses manches pour libérer ses bras en nouant sa chemise juste sous ses seins, de façon à découvrir le plus de peau possible. Lorsque l'opération fut terminée, elle poussa un soupir de soulagement.

— Tu vas bien, toi aussi, conclut le jeune prêtre, visiblement satisfait.

— Je peux vous demander une faveur ? demanda soudain Amhal.

— Oui ?

— Pourriez-vous examiner encore un peu mon amie ?

Il expliqua rapidement l'amnésie d'Adhara.

La jeune fille se sentit mise à nu, et elle eut presque plus honte que lorsqu'elle avait dû se dévêtir. C'était humiliant de se montrer si faible devant un étranger.

— Fouiller dans la mémoire d'une personne amnésique est complexe, je ne sais même pas si cela peut se faire..., protesta craintivement le prêtre.

— Pour l'instant, nous pouvons nous contenter de choses plus simples, le rassura Amhal. Par exemple, je ne sais pas, est-ce que ses cheveux te disent quelque chose, ou ses yeux...

Le jeune prêtre prit le visage menu d'Adhara entre ses mains. À leur contact, elle frissonna et fut tentée de se dégager, et lorsqu'il la fixa dans les yeux, elle fuit son regard.

Il se remit à farfouiller dans sa besace. Il en tira une sorte de tison qu'il alluma avec un briquet. Une épaisse vapeur aromatique s'en dégagea, qui étourdit légèrement Adhara. Le prêtre lui passa ensuite le tison au-dessus de son bras. Avec stupeur, la jeune fille constata qu'elle ne ressentait aucune sensation de chaleur. Bientôt, sa peau se couvrit de symboles fluorescents, qui se formaient au contact de la fumée et s'évanouissaient presque aussitôt. Amhal se leva pour regarder. Lui aussi semblait sincèrement étonné.

Le prêtre plissa le front.

— Qu'est-ce que..., murmura Adhara.

Le jeune homme la lâcha, éteignit le tison et inspira profondément.

— Eh bien ? insista Amhal.

Le prêtre indiqua les mèches bleues d'Adhara, puis ses yeux.

— Des caractéristiques physiques de ce type apparaissent parfois spontanément, surtout chez les personnes ayant un sang mêlé.

— Elle est en partie nymphe, affirma Amhal.

— Je m'en suis aperçu. Mais...

Adhara sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— ... il est rare que deux traits de ce genre se présentent spontanément. Et puis les cheveux bleus étaient l'apanage des demi-elfes, dont la race s'est éteinte.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Adhara.

Pour elle, c'était du charabia. Et elle ignorait tout des demi-elfes.

— De telles singularités surviennent plus fréquemment chez des êtres sur lesquels on a pratiqué la magie.

— Explique-toi, intervint Amhal.

— Le Tyran se livrait à des expériences sur des créatures de différentes races, y compris sur des humains, tu le sais, n'est-ce pas ?

Adhara regarda le prêtre, puis Amhal. Qui était le Tyran ?

— Je l'ai entendu dire, acquiesça Amhal.

— Il appliquait des formules interdites sur leurs corps, dans le dessein de créer des races nouvelles. C'est ainsi que sont nés les fammins. Les êtres qu'on avait manipulés ainsi pouvaient présenter des caractéristiques appartenant à différentes races. Parfois, ces créatures étaient monstrueuses.

— Je ne comprends pas, dit brusquement Adhara. Qui était le Tyran ? Il y a quelque chose qui ne va pas en moi ?

Son regard perdu attendrit le prêtre. Il cessa de s'adresser seulement à Amhal et la regarda.

— Des cheveux de cette couleur, ces yeux... tu ne les as pas de naissance. Quelqu'un te les a donnés en utilisant la magie. Je viens de le vérifier. Tu as vu ce tison que j'ai passé sur ta peau ?

Adhara hocha la tête.

— C'est un procédé particulier de révélation du magique ; en pratique, cela permet de savoir si on a invoqué des enchantements sur quelqu'un. Et sur toi, il y en a eu beaucoup.

Adhara resta sans voix.

— Qui peut avoir fait une chose pareille ? demanda-t-elle enfin dans un filet de voix, formulant la seule question sensée qui lui venait à l'esprit.

Le prêtre secoua la tête.

— Je n'en ai aucune idée. Je ne sais même pas de quelle magie il s'agit. Et puis, appliquer des enchantements de manière continue sur des êtres vivants est interdit.

Les deux jeunes gens sortirent abasourdis de la cellule.

Le prêtre leur avait remis à chacun une petite fiole remplie d'un liquide bleuté.

— Au cas où vous vous sentiriez brusquement mal. C'est un remède léger mais qui soigne presque toutes les infections. Cela peut vous être utile.

Mais Adhara n'arrivait pas à penser à la maladie. Les révélations du prêtre avaient balayé ses inquiétudes.

— Tu peux me poser des questions, s'il y a des détails que tu n'as pas compris, déclara Amhal, interrompant ses réflexions.

— Ça va, répondit-elle, abattue. Ou plutôt, même si j'ai compris l'histoire de la magie, comment peut-elle m'aider à savoir qui je suis ?

Amhal la considéra quelques instants en silence.

— Je suis désolé, dit-il enfin. J'espérais pouvoir t'être plus utile...

La jeune fille lui effleura doucement le bras.

— Tu en as déjà fait beaucoup. Même trop, ajouta-t-elle en souriant tristement.

Et maintenant ? Amhal allait reprendre sa route, et elle resterait seule, sans rien entre les mains, si ce n'est ce nom à présenter au monde. Le cadeau d'adieu d'Amhal.

— Écoute, reprit-il tout à coup. Il y a encore une chose sur laquelle nous n'avons pas enquêté. Ça !

Il effleura la lame qu'Adhara portait à la ceinture.

— Peut-être qu'il y a là un indice important.

La jeune fille hochait faiblement la tête.

— C'est un drôle de poignard, et sa forme est vraiment particulière, poursuivit Amhal. Peut-être qu'il appartient à une famille connue... Mon maître est expert en armes et en armoiries. C'est un chevalier du Dragon.

Les deux jeunes gens s'étaient arrêtés en même temps, et ils se tenaient maintenant l'un en face de l'autre, au milieu de la rue.

— Il faut le lui montrer, déclara résolument Amhal. Peut-être qu'il pourra nous aider à comprendre qui tu es.

Adhara sentit les battements de son cœur s'accélérer. Néanmoins, elle ne voulait pas se bercer de faux espoirs.

— Et où se trouve ton maître ?

— À la Nouvelle Enawar, ma prochaine étape. Je partirai demain.

Elle resta immobile, la main sur son poignard, les yeux plongés dans ceux d'Amhal, et aucune parole sensée aux lèvres.

— Nous partirons demain, se corrigea-t-il.

Adhara se donna le temps de comprendre le sens profond de sa phrase. Puis elle baissa les yeux.

— Merci, murmura-t-elle.

— Tu n'as pas à me remercier ! s'exclama Amhal en se remettant en marche. Par contre, c'est

bientôt l'heure du dîner !

Ils mangèrent au réfectoire, un peu à l'écart des autres. Amhal, qui semblait s'être renfrogné d'un coup, gardait les yeux fixés sur son bol. Adhara, quant à elle, réfléchissait aux révélations de l'après-midi. Au moins, maintenant elle avait une piste. Quelqu'un avait illégalement exercé la magie sur elle, quoi que cela voulût dire. Elle tenait un petit morceau du puzzle de son passé.

— Qui était le Tyran ? demanda-t-elle brusquement, décidée à forcer le mutisme de son compagnon.

Amhal s'arracha à ses pensées.

— Un magicien. Un magicien puissant et terrible. Il y a presque cent ans, il a essayé de conquérir le Monde Émergé en utilisant ses pouvoirs magiques et les forces militaires dont il avait réussi à se doter. Les fammins, la race dont fait partie le palefrenier qui s'est occupé de Jamila pendant que j'étais à Salazar, sont des créatures qu'il a lui-même créées pour être des guerriers implacables.

— Et tu crois que je suis comme eux ?

Amhal se mit à rire.

— Dans une version nettement plus charmante !

Adhara rougit.

— D'accord, mais on a aussi utilisé la magie sur moi, n'est-ce pas ?

— C'est ce qu'a dit le prêtre.

Adhara plongea sa cuillère dans son bol.

— Et ce Tyran ? Comment a-t-il fini ?

— Il a été vaincu par la plus grande héroïne de notre temps, une guerrière, la seule femme chevalier du Dragon : Nihal.

Adhara eut l'impression de recevoir un coup sur la tête. Le temps sembla s'arrêter, et la salle se mit à tourner autour d'elle. Nihal. La demi-elfe. La fille aux cheveux bleus et aux yeux violets, magicienne et guerrière. La Consacrée. L'histoire lui emplit brutalement l'esprit, le saturant d'images, de dates, de détails divers.

— Aster...

Amhal se figea.

— Oui, bien sûr, Aster, le Tyran...

— Pardon ? demanda Adhara en revenant brusquement à elle.

— Tu as dit Aster, le vrai nom du Tyran.

La cuillère d'Adhara était suspendue dans l'air, et des gouttes de soupe tombaient sur la table.

— Je m'en souviens..., souffla-t-elle. Je me souviens de cette histoire... Nihal est née sur la Terre des Jours, mais elle a grandi à Salazar avec son père, Livon, qui l'avait adoptée. C'était une demi-elfe, la race exterminée par Aster, un demi-elfe, lui aussi... Je m'en souviens !

Elle serra violemment le bras d'Amhal, et il la regarda en souriant.

— La mémoire te revient ?

Il y avait une lueur d'excitation dans son regard. Adhara lâcha son bras.

— Je n'en sais rien, mais... cette histoire, je m'en souviens à présent !

— Espérons qu'une bonne nuit de sommeil t'aidera à retrouver les pièces manquantes, conclut Amhal en repoussant son bol vide.

Adhara était folle de joie. La situation prenait enfin meilleure tournure.

Ils partirent le lendemain matin peu après l'aube. Même si la nuit ne lui avait rien révélé de neuf,

Adhara était de bonne humeur. Après des jours entiers à errer dans l'inconnu, elle se réjouissait d'avoir quelques indices, si minimes fussent-ils. Elle remarqua en revanche qu'Amhal avait les yeux cernés, et le soupçonna de s'être à nouveau épuisé à l'entraînement. Elle se garda bien de lui poser des questions.

Ils volèrent tout le jour presque sans échanger un mot. Au-dessous d'eux, les bois défilaient inexorablement, entrecoupés par des rubans étincelants et de l'eau, partout.

Le soir venu, ils se posèrent dans une clairière : Jamila blottie dans un coin, les deux jeunes gens autour du feu. Et toujours du pain, de la viande séchée, et du silence.

— Comment est la ville où nous nous rendons ? demanda soudain Adhara.

— La Nouvelle Enawar est une cité ancienne, avec une histoire tourmentée.

Adhara tendit l'oreille. Elle aimait apprendre de lui, le regarder et l'entendre parler.

— Dans des temps reculés, il y a environ cent cinquante ans, une ville nommée Enawar s'étendait à sa place. Par la suite, elle fut complètement rasée par le Tyran. Tu te rappelles ça ?

Adhara chercha dans sa mémoire.

— Plus ou moins, oui, répondit-elle.

— Parfait. Donc, pendant le règne de Dohor... je t'ai déjà parlé de lui ?

Adhara hocha la tête, mais en réalité elle avait déjà oublié qui il était. Contrairement à Aster et à Nihal, ce nom ne lui disait rien.

— Eh bien, durant la guerre au cours de laquelle Dohor tenta de mettre son empreinte sur le Monde Émergé, la zone où se trouvait Enawar a été laissée à l'état de ruines. À l'époque, elle abritait les restes de la Forteresse, l'ancien palais du Tyran. C'est le nouveau roi de la Terre du Soleil qui a décidé de la reconstruire. Et c'est ainsi qu'est née la Nouvelle Enawar. Cette histoire te dit aussi quelque chose ?

Adhara secoua la tête. Quelques bribes de souvenirs, rien de plus.

— Peut-être que tout te reviendra d'un coup une fois que nous serons là-bas.

Amhal s'allongea sur le dos dans l'herbe. La jeune fille le regarda quelques instants en silence.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour y arriver ?

— Trois jours au maximum.

Et le silence de la nuit les enveloppa à nouveau.

Ils voyagèrent pendant trois autres jours. Ce n'est que le second soir qu'ils trouvèrent le courage de s'arrêter dans un village de la Terre de l'Eau. Sans se l'avouer l'un à l'autre, le souvenir de ce qu'ils avaient vécu la première fois qu'ils avaient foulé cette terre était encore très présent en eux, et les tenait à l'écart des villes et des villages. Parfois, malgré les conclusions rassurantes du prêtre de la caserne, Adhara examinait son corps et se palpait discrètement le front à la recherche d'éventuels signes de la maladie. Une ou deux fois, elle vit Amhal faire la même chose, mais ils n'en parlèrent jamais. C'était comme s'ils étaient tacitement convenus d'effacer l'événement de leur mémoire.

Leur court séjour dans le village fut toutefois tranquille. Jamila les attendit dans le bois, pendant qu'ils trouvaient l'hospitalité dans une petite auberge. Il y eut seulement un moment d'embarras lorsqu'ils se rendirent compte qu'il n'y avait qu'un lit dans l'unique chambre disponible.

— Je dormirai par terre, déclara aussitôt Amhal, et Adhara ne trouva pas le courage de lui dire qu'elle aurait aimé dormir avec lui.

Elle passa presque toute la nuit à le regarder – enveloppé dans son manteau sur les lattes vermoulues du plancher – et à écouter sa respiration si proche en se demandant comment cela aurait été de partager l'espace étroit de son matelas avec lui.

Le lendemain soir, ils étaient déjà sur la Grande Terre.

La première impression d'Adhara fut agréable. Ils atterrirent dans un bois luxuriant, et elle remarqua tout de suite que la terre était parcourue d'étranges veines sombres. Elle en effleura une, et se retrouva la main couverte de petites paillettes noires irisées.

— Du cristal noir, le matériau le plus dur de tout le Monde Émergé. Ce sont les restes de la Forteresse du Tyran. Apparemment, le mal a la vie dure...

Il désigna le bois autour d'eux.

— Tout ce que tu vois ici n'existait pas avant l'avènement au trône de Learco. Cette région n'était qu'une vaste plaine brûlée et désolée. C'est notre roi qui a eu l'idée d'y faire pousser une forêt. Mais la terre était stérile, alors il a fallu utiliser la magie. Ça a été un travail gigantesque, mené par des centaines de magiciens, un effort sans précédent dans l'histoire du Monde Émergé. C'est ainsi qu'est né ce bois. En réalité, il faut renouveler l'enchantement régulièrement : la terre est toujours stérile, et il faudra des siècles pour que tout redevienne comme avant. D'année en année, cependant, les choses s'améliorent.

Adhara regarda autour d'elle. Stimulée par ses récents succès, elle essaya de fouiller ses souvenirs pour y trouver trace de cet endroit. Elle ne vit rien. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle admira cette nature qui avait fini par l'emporter sur le mal.

LA SUPRÊME OFFICIANTE

L'encens, qui saturait l'air, s'élevait en volutes paresseuses, enlaçant dans une étreinte sensuelle les colonnes et les bancs du temple.

La Suprême Officiante en répandit encore, les yeux fixés sur ceux de la statue qui se dressait face à elle.

Elle représentait un homme à la mine sévère et à la stature imposante. Il tenait une épée dans une main et dans l'autre un éclair. De son visage émanait une profonde austérité, mêlée toutefois d'une sagesse mystérieuse qui adoucissait ses traits.

La Suprême Officiante passa l'encensoir à la sœur qui se tenait à ses côtés et s'agenouilla. Elle ferma les yeux et répéta mentalement les mots qui montaient depuis des années à ses lèvres lorsque le temple se remplissait. Bien qu'elle les connût depuis si longtemps, ce n'était toujours pas devenu une chose mécanique. Sa foi était aussi vive qu'au premier jour, peut-être plus encore. Parce qu'elle était passée par l'épreuve de la douleur, qu'elle avait été endurcie par les années de solitude et par les difficultés qu'elle avait dû affronter pour refonder le culte.

Comme toujours, elle demanda force et patience à son dieu, et pria pour n'être rien d'autre qu'un instrument entre ses mains. Comme toujours, sa dernière pensée fut pour son père.

« Où que tu sois, veille sur moi. »

La Suprême Officiante se remit à grand-peine debout. Ses jambes n'étaient plus aussi solides qu'autrefois, et se relever était chaque jour plus difficile. La sœur s'approcha ; elle l'arrêta d'un geste. Lorsqu'elle se sentit suffisamment stable, elle se retourna et ouvrit les bras vers la salle comble.

— Venez à moi, un à la fois, comme d'habitude, car vous serez tous soignés.

Un mouvement unanime parcourut la foule, telle une lame de fond. La Suprême Officiante descendit de l'autel et se mêla à ses fidèles.

— Encore une bonne journée, observa la sœur en débarrassant la Suprême Officiante de ses vêtements sacerdotaux. J'ai ressenti si fort la foi des fidèles, leur enthousiasme... Vous servir est toujours un honneur extraordinaire pour moi.

La Suprême Officiante sourit amèrement.

— Je pense souvent qu'ils ne viennent à moi que pour mes talents curatifs. Si on réfléchit, c'est une espèce de marché : « Ayez foi, et je vous guérirai. »

— Votre Excellence ! s'exclama la sœur, scandalisée.

L'Officiante fit un geste d'indifférence de la main.

— Ne fais pas attention à ce que je dis. Je me sens parfois vieille et usée, et le poids de ce que j'ai vécu me rend cynique.

La sœur se campa devant elle. Elle était si jeune, avec ses cheveux relevés en queue de cheval et son visage rond d'adolescente. Son regard sérieux créait un étonnant contraste avec ses traits enfantins.

— Avant vous, le culte de Thenaar était déshonoré, traîné dans la boue par cette secte ignoble qui l'utilisait pour servir ses sombres desseins. Avant vous, les gens tremblaient en entendant le nom de notre dieu. Et regardez aujourd'hui : des centaines de temples dans tout le Monde Émergé, des

milliers de fidèles, une foi ardente qui unit des peuples et des races différents. Tout cela grâce à vous !

La Suprême Officiante sourit. Il était agréable de songer qu'une partie du feu qui animait cette jeune fille était le fruit de son incessante œuvre de catéchisme et aussi de ses connaissances médicales, que par ailleurs elle ne considérait pas comme son apanage exclusif. Tous les frères et sœurs étaient formés à l'art de la médecine. Aucun n'y excellait comme elle, mais ce n'était pas la question.

Une fois changée, elle se laissa lourdement tomber sur son fauteuil.

— Tu peux y aller, dit-elle avec un sourire las.

Après son bain de foule dans le temple, elle avait envie de solitude.

La jeune sœur s'agenouilla à ses pieds.

Je reste à votre disposition, dit-elle avant de sortir.

L'Officiante Suprême soupira. Entre ses diverses tâches – les fidèles à soigner, les frères et les sœurs à instruire, sans compter la gestion administrative de la Confrérie – elle n'avait guère de temps pour elle-même.

Elle se regarda dans le grand miroir accroché au mur qui lui faisait face. Dépouillée de ses vêtements de cérémonie, elle redevenait celle qu'elle était au début : Theana, la fille qui croyait en un dieu méprisé de tous. Mais de nombreuses années s'étaient écoulées depuis lors, trop, et chacune d'elles avait laissé sa trace. Ses cheveux blonds, autrefois brillants, étaient devenus blancs. Son minois de jeune fille avait cédé la place au visage sévère d'une vieille femme, flétri et creusé de rides. Son corps s'était alourdi, et les formes qui émergeaient sous sa tunique avaient perdu leur grâce : des hanches trop larges, des épaules osseuses, des seins tombants.

« Quelle importance, maintenant qu'il n'y a plus personne pour désirer ce corps ? »

Elle passa la main sur sa longue robe sombre. Elle n'avait pas quitté le deuil depuis la mort de son mari, quinze ans plus tôt. Une maladie incurable, qui l'avait peu à peu privé de l'usage de ses membres et lui avait ôté le souffle. Elle ne s'était pas épargné une seule étape de cette insupportable souffrance, et elle l'avait accompagné jusqu'à la fin. Après, le vide. Theana était morte avec lui, et il n'était resté que la Suprême Officiante : avec la foi pour unique soutien, et la Confrérie pour unique refuge.

Elle appuya ses coudes sur la table et avisa la pile de courrier qui s'y trouvait. Des missives, des donations, des actes administratifs qui réglaient la complexe vie du lieu. Elle se rappela un instant avec nostalgie la linéarité tranquille du culte, et sa pureté, quand elle était encore la seule à le pratiquer et que la Confrérie des Frères de la Foudre n'avait pas encore été fondée. Le nom de Thenaar était haï alors, mais sa foi, elle, était plus spontanée. La puissante organisation qu'était inévitablement devenue la Confrérie ne risquait-elle pas d'avoir raison de ce sentiment si simple et immédiat ?

Des pensées oiseuses, qui lui traversaient l'esprit parfois. Peut-être était-ce seulement la vieillesse.

Elle parcourut rapidement les documents, en signa certains. Lorsque la lumière déclina, elle alluma la lampe. Ses mains s'arrêtèrent soudain sur l'un des messages que les frères des temples alentour lui envoyaient chaque jour grâce à la magie. Bien peu d'entre eux parvenaient entre ses mains. La majeure partie était lue par les frères responsables du culte sur les différentes terres, pour tomber la plupart du temps dans les oubliettes, empilés sur des étagères poussiéreuses.

« À l'attention de la Suprême Officiante », était-il écrit.

Theana le retourna entre ses mains. Pourquoi lui était-il adressé ?

Elle le lut. Quelques lignes tracées à la hâte, d'une écriture tremblante, enfantine. Elle dut le lire deux fois.

La porte s'ouvrit, et la jeune sœur réapparut. Theana tressaillit.

— Votre Grâce, je ne voulais pas vous déranger, dit la sœur en baissant la tête.

— Non, Dalia, ne t'inquiète pas... J'étais seulement plongée dans mes pensées. Je t'écoute.

— Excellence, quelqu'un veut vous parler.

Theana poussa un soupir.

— Le moment est mal choisi, je suis fatiguée, et...

— Mais, Votre Grâce, c'est la reine, bredouilla la jeune fille en s'inclinant.

Theana eut un instant de stupeur. Doubhée évitait le temple comme la peste. Peut-être à cause du sombre souvenir de l'époque de la secte, quand Thenaar n'était encore pour tout le monde qu'une divinité terrifiante qui se nourrissait de sang humain, ou peut-être parce qu'elle refusait obstinément de croire à un dieu. Lorsque Theana et elle se voyaient, c'était toujours au palais, souvent à l'occasion de cérémonies importantes. Elles n'avaient jamais cessé de se fréquenter, en souvenir du lien qui les unissait depuis qu'elles avaient combattu ensemble contre Dohor, mais avec les années, leurs rencontres s'étaient espacées. D'ailleurs, Theana passait la majeure partie de sa vie au temple. Mais l'estime, l'amitié et l'affection qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre n'avaient pas diminué.

— Fais-la entrer, se dépêcha-t-elle de répondre.

Dalia approuva d'un léger mouvement de tête et sortit.

Theana reposa le message sur son bureau, sous une pile de feuilles. Devait-elle en parler à Doubhée ?

« Mieux vaut écouter d'abord ce qu'elle a à me dire », décida-t-elle.

À quand remontait la dernière fois qu'elles s'étaient vues ? Elle n'arrivait pas à se le rappeler clairement. Un an plus tôt, lorsque la reine l'avait fait appeler après une soudaine aggravation de l'état de santé du prince ? Depuis la mort de Lonerin, la plupart de leurs rencontres avaient été imposées par l'étiquette ou dictées par la nécessité. Qui sait sous quel prétexte elle venait aujourd'hui frapper à sa porte...

La reine entra, dans ses vieux vêtements de voleuse. C'était habillée en homme qu'elle se sentait toujours le plus à l'aise, et lorsqu'elle devait se déplacer dans le Monde Émergé pour ses affaires – comme cela lui arrivait souvent – elle aimait s'envelopper dans son vieux manteau, celui que le Maître lui avait offert des années plus tôt.

Theana ne put s'empêcher de remarquer l'aspect juvénile de son amie. Oui, ses cheveux attachés en queue de cheval comme du temps de sa jeunesse étaient devenus gris, ses mains et son cou rugueux. Mais son corps était resté vigoureux grâce à l'entraînement qu'elle pratiquait chaque jour. Sa peau semblait encore fraîche, sa manière de bouger était élégante et leste, ses jambes musclées, galbées. Quant à ses yeux, c'étaient toujours les mêmes puits sombres, vifs et inquiets. Elles avaient pratiquement le même âge, mais à côté de Doubhée, Theana semblait une vieille femme décrépite.

Theana comprit au premier regard qu'il ne s'agissait pas d'une visite de courtoisie.

— Tu m'excuseras si je ne m'agenouille pas, lui dit-elle en souriant, mais mes articulations ne sont pas aussi entraînées que les tiennes, et elles me causent quelques ennuis.

Doubhée balaya la remarque d'un revers du poignet.

— Je n'ai jamais accordé la moindre importance à l'étiquette, tu le sais, dit-elle en s'asseyant.

Après un court silence, la reine posa les questions d'usage. Comment vas-tu ? Es-tu fatiguée ? Comment se porte le culte... Des bavardages qui ne faisaient que retarder le moment d'aborder le véritable sujet de sa visite.

— Dis-moi ce qui t'amène, dit finalement la Suprême Officiante.

Doubhée sourit avec malice.

— L'envie de revoir une vieille amie ?

Theana la fixa d'un air entendu.

— Ici ? Dans ce lieu que tu exècres ?

— Pour moi le ciel a toujours été vide, tu le sais.

Doubhée lui adressa un de ces rares sourires qu'elle ne s'autorisait qu'en compagnie de ceux qu'elle

aimait.

— Et puis, les mauvais souvenirs ont la vie dure. Ce temple a toujours pour moi des relents de secte.

Prenant conscience de ce qu'elle venait de dire, elle essaya d'adoucir ses propos :

— Je ne suis pas en train d'insinuer que le vrai culte de Thenaar a quelque chose à voir avec ces fous. Mais après tout ce que la Guilde m'a fait subir, il est normal que j'aie du mal à avoir la foi, non ?

Theana se détacha péniblement du dossier de sa chaise.

— Tu n'as pas à te justifier. Je te connais, et je te comprends. Au reste, tu n'es pas la seule à qui la Guilde des Assassins a ôté la foi. C'est l'héritage le plus terrible que nous a laissé la secte : malgré toutes les années qui se sont écoulées et l'énorme travail que j'ai accompli, le nom de Thenaar a encore une connotation sinistre.

Pendant un instant, ses yeux se perdirent dans le vide. Ce fut Doubhée qui la ramena à elle.

— En tout cas, tu as raison. Je suis là pour une raison bien précise.

La reine résuma rapidement les nouvelles que lui avait rapportées son espion, ainsi que l'entretien qu'elle avait eu avec son fils.

L'expression de Theana devint soucieuse, et une peur vague lui noua le ventre. Ses doigts coururent au parchemin sur son bureau. Elle le tendit à son amie.

— Je viens de recevoir ceci. J'étais justement en train de le lire quand on m'a annoncé ta visite.

Doubhée lut, et les rides sur son front se creusèrent : l'histoire que rapportait ce message était terriblement similaire à ce qu'elle venait à peine de relater à Theana.

Frère Damyre, Terre de l'Eau.

Vingt-cinquième jour du premier mois d'été.

Je viens d'examiner deux jeunes gens supposés avoir contracté une maladie inconnue. Ils ont raconté être tombés sur un village de cette terre, Cyrsio, dont les habitants étaient tous morts d'un mal étrange qui provoquait de la fièvre, des crises de délire, des saignements prolongés et des taches noires sur le corps. Je les ai trouvés tous les deux sains. Je requiers une enquête plus poussée.

Pour la gloire de Thenaar.

— Tu étais au courant ? demanda Theana.

Doubhée ne répondit pas aussitôt.

— Pas de ce cas particulier, non...

— Tu penses qu'il s'agit d'une aggravation du conflit entre les humains et les nymphes ?

— Je n'ai pas suffisamment d'éléments pour tirer une conclusion de ce genre. Mais en effet, c'est une hypothèse. Quoi qu'il en soit, tu conviendras que la situation exige une enquête approfondie. Les faits sont préoccupants.

Un silence pesant s'abattit sur la salle.

— J'ai besoin de voir les corps, dit Theana.

Doubhée sourit.

— C'est précisément ce que j'étais venue te demander. Cependant, ce n'est pas la peine que tu y ailles toi-même. Tu n'as qu'à envoyer l'un de tes frères. Je te le conseille vivement, d'ailleurs.

Theana acquiesça, tout en tambourinant des doigts sur son bureau.

— Tu es inquiète ? s'enquit Doubhée.

L'Officiante Suprême la regarda, indécise. C'était une sensation, et un souvenir, celui d'un choix qu'elle avait fait des années plus tôt. Elle secoua la tête.

— Un peu. Mais je suis sûre que ce n'est rien de grave.

— Je l'espère. Dans l'immédiat, ma priorité est de comprendre ce dont il s'agit. J'ai déjà demandé à mes hommes de découvrir d'où peut venir cette fameuse maladie, et je serai sûrement bientôt en mesure de t'en dire plus. Veille à ce que tes frères prennent les précautions nécessaires.

Theana hocha la tête. En vérité, elle était beaucoup plus préoccupée qu'elle ne le laissait paraître.

— C'est toujours un plaisir de te voir, dit Doubhée en se levant brusquement.

Son amie sourit de ses manières martiales. Les années de sérénité n'avaient pas réussi à la policer et elle était toujours embarrassée lorsqu'elle devait témoigner son affection à quelqu'un.

— Viens au palais de temps en temps. Ce n'est pas bon de te confiner ici, parmi l'encens et les miasmes.

Theana haussa les épaules.

— C'est ma vie. Mais de temps en temps... pourquoi pas ?

Après un léger signe de tête, Doubhée sortit.

Une fois seule, Theana essaya de se convaincre que ce n'était probablement rien de grave, que ses frères concluraient sans doute que ces gens étaient morts de la fièvre rouge. Pourtant, quelque chose dans cette histoire lui rappelait une discussion qu'elle avait eue des années auparavant, à l'époque la plus sombre de la Confrérie.

— Nous parlons de la fin des temps ! Du cycle éternel qui gouverne le Monde Émergé. Nous parlons de la guerre totale, définitive ! Comme à l'époque d'Aster !

C'est un jeune frère, Dakara, qui s'exprime ainsi. Il est hors de lui, bouleversé par ce qu'il vient de découvrir : un texte elfique qui pourrait bien révolutionner la manière de lire l'histoire du Monde Émergé, un livre terrible.

— Calme-toi ! lui dit-elle.

— Non, vous ne comprenez pas ! Nous savons tous ce qui se passe lorsqu'un nouveau Destructeur apparaît dans le Monde Émergé. Cela arrivera encore, et cette fois nous devons être prêts.

— Ce que tu proposes, c'est de bouleverser les règles de la nature, de forcer le cours d'un cycle sur lequel nous n'avons de toute façon aucun contrôle. Tu l'as dit toi-même, le Monde Émergé a toujours fonctionné ainsi. Les Destructeurs succèdent aux Consacrés, dans un cycle éternel auquel les races de ce monde ont toujours survécu, indépendamment de l'identité du vainqueur. C'est l'essence de notre univers, et il faut l'accepter. Rien n'est éternel.

— Ainsi, vous prétendez que nous devons attendre et assister à la destruction sans rien faire ?

— Je dis qu'il nous faudra combattre lorsque le moment sera venu, comme toujours. C'est cela, notre rôle.

— Vous croyez vraiment que nous ne sommes que des marionnettes entre les mains des dieux ? Vous croyez que c'est pour cela que Thenaar nous a créés, pour que nous récitions notre rôle comme des pantins dans le spectacle qu'il a écrit pour nous ?

Theana secoua la tête.

— Il y a des choses qu'on ne peut pas changer, c'est ainsi. Cette alternance que tu as découverte en fait partie. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas altérer le cycle. Cela ne signifie pas que nous ne sommes pas maîtres de notre destin, mais simplement que nous devons apprendre à réagir correctement à l'inévitable.

Dakara insista ; il refusait de se laisser convaincre. Il lui décrivit le scénario futur, lorsque le Destructeur reviendrait.

— *Parce qu’il reviendra, les textes elfiques l’affirment ! Et il y aura à nouveau la guerre, la mort et la destruction. Et la maladie.*

La maladie.

« Tu divagues... Il s’agit seulement de quelques cas de fièvre rouge. »

Mais depuis que Dakara avait quitté les Frères de la Foudre, Theana était obsédée par l’idée de s’être trompée. Peut-être était-ce lui qui avait raison, peut-être fallait-il essayer de prévenir l’avènement du prochain Destructeur. Elle s’était longtemps répété que les raisonnements du jeune garçon l’avaient conduit à de folles conclusions, qu’il avait commis des horreurs sous prétexte de vouloir sauver le Monde Émergé de l’inévitable. Cependant, elle ne pouvait pas s’empêcher de douter. C’était sa manière à elle de croire, d’avoir la foi.

« Et si ces morts sur la Terre de l’Eau étaient bel et bien le signe de la fin des temps ? »

CONFESIONS

La Nouvelle Enawar apparut comme une tache de couleurs au milieu des bois verts qui l'entouraient. Un patchwork bigarré dans la pureté du soleil couchant. Vu du ciel, certaines zones semblaient brunes, d'autres d'une blancheur aveuglante, certaines rustiques, d'autres plus raffinées. Au centre de la ville se dressait un édifice tout en verre d'une hauteur démesurée, hérissé de flèches et de pinacles. Ici et là, comme des champignons sur un tapis inégal de feuilles, se dressaient des palais vastes et imposants. Amhal en indiqua plusieurs à Adhara.

— Celui-ci est le siège du Conseil du Monde Émergé, auquel participent les rois et les magiciens élus par les peuples des différentes terres. Celui-là, c'est le Palais de l'Armée Unitaire, et cet autre, celui du Tribunal Plénier.

Adhara déplaçait son regard de l'un à l'autre, s'attardant sur les ornements pompeux, les toits dorés et les riches coupoles.

— Pourquoi un tel manque d'unité ? s'étonna-t-elle.

— Parce que l'on a fait appel à des architectes de l'ensemble du Monde Émergé pour construire la ville, et chacun y a mis quelque chose qui lui rappelle sa propre terre. Mais tu as raison, le résultat est un peu brouillon, concéda Amhal en souriant.

Adhara ne savait pas quoi dire. À côté de Laodaméa, toute d'élégance, la Nouvelle Enawar faisait piètre figure, mais elle ne soutenait pas non plus la comparaison avec l'austère majesté de Salazar. Et pourtant, c'était la nouvelle capitale du Monde Émergé, le siège des principaux organes qui le gouvernaient.

— C'est une ville nouvelle, sans histoire, observa Amhal, devinant les pensées de sa compagne. Elle n'a pas été peuplée au fil du temps, par des gens dont le désir était de vivre ensemble. Elle a été créée pour effacer le passé, pour être l'emblème d'un ordre nouveau. On a incité la population à s'y installer. Cela en fait un lieu un peu artificiel, sans mémoire.

Amhal se mordit la langue.

« Une ville comme moi, *pour* moi », pensa tristement Adhara.

Les palais défilèrent rapidement sous les ailes de Jamila, et ils atterrirent sur une vaste plateforme en terre battue située devant l'un des grands palais. Leur arrivée souleva des nuages de poussière. Adhara y vit à nouveau briller de petites paillettes noires.

« Peut-être que cette ville n'est pas si dépourvue de mémoire, au fond. Peut-être est-ce seulement qu'elle n'arrive pas à oublier ses ruines. »

Un palefrenier vint immédiatement s'occuper de Jamila, tandis qu'Amhal sautait impatiemment à terre. Adhara le vit regarder autour de lui avec excitation, comme s'il cherchait quelqu'un sous les arcades qui entouraient l'esplanade.

Ils se trouvaient dans le Palais de l'Armée, une bâtisse massive, plus large que haute, surchargée de frises. D'autres dragons étaient attachés tout autour de l'esplanade. Adhara les observa en suivant distraitement Amhal, qui continuait à inspecter fébrilement les lieux. Des dragons verts, rouges, ainsi que des bleus, plus petits, aux ailes diaphanes et aux corps très allongés ; aucun n'avait d'ailes noires comme Jamila.

— Toujours à chercher les jupons de ta mère ! Je t'avais justement envoyé en voyage pour que tu

apprennes à te débrouiller seul, tonna une voix âpre, rocailleuse.

Amhal sursauta.

— Maître ! s'exclama-t-il en se précipitant vers un homme qui se tenait dans l'ombre des arcades.

Adhara vit son ami étreindre l'homme en armure et celui-ci lui donner une vigoureuse tape sur l'épaule.

Elle s'approcha lentement, en enroulant nerveusement une mèche de cheveux entre ses doigts. C'était la première fois que quelqu'un s'immisçait entre Amhal et elle, et cela lui déplaisait.

L'homme avait une stature imposante. Sur sa cuirasse, d'où émergeait un cou de taureau surmonté d'une grosse tête chauve, était gravé un symbole : un cercle en contenant d'autres plus petits, entourant chacun une pierre de couleur différente. Une épaisse barbe et une paire de moustaches blondes encadraient son visage, et ses yeux bleus disparaissaient presque complètement sous des sourcils épais et sévères.

Amhal, plutôt grand et vigoureux, semblait menu à côté de lui. Il le regardait avec des yeux brillants.

— Elle, c'est Adhara, lui dit-il en tournant la tête vers la jeune fille.

Adhara s'immobilisa, les mains croisées derrière le dos, embarrassée de son corps.

L'homme l'observa avec un regard pénétrant.

— Je ne t'avais pas envoyé courir les filles.

Amhal éclata de rire.

— Maître, c'est une longue histoire...

— Tu me la raconteras pendant que nous déjeunerons. Je suis Mira, enchanté de te rencontrer, Adhara, ajouta-t-il à l'intention de la jeune fille.

Celle-ci n'osait toujours pas dire un mot.

Mira esquissa un sourire.

— Tu es un peu timide, pas vrai ?

— Je vous l'ai dit, Maître, c'est une longue histoire, répéta Amhal.

L'intérieur du Palais de l'Armée était austère. Des voûtes en berceau soutenues par des murs en brique apparente, de vastes salles dépouillées, exception faite de rares statues disséminées çà et là. Il s'agissait pour la plupart de guerriers dans des poses hiératiques, ou avec l'épée levée vers le ciel. Certains avaient une couronne sur la tête.

— Des rois particulièrement sympathiques, plaisanta Amhal à l'oreille d'Adhara en remarquant sa mine intriguée.

Le réfectoire, immense, était rempli d'hommes en armure. Le crissement des épées frottant sur les bancs, le son mat des cuillères plongeant dans les écuelles en terre, les bavardages, les rires et le tintement des verres s'entrechoquant joyeusement s'y mêlaient en un vacarme étourdissant. Toutes les cuirasses portaient le symbole qu'Adhara avait remarqué sur celle de Mira.

Adhara ne s'était jamais retrouvée au milieu de tant de monde, ni dans un lieu aussi grand. L'agitation de Salazar lui sembla soudain peu de chose comparée au tohu-bohu qui y régnait.

Amhal, Mira et elle s'installèrent dans un coin. Ils furent servis par un jeune garçon vêtu d'une chemise de toile, dont les yeux scintillèrent quand il reconnut Mira. Il le regardait avec admiration et s'adressait à lui avec un obséquieux « mon seigneur ».

— Encore de la soupe, mon seigneur ? Encore du pain, mon seigneur ?

Lorsqu'il s'éloigna, Mira se pencha au-dessus de la table et s'approcha de l'oreille d'Amhal :

— Pour être honnête, tout ce respect finit par être embarrassant !

Il éclata d'un rire tonitruant, et Amhal rit avec lui, heureux comme un enfant.

Adhara eut un léger pincement au cœur en songeant qu'il ne s'était jamais montré aussi gai en sa compagnie.

« Tu ne peux pas rivaliser. C'est son maître, et ils se connaissent sûrement depuis des années. »

Puis Amhal informa Mira du déroulement de sa mission. Il lui parla de son voyage à Salazar – où il escortait apparemment un criminel –, s'attarda ensuite sur leur passage à la caserne de Laodaméa. La conversation porta bientôt sur la maladie. Mira écoutait Amhal avec attention.

— Tu avais été attaquée par ces lascars ? demanda-t-il, quand Amhal en vint à sa rencontre avec Adhara.

Adhara ne réussit qu'à hocher la tête, et c'est Amhal qui se chargea de décrire les deux agresseurs.

Mira se mit à caresser sa barbe d'un air songeur.

— Qui pouvaient-ils être, à votre avis ? demanda Amhal.

Mira s'absorba dans ses réflexions.

— Je n'en ai aucune idée, répondit-il finalement, mais cette affaire ne me plaît pas. Elle a un lien évident avec le village touché par la maladie.

— Oui, mais apparemment c'était le seul endroit contaminé. Il s'agit peut-être d'une forme de fièvre rouge...

Mira continua à se caresser la barbe.

— Je n'en sais rien... Je demanderai le rapport d'autopsie et j'en parlerai avec Feo. Il faut rester vigilant.

Amhal acquiesça, visiblement fier de lui : il avait apporté des nouvelles intéressantes à son maître.

— Cela étant, reprit Mira, je suis curieux d'en apprendre plus sur cette belle jeune fille.

Adhara devint écarlate. Cet homme la mettait dans l'embarras.

Amhal lui raconta tout depuis le début, pendant qu'elle finissait sa soupe, la tête plongée dans son assiette. Cela lui faisait un drôle d'effet d'entendre parler d'elle-même devant un étranger.

Mira l'écouta sans l'interrompre, lançant de-ci, de-là un regard pénétrant à Adhara.

— J'ai pensé qu'elle venait peut-être des environs. Il y a quinze jours de marche d'ici à Salazar, et au sud les bois sont denses, conclut Amhal.

Mira recommença à tortiller sa barbe. Apparemment, le geste lui était habituel lorsqu'il réfléchissait.

— C'est possible, mais même si tu trouvais l'endroit d'où elle vient, à quoi cela t'avancerait-il ? Elle se souvient bien du pré, n'est-ce pas ?

Adhara hocha la tête.

— Si mon hypothèse est exacte, elle habitait dans les parages, insista le jeune homme.

— Je n'en jurerais pas, observa son maître. Si j'ai bien compris, elle portait une tunique blanche, et je constate qu'elle a des marques sur les poignets, comme si elle avait été attachée pendant longtemps...

Adhara regarda ses poignets. Les marques rouges s'étaient transformées en de pâles cercles blanchâtres.

— Ce qui m'amènerait à penser qu'elle a été emprisonnée.

Amhal ouvrit la bouche pour protester. Adhara, elle, était sous le choc. Une criminelle ? Tout ce voyage, toute cette souffrance, pour découvrir qu'elle était une criminelle ?

Mira leva la main.

— Cela expliquerait aussi ses dons : le fait qu'elle sait combattre, par exemple, ou bien son habileté pour crocheter les serrures.

Il lui adressa un sourire ambigu, et Adhara se sentit offensée.

— Franchement, Maître...

— Cependant, aucun prisonnier du Monde Émergé ne porte une tunique blanche pour uniforme. Sur

la Terre du Soleil, on opte pour des tuniques de lin écriu et sur la Terre du Vent les prisonniers sont vêtus de rouge. Ici, sur la Grande Terre, la plupart ont des pantalons et des chemises en toile verte. Et puis, le Conseil a interdit il y a une dizaine d'années de mettre les prisonniers aux fers, or je parierais que ton amie a aussi des marques aux chevilles.

— En effet, laissa-t-elle échapper d'une voix pleine d'admiration, tandis qu'Amhal regardait Mira avec stupeur.

— Ne fais pas cette tête ! ça se voit comme le nez au milieu de la figure, ne me dis pas que tu ne l'avais pas remarqué !

Amhal détourna les yeux, et Mira s'autorisa un léger sourire.

— À mon avis, elle a été enlevée. Ce qui expliquerait aussi l'amnésie. La peur, le choc dû à ce traumatisme... Si quelqu'un l'a libérée, pourquoi ne l'a-t-il pas emmenée avec lui ? Plus probablement, elle s'est évadée et s'est traînée jusqu'à ce pré, où elle s'est endormie, à bout de forces. Et le lendemain matin, paf ! Plus aucun souvenir !

Amhal et Adhara le contemplèrent, bouche bée.

— Dans ce cas, Maître, j'ai raison ! Elle n'a pas parcouru beaucoup de chemin et elle est originaire de la Nouvelle Enawar.

— Laisse-moi terminer, objecta Mira. Peut-être était-elle bel et bien emprisonnée ici, à la Nouvelle Enawar, mais cela ne dit pas d'où elle vient ; peut-être de très loin. Si l'esclavage a été aboli sous la pression de Sa Majesté Learco, je te rappelle que le trafic d'esclaves est encore très actif. Il n'est pas rare que l'on enlève des jeunes filles à leurs familles pour les vendre à de riches seigneurs.

Amhal s'adosa à sa chaise.

— Donc elle peut venir de n'importe où ?

— Mais il y a un détail intéressant, ajouta Mira, et il indiqua du doigt les yeux d'Adhara. Peu de gens ont des yeux pareils, et encore moins des cheveux de ce genre.

Amhal se tapa le front avec la main.

— Maître, j'ai omis l'essentiel !

Et il lui relata la rencontre avec le prêtre et les révélations qu'il leur avait faites.

— Cela ne fait que conforter ma théorie de l'enlèvement, répliqua Mira. Mais dans un but peut-être encore pire que l'esclavage.

Un frisson parcourut le dos d'Adhara.

— Montre-lui ton poignard, lui dit alors Amhal.

La jeune fille le considéra d'un air ahuri.

— Ah, oui, dit-elle enfin, en le tirant de sa ceinture et en le jetant sur la table.

Mira le prit et, pour la première fois, Adhara l'observa avec attention. Jusque-là, elle l'avait considéré comme un simple appendice de son corps, et elle était si habituée à le sentir pendre à sa taille qu'elle ne l'avait jamais vraiment regardé.

Et pourtant, c'était une arme particulière. Son manche sculpté avait la forme d'un serpent bicéphale – une tête blanche, l'autre noire –, enroulé sur lui-même. La simplicité de sa garde, une barre de métal aux extrémités incurvées vers le bas, faisait ressortir sa lame légèrement ondulée, aux bords affilés. Une inscription y était gravée.

— C'est une arme elfique..., murmura enfin Mira en fronçant les sourcils. Dommage que je ne sache pas déchiffrer cette langue. Je n'ai jamais vu d'armes semblables, conclut-il en reposant le poignard sur la table.

Adhara plissa les yeux, puis ânonna :

— *Thenaar*... C'est écrit « Thenaar ».

Amhal et Mira se tournèrent vers elle avec stupéfaction.

— Tu connais l'elfique ?

Adhara les regarda, interdite.

— Je... je ne sais pas. Il y a écrit « Thenaar ». C'est important ?

Mira réfléchit.

— Pas nécessairement. Il n'est pas rare d'invoquer Thenaar pour protéger une arme.

Amhal ne cacha pas sa déception.

— Ne fais pas cette tête ! Je ne peux pas connaître toutes les armes de ce monde. Mais je suis sûr qu'un petit tour à la bibliothèque nous apportera les réponses à nos questions. Tu sais lire ? ajouta Mira à l'adresse d'Adhara.

— Oui.

— Parfait. Tout ce que tu as, c'est ce poignard. À ta place, je concentrerais donc mes recherches là-dessus.

La jeune fille hochait la tête.

— Je pourrai t'y emmener demain, si tu veux.

— Maître, je peux l'accompagner moi-même... protesta Amhal.

— Toi, tu iras où je te le dirai. J'ai des informateurs à même de te renseigner sur le trafic d'esclaves dans les environs. Bien que je n'en n'attende pas grand-chose, faire un petit tour dans les bas-fonds peut se révéler utile. Tu t'es bien sorti de la mission que je t'ai confiée, mais il est temps que tu commences à agir seul, sans être toujours pendu à mes basques.

— Oui, Maître, répondit Amhal.

Adhara se résigna. La perspective de passer une matinée avec un homme qui l'intimidait ne l'enchantait guère. Cependant, elle devait admettre que, depuis son réveil dans le pré, c'était la première fois que des hypothèses concrètes émergeaient à propos de son passé.

— Mais je dois te prévenir, ajouta Mira en croisant son regard. Le seul véritable espoir, c'est que la mémoire te revienne. Tu peux venir de n'importe où, et mes conclusions ne sont que de simples théories : il y a sans doute d'autres explications à ces traces sur tes poignets. Il vaut mieux ne pas te faire trop d'illusions sur le résultat de ces recherches.

Adhara encaissa le coup.

— Je préfère chercher et ne rien trouver plutôt que continuer à errer dans l'inconnu, affirma-t-elle finalement.

Mira sourit.

— Tu me plais. Tu verras, nous dénicherons sûrement un indice, déclara-t-il d'un ton presque paternel.

Pendant un instant, Adhara le vit avec les yeux d'Amhal.

Le soir venu, Mira et Amhal trouvèrent à Adhara une chambre dans une auberge. Car si eux-mêmes étaient logés au Palais de l'Armée, les étrangers n'étaient pas autorisés à y séjourner. Finalement, Amhal décida de prendre lui aussi une chambre.

— Je ne veux pas la laisser seule, dit-il à son maître.

Mira lui sourit d'un air entendu.

— Quel noble chevalier !

Amhal rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Lorsque l'heure de se séparer arriva, Mira fit quelque chose d'inattendu.

— Tu peux monter, dit-il à Adhara. Amhal et moi devons encore parler travail.

La jeune fille les considéra, perplexe, mais elle avait sommeil et elle se dirigea vers sa chambre sans répliquer.

— Je te rejoins tout de suite, cria Amhal en la regardant monter l'escalier, frêle et sans défense.

— Allons dehors, commanda Mira.

Le garçon était ravi de s'attarder quelques minutes de plus avec son maître. Il aimait discuter avec lui à la fin des missions qu'ils menaient ensemble, et voir briller dans ses yeux une lueur d'approbation.

— Elle te plaît ? lui demanda-t-il sans détour, à peine furent-ils sortis.

— Maître ! s'insurgea Amhal.

Mira rit de bon cœur.

— Tu es jeune, Amhal, les femmes doivent faire partie de ton existence. Tu es toujours trop sérieux, il te faut une belle fille sympathique !

Amhal se mit à fixer la pointe de ses bottes. Il ne s'était jamais intéressé aux femmes. Sa vie était déjà bien assez compliquée sans y ajouter des problèmes de cœur.

— Elle avait besoin de moi, et je l'ai aidée. C'est ainsi que se comportent les chevaliers, décréta-t-il.

Mira lui jeta un regard paternel.

— Il faut savoir prendre la vie avec un peu de légèreté, Amhal, ou bien elle ne vaut pas la peine d'être vécue. Elle te plaît, oui ou non ?

En un éclair, Amhal revit Adhara telle qu'elle lui était apparue devant l'étal du chiffonnier, le jour où ils avaient acheté ses vêtements. Sa poitrine petite et ferme serrée dans son corset, ses formes soulignées par son pantalon moulant.

Il avala sa salive.

— Peut-être... mais là n'est pas la question !

Mira éclata à nouveau de rire, et Amhal sentit ce rire lui baigner l'âme comme un baume bienfaisant. Il lui avait manqué, pendant ces longs jours de voyage solitaire.

— D'accord. Dans ce cas, où est-elle, Amhal ?

La bonne humeur de son maître avait disparu d'un coup.

— Il s'est passé quelque chose pendant ton voyage, quelque chose que tu ne veux pas me dire, n'est-ce pas ?

Amhal fut incapable de soutenir son regard. L'aveu lui brûla soudain les lèvres.

— Tu as les mains couvertes d'ampoules, et cette entaille sur ton bras...

— J'ai tué trois hommes ! lui hurla le jeune homme au visage, comme si sa bouche n'était plus capable de retenir l'horrible secret.

Le reste fut facile. Raconter ce qui s'était passé, le plaisir qu'il avait pris à tuer, la furie meurtrière qui l'avait saisi. À la fin, Amhal se sentit anéanti, comme toujours. Mais parler lui procurait aussi un certain soulagement : c'était comme si les mots allégeaient le poids de ses péchés, même s'il savait que l'absolution était impossible.

Mira le laissa s'épancher jusqu'au bout, puis il lui posa la main sur l'épaule.

— C'est le combat, Amhal, l'essence de cette vie qui nous est échue. Et toi tu combats, c'est ce qu'il faut te dire quand tu vas mal, tu combats. La chute fait partie de la bataille, tu dois apprendre à te pardonner.

— Je ne sais pas, Maître, c'est comme si... comme s'il y avait une chose malsaine en moi, comme si...

Il n'arriva pas à continuer.

Mira le serra plus fort, et la joue d'Amhal écrasa le cuir de sa cuirasse, là où son cœur battait, fort et vigoureux.

Le jeune homme ferma les yeux et pensa à son père. Où était-il ? Était-ce lui qui lui avait planté ce germe de violence dans le cœur ? Cet homme méprisables qui avait abandonné sa mère, et qui n'avait même pas voulu le connaître, l'abandonnant à son destin de paria, lui manquait pourtant terriblement.

Et quand Mira l'étreignait ainsi, sans rien dire, il désirait désespérément qu'il puisse être son père, ce trou noir qui avait englouti une si grande partie de sa vie.

La douleur se fit douce, et peu à peu relâcha son emprise.

De grosses larmes silencieuses roulèrent lentement sur les joues d'Amhal et sur le pourpoint de Mira.

Les deux hommes restèrent enlacés un moment sous l'éclat impitoyable de la lune.

LA RENCONTRE

L'homme en noir se réveilla par une splendide journée. La fenêtre laissait pénétrer à flots les rayons du soleil.

Le beau temps l'irritait. Il détestait l'été et la chaleur, préférant les maussades journées d'hiver, avec leur air immobile, leur ciel d'un gris uniforme et leur froid pénétrant. C'était ce qui lui avait le plus manqué, pendant son séjour hors du Monde Émergé. À Orva régnait un insupportable printemps éternel. Et à présent qu'il revenait enfin sur cette terre aux hivers longs et rigoureux, il fallait que ce soit en été !

Il se leva en colère contre le monde entier et s'habilla rapidement. Alors qu'il s'apprêtait à sortir, son regard tomba sur l'ampoule rougeâtre posée sur sa table de chevet. Il avait presque oublié le cadeau que lui avait fait son ami, quelques jours plus tôt.

Sa colère se transforma en rage sourde. Il ne voulait pas s'avouer à lui-même que là était la vraie raison de sa mauvaise humeur. Il ne voulait pas admettre que, malgré le temps passé, malgré les choix qu'il avait faits et la conscience de ce qu'il était en réalité, la pensée de tuer cet homme lui faisait mal.

Il attrapa vivement l'ampoule et dévala l'escalier à la hâte. Il jeta ce qu'il devait sur le comptoir de l'auberge et sortit sans même prononcer un mot.

Le rendez-vous avait été fixé dans une autre auberge, à l'heure du déjeuner. Un lieu idéal pour se fondre parmi la foule, et l'homme en noir avait autant besoin d'anonymat que d'air pour respirer. La salle était comble et personne ne prêterait attention à son visage éternellement dissimulé.

Il avait passé les deux jours précédents à écumer cette maudite ville à la recherche de la femme, Gherle, sans aboutir à rien. Il n'avait aucun indice sur elle, et ses visions avaient brusquement cessé.

Il avait alors décidé de contourner l'obstacle en se concentrant sur Marvash. Un jeune homme. Chevauchant un dragon. Et un dragon particulier, qui plus est.

L'homme entra et se posta derrière lui.

— C'est toi, Mayar ? demanda-t-il.

L'homme en noir acquiesça sans se retourner. Mayar, le nom qu'il avait choisi pour aller et venir dans cette ville, en attendant qu'il se sente assez en confiance pour utiliser le vrai.

L'autre s'assit et héla la serveuse.

— Du cidre et de la viande, ordonna-t-il.

Mayar observa son interlocuteur, un homme maigre, vêtu d'une chemise crasseuse et d'un pantalon élimé. Il avait à dessein choisi un être fruste : il poserait moins de questions sur son identité et la raison pour laquelle il voulait ces informations. Et, le cas échéant, son silence pouvait s'acheter. Par ailleurs, l'homme lui permettait de ne pas trop s'approcher du Palais de l'Armée, un lieu brûlant pour lui.

La serveuse apporta le cidre et la viande. L'homme se mit à manger gloutonnement.

— Tu crois que c'est moi qui régale ? s'enquit Mayar.

L'autre leva à peine le visage de son assiette.

— C'était le contrat.

L'homme en noir regarda autour de lui avec agacement.

— Alors, commence par remplir ta part.

— Je ne parle pas la bouche pleine.

L'homme en noir fut contraint de le regarder avaler un à un les morceaux de viande saignante, puis les mâcher paresseusement avec de petits soupirs de satisfaction. Il aurait voulu lui enfoncer le visage dans son assiette jusqu'à ce qu'il s'étouffe.

L'homme s'essuya la bouche sur la manche de sa chemise.

— Alors ?

— On m'a dit que tu étais marmiton au Palais de l'Armée.

L'homme acquiesça.

— Je travaille au réfectoire.

Mayar se demanda soudain si l'homme serait vraiment capable de le renseigner.

— Et que sais-tu des chevaliers de l'Armée ?

— Ce dont j'ai besoin pour les servir à table. Qu'ils mangent comme des porcs et ne me voient même pas.

— Ce qui m'intéresse, c'est ceci : connais-tu les chevaliers en service dans les parages ?

L'homme plongea le nez dans sa chope de cidre.

— Je leur sers à manger, je ne fais pas le recensement. J'ai l'impression que tu n'as aucune idée de la manière dont ça fonctionne là-dedans.

Mayar croisa les bras, agacé.

— Et comment ça fonctionne ?

— En réalité, l'Armée Unitaire n'existe pas. Il y a juste des chevaliers du Dragon détachés, qui interviennent en cas de guerre, mais qui ne vivent pas à la Nouvelle Enawar. Ils ne doivent y passer qu'un certain nombre de jours par an. Ensuite, en cette période, quand il y a une réunion du Conseil, l'endroit fourmille de chevaliers et de soldats qui escortent les souverains. Voilà pourquoi, mon ami, il n'y a pas vraiment de chevaliers en service.

L'homme en noir fixa la mine satisfaite de son interlocuteur, ses yeux porcins et son demi-sourire imbécile, et sentit croître son irritation. Il crispa les doigts sur la table.

— Eh bien, j'irai droit au but. Je cherche un garçon, dont j'ignore le nom. C'est un chevalier, et il monte un dragon aux ailes noires.

L'homme se cura tranquillement les dents.

Mayar perdit patience. D'un geste rapide et discret, il tira son poignard, attrapa l'homme par sa chemise sous la table et lui enfonça la lame dans la cuisse.

— Tu me fatigues, souffla-t-il. Je vais te faire dégoûter tout ce que tu as ingurgité, c'est clair ? Alors, tu le connais, oui ou non ?

Les yeux de l'homme se dilatèrent sous l'effet de la terreur. Peut-être avait-il aperçu ce que l'homme en noir cachait sous sa capuche depuis qu'il avait posé le pied dans le Monde Émergé.

— Qui es-tu ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Mayar enfonça un peu plus sa lame, incisant l'étoffe de son pantalon.

— Tu le connais ou non ?

L'autre ferma les yeux, épouvanté.

— De temps en temps, il vient un dragon comme ça. Mais je ne sais pas à qui il appartient, je le jure ! Je ne travaille pas aux écuries.

Mayar le relâcha et rengaina son poignard. Après quoi, il se leva et jeta quelques pièces sur la table.

— Contente-toi de ça, dit-il sèchement.

— Tu... tu es...

Mayar assena un coup de poing sur la table.

— Je suis qui je suis. Mon identité ne te regarde pas.

Et il se dirigea vers la porte.

Il était hors de lui. Un coup d'épée dans l'eau. Un échec total. Des jours et des jours passés dans cette ville pour se retrouver les mains vides. Devait-il faire le pied de grue devant les écuries et attendre que le blanc-bec monte sur son dragon rouge et noir ? En admettant qu'il soit là...

Il songea à son pacte avec Kryss, aux humiliations qu'il endurait pour le respecter et atteindre son but. Et il se maudit encore une fois, comme il se maudissait depuis des années, pour ces lointains jours de folie qui l'avaient mené là.

Et puis un léger bruit, dans son dos.

« Tu as mal choisi ton moment », se dit-il en un éclair.

Il se retourna vivement, son poignard à la main. Avant même que son adversaire ait le temps de réagir, il l'attrapa par le col et le plaqua contre le mur.

Un jeune garçon. Terrorisé. La lame avait cloué un pan de son manteau aux briques derrière lui.

L'homme en noir l'en arracha et la lui mit sur la gorge.

— Alors ?

Le garçon leva la main, cherchant sa respiration.

— Je suis là pour t'aider..., bredouilla-t-il.

L'homme darda sur lui deux yeux menaçants et relâcha légèrement sa pression.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que j'ai besoin d'aide ?

— Je t'ai entendu, tout à l'heure, à l'auberge...

— Tu m'espionnais ?

— Non, non ! J'étais assis à côté de toi, j'ai surpris tes propos malgré moi.

Mayar pensa qu'il s'était suffisamment amusé et que ce garçon détenait peut-être des informations utiles. Il baissa son poignard.

— Tâche de faire court.

Le garçon hésita un instant.

— Oui, mais le type de l'auberge, tu l'as payé...

L'homme en noir eut un sourire féroce et leva à nouveau son poignard.

— Tu as dû te rendre compte qu'il ne m'a pas été d'une grande utilité. Voici ce que je te propose : tu me dis ce que tu as à dire, et on verra si tu mérites une récompense.

— Tu cherches un jeune chevalier qui monte un dragon aux ailes noires. Je le connais, sauf que ce n'est pas vraiment un chevalier.

Mayar ressentit un léger vertige, signe qu'il approchait de la vérité.

— Qui est-ce, alors ?

— Un de mes anciens condisciples à l'Académie.

— Tu es chevalier ?

— Non, j'ai arrêté... Enfin, ce n'est pas le sujet. Il étudiait avec moi, et, d'après ce que je sais, il est apprenti maintenant.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Amhal.

Amhal. Un nom courant, banal, qui dissimulait pourtant des abîmes de pouvoir et de perversion. Amhal, son semblable, l'objet de sa quête, Marvash. Il sut instantanément que c'était lui, et un grand calme l'envahit d'un coup.

— Je ne sais pas exactement ce qu'il fait maintenant, ni où il se trouve, mais en général les

chevaliers du Dragon et leurs apprentis sont soit sur la Terre du Soleil, soit ici.

— C'est un bâtard, n'est-ce pas ? Un bâtard avec du sang de nymphe, dit Mayar, un sourire de bête fauve sur les lèvres.

Le garçon ne réussit pas à interpréter ce rictus.

— Oui... oui... À l'Académie, tout le monde se moquait de lui à cause de ça.

Mayar éclata d'un rire triomphant.

— Tu as été un bon petit gars ! s'exclama-t-il en lui tapant sur l'épaule.

Il tira de sa besace quelques pièces qu'il lui glissa dans la main.

— Tu ne m'as pas vu, et nous ne nous sommes jamais parlé.

— Pour ça, il faut un petit supplément, lança le garçon, enivré par sa réussite.

Il n'avait pas fini sa phrase que Mayar appuyait à nouveau son poignard sur sa gorge. Cette fois, il lui incisa légèrement la peau.

— Ne tire pas trop sur la corde. Je pourrais te tuer.

Le garçon haletait, terrorisé.

— Je me tairai, je me tairai ! Je ne sais même pas qui tu es !

« Peut-être que si, qui sait ? » pensa Mayar, amusé.

Il sentit la rage déferler dans ses veines et lui inspirer un brûlant désir de meurtre. Mais un cadavre abandonné dans la rue serait un problème et il avait déjà assez assouvi sa soif de carnage ces derniers temps. Il lâcha le garçon, qui tomba à genoux sur le sol en toussant.

— Va-t'en et oublie-moi, lui dit-il, avant de s'enfoncer dans l'ombre.

Deux jours. C'est le temps qu'il mit à le trouver. Il lui suffit de lier amitié avec l'un des garçons d'écurie. Quelques caroles, et il apprit que oui, le dragon aux ailes noires était là. Amhal était à la Nouvelle Enawar. L'homme en noir en frissonna.

— Mais il repartira dans quelques jours, car Sa Majesté Learco retourne à Makrat, et son maître, Mira, fait partie de la garde personnelle du souverain.

Quelques jours. Il disposait de quelques jours pour prendre contact avec lui et l'emmener. Mais était-ce vraiment la chose la plus intelligente à faire ? Quelles garanties avait-il qu'il le suivrait ?

« C'est un apprenti chevalier, ce qui signifie qu'il essaie de lutter contre sa vraie nature. »

Il choisit d'enquêter d'abord. La logique et la ruse n'étaient pas sa spécialité ; il était plus fait pour l'action, et il dut se retenir de faire irruption à l'auberge où il logeait pour l'enlever. Mais la bataille qu'il s'appropriait à mener était complexe, et son issue serait déterminante pour la réussite du projet auquel il avait consacré les plus longues années de son existence et auquel il tenait plus que tout au monde.

Il s'informa autour de lui. De son enfance, de ce qu'il faisait maintenant. Il s'employa même à retrouver le garçon qui lui avait appris son nom. Ce ne fut pas facile. Dès qu'il l'aperçut, le jeune garçon prit la fuite et il dut le rattraper par le cou dans une ruelle déserte.

— Je n'ai rien dit à personne, je le jure !

— Ce n'est pas ça, idiot ! C'est à propos de ton ami, le bâtard. Je veux en savoir plus sur lui.

À la fin, il le tua. Après lui avoir promis de l'épargner et lui avoir glissé quelques pièces d'or dans la main.

— Pour le dérangement.

Il lui trancha la gorge. Parce qu'on ne peut pas maîtriser la rage trop longtemps, et que le désir de tuer était une drogue pour lui.

« Comme pour Amhal. »

Il alla le voir. À présent, il savait qui il était et où il logeait. Il escalada furtivement la façade de l'auberge qui donnait sur une venelle déserte. La lune était pâle et jetait des ombres nettes. L'homme en noir n'avait pas besoin de savoir dans quelle chambre il se trouvait. *Il le sentait*. Maintenant, il en était certain : c'était bien lui son semblable, l'être que le destin lui avait assigné, la porte qui le conduirait à la réalisation de ses rêves. Il sauta sur le rebord de la fenêtre ouverte, et resta là, en équilibre, suspendu dans le vide.

Il dormait. Un bras plié sous la tête, son épée posée au pied du lit et un poignard à portée de main, en bon combattant. Son corps vêtu seulement d'un pantalon était baigné de sueur, et il se retournait fébrilement dans son sommeil.

L'homme en noir le contempla longuement. C'était un jeune garçon, tel qu'il l'avait imaginé. La petite ride entre ses sourcils trahissait sa nature tourmentée, comme on le lui avait décrit. Un être égaré, déchiré entre les pulsions qu'il sentait jaillir aux frontières de sa conscience et son violent désir d'être une personne normale.

« Mais toi et moi, nous ne sommes pas normaux, et nous ne le serons jamais. Toi et moi, nous sommes taillés pour de plus grandes choses. »

Tout à coup, sa tête se mit à tourner. Le monde autour de lui disparut, se dissolvant dans une épaisse obscurité.

Ils étaient dans un lieu désolé. Des ruines, des flammes au loin, une âcre odeur de brûlé. Des cadavres, du sang, des arbres abattus. Et tout autour d'eux, des tourbillons de cendres.

Amhal et l'homme en noir. L'un percevant la présence de l'autre. Marvar distinguait enfin le visage de son alter ego, le Marvash qu'il avait cherché pendant si longtemps, et qui l'avait ramené dans cet endroit où il aurait voulu ne jamais remettre les pieds.

Amhal, lui, ne distinguait qu'une silhouette aux contours flous, un homme vêtu de noir, sans visage.

— Qui es-tu ?

L'homme ressentit sa peur.

— Toi.

Amhal porta la main à son épée, la dégaina et se mit en position d'attaque.

— Qui es-tu ? répéta-t-il.

Cette fois, l'homme en noir se contenta de sourire.

— Nous sommes sur le point de nous rencontrer, tu ne tarderas pas à comprendre.

— Arrête d'envahir mon esprit, insista Amhal, la voix tremblante. Que veux-tu de moi, et qu'est-ce que c'est que ce lieu ?

— Le lieu auquel nous sommes destinés, répondit l'homme en noir.

Enfin tout était clair, la vision limpide.

— Tu comprendras, répéta-t-il, comme j'ai compris moi-même, il y a des années, et tu accepteras.

Amhal se jeta sur lui. L'homme en noir bloqua son épée d'une main. La lame n'écorcha même pas sa peau.

— C'est toi qui me harcèles ? C'est toi qui grandis dans ma poitrine, qui plantes en moi cette rage qui me dévore ?

Le garçon parlait les dents serrées.

— Dans un certain sens.

L'homme en noir tordit l'épée entre ses mains et la lança au loin.

— Quand nous nous rencontrerons, Amhal, aie confiance en moi. Je suis la réponse.

Les cendres qui tourbillonnaient autour d'eux les enveloppèrent, engloutissant la scène.

L'homme en noir se retrouva sur le rebord de la fenêtre, haletant, les ongles plantés dans le mur. Il lui fallut quelques instants pour revenir à lui et se souvenir où il était : la fenêtre, Amhal endormi.

C'était une vision. Nette, palpable. Amhal se retourna une nouvelle fois dans son lit en gémissant, le corps secoué de frissons. Il l'avait sûrement eue, lui aussi. Fugacement, en rêve, ils s'étaient rencontrés.

Le moment était venu de partir.

L'homme en noir parcourut en sens inverse le chemin qui l'avait conduit jusque-là et, une fois dans la rue, il s'adossa contre un mur. Il était agité. Il avait du mal à le croire, mais cette vision l'avait touché.

Il leva les yeux vers la fenêtre. En tout cas, l'expérience avait été utile : à présent, il savait. Amhal était encore trop loin de lui, et le forcer à le suivre ne servirait à rien.

Il devait combattre pour son âme, il devait le convaincre de ses raisons, et alors seulement il pourrait l'emmener avec lui, quand lui-même l'implorerait de le faire.

Il sourit. Oui, maintenant il savait quoi faire.

INDICES POUR UNE NOUVELLE VIE

Amhal se réveilla avec une étrange sensation de malaise. Il avait mal dormi, en partie à cause de la chaleur, mais il y avait autre chose.

La vision affleura lentement à sa conscience, de façon confuse. L'image de l'homme en noir fut la première à apparaître, lui inspirant un mélange de confiance et de terreur. Il craignait cet homme ; en même temps, il se sentait attiré par lui.

Il se leva vivement. Il voulait chasser cette sensation pénible et, pour ce faire, rien ne valait l'action. Il s'habilla et se prépara pour la mission qui l'attendait ce jour-là.

Lorsque Mira vint frapper à sa porte, il était fin prêt et avait pris soin de modifier son apparence, selon les instructions de son maître.

— Tu as hâte de commencer ? demanda celui-ci avec un sourire.

— On peut dire ça comme ça, répondit Amhal en lui rendant son sourire.

Adhara les attendait, assise sur son lit. Mira insista pour qu'elle dissimule son visage.

— Ton aspect attire l'attention, expliqua-t-il.

Il se tourna vers Amhal.

— Tu peux faire quelque chose ?

Le jeune homme feignit de ne pas comprendre.

— Ton aversion pour la magie me laisse toujours aussi perplexe, commenta Mira. Je t'ai déjà dit que c'était une ressource inestimable que tu dois exploiter au lieu de la cacher !

Amhal rougit violemment, posa la main sur les yeux d'Adhara et murmura quelques mots. Les cheveux de la jeune fille prirent une teinte de jais, tandis que ses yeux devenaient bleus.

— Une formule de camouflage..., dit-elle, presque comme à elle-même.

— Pardon ? s'étonna Amhal.

Adhara secoua la tête.

— Ton enchantement, je le connais. Je ne sais pas comment, mais je le connais... Il ne dure que quelques heures.

— Toi aussi, tu es pleine de ressources ! s'exclama joyeusement Mira en se dirigeant vers la porte.

Adhara le regarda avec une certaine inquiétude, et Amhal se demanda sérieusement pour la première fois qui était cette fille qui lui était tombée dans les bras.

— Il faudra s'en souvenir à la bibliothèque, trancha le maître.

Se tournant vers Amhal, il ajouta :

— Pendant ce temps, fais ce que tu as à faire. Tu me rendras compte ce soir de tes trouvailles.

Le jeune homme baissa la tête en signe d'assentiment, puis se fondit dans la foule. Il espérait que cette nouvelle tâche le libérerait de la sourde angoisse qui l'oppressait et que les étranges connaissances d'Adhara avaient, pour une obscure raison, aiguës.

La Nouvelle Enawar fourmillait de gens, surtout des militaires. Mira expliqua à Adhara qu'il en était ainsi seulement pendant les réunions du Conseil, lorsque les souverains accouraient dans la ville accompagnés de leur suite. Elle n'était alors pas différente des autres grandes capitales du Monde

Émergé, animées par le doux chaos de la vie.

— Après, quand tout le monde rentre chez soi, elle se vide. Et les grandes rues que tu vois redeviennent le désert qu'elles sont d'habitude : pas le moindre passant, seulement de la poussière, de la poussière noire partout.

Mira posa la main sur le mur d'une maison et la montra à Adhara : des myriades d'éclats noirs la couvraient.

— En vérité, cet endroit aurait dû rester un lieu de mémoire ; un désert désolé, qui rappelle éternellement la folie du Tyran et celle du Monde Émergé. Au lieu de quoi, on a voulu effacer le passé en édifiant une ville factice sur le théâtre d'une tragédie bien réelle. Mais les souvenirs reviennent réclamer leur place, et la poussière noire monte de la forêt et recouvre tout.

Ils passèrent de quartier en quartier, à travers les longues rues rectilignes toutes identiques les unes aux autres. Même si Adhara ne connaissait que Salazar et Laodaméa, elle percevait le côté artificiel de la ville. À commencer par le fait que chaque quartier ait son propre style architectural : il était étrange de voir se côtoyer de grands palais carrés et des maisons en torchis, de simples bâtisses en pierre et de vastes édifices en marbre.

« Amhal a raison, cette cité manque d'histoire. »

Cette pensée l'attrista. D'une certaine façon, elle ressemblait à la Nouvelle Enawar, un être surgi de nulle part, sans racines ni passé.

— Tu ne te souviens vraiment de rien ? demanda Mira, comme s'il lisait dans ses pensées.

— Mon premier souvenir, c'est le pré. De temps en temps m'arrivent des bribes d'informations, je réalise que je sais faire des choses dont je n'ai pas conscience, mais pas de vrai souvenir. Même mon nom, c'est Amhal qui me l'a donné.

Mira sourit.

— Que penses-tu de lui ?

La question, directe, la prit au dépourvu.

— Il m'a sauvée.

Il lui sembla que la simplicité de sa réponse ne reflétait pas la multitude de sentiments qu'elle éprouvait pour lui.

— C'est beau que tu dises cela. Amhal a lui-même cherché pendant si longtemps quelqu'un qui puisse le sauver... Et parfois, j'ai l'impression qu'il ne l'a pas encore trouvé.

Adhara aurait voulu répliquer qu'elle le savait, qu'elle le *sentait*, mais cela lui semblait presque un sacrilège de parler d'Amhal avec un homme qui le connaissait tellement mieux qu'elle.

— Je crois en lui, ajouta Mira, perdu dans ses pensées. Depuis le début. J'essaie de l'aider, hélas, je n'y arrive pas toujours. C'est un être noble, tu ne trouves pas ?

— Certainement, s'écria Adhara, s'efforçant d'affermir sa voix.

La bibliothèque surgit soudain devant eux, colossale. C'était le palais de verre hérissé de flèches et de pinacles qu'Adhara avait vu en arrivant. À travers ses parois transparentes, on apercevait de vagues silhouettes, des petites taches colorées qui montaient et descendaient d'innombrables escaliers, ou se tenaient immobiles.

Adhara observa l'édifice de bas en haut, sa forme compacte et en même temps sa hauteur vertigineuse, l'enchevêtrement ordonné de ses flèches qui se dressaient en spirale vers le ciel.

— C'est une splendeur, non ? Ce sont les habitants de Zalénia qui nous l'ont offerte, expliqua Mira.

Devant le silence songeur de la jeune fille, il se frappa le front.

— Bien sûr, tu ne sais pas... Ce sont des gens qui vivent sous la mer, dans d'énormes ampoules de verre. Ils utilisent beaucoup ce matériau. Même le palais de leur roi est en verre. Nous qui avons été ennemis pendant si longtemps, nous nous offrons aujourd'hui des palais, imagine !

Adhara n'arrivait pas à détacher ses yeux de l'édifice.

— Je t'assure que c'est encore mieux à l'intérieur, lui glissa Mira, amusé, en la poussant légèrement par l'épaule.

La bibliothèque était une longue suite de couloirs et de vastes salles réservées à la consultation. Les livres reposaient sur d'énormes rayonnages en ébène, dont la couleur sombre créait un étrange contraste avec la lumière environnante. Ils étaient protégés par des vitres, parfois même par des grilles, et pour la plupart n'étaient pas directement consultables. Mira et Adhara durent s'adresser à l'un des nombreux bibliothécaires, chacun responsable d'un département, qui sortaient les volumes demandés et décidaient de la durée de la consultation. L'homme donna à Adhara l'impression d'être complètement submergé. À force de vivre au milieu des livres, sa peau avait pris la couleur du parchemin et ses doigts, fragiles et maigres, ne semblaient plus bons qu'à feuilleter les pages délicates jaunies par les années.

— Presque tout ce que tu vois autour de toi est dû à la ténacité d'un seul homme, Lonerin, un personnage quasi légendaire sur cette Terre, lui expliqua Mira, tandis qu'ils rassemblaient les ouvrages dont ils avaient besoin. Il a joué un rôle très important dans la chute de Dohor. C'est aussi lui qui a réuni la plupart des livres conservés ici, en particulier les textes elfiques et les écrits du Tyran. Dommage que son œuvre se soit interrompue trop tôt.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il est mort voilà près de quinze ans. Une maladie incurable qui l'a mené peu à peu à la tombe. Sa femme a essayé de poursuivre son œuvre, mais elle est elle-même très prise par la religion. C'est la Suprême Officiante de la Confrérie des Frères de la Foudre.

Mira s'interrompt, se rendant compte que ce titre, très célèbre dans le Monde Émergé, ne disait rien à Adhara.

— C'est la religion majoritaire aujourd'hui. Ses adeptes adorent un dieu nommé Thenaar.

Un frisson parcourut Adhara. Ce nom réveillait quelque chose au fond d'elle, une sensation de chaleur, ou peut-être un souvenir.

— Shevraar..., murmura-t-elle.

Mira tressaillit.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Je ne sais pas... un nom... un nom dont je me souviens. Peut-être le mien ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Shevraar est l'ancien nom elfique de Thenaar.

Cette révélation n'amena aucun autre souvenir. Une simple petite flamme allumée dans le noir, qui ne jetait de lumière que dans un cercle restreint autour d'elle.

Mira demanda quantité d'ouvrages. Des listes de symboles héraldiques, des livres d'histoire et de religion, des catalogues d'armes. Adhara et lui durent faire plusieurs allers et retours pour les empiler sur leur table.

— Vous êtes sûr de pouvoir me consacrer tout ce temps ? demanda Adhara lorsqu'ils furent assis.

— Aujourd'hui, ce n'est pas moi qui suis chargé d'assurer la sécurité au Palais du Conseil ; nous le faisons par roulement.

— Vous êtes tout de même trop gentil.

— Peut-être que je ne le fais pas pour toi, mais pour mon élève. J'ai l'impression que tu ne le laisses pas insensible, et les dieux savent à quel point il en a besoin.

Adhara sentit son visage s'enflammer. Tout ce qu'elle désirait, c'était être utile à Amhal, quelle que soit la façon...

— Voilà pour toi, dit Mira, en poussant vers elle une pile de livres. Ceux-là sont pour moi.

Adhara en prit un, et la poussière sur sa couverture la fit éternuer.

— Que cherchons-nous exactement ?

— Ton poignard. Je crois qu'il s'agit d'une arme particulière appartenant à une famille ou à un groupe armé spécifique. Alors ce n'est pas la peine de tout lire, d'accord ? Concentre-toi seulement sur ce qui peut nous intéresser. Nous partons demain.

Adhara ouvrit le livre, elle prit une grande inspiration et se mit au travail.

Ce fut harassant. De longues suites de dates, des écritures différentes, tantôt fines et droites, tantôt presque illisibles, et puis des notes, des schémas... Adhara ne tarda pas à se noyer au milieu des signes noirs, et les mots se mirent à danser devant ses yeux. Mira, toujours plongé dans la lecture, ne donnait aucun signe de fatigue.

« C'est pour moi qu'il travaille, je dois résister », s'encouragea Adhara.

La lumière qui filtrait des fenêtres et des murs changea peu à peu, et les yeux d'Adhara la brûlaient lorsque la voix de Mira retentit.

— Viens ici.

La jeune fille se leva vivement et se plaça derrière ses épaules. Le maître tenait un livre ouvert devant lui. Il fallut un peu de temps à ses yeux fatigués pour accommoder. Elle tressaillit.

— C'est lui !

— Tout à fait, dit calmement Mira. Un poignard rituel, utilisé lors des rites initiatiques d'une secte nommée les Veilleurs.

Adhara sentit son cœur s'emballer. Ce nom lui disait-il quelque chose ? S'en souvenait-elle ?

— Mais il n'y a rien d'écrit d'autre à son sujet ici. Laisse tomber tous ces livres, ils ne nous servent plus à rien. Trouvons un ouvrage sur ces Veilleurs.

Il se leva et retourna voir le bibliothécaire avec lequel il discuta un moment.

Adhara resta seule devant le dessin du poignard. Elle lut la légende. Rien de plus que ce que lui avait dit Mira. Aucune information sur la secte.

Les Veilleurs... Les Veilleurs...

« Je reviendrai te chercher. »

Ces mots la pétrifièrent. Ils lui étaient venus à l'esprit sans crier gare, nets et précis. Et maintenant ils l'envahissaient, accompagnés d'une souffrance extrême.

« Il faisait sombre. Et j'étais seule. »

Le bruit de livres posés sur la table la tira de sa torpeur.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Mira.

Adhara le regarda avec effarement.

— J'ai comme... une espèce de souvenir. Une voix, qui me dit qu'elle reviendra me chercher.

— Ça va sûrement se préciser. Allez, continuons, trança Mira en se rasseyant.

Et Adhara se replongea dans sa lecture.

On dut presque les chasser.

— La bibliothèque ferme !

Mira était en train de lire les dernières lignes du dernier volume de sa pile, mais Adhara en avait encore quelques-uns devant elle. Ils sortirent à contrecœur.

Adhara était épuisée. Ils rejoignirent Amhal au Palais de l'Armée, dans le réfectoire. Lui aussi semblait las.

— Tu as trouvé quelque chose ? s'enquit Mira.

— Rien, maître, rien du tout. Personne n'est au courant de rien : pas la moindre esclave enfuie, aucun enlèvement... De toute évidence, le crime prospère en paix.

Mira s'étira, puis lui raconta le résultat de leurs recherches.

— Cela me semble un excellent début ! s'exclama Amhal, soudain ragaillardi.

Son enthousiasme se communiqua à Adhara. Elle était si fatiguée qu'elle n'avait pas réalisé qu'elle venait d'ajouter une nouvelle pièce au puzzle de son passé.

— En effet, observa Mira. Mais pourquoi est-elle en possession de ce poignard ? Faisait-elle partie des Veilleurs en question ? Ou bien l'avaient-ils enlevée ?

— Pour le savoir, nous devons chercher encore, dit Amhal.

Mira lui lança un regard appuyé.

— Tu n'as pas oublié que nous rentrons demain ?

— Mais... nous ne pouvons pas nous arrêter en si bon chemin, objecta Amhal. Pas maintenant que nous avons une piste !

— Bien sûr. *Elle* ne doit pas s'arrêter. Quant à nous, nous avons nos propres engagements.

Le regard d'Adhara allait de l'un à l'autre. Au cours de cette journée qu'il lui avait consacrée, elle avait commencé à faire confiance à Mira. Et voilà qu'il la laissait tomber !

— Dans ce cas, pourquoi l'avons-nous aidée ?

— Parce que nous en avons l'occasion. Mais nous avons aussi des devoirs à honorer.

Amhal s'appuya au dossier de sa chaise, à court d'arguments.

Mira se tourna vers Adhara.

— Tu as vu comment on fait, non ? Tu n'as qu'à retourner demain à la bibliothèque et chercher les livres que nous n'avons pas encore consultés.

La jeune fille le regarda, effondrée. Rester seule dans cette ville ? Où habiterait-elle ? Et où trouverait-elle l'argent pour vivre ?

— Alors, ça s'arrête là ? murmura-t-elle d'une voix brisée.

Amhal ouvrit la bouche. Mira le devança.

— Ce n'est pas ce que je suis en train de te dire.

Adhara secoua la tête.

— Cela fait déjà un moment que je me suis réveillée dans ce pré, or je n'en sais toujours pas plus sur moi. Et maintenant que j'entrevois une lueur...

Elle se mordit les lèvres.

— C'est comme si je n'existais pas, dit-elle, comme le premier soir avec Amhal. C'est comme si je n'étais personne. J'ai besoin de savoir qui je suis.

Sa sortie laissa Mira impassible.

— Nous avons fait de notre mieux.

Cette déclaration brutale et la vérité qu'elle contenait la rendirent honteuse. Mais elle sentait que personne ne la comprenait vraiment, que personne ne saisissait à fond son drame.

— Je ne suis pas en train de te dire d'abandonner. Je te dis de chercher par toi-même. Amhal et moi nous avons notre vie, et toi ? Bien sûr, si le passé est important, se construire une existence dans le présent est aussi fondamental. Et tu devrais t'y atteler au plus vite. Rien ne t'empêche de trouver un travail et de continuer ton enquête. Tu n'existes pas, parce que tu ne t'es pas encore forgé une identité.

Adhara baissa les yeux sur son assiette. Comment construire quelque chose quand il n'y a que des ruines autour de soi ?

Le repas s'acheva dans un silence tendu.

Amhal n'arrivait pas à s'endormir. En partie à cause du rêve désagréable de la nuit précédente, en

partie à cause de l'agitation du départ... Mais le point central de son anxiété était Adhara. Le lendemain, ils devraient se dire adieu. Et cela lui faisait une drôle d'impression. Ils avaient vécu des aventures fortes pendant ces quelques jours de voyage, et elle était... fraîche. Pure. Et surtout, elle avait besoin de lui.

Il se leva, enfila son pantalon à la hâte et sortit. Il hésita un instant devant sa porte, puis frappa.

Elle lui ouvrit presque tout de suite, les yeux rouges et les cheveux en désordre. Amhal ressentit aussitôt une terrible vague de tendresse.

— Je peux ?

Sans un mot, Adhara s'effaça pour le laisser entrer.

— Il n'agit pas par méchanceté. Ce qu'il dit a toujours un sens, tu comprends ? Et s'il le fait, c'est pour t'aider. Il agit de même avec moi.

Assise sur son lit, Adhara se tordait les mains. Elle releva la tête.

— Tu l'aimes vraiment beaucoup...

— Il est comme un père pour moi, affirma fièrement Amhal.

Le souvenir de la veille, près de la fontaine, s'empara de son esprit.

— Il veut seulement que tu trouves ton chemin.

Une lueur de colère illumina les yeux de la jeune fille, ces yeux extraordinaires qui avaient repris leur inquiétante couleur.

— Et comment ? Je n'ai pas un sou et je ne sais rien faire, je débarque dans un monde inconnu, et tout ce qu'il trouve à me dire c'est : « Débrouille-toi toute seule. » Ce n'est pas ce que j'ai fait jusque-là, de la forêt à Salazar ? Mais toute seule je n'y arrive pas !

— Alors accompagne-nous.

Les mots étaient venus spontanément à ses lèvres.

Adhara le regarda avec des yeux écarquillés.

— Il y a de bonnes bibliothèques à Makrat. Celle du prince, au palais, est très fournie. Et tu peux trouver du travail à la Cour.

Adhara réfléchit quelques instants.

— Tu le penses vraiment ? murmura-t-elle.

Amhal acquiesça avec conviction.

— Tu ne connais pas plus cette ville qu'une autre, mais au moins nous serons là... Je serai là.

Il se sentit stupide. Rien ne le liait à cette fille, absolument rien. Il lui avait sauvé la vie, et après ? Il n'avait fait que son devoir, un point c'est tout. Alors pourquoi tenait-il tant à elle, pourquoi la voulait-il à ses côtés ?

« Parce qu'elle a besoin de toi. »

Adhara continuait à se tordre les mains.

— Je ne vous gênerai pas ?

— Pas le moins du monde.

Un nouveau silence, qui parut interminable à Amhal, puis elle ajouta :

— On part à quelle heure ?

Amhal sourit, soulagé.

— Je viendrai te réveiller moi-même.

DEUXIÈME PARTIE

LA DAME DE COMPAGNIE

LA FAMILLE ROYALE

Adhara le vit apparaître de loin. Amhal lui avait parlé de lui.

— Il peut impressionner au début, mais je t'assure que c'est quelqu'un d'extraordinaire. Respecte scrupuleusement le protocole. Dès qu'il arrivera à dix pas de nous, nous nous agenouillerons tous. Tu es une femme, donc tu dois mettre les deux genoux à terre et croiser les mains devant toi en baissant la tête. Surtout, ne te relève pas avant qu'il ne t'y autorise. Ne lui adresse pas non plus la parole, attends que ce soit lui qui t'interroge. Dans tous les cas, n'ouvre pas la bouche avant que je t'aie présentée et appelle-le toujours « Votre Altesse ».

La jeune fille était abasourdie par toutes ces recommandations. Elle avait une idée assez vague de ce qu'était un roi, mais le ton respectueux et légèrement anxieux avec lequel Amhal lui avait expliqué l'étiquette lui causait une certaine inquiétude.

« C'est de cet homme que dépend mon avenir. S'il m'accepte, je pourrai rester auprès d'Amhal, autrement je serai à nouveau à la rue. Seule. »

Elle ne quitta pas des yeux la silhouette du souverain qui avançait, entouré de sa suite. Mira marchait à sa droite. Adhara ne savait pas comment Amhal lui avait annoncé qu'elle viendrait avec eux. Le maître, pour sa part, n'avait fait aucun commentaire et l'avait saluée comme les autres jours.

Adhara leva le bras devant ses yeux. Les rayons du soleil enflammaient l'air matinal et il faisait déjà très chaud. Ils étaient sur une vaste esplanade pavée de marbre, à l'intérieur du Palais de l'Armée. De hautes arcades entouraient cet espace ovale menant aux écuries où étaient parqués les dragons. Jamila était déjà prête, ses rênes métalliques tenues par un palefrenier. Près d'elle se trouvait un autre gros dragon aux écailles marron tirant sur le rouge. Son museau portait une épaisse crête osseuse plus imposante que celle de Jamila, et il avait des pattes trapues dotées de redoutables griffes. Un énorme baldaquin doré était installé sur sa croupe, fermé par de lourdes tentures de velours rouge. Les deux gigantesques animaux étaient entourés de dragons bleus, plus petits, qui piaillaient d'impatience.

La silhouette se précisa légèrement : un homme grand et maigre, les épaules ceintes d'un lourd manteau sous lequel il devait transpirer copieusement. À mesure qu'il approchait, sa démarche claudicante et incertaine devenait de plus en plus évidente.

Adhara plissa les paupières. « Un vieillard ? C'est ça, le fameux roi ? »

Tous tombèrent à genoux, et elle fit de même, avec un léger retard qu'Amhal lui reprocha par un regard sévère. Alors que le roi et sa suite passaient près d'elle, elle fut tentée de relever la tête, mais garda docilement les yeux fixés sur ses pieds.

Les pas s'arrêtèrent.

— Relevez-vous, je vous en prie, ne nous embarrassons pas de toutes ces formalités. Je vous rappelle que, dans les dix jours à venir, nous suerons côte à côte et partagerons les mêmes lits de camp.

Une voix fluette, légèrement chevrotante. Adhara sentit que tous se relevaient peu à peu, et elle se demanda si elle pouvait enfin redresser la tête et regarder le roi Learco.

— Tout est prêt ?

Il avait dû s'adresser à Mira, car c'est lui qui répondit.

— Tout est prêt, Votre Altesse. Durant ce voyage, vous monterez Dragona.

— Il est arrivé quelque chose à mon dragon ?

Une note de stupeur et d'inquiétude dans cette voix frêle.

— Belog est fatigué. Il n'est pas encore tout à fait remis de sa maladie. C'est moi qui le monterai, avec votre permission.

La curiosité l'emporta. Adhara leva timidement les yeux. Le roi appuyait son bras sur celui de Mira, et à côté de lui il avait l'air d'un vieillard souffreteux. Il avait de longs cheveux ondulés d'une blancheur éclatante qui retombaient sur ses épaules et sur le col empesé de son manteau. Sur son front, un cercle d'or rouge finement ciselé, probablement ce qu'Amhal avait appelé la veille une couronne. Son visage émacié était sillonné de rides, peu nombreuses mais profondes. Deux sur le front, une autre entre ses fins sourcils, blancs eux aussi, deux autres encore autour de la bouche. Des yeux verts, comme ceux d'Amhal, mais d'une nuance plus terne, avec des pupilles aux reflets laiteux. Il souriait.

Adhara était déçue. Le grand roi Learco le Juste, qui maintenait la paix sur le Monde Émergé depuis cinquante ans, le héros qui avait combattu son propre père pour le salut d'innombrables âmes, n'était qu'un vieil homme fatigué.

— Mais bien sûr. Je ne le confierais à personne d'autre qu'à toi, tu le sais bien, répondit le souverain en s'approchant de Dragona.

— Votre Majesté...

Amhal s'avança et plia humblement le genou gauche.

— Amhal, s'il te plaît, ce n'est pas la peine...

Le roi posa sur son épaule une main diaphane parcourue de veines bleuâtres. Il devait encore avoir une certaine poigne, car il obligea le garçon à se relever. Le manteau du souverain s'ouvrit, dévoilant une simple cuirasse de métal sur une chemise rouge. En dessous, un pantalon jaune et des bottes en cuir. Une tenue étonnamment sobre, songea Adhara.

— Votre Majesté, je souhaiterais vous présenter quelqu'un...

Sa voix tremblait légèrement. Adhara se demanda si elle devait faire un pas en avant. Ce fut le roi lui-même qui la tira d'embarras. Il passa rapidement en revue la petite foule rassemblée autour de lui, et son regard se posa immédiatement sur elle. Il avait des yeux incroyablement pénétrants. Adhara se rappela les recommandations d'Amhal et baissa aussitôt la tête.

— En effet, j'aperçois un visage que je ne connais pas...

— Mon maître est au courant de tout, votre sécurité est garantie, et...

— Je ne nourrissais aucun doute là-dessus, l'interrompit le roi avec un sourire paternel.

Il regarda à nouveau Adhara.

— Eh bien ? Tu veux me présenter la nouvelle venue ?

Amhal, concis, expliqua que c'était une jeune fille amnésique qu'il avait secourue et qui cherchait maintenant à se construire une vie. Le roi l'écouta en silence, une vague lueur de compassion au fond des yeux.

— J'ai pensé que Son Excellence la Suprême Officiante pourrait l'aider, c'est pourquoi je sollicite l'autorisation de l'emmener avec nous.

Amhal se tut, visiblement soulagé. Il n'était sans doute pas habitué à s'adresser directement au roi.

— Regarde-moi.

Adhara leva les yeux et les planta dans ceux du vieux souverain. Pendant quelques secondes, ils s'observèrent, puis Learco sourit avec une certaine tendresse.

— D'aucuns passent une vie entière à fuir leurs souvenirs, et toi tu ne rêves que d'en avoir au moins un auquel te raccrocher...

Décidément, ils lui tenaient tous le même discours ! Le Monde Émergé lui-même ne cherchait qu'à effacer les traces de son passé sanglant, le remords pesait sur tous...

— Une vie sans souvenirs n'est qu'une demi-vie, souffla Adhara.

— Un jour, il y a bien longtemps... trop longtemps, je dirais, ajouta le roi avec un sourire, je me suis trouvé confronté à un choix similaire. Il y avait sur ma route deux personnes qui avaient besoin de mon aide, et j'ai fait la folie de les emmener avec moi au palais. Je n'étais alors qu'un prince poltron. L'une de ces personnes traînait comme moi un lourd fardeau derrière elle. Moins d'un an plus tard, elle était ma femme.

Le souverain regarda Mira, et les deux hommes échangèrent un sourire. Il faisait sans doute référence à des faits connus de tous, sauf d'elle.

« Ces gens parlent un langage que je ne comprends pas, celui de la mémoire. »

— Je refais volontiers ce choix, déclara le roi. Ma cour est grande, et mon palais est une machine infernale qui requiert sans cesse de nouveaux bras pour fonctionner. Tu y seras la bienvenue.

Il sourit encore, puis s'adressa à l'assemblée :

— Et si nous partions, à présent ?

Mira lui tendit son bras et le conduisit vers Dragona.

— C'est dans la poche ! murmura Amhal à l'oreille d'Adhara. D'ici un mois, tu auras ton rendez-vous avec la Suprême Officiante, et tu verras qu'elle saura t'aider.

Il prit congé d'un signe et courut vers Jamila.

Dix jours après leur départ, Makrat apparut à leurs yeux, couverte d'une épaisse chape de nuages. Il y régnait une chaleur humide et suffocante ; un orage menaçait.

Adhara regarda de tous ses yeux pendant qu'Amhal lui expliquait que c'était une vieille cité, la capitale de la Terre du Soleil, s'attardant sur son aspect chaotique et ses palais richement décorés. Elle, au contraire, se laissa seulement porter par la beauté du lieu et par ce que son imagination lui suggérait. Et elle voyait une cité de feu. La lumière, intense bien que filtrée par les nuages, incendiait les toits bas et plats, les dômes dorés, les statues. Les maisons s'entassaient les unes sur les autres, les rues et les places se succédaient, désordonnées, confuses. Une ville complexe et grouillante de vie, contrairement à la Nouvelle Enawar. Dominée par un grand palais aux larges coupes rondes. Le Palais royal, sans aucun doute.

Ils survolèrent la ville à basse altitude, et Adhara chercha une nouvelle fois une image de ce lieu à l'intérieur d'elle.

« Je ne viens pas d'ici non plus. »

Deux éclairs soulignèrent les contours des nuages et des coups de tonnerre déchirèrent l'air.

— Espérons que nous aurons le temps de nous mettre à l'abri, observa Amhal, les yeux levés vers le ciel livide.

Ils atterrirent sur une vaste terrasse circulaire, qui s'ouvrait comme une bouche sur un côté du palais. L'un après l'autre, les dragons posèrent leurs griffes sur les pavés. Amhal sauta à terre, et Adhara fit de même.

Un groupe de personnes attendait sous un dais de velours rouge. L'une d'elles, une fillette, s'en détacha en courant.

— Grand-Père ! hurla-t-elle, couvrant le cri de quelqu'un qui essayait de la retenir.

Le roi se retourna et ouvrit les bras, juste à temps pour accueillir la gamine qui s'y jeta, manquant lui faire perdre l'équilibre.

— Amina, combien de fois dois-je te dire de ne pas être aussi impétueuse ! cria une femme, qui avançait d'un pas rapide en soulevant le bas de sa tunique.

Elle arrivait à peine à la poitrine du roi, et sa silhouette avait quelque chose de trapu et de légèrement disproportionné. Elle avait de très longs cheveux noirs, noués en une tresse souple, des yeux bleus et des traits marqués. Toute sa personne inspirait la force et la vigueur. Sa longue tunique

violette – bien qu’assez féminine – ne parvenait pas à effacer son aspect androgyne.

La petite fille qui se serrait dans les bras du roi avait le même gabarit que la femme, quoique un peu plus grande et élancée. Ses cheveux étaient noirs eux aussi, mais courts, et ses yeux clairs avaient une couleur indéfinissable, tantôt verte, tantôt bleue selon la lumière. Elle soupira bruyamment.

Furieuse, la femme tapa du pied, saisit Amina par les épaules et l’arracha aux bras du roi, qui semblait amusé.

— Laisse-la, Féa, je ne suis pas encore si ramolli.

— Ce n’est pas cela..., tenta de répliquer la femme, mais Amina et Learco se souriaient déjà d’un air complice.

— Féa est un gnome, l’une des races de notre monde, et elle est la bru du roi. Et elle, c’est Amina, sa fille, murmura Amhal à l’oreille d’Adhara.

La jeune fille enregistra ces informations, ainsi que toutes celles qu’il lui débita à mesure que le reste de la famille royale approchait. La reine Doubhée, au port martial ; le prince Néor, paralysé à vie après une chute de cheval survenue lorsqu’il avait vingt ans ; un petit garçon – la version masculine d’Amina –, Kalth, son frère jumeau ; et une foule d’autres personnes dont Adhara aurait eu bien du mal à se rappeler les noms : intendants, ministres, courtisans.

Mais c’était surtout la famille royale qui retenait son attention, la façon dont ses membres s’adressaient les uns aux autres, la familiarité de leurs gestes, leurs sourires francs et spontanés. C’était la première fois qu’elle voyait une famille, et elle se demandait si elle en avait une elle aussi, quelque part, si son père et sa mère avaient eu pour elle des gestes semblables, et comment elle avait pu les oublier.

Un nouvel éclair déchira le ciel de plomb.

— Votre Majesté, il est peut-être temps de rentrer, observa Mira.

Tous se dirigèrent rapidement vers l’entrée.

Adhara resta un peu en arrière : elle s’apprêtait à entrer dans ce qui allait être sa maison pendant un temps indéterminé. La pluie la surprit juste avant qu’elle n’en franchisse le seuil, lui collant les cheveux au visage. Une fois à l’intérieur, le petit groupe se dispersa dans des directions différentes et la jeune fille resta seule avec Amhal. Un tapis rouge couvrait le sol, les murs en grosse pierre carrée étaient ornés de vasques qui projetaient une lumière chaude. Amhal s’engagea dans un couloir, et elle lui emboîta le pas.

Mira surgit devant eux.

— Va te changer dans ta chambre, nous allons ce soir à l’Académie, dit-il rudement à Amhal. Je t’attends en bas dans une demi-heure.

Le jeune homme hochait la tête et s’engouffra dans l’escalier étroit qui conduisait vers les niveaux inférieurs. Adhara continua à le suivre.

Ils descendirent plusieurs étages, s’enfonçant dans une partie du palais beaucoup plus modeste, dépouillée de tout ornement : des couloirs étroits qu’éclairaient des torches fixées aux murs. Amhal se dirigea rapidement vers une porte en bois.

— Et moi ? demanda Adhara.

Le garçon la regarda comme s’il l’avait oubliée, mais il se reprit aussitôt.

— Pour ce soir tu peux rester dans ma chambre. Et demain, je t’amènerai voir quelqu’un qui pourra te trouver un travail.

La pièce, petite, était meublée d’un lit de camp et d’un mannequin probablement destiné à accueillir son armure.

— Mais je ne suis pas ton ordonnance ?

Amhal sourit d’un air gêné.

— C’est ce que j’ai dit quand nous étions sur la route pour éviter les problèmes. En réalité, je n’ai

pas droit à une ordonnance, en tout cas, tant que je ne serai pas chevalier. Tu dois travailler et, à la Cour, ce ne sont pas les emplois qui manquent. Ce palais est gigantesque, et il compte plus d'une centaine de domestiques...

Adhara sentit une vague angoisse lui serrer le cœur. Cela signifiait qu'elle serait livrée à elle-même dans cet énorme palais. Elle regarda Amhal préparer ses affaires avec son assurance habituelle, tout en lui promettant de la conduire auprès de la Suprême Officiante pour lui faire retrouver la mémoire, et elle n'eut pas le courage de protester. Elle se rappela les paroles de Mira qui l'avaient tant blessée quelques jours plus tôt, à la Nouvelle Enawar. Elle en comprit soudain le sens avec une clarté foudroyante. Il était temps d'avancer seule, de quitter l'ombre protectrice d'Amhal ou de quiconque. Il n'y avait pas que son passé perdu qui importait, ce passé qu'elle cherchait avec tant d'obstination à reconstruire. Il y avait aussi le présent, la route qu'elle devait dorénavant parcourir en décidant elle-même qui elle voulait devenir. Elle posa à terre le petit baluchon qui contenait ses affaires.

— C'est juste pour ce soir, entendit-elle Amhal ajouter en la regardant.

— Ne t'inquiète pas, je saurai me débrouiller, dit-elle, en feignant une conviction qu'elle n'avait pas mais qu'elle désirait terriblement avoir.

Le jeune homme sourit et prit son sac.

— À demain, alors.

Ils restèrent debout l'un en face de l'autre, aucun des deux n'osant rompre l'équilibre fragile qui s'était créé entre eux. Ce fut lui qui finalement se pencha vers elle à l'improviste et lui colla un baiser sur la joue. Adhara eut à peine le temps de sentir la douceur de ses lèvres sur sa peau.

— Bonne nuit, murmura-t-il.

Adhara resta immobile au milieu de la chambre.

L'obscurité était tombée d'un coup. Ou peut-être était-ce seulement l'impression qu'avait eue Jyrio, Frère de la Foudre, envoyé en mission spéciale sur la Terre de l'Eau par la Suprême Officiante. Il avait traversé des lieux horribles, ces derniers jours, emplis de l'odeur pestilentielle des cadavres et des râles des mourants. Le ciel bleu au-dessus de sa tête et les bois luxuriants autour de lui créaient un violent contraste avec le spectacle de mort auquel il était contraint d'assister quotidiennement.

Il avait peur. Une peur atroce qui lui nouait les entrailles et lui ôtait le sommeil. Peur de tomber malade, tandis que, les mains protégées par de légers enchantements, il fouillait parmi les cadavres. Mais c'était la tâche qui lui avait été assignée, et il devait obéir. Dès son entrée dans la Confrérie, il avait su qu'il en serait ainsi : les malades passaient avant sa propre vie. À présent, le moment était venu d'honorer le pacte qu'il avait scellé à peine deux ans plus tôt.

Une femme vêtue de cuir marchait devant lui. Armée jusqu'aux dents, elle le conduisait dans un lieu secret caché sous la terre. Il ne savait pas exactement qui elle était ni ce qu'elle faisait dans les parages, mais la lettre qu'elle lui avait montrée au moment de leur rencontre avait suffi : elle portait la signature de la reine et son sceau.

— Je suis en mission pour le compte de la Couronne et je crois avoir quelque chose d'intéressant à te montrer, avait-elle dit.

Et Jyrio l'avait suivie.

La peste se fit plus intense. Son estomac se souleva violemment. Le front baigné de sueur, il se couvrit le nez et la bouche avec la main.

— Tiens bon, nous y sommes presque.

C'était une grotte, aux parois creusées de niches. L'une d'elles était occupée par un corps.

— Je l'ai trouvé agonisant dans un bois près d'ici. J'ai voulu le conduire chez un prêtre, mais il est mort avant que nous arrivions.

Jyrrio approcha lentement. L'odeur était insupportable.

— Quand était-ce ?

— Hier matin. J'ai mis un peu de temps à te trouver.

La femme lui tendit un mouchoir.

— Ça ne sert pas à grand-chose, mais c'est mieux que rien.

Jyrrio s'en couvrit le bas du visage et examina le cadavre.

C'était celui d'un jeune homme très maigre, avec des bras et des jambes d'une longueur inhabituelle. Il était constellé de taches noires, et du sang suintait de la bouche, du nez, des oreilles. Il y en avait même aussi sous les ongles.

Le jeune prêtre resta immobile quelques instants. Quelque chose clochait, mais quoi ?

Il souleva l'une des paupières et réprima un frisson. Un œil violet au regard vide le fixait. L'autre était de la même couleur. Ses doigts tremblèrent. Il se mit à étudier ses cheveux. Des cheveux ternes et poisseux, teints, manifestement. Le jeune prêtre fouilla nerveusement dans sa besace. Il en tira un flacon, ôta le mouchoir qu'il avait sur la bouche et versa dessus le liquide transparent. Il le passa ensuite sur la chevelure du mort. Il se colora immédiatement de marron. Les cheveux du cadavre reprirent quant à eux leur couleur originale : vert.

Jyrrio fit quelques pas en arrière, puis se tourna vers la femme.

— Il avait quelque chose sur lui ?

— Rien, hormis ses vêtements. Et une ampoule vide.

— Où est-elle ?

Elle lui indiqua une niche proche. Jyrrio n'osa pas la toucher. C'était une simple fiole en verre qui avait dû contenir un liquide coloré, encore en partie incrusté sur ses parois.

Le prêtre se redressa. La tête lui tournait.

— Alors ? demanda la femme, les bras croisés et une expression décidée sur le visage.

— Je ne sais pas, murmura-t-il. Ce n'est pas un humain, ce n'est pas un demi-elfe, je n'ai aucune idée de qui il est ni d'où il vient. Cet homme n'appartient pas au Monde Émergé.

— C'est ce que je craignais, dit la femme, impassible.

« Mais comment fait-elle ? » s'étonna Jyrrio, incapable de maîtriser le tremblement de ses doigts.

— Ce n'est pas le seul, ajouta la femme. Un garçon a tué deux de ses semblables récemment à Salazar. Les premiers cas de contagion sont apparus deux jours après.

Jyrrio serra les poings sur sa tunique.

— Ce sont eux... ce sont eux qui la portent...

AMINA

Adhara fut réveillée à l'aube par la lumière du jour. Les volets étaient pourtant bien fermés, mais la partie haute de la fenêtre géminée était percée d'un dessin géométrique par lequel les rayons du soleil tombaient directement sur son oreiller. La jeune fille rendit les armes : il lui avait déjà été difficile de trouver le sommeil la veille, alors se rendormir maintenant, le premier jour de sa nouvelle vie !

Elle s'habilla avec soin, se demandant si des vêtements de femme n'auraient pas été plus adaptés à la situation. Finalement, elle décida qu'elle se sentait plus à l'aise dans ses vêtements à elle qui, au moins, atténuaient son dépaysement. Elle en était là de ses réflexions lorsqu'on frappa à la porte.

« Amhal ! » pensa-t-elle instinctivement en courant ouvrir.

Devant elle, se tenait un garçon vêtu d'une livrée blanche. Il devait être plus jeune qu'elle, pourtant il la regardait avec un air de supériorité.

— Son Altesse le prince Néor demande à te voir. Il m'envoie te dire qu'il t'attend sur les remparts du palais.

Adhara n'en croyait pas ses oreilles. Elle réfléchit un instant. Néor était l'homme assis dans le fauteuil roulant, le plus bizarre de la famille. Que lui voulait-il ?

— Je ne sais pas où sont les remparts..., répondit-elle, troublée.

Le garçon lui adressa un sourire vaguement moqueur.

— C'est pourquoi j'ai ordre de t'y conduire moi-même.

Et il lui tourna le dos pour aller l'attendre dans le couloir.

Adhara s'attacha les cheveux avec un ruban et le rejoignit.

À mesure qu'elle avançait dans le palais, le décor autour d'elle changeait. Les murs tachés de moisissure de l'étage où elle avait dormi laissèrent place au sobre crépi de l'étage supérieur, puis aux riches tapisseries et aux fastueux ornements des appartements royaux.

« Peut-être qu'il sait quelque chose sur moi ? Peut-être qu'il m'a reconnue et qu'il veut me faire arrêter parce que je suis une criminelle ? »

Ils entrèrent dans une vaste salle baignée de lumière. L'un des murs était couvert de miroirs reflétant les rayons du soleil qui entraient par celui d'en face, entièrement constitué de verrières. Sa partie supérieure était composée de vitraux multicolores représentant des scènes de guerre : des dragons en combat singulier, des chevaliers armés de pied en cap, des troupes déployées pour la bataille. Adhara s'abîma dans la contemplation de ces figures et elle dut courir après le garçon lorsqu'elle s'aperçut qu'il était déjà sorti.

À l'extérieur s'ouvrait un balcon immense, long d'au moins une vingtaine de brasses. Il était entouré d'un parapet ajouré en brique, orné de frises. En dessous s'étendait un gigantesque jardin, dont le vert vif créait un agréable contraste avec le blanc laiteux du ciel d'été. Même l'orage de la veille n'avait pas réussi à dissiper la chaleur étouffante.

Néor était assis à une table recouverte d'une nappe blanche. Une corbeille remplie de fruits, un plateau de fromages et du pain à peine sorti du four y étaient disposés autour de deux bols.

Le page fit une profonde révérence et s'en alla.

— Approche, dit le prince avec un mouvement de tête.

Adhara obéit craintivement. Où était donc Amhal ? Arrivée à quelques pas du prince, elle se rappela l'étiquette et elle plia les genoux.

— Inutile, dit Néor. Nous sommes seuls.

Adhara se redressa gauchement. Son regard s'arrêta sur l'homme qui lui faisait face. Il devait avoir une trentaine d'années, et son visage encore jeune contrastait avec son corps sans force, abandonné sur son fauteuil. Ses jambes, en particulier, à peine visibles sous la longue tunique qu'il portait, semblaient d'une maigreur effrayante.

Le prince sourit.

— Alors c'est vrai que tu ne te souviens de rien...

Adhara ne sut que répondre.

— Assieds-toi. Tu dois être affamée, ajouta Néor en lui indiquant une chaise.

La jeune fille obéit à nouveau, en se demandant s'il était convenable de manger avec un prince. Ce dernier prit un pain et le rompit entre ses mains pâles et osseuses. Il avait de beaux doigts, longs et fins.

— Depuis treize ans que je suis assis dans ce fauteuil, tu es la première personne qui me regarde de cette façon.

Adhara rougit comme une pivoine. Elle avait sûrement commis une terrible bévue.

— Mais c'est une bonne chose, se hâta d'ajouter Néor. En général, tout le monde évite de me regarder, par peur de me blesser en témoignant trop de curiosité. C'est ainsi que je me suis habitué à être invisible. Quand ils y sont vraiment obligés, les gens se fixent sur mon visage, toujours avec un peu d'embarras, et pendant les cérémonies officielles, ils préfèrent porter leur attention sur les vêtements de la reine ou le sourire de ma fille.

Adhara baissa les yeux. Juste devant elle était posé un bol de lait chaud. Son odeur, ainsi que celle du pain frais lui torturaient l'estomac.

— Toi, au contraire, tu oses regarder mes jambes, tu te demandes ce que je fais sur ce fauteuil. Hier, non plus, tu n'as pas eu peur de porter ton attention sur moi.

— Pardonnez-moi. Je ne voulais pas être impolie...

Le prince la rassura d'un geste.

— Cela me fait plaisir. D'être un objet de curiosité, je veux dire. D'être regardé non pas avec pitié, mais simplement avec intérêt, comme une personne normale. C'est précisément pour cette raison que je t'ai remarquée.

Il porta un morceau de pain à sa bouche.

— Tu peux manger, tu sais.

Adhara serra lentement les mains autour de son bol et but une gorgée de lait tiède.

— J'ai interrogé Mira sur toi hier soir, avant son départ, et il m'a expliqué la situation.

Adhara s'essuya les lèvres du revers de la main, puis prit timidement un peu de pain.

— Il m'a raconté ton histoire et il m'a dit que tu avais besoin d'un travail tout en continuant à enquêter sur ton passé.

Pendant qu'il parlait, Adhara l'observait. Il avait de beaux yeux, d'un vert assez sombre, exactement à mi-chemin entre ceux de sa mère et de son père. Si l'on faisait abstraction de son corps fragile, on était frappé par la force d'âme qui émanait de son être, une force qui échappait de prime abord – et sans doute à tous ceux qui n'osaient pas poser les yeux sur lui. Elle transparissait néanmoins dans son regard profond, dans son demi-sourire.

— Je m'intéresse beaucoup aux personnes qui ne se coulent pas dans le moule. Elles sont différentes, à part ; comme moi, poursuivit Néor, d'un ton rassurant.

Adhara prit le couteau et se coupa un morceau de fromage. Elle en croqua une bouchée et la mâcha avec plaisir.

— C'est pourquoi j'ai pensé te confier une tâche qui me paraît appropriée à une jeune fille comme toi.

Adhara eut un coup au cœur et avala bruyamment sa salive.

— Merci, bredouilla-t-elle en se demandant si elle avait bien compris.

— Tu as dû remarquer ma fille Amina, hier soir ?

La petite « impétueuse », comme l'avait appelée sa mère. Adhara hocha la tête.

— Elle aussi est un peu à part. Peut-être tient-elle trop de sa grand-mère, ou bien cherche-t-elle simplement à compenser mon caractère stoïque et mon immobilité forcée, toujours est-il qu'elle n'arrive pas à se plier aux règles de la Cour. Elle se comporte comme un poisson hors de son bocal et, se sentant incomprise, elle finit par se rebeller contre tout et tous.

Adhara se demanda en quoi cela la concernait.

— C'est une enfant solitaire, Adhara, et cela n'est pas bon quand on a douze ans. Sa mère... sa mère est extraordinaire, mais elle est trop attachée à l'étiquette... Quant à moi, je suis toujours occupé. Ni Féa ni moi ne réussissons à lui apporter ce dont elle a besoin... Mais toi tu le pourrais peut-être.

Le morceau de fromage se coinça dans la gorge d'Adhara.

— Mon Seigneur, murmura-t-elle en hésitant sur la formule, j'ignore tout de la Cour, d'ailleurs, à dire vrai, je ne connais rien à rien, et je ne vois pas comment...

— Tu es à peine plus âgée qu'elle. Tu n'es liée à personne ici et tu n'es pas encore déformée par les usages du monde. Tu es comme elle.

— Franchement, mon Seigneur...

— Je ne te demande rien de compliqué. Tu seras sa dame de compagnie.

Adhara reposa le couteau sur la table.

— Je ne sais même pas ce que signifie « être une dame de compagnie » !

— Justement.

Adhara le regarda comme s'il était fou. Il était indiscutablement la personne la plus étrange qu'elle avait rencontrée depuis son réveil dans le pré.

— Être près d'elle, ajouta le prince en redevenant sérieux. Jouer avec elle. Lui parler. Apprendre d'elle, aussi. Je ne te demande rien de plus.

Cela ne semblait pas difficile. Sauf que...

— Je ne suis pas une princesse. Du moins, je ne le crois pas.

— C'est précisément ce qui m'intéresse.

— Je suis habillée en homme.

— Cela lui plaît beaucoup.

Adhara insista encore.

— Vous ne me connaissez pas. Vous m'avez vue pour la première fois hier, et maintenant vous m'invitez à votre table et vous me confiez votre fille.

Néor sourit avec malice.

— Demeurer derrière la fenêtre de la vie apprend à observer. J'observe à longueur de journée et cela me permet de comprendre les gens et les choses. Il m'a suffi de voir la timidité avec laquelle tu t'es approchée de moi, l'audace enfantine avec laquelle tu m'as étudié, même la façon dont tu as empoigné ce couteau, pour me convaincre que tu es la personne qu'il me faut. J'irai jusqu'à dire que je sais maintenant beaucoup plus de choses sur toi que tu n'en sais toi-même.

Adhara en resta interdite.

— La peur que tu ressens face à ce monde nouveau, ton amour pour Amhal et ta jalousie envers Mira...

La jeune fille se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Néor frappa les accoudoirs de son fauteuil.

— C'est précisément parce que mon corps est inerte que mon esprit ne s'arrête jamais, qu'il analyse sans cesse, qu'il cherche à percer les mystères...

Il se remit à manger comme si de rien n'était, et Adhara se pétrifia, partagée entre la honte et la perplexité.

Le prince la regarda dans les yeux.

— Je n'avais pas l'intention de t'embarrasser. J'essaie seulement de te convaincre.

Adhara contempla le jardin inondé de soleil, la nappe immaculée et cet homme qui lui témoignait une confiance qu'elle estimait imméritée. Tout à coup, elle eut envie de fuir.

— Je crains de n'être pas à la hauteur de vos attentes.

— Moi seul en serai juge. Tu as peur, voilà tout. Peur de te confronter aux gens, de les découvrir et de te découvrir. Cela dit, il n'y a rien de mal à être faible, et tu l'es beaucoup moins que tu l'imagines.

Adhara fixa la corbeille de fruits. Avait-elle vraiment le choix ?

— J'accepte.

— Bien. Et maintenant, mange. Je te présenterai à elle dès que tu auras fini.

Elle le suivit en restant un pas derrière son fauteuil. Ils traversèrent une succession de salles ornées de riches miroirs et de meubles raffinés. Éblouie par les reflets chatoyants des tapisseries de brocart et la magnificence des décorations, Adhara perdit très vite le sens de l'orientation. Un long corridor éclairé par des lustres de cristal les mena enfin jusqu'à une porte blanche. Néor tira sur un petit cordon. Une clochette retentit. Mais personne ne dut l'entendre, car le brouhaha de voix animées continua à se faire entendre à l'intérieur.

Le prince se tourna en souriant vers Adhara.

— Entrons. Aie la gentillesse d'ouvrir la porte.

La jeune fille posa la main sur la poignée dorée et poussa le battant.

Un désordre incroyable régnait dans la pièce. Le lit à baldaquin en bois clair était sens dessus dessous, et draps et couvertures traînaient à moitié sur le sol, au milieu de jouets, de parchemins et de vêtements pêle-mêle.

Amina était debout au milieu de cette pagaille, vêtue d'une courte chemise de nuit découvrant ses jambes osseuses. Une camériste, visiblement irritée, lui faisait face, ainsi que Féa, les poings serrés.

Toutes trois tournèrent la tête à l'entrée de Néor.

— Dis-lui, toi, que je ne veux pas essayer cette robe ! s'écria Amina en se précipitant vers lui.

Néor passa un bras autour de ses épaules menues et lança un regard interrogateur à sa femme.

Féa leva les yeux au ciel.

— Toujours les mêmes histoires, ces éternels caprices dont ta fille raffole ! s'exclama-t-elle d'une voix excédée.

Et, en se tournant vers Amina, elle ajouta :

— Tu exiges d'être traitée en adulte, eh bien, cesse de te comporter comme une enfant ! Les adultes acceptent de se plier aux obligations, aux devoirs...

— Je déteste ce couturier ! Il me pique avec ses épingles et il m'oblige à rester des heures plantée comme un piquet ! Et puis, j'ai déjà un tas de robes !

Néor regarda Amina dans les yeux.

— Tu sais bien que ça ne marche pas comme ça...

L'expression de l'enfant se durcit instantanément.

— Ta mère a raison, il y a des obligations auxquelles on doit se plier, et l'essayage d'une toilette de cérémonie en fait partie.

Amina souffla bruyamment.

— Tu dis toujours que l'apparence ne compte pas. Alors pourquoi est-ce je ne peux pas porter les vêtements qui me plaisent ?

— Si l'apparence ne compte pas, pourquoi fais-tu autant d'histoires pour une robe ?

La petite fille ne sut pas quoi répondre, et Néor poussa son avantage.

— Voici ce que je te propose : je dirai au couturier qu'il dispose d'une demi-heure, et toi, pendant cette demi-heure, tu te comporteras correctement et tu le laisseras prendre tes mesures. Marché conclu ?

Il sourit et tendit la main.

Amina réfléchit quelques instants, puis la serra.

— Maintenant, habille-toi, j'ai à te parler.

Le prince se tourna vers sa femme et la camériste et ajouta :

— Seul à seul.

L'opération ne se déroula pas sans anicroche. Debout derrière la porte, Adhara saisit l'écho d'une énième dispute sur le choix de la tenue. Féa et la femme de chambre finirent tout de même par sortir, la mine sombre, et le prince et elle entrèrent à nouveau.

Amina était assise sur son lit, habillée d'un chemisier de dentelle serré par un corset à manches longues et d'un pantalon. Néor s'approcha d'elle en étouffant un rire.

Adhara le suivit lentement en observant la fillette. Que devrait-elle faire ? Encourager sa révolte, ou bien aider Féa à la convaincre de s'habiller en femme et de remplir ses devoirs de princesse ? Elle scruta son corps menu et nerveux, toujours prêt à bondir, ses yeux d'animal aux aguets, et elle eut presque peur.

L'enfant lui adressa un regard chargé de méfiance, puis demanda à son père :

— Qu'est-ce que tu me voulais ?

— Te présenter quelqu'un. Voici Adhara.

Amina la dévisagea puis se concentra à nouveau sur son père.

— Et alors ?

— J'aimerais que tu l'aides.

Amina fronça les sourcils.

Son père lui expliqua l'affaire en détail : l'amnésie de la jeune fille, ses tribulations au cours du mois écoulé.

— Et comme les amis de Mira me sont très chers, je souhaiterais que tu l'instruises et que tu sois son amie, conclut-il.

Adhara ne put s'empêcher d'admirer l'habileté du prince. Amina la regardait à présent avec des yeux brillants de curiosité.

— Elle est seule sur une terre étrangère, et en attendant que la Suprême Officiante puisse lui accorder du temps, cela me ferait plaisir que tu t'occupes d'elle. Tu crois que c'est dans tes cordes ?

La petite fille avait la réponse écrite sur le visage, mais se fit tout de même un peu prier.

— Je ne sais pas... Maman ne m'autorise pas cinq minutes de répit avec toutes ses leçons d'histoire, et de bonnes manières, d'équitation... Je n'aurai pas une minute à lui consacrer...

— Arrête ta comédie, tu es libre comme l'air.

— Mais si tu pouvais me dispenser d'une leçon ou deux... ?

— N'exagère pas. Je t'ai déjà dit que chacun devait accomplir son devoir. Je te demande seulement de passer quelques moments avec Adhara, cela ne me semble pas infaisable.

Amina sourit avec modestie, comme si elle était en train de consentir un énorme sacrifice.

— J'essaierai.

— Bien, dit Néor, satisfait. Je vous laisse. Je veillerai à ce qu'on l'informe de tes différentes obligations. Elle suivra probablement quelques leçons avec toi.

Il se dirigea vers la porte, et Adhara le suivit du regard, telle une naufragée qui voit s'éloigner le navire d'où elle vient de tomber.

La porte eut à peine le temps de se refermer.

— Alors, tu ne te souviens vraiment de rien ? Et comment se fait-il que tu sois habillée comme ça ? Ton poignard est fantastique ! Tu sais te battre ? Moi, j'apprends, en cachette de ma mère. Et tu as des yeux bizarres ! C'est à cause d'un enchantement ? D'une maladie ? Et tes cheveux ? Tu les as teints ?

Adhara fit instinctivement deux pas en arrière, submergée.

— Oui... parce que j'aime bien... un peu...

Puis elle renonça tout bonnement à répondre.

Amina continua ainsi pendant une bonne dizaine de minutes, tout en allant et venant dans la chambre comme une tornade. Elle lui apprit que ses leçons d'escrime avançaient bien, qu'elle adorait se battre, que sa mère la harcelait sans cesse, qu'elle écrivait des poésies qu'elle ne faisait lire à personne et que son frère était ennuyeux comme la pluie.

— Tu viens dehors avec moi ?

Adhara hésita.

— Pour quoi faire ?

Amina éclata d'un rire joyeux.

— Pour échapper à cet odieux précepteur, pardi !

AMIES

Amina ouvrit la porte avec précaution et jeta un coup d'œil à l'extérieur.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée..., tenta Adhara.

La petite fille se retourna d'un bond, un doigt sur les lèvres.

— Tais-toi !

Sur ce, elle l'attrapa par le poignet et l'entraîna. Elles parcoururent le long couloir en rasant les murs et s'arrêtèrent devant une tapisserie. Après avoir regardé attentivement autour d'elle, Amina la souleva. Derrière se trouvait une petite porte en bois. La fillette la poussa et se glissa dans le noir.

Adhara resta clouée sur place.

Le visage d'Amina émergea de l'obscurité.

— Allez, bouge-toi !

Et elle la tira à l'intérieur d'un couloir étroit, illuminé par des flambeaux.

— Les domestiques l'utilisent parfois. Il conduit directement au jardin. C'est là que se trouve mon endroit secret, je vais te le montrer.

Adhara était au désespoir. Lorsque le prince lui avait demandé de s'occuper de sa fille, il n'avait sûrement pas ce genre de chose en tête !

— Écoute, je crois que nous devrions... ton père a dit que tu devais suivre des leçons, et...

— Imagine, je me suis même construit une maison dans les arbres ! Enfin, c'est Mira qui me l'a faite il y a longtemps, mais je l'ai drôlement embellie.

C'était comme parler au mur.

Elles débouchèrent dans une partie du jardin aménagée en bois. Amina avançait sans hésiter à travers buissons et taillis, le poignet de sa dame de compagnie solidement serré dans sa main. Toutes ses recommandations et ses invitations à la prudence furent inutiles.

« J'aurais dû dire non ! » se maudit-elle.

La maison existait vraiment : une cabane en bois fixée aux branches d'un platane, avec un joli toit en pente et une porte tendue d'un drap rouge fripé. Elle était reliée au sol par un escalier vermoulu. Amina le grimpa au milieu de mille craquements et Adhara la suivit en bougonnant.

L'intérieur était constitué d'une unique pièce ; face à la porte, une fenêtre, elle aussi couverte d'un drap, plus léger mais si sale qu'il laissait à peine filtrer la lumière.

Amina avait entrepris de remédier à l'austérité des lieux avec un sens artistique très personnel : deux épées rouillées ornaient un mur, de vieux tapis poussiéreux et des chutes de brocart jonchaient le sol. Un arc miniature et son fourreau, des parchemins et quelques livres, une carte accrochée au mur et, assise dans un coin, une poupée dépenaillée complétaient la décoration.

— Les épées appartenaient à mon arrière-grand-père, je les ai trouvées dans son ancienne chambre. Personne n'y entre jamais, c'est devenu un débarras où on entasse tout et n'importe quoi. L'arc est à Kalth, mais cet idiot n'y joue jamais. Il croit qu'il l'a perdu. J'ai apporté mes livres préférés : certains parlent du temps des elfes. Le plus beau, le rouge, raconte l'histoire de Nihal et Sennar.

Adhara posa les yeux sur le livre. Elle s'en souvenait, ou au moins, elle le connaissait.

« Il a été écrit par Sennar avant leur départ pour les Terres Inconnues », se dit-elle, même si elle ne savait pas exactement ce qu'étaient ces terres. Cette pensée ne l'étonna pas : elle était déjà consciente

que le passé du Monde Émergé lui était plus familier que son présent.

Amina suivit son regard perdu dans le vague, et crut comprendre qu'il se posait sur la poupée. Elle rougit.

— Elle, je l'avais quand j'étais petite. C'est pour ça que je l'ai gardée, se défendit-elle.

Adhara la regarda, perplexe.

— Écoute, ta maison est très jolie, bredouilla-t-elle. Et ça me fait plaisir que tu m'y aies amenée, mais quand il y a les leçons...

— Oh, arrête, à la fin !

La petite princesse faisait la moue et ses yeux lançaient des étincelles.

— Si tu dois être aussi ennuyeuse que maman, je ne te retiens pas ! Et ne compte pas sur moi pour t'aider !

C'était pire que se déplacer sans carte dans un territoire inconnu. Adhara n'avait aucune idée de la façon dont se géraient les relations avec ses semblables, et cette enfant qui passait de la joie aux larmes sans raison la déconcertait.

« Je ne la convaincrs jamais. Mieux vaut faire contre mauvaise fortune bon cœur. »

— D'accord. Mais seulement pour aujourd'hui.

Une lueur perfide traversa les yeux d'Amina.

— Ça, c'est moi qui le décide. Tu es mon élève et tu dois m'obéir. D'accord ?

Adhara acquiesça, en se demandant si c'était la bonne tactique.

— Alors tu feras ce que je te dis.

Ce qui signifiait jouer jusqu'à l'épuisement.

Les deux filles restèrent un moment dans la cabane, puis Amina insista pour prendre son arc et partir à la chasse. Elle obligea Adhara à ramper dans l'herbe haute pendant une bonne heure, au milieu de la boue laissée par l'orage de la veille.

« Je n'ai même pas de quoi me changer », songea sombrement Adhara.

Elles tirèrent sur des oiseaux, et comme elles les manquèrent, Amina l'accusa de faire trop de bruit.

Finalement, Adhara dut endosser le rôle de proie.

— Les flèches n'ont même pas de pointe, insista la fillette devant sa réticence.

Mais comme Adhara se révéla trop agile pour qu'elle puisse l'atteindre, elle finit par la plaquer contre un tronc d'arbre et se mit à la cribler de projectiles. Et les flèches avaient beau ne pas avoir de pointe, elles arrivaient à une certaine vitesse et faisaient mal. Adhara resta stoïque. Le prince ne l'avait-il pas choisie pour être la compagne de jeux de sa fille ? C'est donc ce qu'elle serait : une camarade pleine de bonne volonté qui se laisserait martyriser en silence.

Une fois lassée de ce jeu, Amina eut une nouvelle idée.

— Battons-nous en duel ! s'écria-t-elle en tapant des mains.

— Ce sont de vraies épées, pas des jouets. Nous risquons de nous blesser, la prévint Adhara.

Amina haussa les épaules.

— On fera attention, lança-t-elle en se précipitant vers la cabane.

Une silhouette longue et austère coupa la route de la fillette. Adhara poussa un soupir de soulagement.

— Voilà donc où vous étiez !

Ce devait être son précepteur, un homme grand et maigre, au visage sévère.

— Il me semblait pourtant que votre père et votre mère avaient été clairs à propos de vos obligations.

Amina ne se laissa pas intimider pour deux sous.

— C'est la faute d'Adhara. C'est elle qui m'a dit de ne pas aller à la leçon.

La jeune fille la fixa avec des yeux incrédules.

— Nous verrons cela, répliqua froidement le précepteur. En attendant, allez toutes deux vous laver, et ensuite nous nous mettrons au travail.

Amina disparut derrière l'une des nombreuses portes. Adhara se retrouva seule dans le couloir, avec une servante d'à peu près son âge.

— Tu peux te nettoyer en bas, si tu veux, lui dit-elle en lorgnant ses vêtements.

Adhara observa avec consternation son pantalon crotté et sa chemise horriblement tachée. Elle eut à peine la force de hocher la tête.

Elle se lava rapidement. Il n'y avait pas d'eau chaude, et le lieu était une simple pièce avec un puits. L'eau s'évacuait ensuite par une série de grilles sur le sol. Elle se jeta quelques seaux glacés sur la tête, puis, frissonnant malgré la chaleur, elle choisit des vêtements propres sur le tas que la servante lui avait indiqué. Comme quelques jours plus tôt à Salazar, aucun n'était à sa taille.

Elle ramassa tristement ses vieux vêtements. Ils étaient devenus comme une seconde peau, et elle désespérait de les récupérer.

Elle se présenta dans la pièce d'à côté en les tenant à la main, la mine embarrassée.

C'était le lavoir. Des femmes, penchées sur leurs planches, étaient occupées à frotter du linge. Une âcre odeur de savon flottait dans l'air.

Adhara s'approcha de celle qui semblait la plus jeune. Elle toussota plusieurs fois pour attirer son attention, mais le vacarme était tel qu'elle dut lui effleurer l'épaule.

— Tu as une idée de comment laver ça ? demanda-t-elle en désignant ses habits.

La jeune fille les examina d'un œil expert.

— Comment tu t'es débrouillée pour les mettre dans cet état ?

« J'ai juste servi de dame de compagnie à la princesse », pensa-t-elle, mais elle préféra rester dans le vague.

— C'est une longue histoire... Tu crois que je réussirai à les ravoir ?

— Essaie avec de la lessive, et puis frotte avec du savon... et aussi avec une bonne quantité d'huile de coude !

Adhara regarda la fille se remettre au travail avec perplexité.

« Lessive ? »

— Excuse-moi, j'ignore de quoi tu parles, si tu pouvais me l'expliquer un peu mieux...

Elle se sentait stupide, stupide et sans défense. Elle pensa avec rancœur à Amhal qui l'avait abandonnée et à Amina qui l'avait obligée à jouer à ce jeu idiot.

La fille lui sourit. D'un geste ferme, elle lui arracha ses habits des mains.

— Je vais te les laver moi-même, ajouta-t-elle en clignant de l'œil.

— Tu es très gentille ! Je te jure que j'apprendrai ! s'écria Adhara, soulagée.

La servante haussa les épaules et indiqua la pile de linge autour d'elle.

— Tu vois ça ? Tu crois que ça va changer quelque chose si je lave aussi les tiens ? Viens les reprendre après-demain.

Adhara rencontra Amina dans le couloir. Elle portait une robe simple, mais d'une coupe élégante. Lorsqu'elle croisa son regard, la fillette baissa les yeux et s'éloigna rapidement.

Adhara n'aurait pas su dire d'où lui était venu le courage. Elle accéléra le pas, rattrapa la petite fille et l'attrapa par l'épaule.

Amina se débattit.

— Laisse-moi !

— Ce n'était pas ma faute, dit simplement Adhara, en s'efforçant d'adopter un ton ferme. J'ai voulu te faire plaisir, je t'ai accompagnée au jardin, je me suis pliée à tes quatre volontés... Et quel bénéfice en ai-je retiré ? Mes vêtements sont fichus et on m'a injustement accusée.

Amina avait rougi, mais ses yeux flamboyaient à nouveau.

— Si tu n'es pas contente, va-t'en. Tu n'es pas obligée de rester avec moi.

Adhara relâcha un peu sa prise. Pourtant, quelque chose lui disait qu'elle ne devait pas céder. Elle avait raison, elle devait mettre les points sur les *i*.

— Je refuse que tu m'utilises pour couvrir tes bêtises. Si nous sommes amies, tu dois me respecter.

Amina baissa le nez, et Adhara eut l'impression qu'elle allait pleurer. Mais lorsqu'elle releva la tête, elle avait repris son air fier et méprisant.

— Si tu n'avais pas fait autant de bruit, on ne nous aurait jamais trouvées, siffla-t-elle.

Et elle poursuivit son chemin en tapant bruyamment des pieds.

Ce soir-là, Adhara attendit en vain Amhal sur la grande terrasse qui surplombait le jardin. La joue appuyée dans la paume de sa main, elle regarda le soleil couchant teinter l'or des toits de rouge et de violet. Puis, lorsque l'obscurité fut complète, elle partit, déçue. Un étrange silence régnait dans le palais, et elle se perdit une ou deux fois avant de retrouver sa chambre. Elle s'attendait que Néor la fasse appeler et la libère des griffes de la princesse en lui signifiant qu'elle n'avait pas été à la hauteur. Peut-être même en aurait-elle été soulagée. Ainsi, elle aurait pu aller rejoindre Amhal, et elle aurait trouvé un moyen de rester à ses côtés, loin de ce palais étouffant. Seule avec lui, comme au moment de leur rencontre. « Amour », c'est le terme que le prince avait employé. Ce sentiment qui le liait à sa femme depuis toutes ces années. Adhara ne savait pas de quoi il s'agissait, elle n'en comprenait pas le sens, mais si c'était une chose qui unissait si étroitement les êtres, alors elle était heureuse d'éprouver de l'amour pour Amhal. Parce que, malgré ses bonnes résolutions de la veille, elle sentait qu'elle avait encore besoin de lui.

Le soleil baignait la salle de lumière. Une nouvelle journée radieuse s'annonçait. Pourtant, les visages autour de la table étaient tendus : Learco, Néor, Doubhée et Theana, arrivée en toute hâte, encore vêtue de ses habits sacerdotaux.

C'était elle-même qui avait demandé cette réunion.

— Eh bien ? commença Learco d'une voix lasse.

Les années ne l'avaient pas ménagé et, depuis peu, la fatigue ne le quittait plus. Néor se substituait désormais à lui pour prendre les décisions, lui laissant seulement la charge des cérémonies officielles.

Theana s'avança.

— Je n'ai pas de bonnes nouvelles, déclara-t-elle. Le rapport du frère que j'avais envoyé enquêter sur la Terre de l'Eau est alarmant. L'une des espionnes de la reine l'a conduit auprès d'un étranger qui a succombé à cette maladie. Il ne s'agit ni d'un homme ni d'une nymphe, et il n'appartient à aucune des races connues dans le Monde Émergé.

Les visages s'assombrirent.

— Il ne portait ni arme ni rien qui permette de l'identifier. Son apparence était modifiée, ses cheveux teints. Il avait les yeux violets et une abondante chevelure verte.

Néor comprit immédiatement.

— Un elfe, dit-il.

Theana se tourna vers les trois autres.

— Je suis d'accord avec le prince. C'était un elfe, en effet. Et il n'était pas le seul. Il y a quelques

jours, un jeune garde de votre suite, Majesté, a tué deux hommes qui avaient importuné une jeune fille à Salazar. Selon plusieurs témoignages, ils présentaient les mêmes caractéristiques physiques que le corps que le frère a examiné. C'étaient des elfes. Et ils étaient malades. Et les premiers cas de maladie sont apparus le surlendemain à Salazar.

Un silence de mort s'abattit sur la salle.

Les questions affluaient à l'esprit de Néor. Que faisaient ces elfes dans le Monde Émergé ? D'après ce qu'il savait, lorsque les hommes et les autres races avaient commencé à le coloniser, les elfes, indignés, s'étaient retirés dans les Terres Inconnues, et personne ne les avait plus vus depuis. Pourquoi étaient-ils malades ? Simple coïncidence ? Et pourquoi se cachaient-ils ?

— Ce sont eux les porteurs de la maladie, déclara-t-il enfin.

— La conclusion me semble un peu hâtive, protesta Learco.

— Trois elfes, tous trois malades. Déguisés, pour que personne ne puisse les reconnaître. Ils viennent à Salazar et, quelques jours après, la maladie se propage dans la ville. Pouvons-nous considérer cela comme un hasard ?

— Nous ne savons même pas si la race des elfes existe toujours, il pourrait s'agir d'autres créatures..., insista Learco.

— Ce sont des elfes. J'ai lu assez de livres sur eux pour en être sûr, trancha fermement Néor.

— Ce pourrait cependant n'être qu'une coïncidence, intervint Doubhée, songeuse.

— Certainement. Mais tu ne crois pas que cela vaut la peine d'enquêter ?

À nouveau le silence.

— La priorité est de chercher un remède, ajouta le prince.

— Ce n'est pas si simple. Il nous faut des laboratoires, des hommes..., fit remarquer Theana.

— Je ne dis pas que c'est simple. Combien de terres sont touchées, à ce jour ?

— Les Terres de l'Eau et du Vent, d'après mes hommes, répondit Doubhée.

— S'il y a d'autres elfes, l'épidémie progressera encore. Nous devons l'arrêter.

— Personne n'en a parlé au Conseil, observa Learco.

— Les habitants de la Terre de l'Eau pensent que c'est la faute des nymphes, et ils préfèrent laver leur linge sale en famille. Quant au peuple de la Terre du Vent, il redoute probablement une paralysie du commerce, répondit Néor, dont l'esprit travaillait à toute vitesse. Il faut informer de la situation tous les membres du Conseil. Envoyer des messages et des chevaliers. Et penser à nous : multiplier les contrôles aux frontières, sans, bien sûr, alarmer quiconque. En alertant nos sujets, nous risquerions de semer la panique.

Il se tourna vers sa mère.

— Et il nous faut remonter à la source.

Il suffit d'un regard à Doubhée pour comprendre.

— La route est longue, jusqu'aux Terres Inconnues, je parle en connaissance de cause. Et je n'y ai pas vu d'elfes.

— Que tes hommes sillonnent la région à dos de dragon pour les repérer coûte que coûte. Nous devons savoir si ce sont bel et bien eux les responsables, et, au cas où mon intuition serait juste, quelles sont leurs intentions.

Doubhée approuva d'un signe de tête.

— J'enverrai quelqu'un.

— Et dis à tes espions de tenir les étrangers à l'œil. Si d'autres elfes se déplacent incognito, je les veux. Vivants.

Ce fut comme si un vent glacé avait parcouru l'assemblée. Néor était ainsi lorsqu'il élaborait des plans : froid et impitoyable.

— Retrouvons-nous dans une semaine pour faire le point. Ou plus tôt, bien sûr, s'il y a du nouveau

entre-temps.

Tous se levèrent. Dehors, le soleil brillait sur les magnifiques jardins du palais et, pourtant, une sourde menace planait sur la fragile paix conquise par Learco et les siens. Néor laissa errer son regard. Il aperçut sa fille à cheval, en compagnie de son instructeur et d'Adhara. Un étai lui broya le cœur. Bientôt, il devrait prendre des décisions terribles, bientôt, tout ce qu'il avait contribué à construire serait remis en question.

Il se rappela les mots par lesquels Sennar avait conclu son livre, avant de quitter le Monde Émergé : « La paix et l'espérance reviendront, avant que le monde ne plonge de nouveau dans l'obscurité et le désespoir. » Pendant cinquante ans, les peuples des huit Terres avaient voulu croire qu'ils avaient enfin rompu le cycle qui menait périodiquement le Monde Émergé au bord de la catastrophe. Pendant cinquante ans, ils avaient oublié ce qu'était la guerre. Or la bête réclamait à nouveau son tribut de sang et de mort.

LE RETOUR

Pour Adhara, la semaine avait été rude : sept longues journées entre les mains de la tyrannique princesse, qui n'en faisait qu'à sa tête et lui attirait toujours des ennuis.

Elle la retrouvait dans sa chambre le matin, et c'était un combat épuisant pour la convaincre d'étudier. Amina ne cessait de vouloir se défilier, mais Adhara comprit bientôt qu'avec elle il suffisait de conclure des marchés. « Si tu vas à ta leçon, je te promets qu'après le déjeuner nous jouerons avec les épées. » « Si tu prends ton cours d'équitation, je te prête mon poignard toute la journée. »

Ces négociations, quoique exténuantes, se révélaient souvent payantes. Il lui arriva tout de même une ou deux fois de devoir traîner Amina jusqu'au précepteur. Cependant, la petite fille ne se hasarda plus à rejeter la faute sur elle. Elle tempêtait, se rebellait, puis elle finissait par s'asseoir à sa place et à faire ses devoirs. Non sans afficher la mine la plus maussade de son répertoire.

Adhara, au contraire, vivait ces heures d'étude dans un tout autre esprit.

Le premier jour, lorsque le cours avait commencé, elle s'était spontanément dirigée vers la porte : étudier lui semblait un privilège réservé aux nobles.

— Le prince a dit que, si vous le souhaitiez, vous pouviez assister aux leçons, vous aussi.

Adhara s'était figée sur le seuil. C'était la première fois qu'on la vouvoyait et cela lui semblait si curieux qu'elle avait d'abord pensé que la phrase ne s'adressait pas à elle.

— Moi ? avait-elle murmuré, surprise, en posant la main sur sa poitrine.

L'instituteur avait replacé ses lunettes sur son nez sans broncher.

— Oui, vous.

Adhara s'était assise timidement et avait écouté. Certaines explications lui échappaient, mais elle avait soif de connaissance. C'était une façon de mieux comprendre ce monde dans lequel elle s'était retrouvée catapultée, une manière indirecte d'en apprendre plus sur son passé.

En outre, ces leçons lui donnaient accès à la bibliothèque, où elle pouvait poursuivre ses recherches. Elle avait tout de suite demandé la permission de consulter les ouvrages.

— Le soir, quand Amina se sera retirée dans ses appartements, avait répondu le précepteur.

Adhara s'y rendait souvent. Lire ne lui coûtait aucun effort, signe qu'elle avait sûrement reçu une bonne éducation dans son mystérieux passé.

Elle n'était pas toujours seule à la bibliothèque. Kalth la fréquentait, lui aussi. La première fois qu'elle l'y avait vu, elle avait hésité à entrer. Assis à la table, le dos droit, les sourcils légèrement froncés, il était plongé dans un gros dictionnaire, à la lueur des bougies. Elle avait été frappée par son extraordinaire ressemblance avec sa sœur. Et pourtant, l'expression de son visage était totalement différente de celle de l'indomptable princesse : Kalth avait un visage serein, concentré, au front lisse et aux yeux vifs. Un visage d'adulte.

— La bibliothèque est assez grande pour nous deux, avait déclaré le petit garçon sans lever le nez de son livre.

Même sa voix était celle d'un homme mûr.

— Je ne voudrais pas vous déranger...

Cette fois, Kalth avait relevé la tête et souri. Il tenait beaucoup de son père, le même calme rassurant, le même feu tranquille dans les yeux.

— Tu es venue ici pour lire, n'est-ce pas ? Et puis, tu peux me tutoyer, tu es plus grande que moi.

Il avait déplacé légèrement sa chaise, de manière à lui laisser de la place.

Prenant sur elle, Adhara s'était mise à lire avec attention l'ouvrage qu'elle avait interrompu la veille. Mais la présence de Kalth à ses côtés, immobile comme une statue de cire, la rendait mal à l'aise. De temps en temps, il tournait une page et prenait des notes sur un parchemin avec une longue plume.

Adhara l'observait à la dérobée et comparait sa quiétude à l'agitation qui habitait perpétuellement sa sœur.

— C'est elle qui t'a fait ça ? avait-il demandé tout à coup, la tirant de ses pensées.

Le garçon indiquait un bleu sur son bras, l'une des premières blessures de guerre que lui avait infligées la princesse : un coup en traître, pendant qu'elles jouaient à l'épée.

— Sans le vouloir, répondit-elle.

Kalth avait ri.

— Quand nous étions petits, nous jouions souvent ensemble. Cela dit, ses jeux violents ne m'ont jamais plu. Une fois, elle m'a même ébouillanté...

Il avait retroussé sa manche et lui avait montré une grande tache claire sur son avant-bras.

— C'était seulement pour plaisanter... mais depuis, nous ne jouons plus jamais.

Un long silence avait suivi.

— Toutefois, tu ne dois pas renoncer, avait repris Kalth en baissant les yeux. Elle a besoin de toi.

Il avait refermé son livre et souri.

— Je suis fatigué. Bonne nuit !

Ensuite, elle l'avait revu. Ils n'échangeaient jamais plus de quelques mots, mais sans qu'elle sache pourquoi, elle était contente de le trouver à sa place, occupé à étudier en silence. Sa présence tranquille lui faisait du bien après les journées effrénées auprès de la princesse.

Ses recherches n'avançaient pas pour autant. Aucun des ouvrages qu'elle avait consultés ne parlait des mystérieux Veilleurs. Parfois, après une journée entière consacrée aux jeux dangereux et absurdes d'Amina, il lui arrivait même de piquer du nez sur ses livres. La petite fille prenait plaisir à dominer sa dame de compagnie, à lui faire sentir le poids de son autorité. Elle changeait brusquement d'humeur, tantôt gentille et aimable, tantôt despotique et intraitable, et exigeait d'Adhara une obéissance aveugle.

Au début, la jeune fille s'était pliée de bonne grâce à ses caprices. Amina était une princesse, mieux valait ne pas la contrarier. Assez vite, pourtant, quelque chose l'avait poussée à se révolter, comme elle l'avait fait le jour où la fillette l'avait accusée à tort. Son instinct lui soufflait que c'était la bonne tactique, pas seulement pour échapper à sa tyrannie, mais aussi pour le bien d'Amina elle-même. Parce que, derrière son arrogance, son caractère impossible et ses scènes incessantes, se cachait une profonde solitude dans laquelle Adhara se reconnaissait. Néor avait eu raison : elles se ressemblaient vraiment.

Amina, elle aussi, avait du mal à comprendre quelle était sa place dans le monde. Alors elle se révoltait, afin de faire coïncider la réalité et ses désirs. Adhara éprouvait pour elle une sympathie instinctive que même son comportement exaspérant n'arrivait pas à dissiper. Et être plus ferme, moins permissive, était une façon de placer leur relation à un autre niveau.

Un jour, après l'avoir harcelée pendant des heures, Amina réussit à obtenir qu'elles combattent à l'épée.

— S'il te plaît ! l'implora-t-elle. Je m'entraîne avec une vraie épée. Et puis, nous avons déjà pris celles en bois, c'est pareil.

Elles se mirent l'une en face de l'autre, Adhara bien décidée à se contenter de parer. Elle ne se souvenait pas d'avoir suivi d'entraînement militaire, mais l'assurance avec laquelle elle serra la garde

l'amena à penser qu'elle n'était pas totalement inexpérimentée.

Amina, le regard étincelant, bondit en avant, avec l'évidente intention de se battre pour de bon.

Adhara esquiva avec aisance, s'étonnant de la fluidité avec laquelle se mouvait son corps. Parades latérales, en haut, en bas, esquives.

Amina ripostait de toutes ses forces, mais bientôt ses mouvements perdirent leur coordination. Elle avait manifestement besoin de se défouler, de donner libre cours à toute la colère et l'agressivité qu'elle retenait en elle, et lorsque Adhara contra son dernier coup et fit voler l'épée de ses mains, elle se mit à crier et à frapper du pied sur le sol. Après quoi, elle s'immobilisa, les poings serrés et la tête basse, pendant que des larmes de rage et de frustration coulaient sur ses joues.

Adhara comprenait. Au-delà de tout ce qui les séparait, au-delà même de son inexpérience du monde, elle comprenait à un niveau profond, viscéral. Elle la laissa pleurer en silence, sans chercher à la consoler ni à la prendre dans ses bras – Amina aurait considéré cela comme un affront.

Lorsqu'elle eut épuisé ses larmes, elle s'essuya rageusement la figure avec le bras et foudroya Adhara du regard.

— Ne dis à personne que j'ai pleuré ! rugit-elle.

La jeune fille lui sourit avec douceur.

— Tu as ma parole.

Elle s'approcha d'elle et lui posa simplement la main sur l'épaule. Amina la regarda avec moins d'hostilité.

— Il y a quelques jours, ton père m'a dit qu'il n'y avait pas de mal à être faible, parfois, ajouta Adhara. Tu n'as pas à avoir honte.

— Mon père..., cracha Amina. Il prononce toujours de belles phrases, et il prétend qu'il est de mon côté, mais...

Adhara attendit qu'elle trouve elle-même les mots.

— Je sais qu'il est sincère, mais ensuite il m'oblige à vivre dans cette prison dorée ! Et il soutient ma mère quand elle me harcèle avec toutes ces stupidités, comme essayer des vêtements... Je ne veux pas mener la même vie qu'elle, je veux quelque chose de différent...

Elle soupira.

— Je suis perpétuellement en colère ! Alors que j'aimerais avoir la paix et faire ce qui me plaît... Ou même seulement avoir quelqu'un près de moi. Mais mon père n'est jamais là, et ma mère ne comprend rien !

Adhara haussa les épaules.

— Si ça peut te rassurer, moi aussi je me sens seule. Parce que je ne sais pas qui je suis, ni d'où je viens, ni même comment j'ai bien pu apprendre à me battre. Et la seule personne qui m'était proche – elle rougit légèrement – semble avoir disparu.

Amina la regarda tristement.

— Je voudrais vraiment que tu sois mon amie.

Une émotion inconnue s'empara d'Adhara. Peut-être était-ce la manière dont Amina avait dit ces mots, ou son regard, mais pour la première fois il lui sembla avoir trouvé une petite place dans ce monde hostile. Elle était l'ancre, instable et minuscule, de cette petite fille. Elle serra les doigts sur son épaule.

— Alors nous serons amies, tu verras.

Au cours de cette même semaine, Amhal se consacra entièrement à ses obligations d'apprenti chevalier. Entraînements le matin, tours de ronde ou de garde l'après-midi, soupers à l'Académie le soir. Il avait besoin de retrouver Mira. Durant les quelques jours où il avait été livré à lui-même, il

avait mesuré à quel point il se sentait perdu sans lui. Dès que son ombre s'éloignait, la rage enfouie au fond de lui revenait, avec sa horde de fantômes du passé. La combattre lui semblait impossible, et tout glissait dans le chaos. Malgré son zèle et ses efforts incessants, il n'était pas encore chevalier. Le serait-il un jour ?

Adhara et les aventures qu'ils avaient vécues ensemble furent bientôt reléguées au second plan. La routine de la vie militaire reprit le dessus, et il oublia de lui rendre visite.

Puis il éprouva l'envie de la revoir. Il se sentit également honteux de ne pas l'avoir aidée comme il le lui avait promis et il se rendit aussitôt chez Mira pour lui demander la permission de dîner dehors.

Son maître lui adressa un clin d'œil.

— Un rendez-vous galant ?

Amhal devint écarlate.

— Je vais seulement voir une amie.

Il la trouva penchée sur le parapet du jardin, songeuse, et il ne put s'empêcher de penser qu'elle l'attendait. En un éclair, il comprit à quel point elle avait dû se sentir seule et abandonnée dans ce palais inconnu.

Ils se tinrent un moment l'un en face de l'autre, incapables de prononcer un mot.

C'est elle qui rompit le silence.

— Je suis contente que tu sois venu.

Amhal s'assit et l'observa longuement. Il y avait une lumière différente dans ses yeux. Il lui sourit.

— Comment ça va ?

Adhara regarda ses mains, marquées par les punitions qu'il s'infligeait chaque fois qu'il estimait avoir fait une erreur. Gêné, le jeune homme les croisa.

— Tu continues à te faire mal ?

— Non, ce n'est rien ; juste l'entraînement.

— Ça aussi ?

Elle effleura du doigt une cicatrice rougeâtre, encore humide de sang à peine coagulé.

Il tressaillit.

— Oui.

— Qu'est-ce que tu as fait, cette fois ?

Amhal ne chercha pas à se dérober. Ses yeux errèrent dans le vague quelques secondes, puis ils se replongèrent dans les siens.

— Toujours la même histoire. Je me suis laissé emporter, comme d'habitude. J'ai cherché querelle à quelqu'un et alors... alors, je me suis entraîné encore plus.

Adhara le considéra avec un mélange de reproche et de peine. Personne ne le regardait ainsi à l'Académie, pas même Mira, qui, quand il voyait ses mains blessées, piquait une colère et lui ordonnait d'arrêter. Et ce regard, très doux, promettait une paix qu'Amhal ne connaissait pas.

— Ce n'est pas en te meurtrissant que tu régleras tes problèmes.

— Je ne connais pas d'autre solution.

— Tu n'as qu'à venir me voir quand tu n'y arrives plus, quand tu as besoin d'aide.

Le jeune homme lui étreignit les mains.

— Tu as changé, Adhara, tu as mûri. Mais maintenant, raconte-moi. Comment s'est passée cette semaine ?

Ils discutèrent toute la soirée. Adhara lui expliqua la tâche que lui avait confiée Néor et lui décrivit

le caractère d'Amina, sa solitude, qu'elle comprenait si bien.

Amhal baissa les yeux.

— Je suis désolé de t'avoir abandonnée.

Adhara se contenta de hausser les épaules. La colère des derniers jours s'était évanouie.

— L'important, c'est que dorénavant tu me rendes visite de temps en temps.

Le jeune homme lui serra encore une fois les mains.

— Je viendrai, c'est juré.

Il prit une profonde inspiration.

— Tu sais, ce n'est pas que je ne voulais pas venir. Des événements graves se sont produits.

La conversation prit un cours nettement moins agréable. Amhal lui apprit que l'Académie avait été mise en alerte. Le village frappé par la maladie qu'ils avaient traversé n'était malheureusement pas un cas isolé. On n'avait guère d'informations précises, mais, à en croire la rumeur, le sud de la Terre de l'Eau était en proie à ce mal inconnu.

— Il semble que ce soit une maladie beaucoup plus meurtrière que la fièvre rouge. Les morts se comptent déjà par centaines.

Cela ne s'arrêtait pas là. Salazar avait été mise en quarantaine, ainsi que plusieurs autres villages situés près du Saar. Le long du fleuve, certains villages de la Terre des Roches étaient eux aussi infectés. Mais c'était sur la Terre de l'Eau que la situation était la plus dramatique.

— Pourtant, jusqu'à présent, aucune nymphe n'a été contaminée.

Comme ils l'avaient supposé depuis cette terrible soirée, le Mal semblait épargner ceux qui avaient du sang de nymphe dans les veines.

— Cela complique encore la situation. Alors que les rapports entre humains et nymphes n'ont jamais été très bons, beaucoup pensent à présent que les nymphes ourdissent un complot pour reprendre possession de la Terre de l'Eau. Ce qui est absurde, puisqu'on a repéré des cas sur d'autres Terres... Mais la tension est à son comble, on est au bord de la guerre civile.

Des villages étaient isolés et, dans le Sud, les vivres commençaient à manquer. C'est pourquoi de nombreux chevaliers avaient été envoyés dans cette région. D'autres avaient reçu la mission de faire respecter la quarantaine dans les zones concernées.

— Et toi ? murmura Adhara.

— Je reste.

La jeune fille poussa un soupir de soulagement.

— Mira continue à diriger l'entraînement des gardes du palais, mais comme il manque beaucoup de chevaliers, il a aussi été chargé de l'ordre public à Makrat. Je l'assiste.

Il prit un air songeur.

— J'ai l'impression d'être revenu au début de mon apprentissage : j'use mes semelles du matin au soir sur les pavés de cette maudite ville à faire la chasse aux voleurs et à calmer les rixes. Ça n'a rien de chevaleresque !

Ils rirent de bon cœur, sans réussir à évacuer la tension qui était palpable entre eux.

— Que se passe-t-il, au juste ? demanda Adhara à brûle-pourpoint.

— Quelque chose de grave, j'en ai peur, répondit Amhal. Mais nous faisons tout pour nous défendre, ajouta-t-il d'un ton assuré. Et tu verras, nous réussirons.

Et Adhara le crut.

Elle l'accompagna jusqu'aux grandes grilles qui séparaient le palais de la ville.

— Alors bonne nuit, et ne m'oublie pas, à l'avenir, dit-elle, un sourire aux lèvres.

— Je ne t'ai jamais oubliée, répondit gravement Amhal. Je pense à toi à chaque pas que je fais à

Makrat. Parce que je ne t'ai pas encore rendu ce qui t'appartient.

Pour la première fois, Adhara songea à son passé comme à un fait insignifiant. Le présent, cette soirée avec Amhal, son nouveau travail au palais... tout était si intense, si réel... Que pouvait-il y avoir d'aussi tangible dans son vécu d'avant ? D'ailleurs, c'était un peu comme si elle avait troqué son passé contre ce présent. N'était-ce pas justement parce qu'elle avait perdu la mémoire qu'elle avait rencontré Amhal ? Et, à la réflexion, c'était un prix qu'elle payait volontiers.

— Je me démène pour t'obtenir un rendez-vous avec la Suprême Officiante, mais ce n'est pas facile. C'est quelqu'un d'important...

— Promets-moi seulement d'essayer de garder un peu de temps pour moi.

— Je viendrai tous les soirs.

— Amhal ! Ne prends pas d'engagement que tu ne pourras pas tenir.

— Ce n'est pas un engagement. C'est une promesse.

Ils restèrent quelques instants silencieux, puis Adhara se haussa sur la pointe des pieds et lui donna un baiser sur la joue. Sa barbe lui chatouilla les lèvres, mais elle sentit dessous la douceur de sa peau. Elle n'avait jamais embrassé personne, elle perçut une étrange vibration.

— À bientôt, alors, dit-elle.

Et sans lui laisser le temps de répondre, elle se faufila jusqu'à la porte de l'étage des domestiques.

Après le long tête-à-tête avec Adhara, et ce baiser qu'elle lui avait donné, Amhal était un peu étourdi, et la sensation ne lui déplaisait pas.

Il s'endormit en proie à une douce agitation, et son esprit se mit à errer dans des rêves étranges et confus. Des souvenirs du passé se mêlaient à des images paradoxales de son présent, et il sentait son corps se retourner dans son lit, incapable de trouver le repos.

Puis il apparut. L'homme sans visage vêtu de noir, avec son épée étincelante et son manteau qui flottait au vent. Il était debout devant lui, et tous deux se trouvaient dans un désert battu par de violentes rafales. Des tourbillons de sable où brillaient des paillettes de cristal noir s'élevaient autour d'eux.

— La dernière fois, c'était ici, dit l'homme.

— Qui es-tu ? demanda Amhal.

L'autre ignora sa question.

— Et c'est ici que nous reprendrons. Cela arrivera vite, très vite, et je t'apporterai ce salut que tu cherches depuis si longtemps.

— Qui es-tu ? hurla Amhal.

Son apparition continuait à l'inquiéter tout en le rassurant. Il avait envie de lui faire confiance.

Pour la première fois, il distingua son sourire, à la fois franc et cruel.

— Tu le sauras bientôt.

La vision se dissipa d'un coup, laissant Amhal dans une obscurité totale. Il eut l'impression de tomber et cria de toute la force de ses poumons.

Il se réveilla, tremblant, un cri mourant sur les lèvres. Dehors, la lune avait déjà accompli une partie de son trajet dans le ciel. Il avait dû dormir quelques heures.

L'agréable excitation qu'il avait ressentie après la soirée avec Adhara s'était évanouie. De nouveau seul et perdu, il se passa la main sur le front.

L'homme en noir arriva le lendemain matin. Une chaleur étouffante accablait Makrat, le soleil incendiait toits et coupoles, cognant sur les murs des palais et sur le dos des passants.

Il s'arrêta devant les hautes grilles du palais et se présenta au garde de service. Il avait donné son vrai nom, mais le soldat resta sans réaction.

« Il est trop jeune pour savoir. »

— Annonce-moi tout de même à Sa Majesté, je suis sûr qu'il me recevra, ajouta San avec un sourire.

LE HÉROS

Learco parcourut le couloir le cœur battant. Cinquante ans s'étaient écoulés depuis l'affrontement au cours duquel il avait mis un terme aux agissements de la Guilde des Assassins et de son père Dohor. C'était sur le champ de bataille noyé de poussière, au milieu des ruines du temple et des cendres des brasiers allumés par les dragons qu'il l'avait vu pour la dernière fois.

Ido le lui avait confié avant de mourir.

« Mets l'enfant à l'abri. »

C'étaient les derniers mots qu'il lui avait entendu prononcer.

En se concentrant, Learco pouvait encore sentir l'épaule menue de San sous sa main. À l'époque, le garçon n'avait que douze ans.

Il l'avait bien mis en lieu sûr, mais ensuite il avait volé à la rescousse de Doubhée. À ce moment-là, la sauver était tout ce qui comptait pour lui.

Lorsqu'ils avaient fouillé les ruines, San n'y était plus. Le corps d'Ido était étendu par terre, mais l'épée qu'il avait utilisée pour son ultime bataille, l'épée de cristal noir de Nihal, avait disparu. Ainsi que son dragon.

Au début, Doubhée et lui l'avaient cherché. Learco se sentait coupable : ce garçon lui avait été confié et il avait promis de prendre soin de lui. Puis il y avait eu tant de problèmes à régler, le Monde Émergé à réorganiser. Peu à peu, il avait dû renoncer à retrouver sa trace. Mais cet enfant était resté le plus grand remords de sa vie.

Et voilà qu'il se présentait à la porte du palais comme si de rien n'était après tant d'années.

Le roi se mit à courir, sous le regard scandalisé de ses serviteurs et de ses courtisans. Il ne pouvait pas attendre. Il devait voir cet homme au plus vite, et le punir s'il s'agissait d'un imposteur.

Il ouvrit la porte et pénétra dans la vaste antichambre, décorée de fresques représentant les héros du Monde Émergé.

L'homme se tenait debout au milieu de la pièce. Grand, entièrement vêtu de noir, son manteau et ses bottes couverts de poussière comme après une longue route. À son flanc, une épée de cristal noir, ornée d'une perle blanche – la tête d'un dragon sculptée sur la poignée – et la garde en forme d'ailes de dragon. Learco se sentit suffoquer. C'était l'épée de Nihal.

L'homme se retourna. Learco observa ses oreilles légèrement en pointe, ses cheveux grisonnants mais de ce bleu si particulier. Et puis ses yeux : des yeux violets de demi-elfe, ceux de sa grand-mère et de son père.

— C'est toi..., murmura le vieil homme.

San lui sourit.

— Je vois que tu ne t'es pas ménagé pendant mon absence.

Learco le serra fougusement contre lui en réprimant un sanglot.

— C'est bien toi...

Ils parlèrent d'abord seul à seul, en essayant de retrouver le fil de la discussion interrompue tant d'années plus tôt.

— Je t’ai cherché longtemps, tu sais. Les dernières paroles d’Ido me tourmentaient sans trêve, je savais qu’il était de mon devoir de veiller sur toi, mais la guerre, mon mariage, et ce satané monde qui refuse obstinément de rester en paix…

San leva une main gantée de noir.

— Ne te blâme pas. Tu as fait ton possible, et, de toute façon, je n’avais aucune envie qu’on me retrouve.

Learco n’arrêtait pas de le regarder. Il avait l’air incroyablement juvénile, sans doute grâce au sang de demi-elfe qui coulait dans ses veines. À peine quelques rides autour de la bouche et des yeux. Son corps, sec et souple, était celui d’un guerrier, mais on devinait encore dans son visage les traits de l’enfant qu’il avait été. Comme si quelque chose en lui n’avait jamais grandi. Il était beau, oui, Learco ne pouvait pas s’empêcher de le penser, et il en était aussi fier que si cet homme avait été son fils.

— Mais où t’étais-tu caché ? J’ai envoyé des hommes partout à ta recherche.

San haussa les épaules.

— J’avais besoin de solitude pour réfléchir à la mort d’Ido, et à mes erreurs.

Ido.

— Tu n’es responsable de rien, dit Learco avec conviction. Tu étais un enfant, et tu te comportais comme tel.

Une étincelle de colère s’alluma dans les yeux de San.

— Je n’aurais jamais dû aller affronter la secte au temple. Certes, j’étais puissant. J’aurais cependant dû comprendre que je ne l’étais pas assez pour anéantir des centaines d’hommes par la seule force de ma magie.

Learco lui posa la main sur l’épaule.

— Ce n’était pas ta faute, répéta-t-il.

San s’abîma dans ses souvenirs, les yeux fixés sur ses mains.

— J’ai voyagé longtemps, reprit-il enfin, d’abord dans le Monde Émergé, puis au-delà, de l’autre côté du fleuve. J’ai retrouvé la maison de mon grand-père et je me suis consacré à l’étude. Ces cinquante ans ont été des années d’errance.

Il sourit d’un air las.

— Et toi ? Tout le monde évoque tes hauts faits.

— Doubhée et moi avons dédié notre vie à la Terre du Soleil et au Monde Émergé. La paix y règne enfin, et je m’emploie désormais à ce que cela continue après ma mort. Je te présenterai mon fils.

— On t’appelle « le Juste », tu es au courant ?

— On exagère, répliqua le roi, gêné.

— Tu as réellement bâti un nouveau monde.

Learco se leva.

— Il est temps que les autres te voient aussi. Pardonne-moi si j’ai préféré te rencontrer en tête à tête ; il fallait que je m’assure que c’était bien toi.

— Je comprends, dit San en souriant.

D’un geste, il saisit la garde de son épée et la tendit vers la lumière.

— Néanmoins, je suppose que ceci suffirait à te convaincre, sans parler de ça, ajouta-t-il en indiquant ses yeux et ses oreilles.

Learco rit et lui donna une tape sur l’épaule. Des épaules robustes de combattant.

— Je vais de ce pas faire appeler ma famille, mais sortons d’abord d’ici. Tu mérites d’être accueilli avec tous les honneurs, dans une salle digne de célébrer ton retour, dit-il en se dirigeant vers la porte.

San s’attarda pour regarder les tapisseries : la destruction du temple, la Bête aux prises avec les Assassins, le triomphe de Nihal sur le Tyran.

Et puis, dans un coin, un dragon d’un rouge resplendissant. Il s’approcha, passa un doigt sur

l'étoffe. Ido. Sa barbe drue de gnome, son corps trapu et vigoureux, la fureur peinte dans ses yeux. Il était immense, puissant, magnifique. Dans ses mains, l'épée qu'il serrait lui-même dans les siennes.

Il caressa lentement les traits de son visage, fasciné. Son maître.

— San, tu viens ? Ce palais est un vrai labyrinthe, tu ne trouveras jamais ton chemin seul.

L'homme ferma les yeux, ravalant ses larmes.

Puis il se retourna.

— Me voilà.

Il était prêt.

Amina et Adhara étaient dans la salle d'étude, comme tous les matins, lorsque la porte s'ouvrit à l'improviste. Le précepteur et ses deux élèves sursautèrent.

— On ne frappe plus ? s'étrangla l'homme en ôtant ses lunettes.

Une servante essoufflée se tenait sur le seuil. Elle se hâta de faire la révérence.

— Pardonnez-moi, mais... ordre du roi.

Puis elle se tourna vers Amina.

— Sa Majesté veut vous voir immédiatement.

La princesse regarda le précepteur.

— Si le roi le demande, vous devez y aller, déclara-t-il.

— Alors j'emène Adhara, répliqua Amina d'un ton sans appel.

Elles traversèrent les couloirs à toute allure.

— On peut savoir ce qui se passe ? marmonna la princesse, qui avait du mal à suivre la servante.

— Une chose extraordinaire, répondit celle-ci, sans donner de détails.

Adhara les suivait, perplexe.

La servante s'arrêta devant une grande porte.

— Entrez, dit-elle avec une énième révérence.

Amina poussa elle-même la porte, et une immense salle aux murs couverts de miroirs se dressa devant elles. De hautes fenêtres s'ouvraient sur le jardin, diffusant dans la pièce la forte lumière de midi.

Ils étaient tous là : Learco et Doubhée, Néor, Féa et Kalth. Et un homme qu'Adhara n'avait jamais vu, un homme entièrement vêtu de noir. Il avait des traits particuliers, qui le rendaient différent, comme s'il appartenait à une autre race. Tout le monde semblait content, ému.

— Approchez, dit Néor.

Adhara percevait l'inquiétude d'Amina ; d'ailleurs, elle-même était perplexe. Elle regarda mieux l'inconnu et remarqua un détail qui lui avait échappé : il avait les cheveux bleus.

« Un demi-elfe », lui dit sa voix intérieure.

Elles entrèrent lentement, tandis que l'homme les étudiait attentivement.

— Amina, j'ai l'honneur de te présenter quelqu'un dont tu as beaucoup entendu parler au cours de tes études : le célèbre San, qui nous revient après une trop longue absence.

Les yeux de la princesse se dilatèrent et le choc la cloua sur place.

L'homme en noir avança de quelques pas et lui sourit.

— C'est un plaisir de te rencontrer.

Puis il considéra Adhara. Son regard violet la scruta avec insistance, comme s'il fouillait à l'intérieur d'elle, à la recherche de ses émotions les plus intimes. La jeune fille capta l'immense puissance qui émanait de lui, sans toutefois en trouver la source.

— Et voici Adhara, la dame de compagnie de ma petite-fille, dit Learco.

San inclina légèrement la tête en souriant. Adhara se demanda qui il pouvait bien être, et ce qui le rendait si troublant.

Après quoi, San fut submergé par les manifestations d'affection du reste de la famille. Amina le contemplait avec adoration, sidérée à l'idée d'être à côté d'un tel personnage mais incapable de dire un mot.

Lorsque les deux filles se retirèrent, la princesse, encore tout excitée, expliqua à Adhara qui était cet homme et pourquoi son arrivée était saluée avec tant d'enthousiasme.

— Il a connu Ido, tu te rends compte ? Et il a combattu pour le salut du Monde Émergé ! C'est un héros ! s'exclama la petite fille, le rouge aux joues.

Adhara songea à l'étrange impression qu'elle avait ressentie en le regardant. Il ne s'agissait pas seulement de son passé héroïque ou de sa force physique. Il y avait quelque chose de fascinant en lui. Et qui lui fit penser à Amhal.

La nouvelle se répandit rapidement au palais, et de là se propagea comme une traînée de poudre à travers la ville, jusqu'à être sur toutes les lèvres. San, le héros, l'enfant qui avait pris part au dernier grand conflit qui avait secoué le Monde Émergé, était de retour.

Pendant un moment, on oublia tout, et Néor, Doubhée et Learco eux-mêmes s'autorisèrent à ne pas penser à la maladie ni à aucune des questions qui les avaient occupés les derniers temps. L'heure était à la fête.

Doubhée souriait sans raison, Néor regardait le nouveau venu avec un mélange d'admiration et d'envie, quant au jeune Kalth, il était littéralement sous le charme. La Suprême Officiante vint même en personne au palais pour le saluer.

Adhara assista à leurs retrouvailles. Elle vit la vieille femme serrer San avec effusion, et même verser quelques larmes sur son épaule. Lui aussi semblait ému.

— J'aurais dû rester auprès de toi..., dit Theana.

— Tu as toujours été dans mes pensées, répondit simplement San.

Très vite, le nombre de personnes désireuses de rencontrer le héros devint incontrôlable, et l'on décida d'organiser une fête publique.

Entre tous, Learco était celui qui avait éprouvé le plus de joie à retrouver cet homme. C'est pourquoi il fut aussi celui qui s'impliqua le plus dans l'organisation des festivités. Il décida de décerner à San le titre de chevalier du Dragon honoraire. D'après ses dires, il avait vécu toute sa vie en symbiose avec Oarf, le dragon de Nihal, qui avait aussi partagé son errance. Jusqu'à ce que le dragon finisse par mourir de vieillesse, après quoi San s'était lié à un nouvel animal, un dragon dépourvu de pattes avant appartenant à la race des vouivres, qui prospérait au-delà du Saar, dans le sud des Terres Inconnues.

Si Adhara ne mesurait pas tout à fait la portée de l'événement, elle comprenait qu'on s'apprêtait à attribuer un incroyable honneur à cet homme, un honneur que personne avant lui n'avait jamais reçu dans le Monde Émergé.

La cérémonie eut lieu sous un soleil de plomb, dans l'arène couverte de l'Académie. Y assistèrent presque tous les Chevaliers, chacun avec son dragon, ainsi que tous les apprentis et les élèves. Amhal avait pris place près de Mira. Adhara avait préféré rester à l'écart, au milieu de la foule, malgré les prières d'Amina.

L'interminable cérémonie avait débuté par le discours du Général Suprême de l'Académie, un homme chauve et bedonnant qui avait rappelé à tous les circonstances de la bataille dont San avait été témoin enfant. Ensuite, le roi lui-même avait expliqué avec émotion le lien qui l'unissait au nouveau

Chevalier du Dragon.

Enfin était venu le tour de San, qui, jusque-là, avait tout écouté en silence, monté sur sa vouivre. L'animal, qui tenait à la fois du dragon et du serpent, inquiétait confusément Adhara. Il y avait quelque chose de malveillant dans son museau aplati, dans son long corps visqueux sur lequel se greffaient des ailes disproportionnées.

San était descendu de sa monture et avait pris la parole.

— Je reviens sur cette terre après de longues années d'exil volontaire. J'ai quitté le Monde Émergé pour me laver de mes fautes et renaître. Pendant tout ce temps, j'ai voyagé en vain à la recherche d'un lieu où me reposer. Eh bien, ce lieu est ici : cette terre qui m'a engendré, pour laquelle ma grand-mère a combattu et mon maître donné sa vie. Je l'ai quittée blessée, en ruine, et je la retrouve prospère et en paix. Je la vois aujourd'hui comme je l'ai toujours rêvée : une terre illuminée de soleil, pleine de vie, où trouver enfin la tranquillité. Pour ce monde, je suis désormais prêt à me battre jusqu'à mon dernier souffle. Et si faible et éprouvé que puisse être ce poing, je consacrerai la force qu'il lui reste à défendre ce qu'a construit l'homme qui m'a sauvé la vie. Au Monde Émergé, longue vie et prospérité !

La foule explosa en un cri de joie, et Adhara se sentit gagnée par l'excitation générale. Elle battit elle aussi des mains avec vigueur et sourit au ciel d'azur.

Après la cérémonie, un somptueux banquet fut servi au palais. Des tables croulant sous les boissons et les victuailles furent dressées dans le jardin pour la population, tandis qu'à l'intérieur se déroulait le déjeuner réservé aux personnalités officielles : la famille royale et sa suite, entourées de la plupart des généraux de l'Académie. San fut installé à la table des souverains, mais il ne dédaigna pas de se rapprocher des autres convives répartis dans les salles adjacentes. Il se comportait en invité exemplaire, discutant aimablement avec tous et ne rechignant pas à répondre cent fois aux mêmes questions. Courtisans, ministres, et nobles de toute extraction se laissèrent envoûter par l'homme et ses histoires. Pour chacun, San avait une anecdote, un récit, voire un banal compliment.

Assis à la table de Mira, Amhal le suivait des yeux pendant qu'il se déplaçait avec aisance au milieu des centaines d'invités. À l'instar des habitants du Monde Émergé, il avait toujours considéré San comme un personnage légendaire, qui sortait brusquement des livres d'histoire pour se montrer à la foule de ses adorateurs.

Pourtant, outre la fascination qu'exerçait sur lui l'aura de héros qui planait autour de San, quelque chose en lui attirait Amhal, au point de l'empêcher de détacher les yeux de sa silhouette sombre. Lorsqu'il le trouva brusquement devant lui, il ne put s'empêcher de sursauter.

— Vous devez être Mira ? dit San à son maître avec un sourire.

Ce dernier répondit sur un ton tout aussi cordial.

— Heureux d'apprendre que vous me connaissez.

— L'un des plus brillants chevaliers du Dragon de l'Académie, chargé de la sécurité de la famille royale, mais aussi plusieurs fois l'artisan de la paix entre nymphes et humains de la Terre de l'Eau... Comment ne pas avoir entendu parler de vous ?

— Je crois que l'on ne tardera pas à vous confier des responsabilités du même ordre, dans votre nouvelle vie au sein du Monde Émergé.

— Il semblerait en effet que l'on envisage de me confier la sécurité de la ville. Un travail de gardien, en quelque sorte.

— Il ne s'agit pas moins d'une tâche très importante...

San l'interrompit d'un geste de la main.

— Ne vous méprenez pas. Je suis très honoré de mes nouvelles fonctions. Du reste, tout le monde

sait que maintenir la paix est bien plus épuisant et complexe que gagner une guerre, et c'est évidemment bien loin d'être une occupation dégradante. J'ai juré de protéger le Monde Émergé, et veiller sur Makrat me semble un excellent début, vous ne trouvez pas ?

Mira leva sa coupe.

— Comment vous contredire ?

San trinqua avec lui, et les deux hommes avalèrent une longue gorgée de vin. Mira posa ensuite la main sur l'épaule de son apprenti.

— Peut-être, en revanche, n'avez-vous pas encore entendu parler de ce jeune homme, mais ce sera sûrement le cas dans l'avenir : mon élève, Amhal.

Le jeune homme rougit violemment. Depuis le retour de San, il n'avait cessé de désirer cette rencontre, tout en la redoutant.

— Au contraire, s'exclama San en le regardant fixement, on dit déjà beaucoup de bien de lui ! Un jeune homme prometteur, à ce qu'il paraît...

Amhal baissa les yeux.

— On est trop bon pour moi.

— Lorsque les gens parlent en bien de quelqu'un, en général, c'est en connaissance de cause, répliqua San avec un clin d'œil en portant sa coupe à ses lèvres.

Comme tous les militaires, Amhal avait le respect de la hiérarchie, et il avait tendance à éprouver une admiration spontanée envers ses supérieurs ; mais cette admiration ne frisait jamais la vénération fanatique que d'autres cadets pouvaient vouer à certains chevaliers prestigieux. Cet homme au contraire le fascinait profondément, et cela le mettait en difficulté. Il ne parvint pas à articuler un mot de plus, et San passa à la table suivante, le sourire aux lèvres.

— Tu n'as pas de raison d'être aussi timide, lui dit aussitôt son maître.

— Pardonnez-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris, répondit Amhal, qui avala une gorgée de vin.

— Je ne suis pas en train de te réprimander. J'ai seulement trouvé ton attitude... cocasse, rien de plus, ajouta Mira en riant.

Les plats se succédèrent, le vin coula à flots et les langues se délièrent tandis que le soleil déclinait à l'horizon. Les invités commencèrent à se retirer vers la fin de l'après-midi et, le soir venu, on n'en voyait plus que quelques-uns errer dans le jardin, en proie aux vapeurs de l'alcool.

Amhal se dirigea lui aussi vers la sortie. Adhara avait disparu depuis déjà un long moment, probablement pour s'occuper d'Amina, et il avait guetté en vain son retour. Quant à Mira, il avait été appelé pour une réunion improvisée, et le jeune garçon était resté seul à sa table. Las d'attendre, il avait décidé qu'il était temps de rentrer à l'Académie.

Il le croisa devant les grilles du palais, enveloppé dans son manteau noir, l'arme de Nihal pendue à son flanc.

— Regardez qui est là ! dit San avec un sourire.

Amhal se raidit et fit une rapide révérence.

— Tu t'en vas ?

— Oui, mon Seigneur. En théorie, les apprentis sont soumis au couvre-feu, même si je ne crois pas que quelqu'un trouverait quoi que ce soit à redire si je rentrais plus tard ce soir.

— Ça t'ennuie si je t'accompagne ? C'est la première fois que je séjourne à l'Académie, et j'aurais bien besoin que quelqu'un m'y guide, sans quoi je risque fort de ne pas trouver ma chambre !

— Bien sûr, mon Seigneur.

Ils marchèrent dans les rues désertes de Makrat écrasées par la chaleur suffocante de cette nuit d'été. Amhal cherchait désespérément quoi dire à son supérieur, qui était aussi un héros...

Ce fut San qui rompit la glace.

— Parle-moi un peu de toi : qu'est-ce que tu fais à l'Académie ?

Amhal lui raconta les premières missions que Mira lui avait confiées, et son travail de garde personnel du roi au palais.

— Et depuis quand es-tu apprenti ?

— Deux ans.

— C'est assez long...

— C'est le temps dont j'ai besoin. Je ne me sens pas encore l'âme d'un chevalier.

— Tu sais, ce que tu sens compte moins que ton niveau de préparation. Ce que je veux dire, c'est que l'on n'est pas toujours bon juge de soi-même. En tout cas, si ton apprentissage s'était bien passé, tu devrais déjà avoir été ordonné chevalier.

Amhal eut un pincement au cœur.

— Peut-être ne suis-je pas à la hauteur..., murmura-t-il entre ses dents.

San éclata d'un rire sonore.

— Pourquoi manques-tu tellement de confiance en toi ? D'ordinaire, les chevaliers sont plutôt réputés pour leur fanfaronnerie ! Non, je me disais que ta formation a peut-être eu quelque lacune, quelque manque...

— Mira est un excellent maître.

— Je le sais, se dépêcha d'ajouter San. Mais parfois un seul maître ne suffit pas... On peut aussi apprendre de plusieurs personnes.

Tout en parlant, ils étaient arrivés devant l'Académie. On reconnut San immédiatement et on le traita avec tous les honneurs dus à son rang. L'un des officiers de garde s'offrit de l'escorter jusqu'à sa chambre.

— Ce n'est pas la peine, répondit-il. Amhal est avec moi.

Et il lui tapa familièrement sur l'épaule.

— Tu aimerais t'entraîner avec moi de temps en temps ? demanda-t-il brusquement, tandis qu'ils parcouraient les couloirs déserts.

— Bien sûr !

La réponse était sortie de ses lèvres si spontanément qu'Ahmal rougit.

San le rassura d'un sourire.

— Ce n'est pas que je veuille te voler à ton maître, comprends-moi bien. C'est seulement pour s'amuser un peu...

— Oui, d'accord.

Amhal s'arrêta devant une porte.

— C'est ici.

— Parfait. À bientôt, dit San.

Amhal le salua et rebroussa chemin. Arrivé au bout du couloir, il se retourna et regarda San se démener avec la serrure. C'est alors que la lumière se fit dans son esprit, et il se traita d'imbécile pour ne pas y avoir pensé avant : l'homme sans visage de ses rêves. Il était habillé exactement comme lui, et il avait la même épée.

Il s'immobilisa, foudroyé par cette révélation. San disparut derrière la porte et le couloir fut de nouveau désert.

La fascination que cet homme exerçait sur lui, l'admiration qu'il éprouvait à son égard étaient les mêmes que celles qu'il ressentait dans son rêve. Peut-être s'agissait-il d'une prémonition ?

— Qu'est-ce que tu fais planté là ?

Amhal se retourna. C'était Mira.

— Rien, je... j'allais me coucher.

— Demain à huit heures précises dans l'arène !

Amhal acquiesça d'un signe et se dirigea vers sa chambre. Ce n'étaient que des rêves. Et de simples coïncidences. Il n'y avait rien à comprendre.

Mais cette nuit-là, son sommeil fut encore très agité.

NOUVEAUX RAPPORTS

L'excitation suscitée par le retour de San finit elle aussi peu à peu par retomber. Chacun retourna à ses occupations et la vie reprit son cours habituel.

Comme toujours, le rythme des journées d'Adhara était soutenu. Mais la nouveauté, c'était qu'Amhal venait souvent la retrouver le soir. Il prenait congé de Mira après le dîner pour se promener avec elle dans le jardin. C'était un moment qu'Adhara attendait fébrilement.

Tout compte fait, son rôle de dame de compagnie lui plaisait. Même si Amina pouvait se montrer tyrannique et capricieuse, son comportement trahissait une souffrance dans laquelle elle se reconnaissait. C'est pour cette raison qu'elles étaient bien ensemble ; elles s'insufflaient mutuellement de la force.

Et puis s'occuper de la petite princesse la faisait se sentir plus responsable. Son horizon s'était élargi : elle n'avait plus à se soucier que d'elle-même et de son moi incertain et fragile, une autre personne avait besoin d'elle et comptait sur son aide. Et aider quelqu'un revenait à s'aider soi-même, c'est ce qu'Adhara comprit petit à petit. Ainsi l'angoisse que lui causait son passé perdu se délaya dans la douceur de la nouvelle vie qu'elle était en train de se construire.

C'est le soir, en parlant avec Amhal, qu'elle prenait conscience de tout cela. C'était lui qui donnait consistance à ses découvertes et qui lui permettait – simplement en l'écoutant – de mettre de l'ordre dans ses pensées et ses sentiments.

De son côté, le jeune homme lui racontait ses missions et ses rencontres avec San. Le héros du moment semblait l'avoir pris en sympathie.

— Il coordonne la sécurité en ville, mais il lui arrive d'avoir un peu de temps libre, et il ne lui déplaît pas de le passer avec moi.

— Et que faites-vous ? demanda Adhara un soir, alors qu'un vent frais redonnait vie à Makrat après la longue prostration d'un été trop chaud.

— On s'entraîne. On croise le fer. C'est un bretteur extraordinaire, il utilise des techniques que je ne connaissais pas. Et puis, il me conseille des lectures... C'est un homme hors du commun, tu sais.

Adhara en était convaincue, elle le sentait dans le fond de son âme. Puis, changeant de sujet, elle lui parla de ses recherches, toujours infructueuses.

— Peut-être que la Suprême Officiante saura quelque chose sur ces fameux Veilleurs, dit Amhal. Elle est très occupée, c'est pourquoi je n'ai toujours pas réussi à obtenir un rendez-vous. C'est tout de même la plus haute autorité religieuse de ce pays.

Ils bavardèrent encore de choses futiles, mais dont l'écho descendait doucement de leurs oreilles à leur âme. La lune parcourut son arc dans le ciel, et l'heure de se séparer arriva.

Amhal se campa devant elle pour lui donner un baiser sur le front, comme il le faisait chaque soir.

Adhara s'approcha de lui. Cette nuit-là, une flamme singulière brûlait dans son cœur. Tout naturellement, elle se haussa sur la pointe des pieds. Un instinct secret guidait ses gestes, comme si le chemin était déjà tracé, et que ne pas le suivre était impossible.

Les lèvres d'Amhal s'offrirent aux siennes, d'abord figées par la stupeur. Puis, au bout de quelques secondes, il les retrouva et l'embrassa pour de bon. Adhara ne pensa à rien, seulement à la chaleur qui se répandait en elle, à la torpeur qui engourdissait peu à peu ses membres. Elle comprit tout à coup

le lien qui l'unissait à lui, ce lien qui les avait rapprochés dès le début. Le désir l'embrasa, et elle serra les bras autour de ses hanches, puis glissa les doigts le long de son dos, effleurant les contours à peine visibles de ses muscles.

Ce fut lui qui s'éloigna le premier. Il y avait une étrange langueur dans ses yeux, et aussi quelque chose qu'Adhara ne réussit pas à déchiffrer.

— À demain, jeta-t-il, et il s'enfuit dans la nuit, la laissant seule devant les grilles.

Le lendemain matin, Amina ne se présenta pas au rendez-vous habituel. Adhara dut passer le palais au crible, une horde de serviteurs affolés sur ses talons, et Féa au bord de la crise de nerfs.

Elle n'était pas dans sa chambre, ni dans le jardin ni dans la maison dans l'arbre. Ils la trouvèrent finalement au milieu de l'une des fontaines du palais, une canne à pêche à la main, vêtue d'une de ses robes de gala et plongée jusqu'à la taille dans l'eau stagnante.

En la voyant, Féa manqua s'évanouir.

— Pourquoi ne m'as-tu pas attendue dans ta chambre ? demanda Adhara en s'approchant d'elle. Ou pourquoi est-ce que tu ne m'as pas emmenée avec toi dans cette nouvelle... aventure ?

Elle lui adressa un sourire complice. Elle était heureuse. Après la belle soirée qu'elle avait passée, elle se sentait merveilleusement bien.

— Je ne suis pas obligée de te rendre compte de mes faits et gestes, répliqua sèchement Amina.

Tout le reste de la journée, la fillette fut intraitable. Le soir venu, elle ne salua même pas Adhara.

Pendant le dîner, Adhara s'interrogea. Qu'avait-elle fait ? Elle avait encore un peu de difficulté à déchiffrer les comportements de ses semblables, et celui d'Amina lui semblait cette fois totalement incompréhensible. Elle pensait pourtant que, depuis l'après-midi où elle l'avait vue pleurer, les choses s'étaient aplanies entre elles. Et au contraire...

Elle décida de contre-attaquer.

À la nuit tombée, elle se faufila à l'étage des nobles. Quelques gardes y patrouillaient encore, car à cette période le roi et son fils travaillaient souvent tard. Elle s'amusa à se glisser d'un couloir à l'autre sur la pointe des pieds, en se plaquant contre les murs et en respirant le plus doucement possible, à l'affût d'éventuels bruits de pas.

« On dirait que je suis née pour ça », pensa-t-elle.

Elle entra dans la chambre sans frapper.

Amina était assise près de la fenêtre, un livre à la main et les genoux ramenés contre la poitrine. Elle ne s'aperçut de sa présence que lorsque Adhara referma la porte.

— Qui est là ? piailla-t-elle en sautant sur ses pieds.

Adhara posa l'index sur ses lèvres.

— Moi ! chuchota-t-elle.

Le regard d'Amina, d'abord inquiet, se fit hostile.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Adhara s'assit près de la fenêtre. Amina devait aller au lit deux heures après le coucher du soleil, et Féa n'admettait pas qu'elle désobéisse. Elle en était donc réduite à s'installer sous la fenêtre, les nuits de clair de lune, pour lire.

— Pourquoi es-tu en colère contre moi ?

Amina resta debout.

— Moi ? Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Ce matin, tu m'as faussé compagnie et ce soir tu es partie sans même un au revoir.

— Je ne pense pas à toi toute la journée, figure-toi.

— Tu devrais, répliqua Adhara. Nous sommes amies, tu te souviens ?

Amina soupira bruyamment.

— Tu parles d'une amie ! Tu me caches des choses.

— Quoi, par exemple ? Tout ce dont je me souviens depuis mon réveil dans le pré, je te l'ai déjà raconté.

La petite fille crispa les doigts sur la couverture de son livre.

— Je t'ai vue, hier soir !

Adhara tressaillit. Hier soir. Le souvenir des lèvres d'Amhal lui envahit l'esprit.

— Tu es restée dehors toute la soirée. Et tu as vu *l'autre*.

Adhara rougit violemment.

— Tu as d'autres amis et tu ne me le dis même pas, ajouta Amina sur un ton coupant.

— Non, lui... je..., bredouilla Adhara.

Elle ne comprenait pas pourquoi elle avait tant de mal à s'expliquer. Tout était pourtant clair et limpide.

« Elle est peut-être amoureuse de lui ? » songea-t-elle.

— C'est le garçon qui m'a sauvée, dit-elle enfin.

— Et tu cours le voir dès que tu as une minute ! C'était lui que tu attendais tous les soirs, sur le balcon du palais.

— Tu m'espionnes ou quoi ?

Cette fois, ce fut le tour d'Amina de rougir.

— Tu y es tout le temps, difficile de ne pas te voir...

— Tu te souviens que, quand je me suis fait attaquer à Salazar, un soldat m'a secourue ?

Amina acquiesça de mauvaise grâce.

— Eh bien, c'était lui. Il s'appelle Amhal, je te l'ai peut-être déjà dit...

Amina serra son livre contre elle.

— Quand deux personnes sont amies, elles restent toujours ensemble. Il n'y a pas de place pour les étrangers entre elles.

— Mais lui, c'est différent, je...

« Je l'aime », finit pour elle sa voix intérieure.

— La vérité, c'est que tu te moques bien d'être mon amie ! C'est mon père qui t'y oblige. Eh bien, retourne avec l'autre et fiche-moi la paix ! J'étais beaucoup mieux sans toi ! hurla-t-elle.

Adhara lui fit signe de baisser la voix.

— Et alors ? Mon père et ma mère n'ont qu'à venir, comme ça ils verront que tu viens me déranger la nuit ! répliqua la petite fille.

— Écoute, Amina, toi non plus, tu n'as pas que moi. Tu aimes aussi ton père, n'est-ce pas ?

— Cela n'a aucun rapport !

— Si. Amhal est pour moi comme un père, une mère, un frère tout à la fois. Tu sais pourquoi je m'appelle Adhara ?

La carapace d'Amina commençait à se fissurer. Elle secoua la tête à contrecœur.

— C'est lui qui m'a donné ce nom. Et également la vie, dans un certain sens.

Elle sourit.

— Et ton père ne m'a pas forcée à devenir ton amie. C'est toi qui m'as plu. Toi et moi nous sommes pareilles, je te l'ai déjà dit, nous voyons le monde de la même façon. Tu m'as beaucoup aidée, Amina. J'ai changé depuis que nous nous connaissons, et cela grâce à toi. Nous sommes de véritables amies.

Les lèvres d'Amina tremblaient, et Adhara s'aperçut qu'elle faisait un gros effort pour ne pas pleurer.

— J'ai sommeil, va-t'en, marmonna-t-elle enfin.

— Dis-moi d'abord que nous avons fait la paix.

— Je veux aller me coucher.

Adhara croisa les bras.

— Je ne partirai pas tant que tu ne m’auras pas dit que nous avons fait la paix.

— Oui, bon sang, oui ! s’exclama Amina en levant les yeux au ciel. Et maintenant file ! Si on te trouve ici, bonjour les ennuis !

Adhara sourit et se dirigea vers la porte.

— Lui, c’est autre chose. Et toi et moi sommes amies, murmura-t-elle sur le seuil.

Tandis qu’elle se tournait et se retournait dans son lit, Adhara comprit. C’était exactement ce qui lui était arrivé avec Mira. Elle avait été jalouse de lui, comme à présent Amina était jalouse d’Amhal. Elle avait fini par surmonter ce sentiment quand elle avait eu l’occasion de mieux connaître le maître de son ami. Il en irait sans doute ainsi pour la princesse.

Amhal, sur le point de se coucher, ouvrit sa porte à San.

— Pardonnez-moi, je..., bafouilla-t-il, terriblement embarrassé.

— J’imagine que tu n’as pas envie de t’entraîner ? s’enquit San avec un sourire.

Le jeune homme n’osa pas refuser. Il s’habilla à la hâte, prit son épée et le suivit dans les couloirs déserts de l’Académie.

Depuis le soir où Adhara l’avait embrassé, il était inquiet. Trop absorbé par sa carrière de chevalier, il n’avait jamais vraiment eu affaire à une fille. Bien sûr, cela lui avait plu. Mais le feu qu’il avait senti monter en lui tandis qu’il pressait ses lèvres sur les siennes l’avait effrayé. Parce qu’il ressemblait beaucoup à la rage qu’il ressentait au combat, cette éternelle ennemie aussi incontrôlable que destructrice. Il avait pris la fuite parce qu’il sentait que son désir pour elle était si vif qu’il risquait de lui faire perdre la tête.

Pourtant, il avait l’impression, exaltante et bouleversante à la fois, que la vie cherchait à le bousculer. Depuis qu’il avait rencontré Adhara, les événements s’étaient succédé à un rythme vertigineux. Le temps qu’il avait passé à s’occuper d’elle, les sentiments qui avaient grandi en lui, cette maladie dont personne ne savait rien et enfin le retour de San... Tout lui semblait faire partie d’un même tourbillon qui l’étourdissait.

— En garde ! cria San, et ils commencèrent à se battre.

Heureusement qu’il y avait l’épée. Pendant l’entraînement, tous les soucis s’envolaient, il n’était plus qu’une pure mécanique. L’horizon se dégagait, et Amhal se souvenait pourquoi il avait voulu devenir chevalier.

En outre, pour une raison inconnue, avec San il n’avait jamais peur de perdre le contrôle. C’était comme si une partie de lui avait toujours attendu cet homme, l’avait toujours connu. Parades, attaques, fentes, contres. Encore et encore. Jusqu’à ce qu’il réussisse à mettre San en difficulté. Une vague d’excitation le submergea. C’était la première fois que cela arrivait. Il levait déjà son épée pour la poser sur sa gorge et marquer la fin du duel, lorsque celle-ci se heurta à une barrière argentée. Amhal perçut le bourdonnement caractéristique de la magie et recula de quelques pas.

San sourit.

— Eh bien ? Tout est permis dans un affrontement, non ? Et la magie est une excellente alliée.

Amhal se rappela instantanément l’enfant gisant sur le sol, frappé par le rayon sorti de ses mains, et l’horrible sensation qui l’avait envahi lorsqu’il l’avait cru mort. Mêlée à l’insidieux sentiment de puissance qu’il avait éprouvé.

« Non, non ! »

— Amhal, tout va bien ? demanda San en s’approchant.

— Peut-être... peut-être est-il temps que je retourne me coucher, bredouilla-t-il, déconcerté. L’heure du couvre-feu est passée.

— Tu es avec moi, il n’y a aucun problème.

— Oui, mais... je suis fatigué, ajouta le jeune homme en reculant encore.

San le saisit par le bras, et Amhal reçut une décharge électrique qui le cloua sur place.

— Qu’est-ce que tu as ?

Il lui raconta tout. C’était un épisode de sa vie qu’il n’avait confié qu’à de très rares personnes, et toujours avec beaucoup de honte. Mais, avec San, les mots sortirent facilement. Il lui parla de l’incident avec l’enfant, et de la promesse qu’il s’était faite de ne plus jamais utiliser la magie. Lorsqu’il eut fini, il se sentit libéré d’un grand poids.

San l’écoutait avec bienveillance.

— Alors tu n’as jamais étudié la magie ? demanda-t-il.

— Non ! répondit Amhal, scandalisé.

— Tu aurais dû. C’est arrivé parce que tu étais trop jeune pour contrôler tes pouvoirs. L’étude t’aurait appris à le faire.

Amhal baissa les yeux. Il ne s’agissait pas seulement de cela.

— Oui, mais je... j’ai éprouvé du plaisir à lui faire mal, murmura-t-il.

Il lui sembla entrevoir un sourire de triomphe sur le visage de San, aussi fugace qu’un battement de cils.

— Tu étais un enfant, c’est normal. Amhal, la magie n’est pas une ennemie.

— Je ne sais pas, je...

Il ne voulait pas lui révéler encore cet autre secret, il ne voulait pas lui parler de la rage, de cette soif de mort qu’il sentait dans son cœur et qu’il considérait justement comme sa plus grande ennemie. Mais en face de cet homme, il se sentait transparent.

« Il est comme moi », se répétait-il intérieurement, sans comprendre exactement pourquoi. Et, une nouvelle fois, les mots sortirent de ses lèvres.

San garda le silence quelques instants.

— Tu ne dois pas avoir peur de ces sensations, dit-il enfin.

Amhal sursauta.

— Mais elles sont terribles ! Je suis un chevalier, je ne combats pas pour tuer !

— Et pourtant, tu le fais lorsque tu y es obligé.

San le regarda intensément et Amhal se perdit dans son regard.

— Ce que tu appelles rage est une compagne. C’est simplement le désir de combattre, l’ardeur dont tout chevalier a besoin pour le soutenir dans sa mission.

— Sauf qu’elle me pousse au mal.

— Au mal ? Réfléchis un peu : est-ce mal de tuer deux hommes qui agressaient une fille sans défense ? De tuer un désespéré qui te menaçait de mort ?

Amhal était désappointé. Le discours de San était sensé, et il y avait quelque chose de séduisant dans son interprétation.

— Je...

— Tu es troublé. Parce que tu as de grands pouvoirs. Parce que tu es *différent, spécial*. Et cela t’isole des autres. Crois-moi, je connais cela. Moi aussi j’étais un enfant spécial, et moi aussi je devinais que je possédais un pouvoir immense dont je ne savais que faire. Tu as des dons, Amhal, des dons qu’il faut développer.

Le jeune homme regarda ses mains. Comme il aurait été réconfortant de croire que cette rage qui l’épouvantait n’était en réalité qu’une manifestation de ses pouvoirs ! Qu’il n’y avait rien de mauvais

en lui.

— J'ai des livres, dit San. Des livres de magie. Il faut d'abord que tu t'inities.

— Je ne suis pas sûr de le vouloir.

— Il le faut. Sinon, tu ne te libéreras jamais de l'angoisse qui te ronge. Tu veux être libre ?

— Plus que tout au monde !

— La magie n'est pas mauvaise en soi, poursuivit San. Ce qui est mal, c'est de ne pas la maîtriser, de permettre à ton pouvoir de provoquer des ravages. Si tu apprends à l'utiliser, à le canaliser, il ne t'effraiera plus. Suis-moi. Je vais te donner un livre.

Ils firent demi-tour. Amhal se sentait étrangement léger, serein. La proximité de San lui faisait du bien, son influence lui était salutaire.

Arrivé dans sa chambre, San lui tendit un vieux grimoire poussiéreux.

— Lis-le et dis-moi ce que tu en penses.

Amhal le soupesa, partagé entre l'effroi et la curiosité.

— Que dirais-tu de t'entraîner un peu à la magie le soir ?

— Je...

Ce n'était pas facile de vaincre des années de peur.

— Réfléchis-y, insista San, comme s'il devinait ce qui se passait en lui. Mais ne dis rien à Mira pour l'instant. Tu es *son* élève, il pourrait croire que je cherche à t'éloigner de lui.

— Non, je ne crois pas que mon maître...

— Pour l'instant, répéta San. Seulement pour l'instant.

Amhal retourna dans sa chambre, le lourd volume sous le bras. Il se déshabilla lentement, puis contempla le livre qu'il avait posé sur le lit.

Il le prit dans ses mains, effleura sa couverture. Enfin, il se décida à l'ouvrir.

Doubhée marchait rapidement.

— Nous l'avons mis en sécurité et nous avons appelé trois magiciens.

— Ils ont bien dit que la barrière fonctionnait ?

— Ils nous l'ont assuré à plusieurs reprises. Majesté, je ne l'aurais pas amené ici si je n'avais pas été sûre.

La femme, l'une de ses plus fidèles collaboratrices, la précédait dans le couloir, le pas pressé et les yeux brillants. Doubhée ne partageait pas son exaltation. Elle était inquiète.

Galaga, qui la conduisait maintenant auprès du prisonnier, l'avait réveillée au milieu de la nuit.

— Que se passe-t-il ? avait demandé la reine.

— Nous en avons capturé un. Il est au quartier général.

Doubhée s'était habillée en hâte et l'avait suivie.

— C'est ici, déclara Galaga en s'arrêtant devant une porte.

— Attends-moi dehors, dit Doubhée.

Juste avant d'entrer, elle se retourna et ajouta :

— Tu as fait du bon travail.

Un sourire reconnaissant passa sur le visage de la femme. Elle inclina la tête.

— Merci, Majesté.

Doubhée poussa la porte de la petite cellule. L'une de celles qu'ils utilisaient pour les interrogatoires. Trois hommes se tenaient devant elle : l'un vêtu de l'uniforme des Frères de la Foudre et deux magiciens. Aucun des trois ne bougea.

— Pardonnez-nous de ne pas vous rendre les honneurs qui vous sont dus, Majesté, nous devons maintenir l'enchantement.

Elle leva la main pour signifier qu'elle comprenait parfaitement.

— Il est fiable ?

— Pour le moment, oui. Vous et le reste du palais êtes à l'abri.

Doubhée osa avancer de quelques pas, jusqu'au bord de la barrière dressée par les magiciens. Il était juste derrière.

Sa respiration était saccadée, haletante. Sa peau, blanche et diaphane, était couverte d'un voile de sueur et d'horribles taches noires. Ses ongles étaient rouges de sang. On l'avait dépouillé de son déguisement, et le violet de ses yeux ainsi que le vert vif de ses cheveux étaient clairement visibles. Des oreilles en pointe et un corps mince, filiforme, complétaient le portrait. C'était l'un d'eux.

Ils l'avaient appréhendé dans une ruelle de Makrat, à demi mort. Il n'avait répondu à aucune question.

— Qui es-tu ? demanda la reine.

L'homme lui jeta un regard haineux.

— Cela ne sert à rien de te taire, poursuivit Doubhée. Nous savons déjà beaucoup de choses sur vous.

Le malade fit mine de ne pas avoir compris. Il continua à la regarder avec la même haine implacable.

— Par exemple, nous savons que tu es un elfe. Nous savons qu'il y en a d'autres comme toi dans le Monde Émergé, et nous savons que c'est vous qui portez la maladie.

Toujours le même silence obstiné.

Doubhée insista.

— Tu vas te retrouver entre les mains des prêtres. Ils analyseront chaque centimètre de ta peau, ils sonderont chacune de tes plaies pour comprendre comment guérir ce fléau. Ce ne sera pas agréable.

L'elfe sourit crânement.

— Il n'y a rien de drôle, ajouta Doubhée. Qui t'envoie ? Que voulez-vous ?

— Tu peux même leur ordonner de fouiller mes intestins si ça t'amuse, répliqua l'elfe.

Il parlait avec un fort accent et il prononçait chaque mot avec mépris.

— De toute façon, vous êtes tous condamnés !

— Ça, c'est ce que tu crois. Nous vous avons découverts à temps.

L'elfe ricana.

— Vous êtes des imbéciles. Et des morts en sursis. Vous auriez dû disparaître il y a des siècles. Mais le temps revient sur ses pas.

La reine s'approcha encore un peu plus.

— Qui t'envoie ?

— *Aravahr damer trashera danjy*, répondit l'elfe avec une grimace dédaigneuse, avant de cracher par terre.

Doubhée serra les dents.

— Appelez la Suprême Officiante. Dites-lui que nous avons quelqu'un qui peut lui donner les réponses qu'elle cherche. Et ne laissez pas ce misérable se tuer, c'est clair ? Nous avons besoin de lui vivant.

Elle se tourna pour partir. Avec, dans les oreilles, la dernière phrase de l'elfe.

« Notre temps reviendra bientôt. »

UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE

Néor se massa la base du nez. Son père était assis en face de lui, dans la vaste salle où ils avaient coutume de se réunir une fois par semaine avec leurs ministres. Mais ce jour-là, ils étaient seuls.

— Il n’y en avait qu’un ?

Learco hocha la tête.

— Oui. Ta mère a parlé avec lui hier soir.

— Et que lui a-t-il dit ?

— Rien, évidemment. À part que leur temps reviendrait bientôt. Il le lui a craché au visage en elfique. En ce moment même, nos prêtres l’examinent.

Néor laissa son regard errer par la fenêtre. Le soleil faisait briller les arbres du jardin, agités par une légère brise. L’avant-veille, ils avaient appris qu’un nouveau village avait été contaminé à la frontière de la Terre de la Mer.

— Il faut fermer les frontières, murmura-t-il.

C’était une décision terrible. De nombreux chevaliers du Dragon étaient encore en mission hors de la Terre du Soleil, et cela signifiait qu’ils n’auraient pas le temps de rentrer.

— Et nos hommes ? Cela équivaut à une condamnation à mort.

— De toute façon, ils doivent d’abord terminer leur mission. À leur retour, dans un mois, nous les mettrons en quarantaine. Mais personne ne doit plus passer la frontière sans contrôle.

Learco se leva et se mit à faire les cent pas.

— Nous ne pouvons pas faire une chose pareille à nos hommes.

Néor soupira.

— Ils savaient à quoi ils s’exposaient en partant.

— Mais ils ont leurs familles ici, leurs proches...

— C’est leur devoir.

Learco s’arrêta et fixa intensément son fils.

— Ta logique me glace, parfois.

Néor esquissa un sourire las.

— Je croyais que c’était justement pour ma froide logique que tu m’avais voulu à tes côtés... Si cela ne dépendait que de toi, je serais même déjà roi.

Learco baissa les yeux.

— Nous devons empêcher la contagion, et en même temps tout faire pour trouver un remède. Rassemblons au plus vite prêtres, magiciens et sages. Et en attendant, tâchons d’éviter qu’il y ait d’autres morts.

— Quelques vies sacrifiées pour en sauver un grand nombre...

— Exactement.

Néor pensa à ses soldats, à Garavar qui avait été détaché sur la Terre de l’Eau pour sa première mission, à Nitta qui, lui, y était parti juste avant de prendre sa retraite. Il fronça les sourcils. Combien de vies dépendaient de sa décision ? Et combien de décisions qu’il avait prises par le passé avaient envoyé à la mort les sujets de son père ?

— Et puis il faut fouiller la ville à la recherche de ces gens. Ils sont partout parmi nous.

— Les espions de ta mère s'en occupent déjà.

— Adjoins-leur nos gardes.

Lourde pause.

— Et il faut convoquer un Conseil extraordinaire séance tenante.

— C'est déjà fait, soupira Learco. J'ai dépêché des messagers. Je compte partir d'ici trois jours au plus tard, muni de toutes les informations que nous possédons à propos de cette menace.

Néor sourit tristement. C'était une course contre la montre.

— Qu'allons-nous dire au peuple ? demanda le roi.

— Le minimum indispensable. Inutile de semer la panique. Mais nous enverrons quelques patrouilles de soldats dans les villages pour surveiller la situation.

Les deux hommes restèrent silencieux.

— Comme d'habitude, ton aide m'est indispensable, dit enfin Learco en souriant.

Néor sortit le premier de la salle. Adhara l'attendait dans le couloir. Il y avait quelque chose de différent dans son attitude, plus d'assurance, peut-être. Depuis le matin où il lui avait confié sa fille, il ne l'avait plus revue en privé, et pourtant il savait tout de l'évolution de sa relation avec Amina. Il avait chargé une servante de le tenir informé des moindres détails, et celle-ci lui racontait chaque soir la journée de la princesse. C'était une manière un peu lâche de veiller sur elle, mais il n'en avait pas d'autre. Tout son temps était pris par les conseils, les réunions et les nombreuses obligations de sa charge. Et les rares fois où il arrivait à dîner avec sa famille, l'étiquette rigide imposée par Féa lui interdisait de se rapprocher de sa fille. Il se sentait parfois davantage le père de la multitude des sujets de Learco que d'Amina et de Kalth.

— Tu me cherchais ? demanda-t-il à Adhara avec un sourire.

Elle lui expliqua sa requête en quelques mots, avec une clarté et une maturité qui le confondirent. La première fois qu'il l'avait vue, ce n'était qu'une jeune fille perdue, sans repères ; les quelques semaines passées au palais semblaient l'avoir aidée à affirmer sa personnalité. Et il pensa, avec une pointe d'orgueil, que c'était grâce à Amina.

— Et quand souhaites-tu faire cela ?

— Quand vous voudrez. Juste le temps de tout organiser.

— Féa ne sera sûrement pas d'accord, objecta Néor.

— Personne n'a dit qu'elle devait forcément le savoir, rétorqua Adhara.

Le prince rit de bon cœur.

— Tu m'as convaincu, dit-il. Agis à ta guise. Tu as ma bénédiction !

Adhara lui adressa un franc sourire, et Néor pensa une fois de plus qu'il avait vu juste : Amina et elle étaient faites pour s'entraider.

Adhara fit irruption dans la chambre de la princesse avant le petit déjeuner. Amina était encore au lit, le visage enfoncé dans son oreiller et le corps entortillé dans les draps.

— Réveille-toi ! Aujourd'hui est un grand jour !

Amina se redressa mollement.

— Ah oui, et pourquoi ça ? marmonna-t-elle.

— J'ai une surprise pour toi.

Elle lui fit mettre ses vêtements d'homme, ceux qu'elle portait généralement pendant leurs jeux, et Amina ne cacha pas sa bonne humeur.

— Ça veut dire qu'il n'y a pas de leçons ?

— En tout cas, pas les mêmes que d'habitude.

Adhara jouait délibérément les mystérieuses, et s'amusait à observer les sentiments qui se

succédaient sur le visage de la petite princesse : la curiosité, l'excitation, la joie.

Elle lui fit avaler à la hâte un bol de lait et fourra le reste du déjeuner dans sa besace.

— Nous partons en promenade ?

— Tu verras...

Le rendez-vous avait été fixé près de l'entrée du palais. Lorsqu'elles en approchèrent, le cœur d'Adhara se mit à battre plus vite. Bien sûr, elle avait organisé cette surprise pour Amina, mais elle aussi avait d'excellentes raisons d'apprécier cette journée.

Il les attendait au milieu de l'allée, la garde de son épée pointant entre ses omoplates. Adhara vit Amina se raidir.

— C'est lui ? demanda-t-elle froidement.

Adhara fit signe à Amhal, qui s'avança.

— Amina, je te présente Amhal.

Le jeune apprenti s'inclina, et lui adressa un sourire qu'Adhara jugea irrésistible. Elle se sentit fière de lui.

Amina, elle, resta de glace.

— Je sais qui il est. Il fait partie de la garde personnelle de mon grand-père. Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda-t-elle sans plus de façons.

Amhal ne se troubla pas.

— Rien de particulier. Adhara m'a dit que tu aimais te battre, et j'ai pensé que cela pourrait être intéressant pour toi de passer une journée avec un apprenti chevalier. Nous pourrions par exemple aller nous entraîner à l'épée à l'Académie ce matin, et cet après-midi faire une ronde en ville. Qu'en dis-tu ?

Malgré les efforts que déployait Amina pour réprimer le sourire qui lui montait aux lèvres, Adhara perçut distinctement sa joie et son excitation.

— Si ça me permet de sauter les leçons... commenta-t-elle, feignant l'indifférence.

Amhal regarda Adhara d'un air interrogateur. Elle lui répondit par un clin d'œil. Il passa alors à la seconde partie du plan.

— Si nous voulons faire tout cela, il faut commencer par nous équiper, dit-il, et il montra un paquet qu'il avait jusque-là caché derrière son dos.

Le visage d'Amina s'illumina et elle le lui arracha aussitôt des mains : une épée. C'était une banale arme d'entraînement, que le plus médiocre des armuriers aurait pu forger, mais la petite fille ne la vit pas ainsi.

— Elle est... à moi ?

— Au moins pour aujourd'hui, répondit Amhal. Après, si tu me montres que tu es capable de t'en servir, je te la laisserai peut-être pour toujours.

La petite fille se tourna pour regarder Adhara. Ses yeux brillaient de reconnaissance et d'impatience, et Adhara sut qu'elle avait vu juste. Pour la première fois, elle se sentit vraiment utile et importante.

— On y va, alors ?

La princesse hocha vigoureusement la tête.

Au début, Amina resta sur ses gardes. Elle insista pour ne s'entraîner qu'avec Adhara et évita soigneusement d'approcher Amhal. Celui-ci, chevaleresque, se tint à l'écart, se contentant de faire quelques petites remarques sur les premiers échanges, presque toutes à l'intention d'Adhara.

« Peut-être devrais-tu bouger un peu plus les jambes. » « Là, il aurait mieux valu tenter une fente. »

Ils s'étaient installés dans une salle d'armes désaffectée de l'Académie. Malgré sa poussière et son

désordre, Amina, qui prêtait facilement aux choses une aura de mystère, la trouva fascinante. Amhal et Adhara avaient décidé d'un commun accord de ne pas la mêler aux élèves de l'Académie : cela n'aurait fait que jeter le trouble parmi les recrues et risquer de gâcher le divertissement.

Amina écoutait stoïquement les commentaires d'Amhal, jusqu'à un énième assaut où, face à une Adhara essoufflée et en sueur, elle explosa.

— C'est facile de parler. Mais moi, ce que j'aimerais bien, c'est te voir combattre.

Amhal se leva de son banc et dénoua lentement les liens qui maintenaient son épée sur son dos.

— Je suis prêt, dit-il sur un ton de bravade.

Adhara pensa qu'il était vraiment extraordinaire ; Amina ne cachait pas son antipathie à son égard, et pourtant, il savait faire vibrer la corde sensible pour gagner le cœur de la princesse.

La petite fille baissa son épée.

— Je ne voudrais pas te sembler pédante, mais je mesure la moitié de ta taille et j'utilise une dague. Je n'ai donc aucune chance contre un adversaire qui a une claymore.

Amhal haussa les épaules.

— Adhara, ton poignard, s'il te plaît.

La jeune fille s'approcha et le lui tendit. Il lui confia son épée, et Adhara éprouva une drôle d'impression en l'empoignant. C'était comme toucher une partie de lui.

Elle s'assit dans un coin et regarda le jeune homme passer son poignard d'une main à l'autre, en en soupesant le poids.

— C'est mieux, comme ça ?

Amina sourit d'un air féroce.

— Je crois, et elle bondit en avant comme une furie.

Encore une fois, Amhal fut impeccable. Il combattit avec élégance, et sans paraître retenir ses coups. Et pourtant, il était évident qu'il adaptait ses forces à celles d'Amina. Il se contentait d'esquiver, et ses assauts étaient peu efficaces. Adhara l'observait, captivée. Tout en lui l'attirait. Sa façon de se battre, le jeu de ses muscles, la délicatesse avec laquelle il gérait la rencontre, même l'ombre qui pesait sur lui et qui l'entraînait parfois hors de lui-même. Elle remarqua avec tristesse des marques rouges sur son dos. Encore des punitions qu'il s'était infligées, encore des souffrances qu'elle aurait voulu prendre sur elle.

À la fin d'un échange de coups suffisamment long pour lui donner l'illusion de perdre avec honneur, Amhal plaqua Amina le dos au mur.

— Tu te rends ? lui demanda-t-il en la regardant dans les yeux, comme s'il s'agissait d'un vrai combat.

Amina, haletante, lui adressa un regard fier.

— Seulement parce que tu es un homme et que tu es plus grand que moi, siffla-t-elle entre ses dents.

— Évidemment, convint-il sans la moindre pointe d'ironie, avant de la libérer.

À la fin de la matinée, ils s'accordèrent un peu de détente. Ils s'entraînèrent à la lance, puis dénichèrent une vieille armure cabossée couverte de poussière. Vu ses dimensions, elle devait avoir appartenu à un gnome. Amina voulut tout de suite l'essayer.

Ils la lui enfilèrent non sans mal. Au bout de quelques pas, Amina trébucha et roula à terre avec un terrible vacarme. Adhara accourut, inquiète. Du tas de ferraille sortaient des gémissements étouffés. Mais lorsqu'ils lui enlevèrent son heaume, ils la trouvèrent morte de rire.

— C'est absolument impossible de bouger avec ce truc ! s'exclama-t-elle, une fois calmée.

— Cela nécessite un entraînement particulier, expliqua Amhal, soulagé.

Ils déjeunèrent dans une auberge miteuse, dont le patron avait l'allure d'un forçat. Amina se montra pour le moins enthousiaste et voulut même goûter au cidre.

— Il y a de l'alcool, là-dedans, tu ne devrais pas, tenta de la dissuader Adhara.

— Quoi ? Tu as au maximum cinq ans de plus que moi, et tu en bois sans problème !

Amhal ne l'aida pas vraiment.

— Moi, j'avais neuf ans la première fois que j'en ai bu, déclara-t-il.

Ce fut donc du cidre pour tout le monde.

— Tu n'es pas si méchant, finalement, laissa échapper Amina en jetant un regard en coin à l'apprenti chevalier.

Il répondit par un vague sourire, et Adhara se félicita intérieurement de la réussite de son plan.

L'après-midi fut occupé par la ronde. Amhal n'avait réussi à obtenir une permission que pour la matinée, et il emmena donc Adhara et la petite fille avec lui dans son tour habituel de la ville. Il savait que c'était contraire au règlement, mais il se fiait à l'instinct d'Adhara et à ses talents de combattante.

Amina, folle d'excitation, n'arrêtait pas de jouer avec la garde de son épée.

— Je dois admettre que je me suis peut-être trompée sur ton compte, dit-elle à Adhara tandis qu'ils parcouraient les rues très animées du centre. J'ai été injuste en t'accusant de ne pas vouloir être mon amie.

Adhara ne put réprimer un sourire.

— Je te l'avais dit.

— En effet... Mon père affirme cependant qu'il ne suffit pas de dire quelque chose, il faut aussi le prouver, et toi... eh bien, aujourd'hui, tu m'as montré que tu aimais t'amuser avec moi.

— C'était mon intention.

— En plus d'être avec ton cher Amhal.

Adhara devint cramoisie.

— Qu'est-ce que tu racontes ? bredouilla-t-elle en jetant un regard inquiet au garçon qui marchait juste devant elles.

— N'aie crainte, il n'a rien entendu, la rassura Amina en baissant la voix. Tu as bon goût, il est franchement mignon.

Adhara eut des vapeurs.

— Je voulais seulement que tu le connaisses mieux et que tu comprennes qu'il n'était pas ton ennemi...

— Bien sûr, bien sûr... Moi aussi, j'ai le béguin pour un soldat de la garde. Imagine, on aime aussi le même genre de garçons ! ajouta Amina avec un regard malicieux.

Soudain, Amhal s'élança sans dire un mot. Sous le coup de la surprise, les deux filles restèrent un instant immobiles, puis Adhara réagit. Elle saisit sa compagne par le poignet, la serra contre elle et posa la main sur son poignard, prête à toute éventualité.

La foule s'ouvrit devant eux, tandis que le bruit d'un affrontement montait d'une ruelle adjacente.

— Je veux aller voir ! s'exclama Amina.

Adhara se jeta comme un éclair derrière elle, son arme à la main, et la rattrapa de justesse à l'entrée de la ruelle. Quelques brasses plus loin brillait l'éclat d'une lame.

Amhal se battait avec son élégance et sa force habituelles. Son épée tournoyait rapidement dans l'air, traçant autour de lui des figures sinueuses. Son adversaire, un voleur de bas étage armé d'une épée à moitié rouillée, ne résista que le temps de quelques parades, après quoi son arme vola et tomba sur les pavés.

C'est alors qu'Adhara la vit. Le monde parut s'arrêter, l'air se glaça. Et la rage meurtrière, contre laquelle Amhal luttait jour après jour, dont il essayait de triompher par la douleur et l'exercice physique exténuant, s'empara de lui. Adhara lut dans ses yeux le désir féroce d'aller au bout du geste

ample de son bras, de terminer son cercle sur le cou de son adversaire, de faire couler son sang goutte à goutte. Mais il ne le fit pas. Il bloqua son épée et la posa sur la poitrine du voleur.

— Je t'arrête, murmura-t-il d'une voix rauque.

Adhara se remit à respirer normalement.

— Aïe ! Tu me fais mal ! piailla Amina.

Sans s'en apercevoir, la jeune fille lui broyait les épaules.

— Désolée, j'ai eu peur que tu... balbutia-t-elle en la relâchant.

Pendant ce temps, Amhal avait attaché les poignets du voleur.

— Tu as vu ça ? s'exclama Amina en se tournant vers son amie. On n'apercevait presque pas son épée ! Et comment il l'a désarmé !

Adhara hocha la tête, l'esprit ailleurs. Elle observa Amhal et, lorsqu'il releva enfin les yeux sur elle, elle lui adressa un regard plein d'admiration. Il avait gagné.

Amina renâcla pour rentrer au palais. Quand elle découvrit son père qui l'attendait devant les grilles, elle se fit une raison.

— Peut-être qu'il vaut mieux ne pas parler du voleur à ta mère, d'accord ? lui suggéra Adhara, légèrement inquiète.

Amina lui adressa un clin d'œil, puis lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa sur la joue.

— Merci, murmura-t-elle avant de courir vers le prince.

Adhara put ainsi se remettre de la fatigue de cette éprouvante journée aux côtés d'Amhal. Ils passèrent la soirée à l'Académie.

— Tu as été parfait, lui dit-elle.

— En tout cas, je ne m'imaginai pas que ça se passerait aussi bien ! Je n'ai jamais eu affaire à des enfants, et c'est un miracle que je m'en sois sorti avec la princesse...

— Je ne faisais pas référence à cela.

Elle posa la main sur la sienne.

— Je pensais au voleur.

Les yeux d'Amhal s'assombrirent.

— C'était une victoire momentanée.

— Mais c'est tout de même une victoire. Tu devrais penser à des moments comme celui-ci quand tu te punis pour tes erreurs.

Le jeune homme préféra changer de sujet.

— Tu sais, je continue à m'entraîner avec San. Il m'a enseigné pas mal de choses.

Adhara sourit.

— Il t'aide ?

— Je crois, oui.

Ni l'un ni l'autre n'avait osé reparler du baiser qu'ils avaient échangé. Le lendemain, ils s'étaient tous deux comportés comme si de rien n'était, puis ils s'étaient concentrés sur les préparatifs de la journée qui venait de s'écouler. Adhara se demandait si ce n'avait pas été qu'un instant d'égarement : splendide, mais seulement dû à un élan passager. Elle songea à aborder le sujet et y renonça par manque de courage.

Ils discutèrent donc de tout et de rien le reste de la soirée, après quoi, Amhal la reconduisit jusqu'à la porte de l'Académie. Il ne pouvait pas aller plus loin.

— Désolé de te laisser rentrer seule, je suis privé de sortie ce soir.

Adhara écarta son manteau et lui montra son poignard.

— Je sais comment me défendre, dit-elle avec un sourire.

— Ah ! J'allais oublier, ajouta Amhal en se tapant sur le front. J'ai obtenu une audience de la Suprême Officiante. Dans une semaine, j'irai lui expliquer la situation, et ensuite ce sera elle qui me dira quand elle pourra te recevoir.

Curieusement, Adhara songea que cela n'avait plus beaucoup d'importance. Elle avait maintenant un présent plein de surprises, un présent dans lequel Amhal l'embrassait et passait de délicieuses soirées à ses côtés.

Le jeune homme lui serra les mains, et ils restèrent quelques instants indécis. Puis, le cœur battant, Adhara l'enlaça. Elle avait compris qu'embrasser était plus facile que parler.

La bouche du jeune homme s'entrouvrit doucement. Ses mains descendirent le long de ses hanches et les étreignirent avec fougue, jusqu'à lui faire presque mal. Adhara sentit son corps se coller au sien, ses dents mordiller ses lèvres. Lorsqu'il lui empoigna un sein, elle eut peur, une peur irrationnelle, de ces mains, de cette passion qui avait quelque chose de violent.

Amhal s'écarta d'un coup, haletant. Il la regarda, atterré, et dans ses yeux Adhara vit la même rage que le jour où ils s'étaient rencontrés.

— Pardon, je...

— Non, c'est moi qui..., essaya-t-elle de répliquer, en s'approchant à nouveau.

Mais Amhal fit un pas en arrière, terrorisé.

— Bonne nuit, murmura-t-il, et il s'enfuit en courant.

Il trouva San qui l'attendait devant sa chambre, comme presque tous les soirs depuis qu'ils avaient commencé à s'entraîner.

Amhal était hors de lui. Il sentait encore la chair d'Adhara sous ses doigts, et ce désir fou de l'agripper, de la mordre, de la déchirer. Le vague pressentiment qui l'avait saisi la première fois qu'il l'avait embrassée avait débouché sur quelque chose d'affreusement tangible. La rage qui se déchaînait en lui ne se cantonnait plus au champ de bataille. C'était une présence obsessionnelle, qui dévorait lentement des pans de sa vie, qui s'insinuait dans ses affections les plus intimes, empoisonnait jusqu'à ses sentiments les plus purs.

San remarqua son trouble.

— Quelque chose ne va pas ?

Amhal secoua la tête, histoire de chasser l'horrible sensation.

— Vous me cherchiez ? Je prends mon épée et je reviens.

Voilà ce dont il avait besoin. Noyer sa rage dans le combat. Parce que, quand il était avec San, rien ne lui faisait peur, ses plus terribles pulsions elles-mêmes s'apaisaient, trouvaient presque un sens. Même avec Mira il ne lui était jamais rien arrivé de pareil. San avait le pouvoir de le calmer.

Il jeta un regard au livre de magie. La première fois qu'il l'avait lu, il avait eu peur.

— Il parle des Formules Interdites, avait-il dit, quand San lui avait demandé ce qu'il en pensait.

— Bien sûr, avait tranquillement répondu San.

Amhal avait été déconcerté par sa réaction.

— La Magie Interdite est au service du mal !

— La Magie Interdite est une arme dont chacun dispose à sa façon. Mais un magicien complet doit la connaître.

San lui avait ensuite fait une convaincante apologie des Formules Interdites. Amhal percevait vaguement quelque chose d'obscur et d'erroné dans ses enseignements, dans sa manière de voir la magie, et pourtant ses thèses étaient séduisantes.

Dès lors, il considéra San avec un mélange d'admiration et de méfiance. Il était comme cette rage qui croissait dans sa poitrine : maléfique, mais aussi envoûtante, irrésistible. De la même façon, San

était quelqu'un à qui il ne pouvait pas dire non, quelqu'un dont il avait peur mais qu'il sentait devoir suivre.

Il réapparut, son épée à la main.

— Allons-y, dit-il, au bord du désespoir.

Dans la pénombre du couloir, le sourire de San brilla d'un éclat machiavélique.

LE TEMPLE

Mira et San ne se fréquentaient pas beaucoup. Ils constituaient en quelque sorte des éléments séparés de la vie d'Amhal. Mira était le maître qui l'initiait le jour aux arts de la chevalerie, qui lui apprenait à réprimer ses pulsions et lui faisait entrevoir un monde solaire, dans lequel l'horreur n'avait pas sa place.

San, au contraire, incarnait la face sombre, l'obscurité. C'était le maître occulte qui lui parlait d'un monde où les nuances entre le bien et le mal étaient beaucoup plus subtiles ; un lieu où sa rage elle-même avait sa raison d'être.

Lorsque les deux hommes se rencontraient, ils discutaient amicalement. Mais ils ne se connaissaient pas. Et Mira ignorait tous de l'entraînement nocturne de son élève.

— Je te trouve fatigué, disait-il à Amhal pendant ses leçons.

— Tu dors mal ces temps-ci, répondait le jeune homme.

Mais quand Mira le félicitait de l'amélioration de ses réflexes ou de quelque nouvelle parade, il se sentait fier. Et il se convainquait que son maître ne trouverait rien à redire à ses séances avec San, même s'il n'avait pas encore trouvé le courage de lui en toucher mot.

Il s'étonna donc lorsque Mira le convoqua un matin dans son bureau.

— Le Conseil extraordinaire va se réunir. Nous devons partir sur-le-champ.

Amhal hochait la tête. Il était prêt.

— Non, toi tu ne viens pas.

— Maître ! s'insurgeait le jeune homme.

— La situation en ville est préoccupante, expliqua Mira. Cette maladie semble désormais à nos portes, nous devons être très vigilants. C'est pourquoi il a été décidé qu'une partie des troupes resteraient ici. Learco se déplacera avec une escorte réduite.

— Maître, je préférerais tout de même vous accompagner...

— Tu as fait des progrès, l'interrompit Mira, beaucoup de progrès. Je ne puis autoriser cet attachement excessif que tu me témoignes. Tu es prêt à prendre ton envol, et cela signifie que tu dois commencer à te débrouiller seul. C'est pourquoi tu resteras ici.

L'orgueil et la peur se mêlaient dans la poitrine d'Amhal.

— Et, de toute façon, San te tiendra à l'œil.

Amhal ne sut pas quoi dire. C'était la première fois que Mira et San agissaient de concert. Les deux mondes entre lesquels il était suspendu depuis des semaines finissaient par se rencontrer.

— C'est lui qui vous a demandé de me laisser ici ?

Mira le regarda, étonné.

— Et pourquoi l'aurait-il fait ? Non, non. Le roi a ordonné que certains de nos hommes restent ici. San en fait partie, et j'ai pensé à toi. D'ailleurs, il me semble que tu l'admires beaucoup, et que lui-même te considère comme un élément prometteur. C'est pourquoi je l'ai prié de veiller sur toi.

Il lui donna une tape sur l'épaule.

— Tu es fort, Amhal, plus que tu ne le crois, et bientôt tu seras chevalier. Vois cela comme une de tes dernières épreuves.

Quelque chose s'agita dans l'âme du jeune garçon, et il sentit sa gorge se nouer.

— J’essaierai de ne pas vous décevoir, dit-il en tentant de maîtriser le tremblement dans sa voix.

Du haut des remparts, Amhal regarda son maître s’éloigner sur son dragon en compagnie des chevaliers qui escortaient Learco.

Debout près de lui, San observait la scène d’un air grave. Puis, il se tourna vers lui.

— Bon, eh bien, on dirait que nous aurons un peu plus de temps pour nous entraîner, ces jours-ci.

Amhal sourit, mais il était inquiet.

Les nouvelles de la maladie ne filtraient guère à la Cour. Adhara n’en captait que de rares échos : un malade à la frontière de la Terre de la Mer, peut-être un cas suspect sur la Terre du Soleil. Mais l’atmosphère était tendue, et l’imminence d’une tragédie pesait sur la ville.

Pendant quelque temps, son esprit avait été complètement absorbé par sa nouvelle vie. Elle en avait même interrompu ses recherches à la bibliothèque. Avec Amina, les choses avançaient bien. Elle était devenue plus calme, plus réfléchie, moins capricieuse. Elle lui témoignait de nombreuses marques d’affection, et Adhara elle-même s’était beaucoup attachée à elle.

Ce qui l’inquiétait, en revanche, c’était sa relation avec Amhal. Que se passait-il exactement entre eux ? Depuis cette dernière soirée, il avait littéralement disparu. Elle ne savait pas quoi penser. Elle sentait encore avec un mélange de peur et d’excitation sa main sur son sein. Oui, sa rage s’était insinuée entre eux, mais peut-être l’amour était-il aussi violence, désir impétueux ?

En tout cas, Amhal ne se montrait plus. Il s’était contenté de lui envoyer un billet laconique : « Je suis très occupé. Je viendrai dès que possible. À bientôt. »

Adhara n’avait pas eu d’autre choix que de ronger son frein, d’espérer qu’Amhal revienne, que la vie reprenne son cours habituel. Parce que c’était ainsi qu’elle abordait sa nouvelle vie : en se laissant tranquillement porter par le courant, en attendant que le destin travaille pour elle. Et, jusque-là, la méthode avait porté ses fruits.

Amhal finit en effet par revenir. Adhara le découvrit un soir debout à l’entrée du jardin, enveloppé dans son manteau. Elle se précipita vers lui, folle de joie.

— Je ne reste pas, déclara-t-il aussitôt, presque sans la saluer.

— Ah ! répondit Adhara en s’arrêtant à quelques pas de lui.

Un court silence s’installa entre eux.

— Je voulais te dire que je m’entraîne beaucoup, s’excusa le jeune garçon ; mais, je ne t’oublie pas, ajouta-t-il avec un sourire gêné.

Ils parlaient à trois mètres de distance, comme s’ils craignaient de s’effleurer.

Le jeune homme lui annonça qu’il avait vu la Suprême Officiante et qu’il avait réussi à lui obtenir une audience.

— Demain après-midi, précisa-t-il.

Et il lui expliqua où se trouvait le temple et comment se présenter à l’entrée.

Adhara aurait dû lui marquer de la gratitude. Elle en était incapable. L’époque où elle attendait son aide pour retrouver son passé était déjà loin, à présent c’était autre chose qu’elle désirait de lui.

— Tu ne viens pas avec moi ? lui demanda-t-elle.

— Non. Je suis de garde.

Il dut percevoir sa déception, car il se dépêcha de dire :

— Je viendrai te voir demain soir pour savoir comment ça s’est passé. Promis !

— Amhal, qu'est-ce qu'il y a ? demanda brusquement Adhara. Je ne te vois plus, tu es devenu distant, et...

« Et nos baisers ? » aurait-elle voulu ajouter.

Les mots ne franchirent pas ses lèvres.

Amhal fit un pas en arrière.

— Je te le répète, je suis très pris par l'entraînement, ces jours-ci. Mais je t'assure que nous nous verrons demain, et peut-être qu'alors tu sauras qui tu es !

Adhara trouva quelque chose de forcé dans le sourire qu'il lui adressa avant de s'éloigner.

Le lendemain, elle se faufila dans les rues de Makrat en essayant de suivre les indications qu'on lui avait données. Après les longs jours passés dans l'atmosphère ouatée du palais, l'agitation de la ville l'effrayait. Tout le monde la regardait d'un air soupçonneux, et elle se demanda si la maladie n'avait pas déjà commencé à moissonner ses victimes grâce à la peur. Elle accéléra le pas et arriva enfin devant le temple.

C'était un immense édifice circulaire en marbre blanc, coiffé d'une vaste coupole de verre. On y accédait par une imposante porte voûtée, surmontée d'une rosace. C'était le début de l'après-midi, et le soleil nimbait l'édifice d'une éblouissante lumière blanche.

Adhara se sentit soudain aussi petite qu'une fourmi, et elle eut peur d'être écrasée par le gigantesque temple. Son intuition lui souffla de s'en aller. Puis elle pensa à Amhal, et au mal qu'il s'était donné pour lui permettre de rencontrer la Suprême Officiante.

L'intérieur du temple était désert. Au centre, un autel surélevé, que dominait une gigantesque statue du dieu. Tout autour, des bancs disposés en demi-cercle. Les vitraux multicolores de la rosace projetaient sur le dallage l'image de l'homme de la statue, entouré d'une multitude de fidèles. Les murs latéraux étaient percés de hautes et étroites fenêtres, elles aussi ornées de vitraux. Sous cette multitude de mouchetures colorées, on distinguait à peine les motifs géométriques de la mosaïque qui pavait le sol. Adhara avança lentement dans cette immensité, les yeux fixés sur la coupole de verre dans laquelle des morceaux de cristal noir représentaient des figures abstraites.

— Approche, Son Excellence t'attend.

La voix provenait de quelque part sur sa gauche. Adhara se retourna et remarqua une jeune fille vêtue d'une longue tunique bleue sans manches. Elle avança vers elle. La fille souriait et, lorsqu'elle fut assez près, elle s'inclina.

— Mon nom est Dalia, Sœur de la Foudre. Sois la bienvenue.

Adhara inclina à peine la tête, et Dalia lui fit signe de la suivre.

Elle la conduisit derrière l'autel, jusqu'à une porte basse qui ouvrait sur un couloir carrelé de marbre.

— C'est un véritable honneur que Son Excellence te reçoive en audience privée. En général, elle n'accepte pas les visites de ce genre, mais elle dit s'intéresser vivement à toi.

Adhara ne répliqua mot. Quelle raison pouvait bien avoir quelqu'un de si important de s'intéresser à elle ?

Elles arrivèrent dans une petite salle austère. Dalia s'agenouilla en entrant, et Adhara se dépêcha de l'imiter. Il n'y avait que deux chaises dans la pièce, et l'une d'elles était occupée par une vieille femme au corps épais et à la mine grave.

— Laisse-nous seules, ordonna-t-elle à la jeune sœur.

Dalia s'éclipsa sans un bruit et referma la porte sur elle.

Toujours agenouillée sur le sol, Adhara leva légèrement les yeux vers la Suprême Officiante. Elle avait eu l'occasion de la voir parfois au palais, et elle avait été frappée par son air las. À présent,

lourdement abandonnée sur son siège, elle donnait aussi une impression de fragilité qu'Adhara trouva émouvante. Tant de pouvoir et de responsabilités, sur des épaules si éprouvées, si fragiles.

— Relève-toi.

Elle avait une voix rauque, mais empreinte d'une grande autorité. Adhara obéit et resta debout au milieu de la pièce, mal à l'aise.

Theana détailla la jeune fille. Des cheveux noirs et lisses, parsemés d'insolites mèches bleues.

« Il y a du sang de demi-elfe en elle », pensa-t-elle.

Des yeux de couleurs différentes.

« Sans doute l'effet de quelque sortilège. »

Son corps était menu, voire maigre, et sa posture trahissait son embarras.

La vieille femme sourit.

— Assieds-toi, tu n'as aucune raison de rester plantée là.

Adhara s'installa sur la chaise près d'elle. Theana perçut immédiatement l'étrange énergie qui émanait d'elle. Elle décida de la faire parler.

— Ton ami m'a déjà vaguement raconté ton histoire, toutefois j'aimerais l'entendre de ta bouche.

Adhara se mit à parler d'une voix tremblante. Elle lui raconta son réveil dans le pré, et son désarroi quand elle avait constaté son amnésie... Theana cessa presque tout de suite de l'écouter. Peu importait son histoire. Ce qui l'intéressait, c'était cette aura énigmatique qui l'entourait. Elle ferma les yeux, se concentra. À l'évidence, on lui avait imposé des sceaux magiques. De la Magie Interdite, sans aucun doute, mais de quel enchantement s'agissait-il ? Plus étonnant, derrière cette aura maléfique qu'elle dégageait, il y avait quelque chose de pur, de sain et de puissant.

— Tu connais la magie ?

Adhara s'interrompit au milieu de sa phrase, bouche bée.

— Oui, je crois que oui, je la perçois et je la reconnais, cependant je ne l'ai jamais utilisée.

— Viens ici.

La jeune fille se plaça debout devant elle, et Theana lui prit le poignet. Ce fut comme recevoir une forte décharge électrique. Suivie d'une paix intense, merveilleuse. Mais il y avait quelque chose de terrible et de factice dans cette sensation. Theana lutta quelques secondes pour libérer ses doigts et s'affaissa sur sa chaise, à bout de forces.

« Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cette fille ? » songea la vieille femme.

Elle cligna une ou deux fois les paupières pour recouvrer sa lucidité, puis elle la regarda.

— Quelqu'un a utilisé la magie sur toi, dit-elle. On t'a imposé des sceaux puissants, des enchantements qui ne peuvent être rompus que par celui qui les a créés, ou par des magiciens très doués. Mais je ne peux pas te dire avec certitude de quelle sorte de sceaux il s'agit.

Adhara hocha la tête.

— Un de vos frères qui m'a examinée sur la Terre de l'Eau me l'a déjà dit. Vous croyez que ce sont ces... sceaux qui m'ont fait perdre la mémoire ?

Theana haussa les épaules.

Elle avait toujours eu la capacité de ressentir la force magique avec acuité, mais son don s'arrêtait là. Elle n'était pas capable d'expliquer d'où venait cette force, ni d'en comprendre le sens. C'était sa limite de magicienne.

— Pourriez-vous me rendre mes souvenirs ? demanda Adhara, la voix vibrante d'espoir.

— Peut-être.

Theana se leva péniblement et ordonna à Adhara de se rasseoir. Elle devait essayer. Parce que la clé de tout se trouvait peut-être justement là, dans les souvenirs de cette fille. Et parce qu'une crainte

obscur venait de s'emparer de son cœur, une sensation qui lui rappelait confusément l'heure la plus sombre du culte de Thenaar, au temps de la Guilde des Assassins.

Elle se dirigea vers une armoire et sortit le nécessaire : des herbes, des poudres, un récipient. Elle tira ensuite un rameau du fagot de bouleau pendu près de la fenêtre et commença à prier en silence. Tout en préparant la mixture, elle percevait la perplexité et l'inquiétude d'Adhara. Mais elle ne cessa de prier que lorsqu'elle sentit la force du dieu l'envahir. Tout était prêt.

— Je vais tenter d'explorer tes souvenirs. Laisse-toi aller, ne résiste pas. Tu me fais confiance ?

— Oui.

L'espace d'un instant, Theana eut l'intuition qu'un lien profond l'unissait à cette jeune fille, en rapport avec Thenaar ; puis l'impression disparut aussi rapidement qu'elle était venue.

— Tends ton bras droit.

Theana entonna la formule rituelle, une lente litanie hypnotique. Elle plongea ensuite le rameau dans la mixture et, avec sa pointe, elle commença à tracer des dessins sur la peau d'Adhara. Elle partit de son poignet, diaphane, et suivit le tracé bleuâtre de ses veines jusqu'au coude, et puis plus haut, jusqu'à l'épaule. Ensuite, elle y inscrivit des figures. Et, ce faisant, son esprit s'ouvrait à celui de la jeune fille.

Elle passa à l'autre bras, renforçant le lien mystique qu'elle était en train de nouer avec elle. Lorsqu'elle arriva au dernier motif, sur l'épaule gauche, elle émit une note aiguë et vibrante. Le monde disparut de l'horizon de ses perceptions, et il n'y eut plus que l'esprit d'Adhara. Un lieu dense d'impressions nettes, de perceptions violentes, remontant toutes au passé le plus immédiat. Theana, si elle ne voyait pas clairement ces souvenirs, percevait les sensations qui y étaient liées. Elle plongea plus loin encore dans sa conscience. Jusqu'à une étendue blanche et sans limites, un désert dépourvu de sentiments et de mémoire. Comme l'esprit d'un nouveau-né.

« Est-il possible qu'elle soit vraiment née là, dans ce pré ? »

Puis une vague de haine profonde et de douleur, de douleur intense, terrible. Du sang, de la peur, du désespoir. Et un cri incessant, monstrueux. Theana se sentit aspirée et perdit pied, submergée par une peur mystérieuse.

Lorsqu'elle revint à elle, elle était allongée sur le sol, le visage soucieux d'Adhara au-dessus d'elle.

— Vous êtes sûre que ça va ?

La vieille femme se redressa lentement, la fixant avec un regard apeuré.

— Oui, dit-elle au bout de quelques secondes. Oui, je vais bien.

Elle aperçut Dalia près d'elle.

— Je vous ai entendue crier et j'ai accouru.

— Je vous jure que je n'ai rien fait ! répéta Adhara.

Theana sentit le bras de Dalia lui ceindre les épaules, la soulever.

— Tout va bien, ce n'est pas ta faute, dit-elle.

Elle marqua une légère pause et ajouta :

— Je suis désolée, ma magie n'a pas fonctionné.

La jeune fille ouvrit de grands yeux. Après quelques secondes de silence stupéfait, elle trouva le courage de parler.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que je n'ai rien trouvé à faire remonter à la surface.

— Mais...

Il y avait de la déception dans ses yeux, une pointe de colère, peut-être.

— Je ne comprends pas... Pourquoi avez-vous hurlé ?

— À cause du vide que j'ai vu dans tes souvenirs. Je suis désolée. Je ne peux rien faire de plus pour toi.

Adhara, agenouillée, continuait à la fixer d'un air bouleversé.

Dalia appuya Theana au dossier de sa chaise, puis saisit Adhara par les épaules.

— Viens avec moi.

— Mais j'ai encore des questions ! insista la jeune fille.

Elle se dégagea d'un mouvement brusque, courut vers Theana et dégaina son poignard.

Dalia se figea, atterrée. La lame d'Adhara était pointée vers la Suprême Officiante.

— Quand je me suis réveillée, j'avais cette arme sur moi, s'écria-t-elle, au désespoir.

Theana pâlit et se mit à trembler. Elle écarta la main qui tenait le poignard et détourna les yeux.

— Je n'ai rien d'autre à te dire.

Rassurée, Dalia entraîna fermement Adhara vers la porte.

Celle-ci résista encore.

— Qui sont les Veilleurs ?

— Ne prononce pas ce nom ici, siffla Theana.

Sur un regard de la Suprême Officiante, Dalia poussa Adhara dehors.

— Qui sont les Veilleurs ? cria-t-elle, debout sur le seuil.

Dalia lui claqua la porte au nez.

L'Assemblée des Frères de la Foudre était rarement convoquée. Depuis la restauration du culte de Theaar, cela ne s'était produit qu'à l'occasion de la trahison des Veilleurs.

Theana adressa un regard soucieux à ses frères et sœurs, chefs des communautés religieuses des différentes Terres.

— Vous croyez que tout cela est l'œuvre des Veilleurs ? demanda l'un d'eux.

— Elle a un de leurs poignards et on pratiqué la magie sur elle.

— Ce n'était qu'une bande de désaxés..., observa un autre.

— Sauf qu'on comptait parmi eux d'anciens membres de la secte ; des gens prêts à tout, des fanatiques, objecta Theana.

— Qui croyez-vous que soit cette fille ?

— Je n'en ai aucune idée. Mais vous connaissez comme moi les prophéties. Cette étrange maladie qui progresse, les elfes qui resurgissent tout à coup après des siècles de silence, et puis cet objet marqué du sceau des Veilleurs... Je crains que les temps ne soient proches.

Un silence de plomb s'abattit sur l'assistance.

— Que proposez-vous ? eut enfin le courage de demander l'un des frères.

— Nous devons rester vigilants. Et rechercher la trace de ces Veilleurs. Peut-être n'avons-nous pas réussi à les disperser totalement ? Ils se sont peut-être réunis à nouveau et ont continué à œuvrer dans l'ombre. Et surtout, il faut examiner encore cette fille, dit Theana d'une voix ferme.

— Vous êtes la Suprême Officiante, vous êtes notre guide.

C'était la formule officielle qui ratifiait chaque délibération, et elle fut prononcée en chœur par les huit membres présents.

— Vous croyez vraiment que les temps sont proches ?

Theana retint son souffle.

— Je peux seulement espérer que non.

LES VEILLEURS

Cela arriva un matin. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages, lorsque l'homme s'écroula devant la porte de chez lui.

Un voisin qui passait par là accourut.

— Hérat, ça va ? hurla-t-il en le secouant par les épaules.

Il le retourna doucement sur le dos. Des taches noires, abominables, s'étalaient sur son cou et gagnaient son visage. Les taches de la mort.

Il se releva d'un bond et détala en hurlant :

— Le Mal ! Le Mal !

C'est à Néor qu'il revint de prendre toutes les décisions. Quarantaine pour le village touché et pour dix autres des environs. Interdiction de se déplacer d'un lieu à un autre sans autorisation écrite délivrée par les autorités. Détachements de soldats dans toutes les villes dont la population dépassait mille âmes, et contrôles en masse. Les portes de Makrat fermées du coucher du soleil à l'aube.

La Terre du Soleil plongea dans le cauchemar, pile au moment où le roi était au loin, et le palais aux mains de l'estropié.

— C'est une manœuvre pour prendre le pouvoir. Nous savons tous que c'est son but, que c'est ce qu'il a toujours voulu...

— Néor est un excellent conseiller.

— Néor n'attendait que l'occasion d'agir !

Les nouvelles circulèrent, amplifiées, et la méfiance s'insinua partout. Une nymphe fut lynchée au sud de la ville : on l'accusait de répandre la maladie. Un vieillard fut sauvé par miracle de l'incendie qui dévorait sa maison : les voisins y avaient mis le feu parce qu'il était malade. Un banal refroidissement, avaient assuré les prêtres, mais les gens ne voulaient pas entendre raison, ils avaient peur. Ils ne savaient pas où se cacher pour échapper à ce danger invisible et terrifiant, qui se répandait jusque dans l'air, contournait toutes les barrières et pouvait vous frapper d'un coup ou s'en prendre à vos proches.

Néor ne céda pas à la panique. Il ignora les mauvaises langues, et la méfiance de ce peuple auquel il avait sacrifié de longues années de sa vie. Il savait que le moment était venu de se montrer tel qu'il était, et il le fit.

Doubhée multiplia les effectifs de ses espions dans Makrat, et lui-même organisa des patrouilles supplémentaires. Il y employa tous les chevaliers disponibles et convoqua même San.

— J'ai besoin de toi, lui dit-il.

San inclina la tête, et posa un genou et un poing à terre.

— Je suis avec vous.

— Ce sont les elfes, dit Néor.

Les épaules de San furent secouées d'un imperceptible tremblement. L'ombre d'un sourire passa sur ses lèvres, que Néor ne vit pas.

— Nous avons réussi à les reconnaître malgré leurs déguisements.

— J'ai lu des textes sur eux, je sais comment ils sont faits. Leurs proportions sont différentes des nôtres.

Néor lui lança un regard étonné.

— En as-tu déjà vu au cours de tes voyages sur les Terres Inconnues ?

— Non. Je ne me suis jamais aventuré assez loin.

— Mais tu saurais en reconnaître un ?

San acquiesça.

— Dorénavant, des patrouilles formées d'un garde et d'un prêtre écumeront la ville nuit et jour, à la recherche des elfes. La consigne est de les capturer vivants et de les empêcher de nuire. Nous ne savons pas combien ils sont, mais c'est à vous de les trouver. Organise toi-même les rondes.

— Et la sécurité du palais ?

Néor songea à sa femme, à ses enfants.

— Trois hommes y suffiront.

Amhal fut pris dans le tourbillon. Il assista à la première réunion au cours de laquelle San donna les nouveaux ordres.

— Toi, tu feras équipe avec moi, lui dit-il.

Amhal exulta. Tout le reste disparut de son horizon. Adhara, qui avait occupé son esprit pendant de longues nuits, et le souvenir doux et terrible des deux baisers échangés ; la douceur de ses lèvres et l'horreur du moment où ses mains l'avaient presque blessée. Mira, perdu au loin. Même la rage qui continuait à le tourmenter jour et nuit en l'exhortant à donner libre cours à sa soif de sang. Tout s'évanouit, et il ne resta plus que San.

Ils parcouraient la ville du matin au soir, côte à côte. Comme une seule et même personne. Désormais, les mots étaient superflus entre eux : leurs corps se mouvaient avec un synchronisme parfait, l'épée noire et la claymore dansant à l'unisson lorsqu'il s'agissait de punir un voleur ou d'arrêter un assassin. Parce que la ville était en ébullition. L'ombre de la mort planait sur elle, et l'enserrait dans ses anneaux, l'étouffant lentement. Et devant l'imminence de la fin, chacun révélait sa véritable personnalité. Des actes d'héroïsme et de cruauté inouïe se succédaient dans les ruelles de la capitale. Des meurtres, des viols, mais aussi de nombreuses manifestations de solidarité envers les étrangers persécutés, les nymphes traquées, les malades.

Amhal s'immergeait dans ce magma. Avec, pour le guider, les enseignements de San, ces paroles qu'il lui répétait le soir quand ils s'entraînaient : « Tuer n'est pas nécessairement un mal. Cela dépend de qui tu tues » ; « Toi et moi avons un pouvoir, Amhal, un pouvoir unique. Et nous ne devons pas le renier en nous abaissant à suivre les lois des mortels. Nous sommes *différents*, Amhal, ta rage est différente. »

Des paroles obscures, auxquelles il avait essayé de résister. Mais avec Mira absent et Makrat qui avait sombré dans la folie, San lui apparaissait comme son unique point d'appui, et ses propos lui semblèrent peu à peu moins menaçants. À son contact, même la pulsion meurtrière qui l'animait finissait par lui paraître innocente, « juste », et il apprenait à la laisser s'écouler lentement dans ses veines. Comme ce soir-là, dans les bois, lorsqu'il avait essayé une formule interdite qui avait répandu la dévastation et la mort autour de lui. Des corps carbonisés, des troncs d'arbres dévorés par les flammes, et aucun sentiment de culpabilité. Enfin.

L'unique ombre était Adhara. Il avait encore envie d'elle. Dans le marasme de sa nouvelle vie, elle apparaissait par éclairs, comme un souvenir douloureux. Il se rappelait la paix des premiers jours avec elle, et en éprouvait une cruelle nostalgie. Mais il avait peur, aussi. D'elle, et de ce qu'il avait failli lui faire la dernière fois qu'il l'avait embrassée.

Il lui avait promis de venir s'informer de l'issue de son rendez-vous avec la Suprême Officiante. Il ne le fit pas. Pendant une semaine entière, il se consacra exclusivement à sa mission. Sa mission, et sa nouvelle relation avec San. Mais il savait que quelque chose de mystérieux et de profond le liait à elle, qui l'effrayait et l'attirait tout à la fois.

— Je crois qu'un chevalier ne peut pas s'accorder le luxe de l'amour, lui dit un soir San, alors qu'il lui parlait d'Adhara.

— Ido aimait bien Soana, répliqua Amhal.

San sembla irrité par sa remarque.

— Ido était plus qu'un chevalier, il était au-delà de...

Il s'interrompit, puis reprit avec plus de calme :

— Je parlais de toi. De ce moment de ta vie. Cela dit, je comprends tes... besoins.

Amhal rougit violemment.

— Mais l'amour... l'amour rend faible. Amuse-toi avec cette fille, si tu veux, rien de plus.

— J'ai peur de lui faire du mal, murmura le jeune homme.

San sourit.

— Alors oublie-la, ou bien livre-la en pâture à ta rage.

Adhara avait la sensation que le monde s'effritait sous ses pas. Tout avait changé d'un coup. Elle attendit Amhal toute la soirée, espérant qu'il l'aide à comprendre son énigmatique entrevue avec la Suprême Officiante. Mais Amhal ne vint pas. Et il ne vint pas non plus le soir suivant, ni celui d'après. Et pendant ce temps, Makrat s'enfonçait dans le chaos. Des rumeurs alarmantes circulaient, un couvre-feu était décrété, et mettre un pied hors du palais était désormais formellement interdit.

Adhara demeura enfermée dans cette prison dorée aux côtés de la princesse. La vie semblait continuer à s'écouler normalement, mais Amina n'arrivait pas à masquer sa peur, ni Adhara son angoisse.

Qu'avait donc vu la Suprême Officiante ? Et pourquoi n'avait-elle rien voulu lui dire des Veilleurs ? Du néant de son passé émergeaient de nouveaux monstres, des présages obscurs, d'insondables mystères. Et elle ne pouvait pas se contenter de penser que cela n'avait pas d'importance, comme elle l'avait fait jusqu'à présent.

Et Amhal qui n'était plus là, qui l'avait oubliée !

C'est alors qu'elle commença à se sentir suivie. Comme si quelqu'un l'épiait, lui emboîtait le pas partout où elle allait. Elle pensa d'abord que c'était à cause de la peur sourde qu'avait éveillée en elle sa rencontre avec Theana. Puis elle aperçut une silhouette dans le bois, pendant qu'elle jouait avec Amina.

— Tu as entendu ?

— Quoi ?

— Ce bruit...

— Je t'en prie, ne me fais pas peur..., l'implora Amina en lui agrippant le bras.

Adhara ne lui dit pas qu'elle avait aussi vu quelque chose de noir bouger entre les arbres.

Le lendemain soir, elle attendit que tout le monde dorme et fit mine d'errer dans le palais. Très vite, elle perçut derrière elle l'écho de pas indistincts. Elle continua à marcher jusqu'à ce qu'elle atteigne une zone suffisamment sombre, puis s'arrêta. Elle attendit que le bruit feutré cesse, et ferma les yeux pour accueillir la mémoire de son corps.

Elle dégaina son poignard et bondit vers l'endroit où elle avait entendu le bruit. L'homme n'eut pas le temps de comprendre ce qu'il lui arrivait : d'une main, elle lui saisit le cou, de l'autre, elle lui pointa sa lame sur le cœur.

« Comme si j'avais fait cela toute ma vie », pensa-t-elle, se demandant encore une fois d'où lui venait cette aptitude.

— Qui es-tu ? Et qui t'envoie ? murmura-t-elle.

L'homme tremblait.

— Je ne te veux pas de mal...

— Qu'est-ce que tu cherches ? insista Adhara en s'efforçant d'avoir l'air froid et cruel.

— Je suis prêtre. C'est la Suprême Officiante qui m'a chargé de te surveiller, mais je te jure que je ne sais pas pourquoi !

Adhara fronça les sourcils.

— J'exige de savoir la vérité ! s'indigna-t-elle. Que me veut cette femme ? Qu'est-ce qu'elle a vu dans ma tête ?

Le frère haletait dans l'obscurité.

— Je ne peux pas t'aider, je suis désolé...

— Va-t'en, et ne reviens plus jamais, répliqua Adhara en rangeant son arme. Et dis-leur à tous de me laisser en paix.

Le lendemain, Dalia en personne se présenta au palais pendant les leçons d'Amina. Elle s'inclina brièvement devant Adhara.

— La Suprême Officiante désire te parler.

Adhara serra les dents.

— Je ne veux rien avoir à faire avec les Frères de la Foudre.

Dalia répondit par un sourire.

— Son Excellence t'offre la vérité, voilà ce que je dois te transmettre.

Adhara tressaillit.

— Je ne peux pas sortir du palais. Ordre du prince, objecta-t-elle d'une voix hésitante.

— Avec moi tu peux le faire, répliqua la jeune sœur.

Theana la reçut dans la chambre où avait eu lieu leur première rencontre. Elle lui fit signe de s'asseoir, la regarda avec douleur. Adhara essaya d'étouffer toute forme de compassion à son égard. Elle devait être inflexible avec cette femme qui l'avait utilisée et qui lui cachait la vérité.

— Je te demande pardon, j'ai commis une erreur, déclara la Suprême Officiante.

Adhara s'autorisa un rire amer.

— Vous ne dites cela que parce que j'ai découvert votre espion.

— Non. Je me référais au fait de t'avoir caché la vérité.

Sa réponse décontenança Adhara. Elle ne s'attendait pas à une victoire si rapide.

— C'est comme si tu t'étais échappée de mes pires cauchemars ; tu me rappelles une époque... sombre, que j'ai longtemps tenté d'oublier, poursuivit Theana avec un sourire las. Mais quoi qu'il en soit, tu as droit à la vérité. Rien de tout cela n'est ta faute.

Adhara l'écoutait, immobile.

— Qui suis-je ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Je ne sais pas, Adhara, je ne sais pas...

— Alors pourquoi m'avoir convoquée ? Vous jouez avec moi ! Vous me promettez la vérité, et ensuite vous prétendez que vous ne la connaissez pas, je...

— Je vais te dire tout ce que je sais sur les Veilleurs, l'interrompit Theana sans perdre son calme. Assieds-toi et prends patience.

Adhara n'eut pas d'autre choix que d'obéir.

Les Veilleurs. Un groupe d'idéalistes, c'est ainsi qu'ils se définissaient.

— Des fous, décréta Theana. Des fous qui avaient peut-être entrepris leur œuvre sous l'impulsion de nobles principes, mais qui perdirent vite la lumière de la raison.

Ils s'étaient formés une vingtaine d'années plus tôt, quand l'analyse d'anciens textes retrouvés durant la construction de la Nouvelle Enawar avait fait surgir de mystérieuses interprétations du destin du Monde Émergé. Il s'agissait de livres elfiques de l'ancienne bibliothèque du Tyran tombés entre les mains de la Confrérie des Frères de la Foudre, qui s'appliquait à grand-peine à les traduire et à les interpréter.

On racontait qu'une nuit un jeune étudiant érudit très versé dans les arts sacerdotaux avait exhumé un texte complexe.

Il existe dans le Monde Émergé une lutte millénaire, qui, siècle après siècle, se renouvelle et se perpétue. Elle a débuté à l'origine des temps et, depuis lors, elle enroule ses spirales autour de ce monde, en marquant l'histoire et en traçant le destin.

D'abord vint l'Elfe, dont le nom fut depuis oublié, détruit, effacé. C'est lui qui, en inventant la Magie Interdite, fit entrer le mal dans le monde. Au désir de vie, à l'élan vers le bien inspiré par les dieux, il opposa sa soif de destruction. Parce que, si le pouvoir de créer était réservé aux dieux et non pas aux elfes, celui-ci voulait au moins posséder celui de détruire. On le surnomma Marvash, le Destructeur, et il fut le premier. Devant sa puissance maléfique qui menaçait d'anéantir le Monde Émergé, les dieux, Shevraar en tête, envoyèrent sur la Terre Sheireen, la Consacrée, afin qu'elle élimine la haine de Marvash, annihile son œuvre et le renvoie aux ténèbres dont il était issu.

Leur premier affrontement aboutit à la défaite de Marvash. Cependant, sa mort porta de sinistres fruits. En effet, le Destructeur ne s'était pas éteint sans descendance, et la graine de mort qu'il avait semée dans le monde devait produire une exécration moisson.

Les saisons passèrent, la paix s'installa ; or le mal n'avait pas disparu. Un être assoiffé de sang et de destruction émergea à nouveau des ténèbres, et revendiqua à son tour le nom de Marvash. À nouveau, les dieux dépêchèrent Sheireen dans le Monde Émergé, et à nouveau leur combat ébranla la Terre jusqu'à ses fondements. Cette fois, ce fut le triomphe de Marvash, auquel succédèrent de longs siècles d'obscurité.

Depuis lors apparaissent périodiquement dans le monde un ou plusieurs Destructeurs. Des créatures vouées au mal, dotées d'extraordinaires pouvoirs ; des êtres ténébreux qui jouissent de la mort et ne se satisfont que de massacres. À eux s'opposent les Consacrées, Sheireen, tout aussi puissantes, mais mues par le bien et par une force purificatrice. Leur affrontement se répète éternellement, et son issue demeure toujours incertaine. Au fil du temps, ce fut parfois l'obscurité qui vainquit, parfois la lumière. La seule certitude est la lutte elle-même, le perpétuel renouvellement du cycle du bien et du mal, du serpent qui mord la queue du phénix et du phénix qui mord le corps du serpent, dans une répétition infinie que seule la recomposition des extrêmes pourra interrompre.

— Bouleversé par sa découverte, le jeune homme vint tout me raconter, reprit Theana.

L'histoire du Monde Émergé apparaissait soudain sous un jour nouveau. Tous savaient que Nihal était Sheireen, la Consacrée, et Aster, quant à lui, ne pouvait être que le Destructeur. Mais quand apparaîtraient donc les prochains, et comment se terminerait leur affrontement ?

Le débat s'étendit à toute la Confrérie. Certains disaient qu'il fallait se préparer, d'autres qu'il suffisait de prendre acte de l'alternance qui régulaient le cours du Monde Émergé, et s'y plier.

— Dakara, qui avait fait cette découverte, prétendit que le prochain combat pourrait nous anéantir. Ce n'est pas toujours Sheireen qui gagne et, durant de nombreux siècles, c'est Marvash qui a régné. Il nous demanda si nous étions prêts à voir une nouvelle fois nos terres dévastées, nos forêts brûlées, tous les êtres réduits en esclavage. Et il conclut en disant qu'il fallait trouver Sheireen les premiers, et l'entraîner, lui donner les armes pour triompher.

Theana s'y était opposée.

— Cette lutte se perpétue de génération en génération. C'est le Monde Émergé qui est fait ainsi, qui trouve son équilibre dans cette éternelle alternance du bien et du mal, de la paix et de la souffrance. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas, altérer cet équilibre. C'est la conscience même de l'existence du mal qui nous rend plus attentifs à la paix et qui nous permet de jouir plus intensément des moments d'accalmie. La certitude du retour du bien illumine quant à elle les moments sombres, nous donnant la force de survivre, de combattre. Lutter contre ce balancement est vain, ce n'est qu'arrogance envers Thenaar. C'est ce que j'ai soutenu, et ce que je crois encore.

Des discussions sans fin avaient suivi, d'exténuantes disputes, jusqu'au vote final : les Frères de la Foudre ne chercheraient pas Sheireen, ils respecteraient la nature de l'alternance sans intervenir.

Dakara n'avait pas accepté cette décision. Il aimait trop le Monde Émergé pour assister à sa destruction. C'est ainsi qu'étaient nés les Veilleurs. Une secte parallèle, issue d'un schisme, déterminée à chercher Sheireen à tout prix.

Theana s'interrompit un instant pour regarder le soleil resplendissant qui tapait sur la fenêtre. Depuis combien de temps n'avait-il pas plu ? Et jusqu'à quand durerait cette chaleur suffocante ?

— D'une certaine façon, nous avons accepté le schisme. Nous avons continué notre vie, et les Veilleurs la leur. Mais par la suite...

Elle ferma les yeux.

— Ils ont commencé à tuer.

Adhara frissonna.

— Des jeunes gens, des enfants dotés de capacités magiques remarquables. Les Veilleurs étaient convaincus qu'ils pouvaient ainsi repérer Marvash avant qu'il ne développe tous ses pouvoirs. Et ils tuaient tous ceux qu'ils pensaient pouvoir le devenir.

Adhara avala sa salive. Et elle ? Quel rôle jouait-elle dans tout cela ?

— Le roi Learco les fit arrêter et déclara leur secte hors la loi. Depuis dix-huit ans, on ne les a jamais revus.

Un lourd silence tomba sur la petite chambre.

— Et moi ? murmura Adhara.

— Je ne peux pas te le dire. Mais tu as sur toi l'un de leurs poignards, ce qui signifie qu'ils existent encore. L'autre jour, je n'ai rien trouvé dans ton esprit. Seulement ce dont tu te souviens depuis ton réveil dans le pré. En revanche, j'ai perçu quelque chose de terrible. Une douleur, une douleur insupportable.

La tête d'Adhara se mit à tourner. Un vague souvenir. Des pierres couvertes de moisissure. Une galerie étroite. Et de la douleur... Mais cela ne dura qu'un instant.

— Ils cherchaient Sheireen. Même quand ils tuaient les présumés Marvash, ils continuaient à la chercher. Peut-être faisais-tu partie de leur secte ?... Je ne sais pas, Adhara, je ne sais vraiment pas.

La Suprême Officiante se leva et alla à la fenêtre.

— Je sens une force en toi, dont je ne reconnais ni l'origine ni le sens. Et j'ai peur. Parce que, c'est vrai, les Veilleurs étaient fous, mais s'ils avaient eu raison ? Si les temps étaient vraiment proches ?

Elle se retourna vivement, et Adhara surprit dans ses yeux une lueur de démence qui l'effraya.

— Ce sont les elfes qui transmettent la maladie, tu le sais ? Nous ne l'avons dit à personne, mais ce sont eux. La maladie, les Veilleurs qui resurgissent de l'oubli dans lequel nous espérions les avoir relégués... et si Sheireen et Marvash étaient réellement sur le point de s'affronter à nouveau ?

La question resta suspendue dans l'air.

— Mais vous ne savez ni qui je suis ni d'où je viens...

Theana sembla reprendre ses esprits.

— Non, dit-elle en retournant s'asseoir, non. Je t'ai fait suivre pour essayer de le comprendre. Si tu avais été une des leurs, tu aurais peut-être pu répondre à nos questions, de même si tu avais été leur otage pour une raison ou une autre...

La suite de ses paroles se perdit.

— Que voulez-vous de moi ? demanda enfin Adhara, en la regardant d'un air de défi.

La Suprême Officiante soutint son regard, puis sourit.

— Que tu me laisses enquêter sur ton passé.

— Vous en savez déjà autant que moi, je ne peux rien vous dire de plus.

Theana se leva et alla jusqu'à une étagère couverte de flacons. Elle en prit un blanc, qu'elle posa sur la table.

— Ce sont des herbes. Un mélange de mon invention. J'ai déjà fouillé ton esprit, et je ne crois pas qu'il y ait rien d'autre, mais... prends-le. Tous les matins. Et viens me voir une fois par semaine.

Adhara s'empara de la fiole et en observa le contenu.

— À quoi ça sert ?

— Cela pourrait t'aider à retrouver la mémoire. Chaque semaine, je répéterai sur toi l'enchantement de notre première rencontre. Qui sait, peut-être viendrons-nous à bout de cette histoire ?

Adhara se leva, la fiole entre les mains.

— Pardonne-moi de t'avoir fait suivre, ajouta Theana, et de t'avoir traitée comme l'aurait fait un Veilleur. J'ai commis une erreur.

Adhara fut incapable de sourire. Elle était toujours sans passé ni identité.

CONFUSION

— Tu ne peux pas me demander cela !

Doubhée était debout dans la chambre de son fils. C'était lui qui l'avait convoquée, de nuit, à l'insu de tous.

Néor la regarda durement.

— C'est nécessaire.

Le silence qui suivit fut lourd de sous-entendus.

— Mais il s'agit d'un héros, d'un homme que ton père vénère, et que tout Makrat a accueilli avec les plus grands honneurs. Sans oublier qu'il a en ce moment même la sécurité de notre ville entre les mains.

— Je le sais parfaitement. Et c'est pour cette raison que tu dois le faire suivre.

Cela s'était passé le jour de l'entrevue du prince avec San. Depuis son retour, Néor n'avait guère eu de contacts avec lui. En réalité, il le connaissait surtout par les récits de ses parents et par les légendes qui circulaient sur son compte. Il s'était contenté d'essayer de comprendre de quelle façon il pouvait utiliser ce personnage presque mythique. Pour le reste, ils s'étaient peu parlé. Avant ce jour-là, ils n'avaient jamais eu de conversation en tête à tête.

— De quoi le soupçonnes-tu exactement ? demanda Doubhée.

Néor ne le savait pas. Ce n'était qu'une intuition. Le léger embarras avec lequel il avait répondu à ses questions, sa brève hésitation avant de dire que non, il n'avait jamais vu d'elfes.

— Cet homme a passé quarante ans sur les Terres Inconnues et il prétend ne jamais avoir vu d'elfes.

— Cela me paraît plausible. Moi non plus, je n'en ai pas vu, et j'ignore même où ils vivent.

— Toi, tu n'y es restée que quelques mois, et tu n'étais pas, comme lui, en voyage d'exploration. Sennar les a vus, lui, il leur a parlé, il est impossible que San ne les ait même pas rencontrés.

— Peut-être s'est-il tenu à distance à dessein.

Cette explication ne convainc pas le prince. Quelque chose le gênait chez cet homme tant adulé. Mais peut-être était-ce seulement l'ascendant excessif qu'il avait sur tout le monde qui le rendait suspect à ses yeux.

Doubhée tergiversait encore.

— Cela veut dire mettre un homme de moins sur les traces des elfes.

— Ne sois pas absurde. Cela ne changera rien.

La reine s'assit en face de lui, la tête entre ses mains.

— D'ailleurs, toi-même, le connais-tu ? insista Néor. Tu te souviens de lui enfant, un enfant étrange, d'après ce que tu m'as rapporté. Cet enfant n'existe plus ; il a vécu cinquante ans d'aventures dont nous ignorons tout, et il est devenu un homme, un étranger.

— Et ton père ? murmura Doubhée. Il a confiance en lui.

Néor approcha légèrement son visage du sien.

— Et en moi, tu as confiance ?

Mère et fils se regardèrent intensément dans les yeux, et il leur suffit de quelques secondes pour retrouver la profonde complicité qui les avait toujours unis.

— Un seul homme. Et pendant deux semaines. Si, au bout de ce laps de temps, nous n'avons rien

découvert, jure-moi que tu le laisseras en paix.

— Tu as ma parole, dit Néor en souriant. Peut-être n'est-ce qu'une impression, en effet, ajouta-t-il, sans grande conviction.

— J'ai trop confiance en ton instinct pour le croire, répliqua gravement la reine en prenant congé.

Le roi revint, pâle, fatigué, les traits tirés. Mira, à ses côtés, n'était guère en meilleure forme.

Amhal regarda son maître descendre de son dragon et, pour une étrange raison, il se sentit presque gêné de courir vers lui. Mira, quant à lui, l'attendit sans bouger et lui rendit à peine son étreinte.

Le soir venu, Amhal et lui dînèrent avec San. Le Conseil s'était brièvement réuni l'après-midi, et Mira avait le visage sombre.

— L'épidémie se propage. Les différents souverains ont été réticents à admettre les cas de contagion, mais finalement, ils ont tous été contraints de dévoiler leurs cartes. Les Terres de l'Eau et du Vent sont ravagées, la maladie n'a épargné que la Terre des Jours et celle de la Nuit. Des décisions drastiques ont dû être prises : il n'y aura plus de libre circulation d'une terre à l'autre. Les zones où sévit particulièrement la maladie ont été placées en quarantaine. Les frontières sont surveillées en permanence. La Terre de la Mer a tardé à mettre en place les mesures de protection, et on y dénombre déjà les premiers cas de contagion. Les villages touchés devront être isolés, et il incombera à l'armée de vérifier que la quarantaine y est bien respectée. C'est la fin du Monde Émergé tel que nous le connaissons.

— Vous êtes trop pessimiste, objecta San. C'est un feu de paille. Je suis sûr que lorsque la fièvre rouge est apparue, la situation a dû être analogue. Quand une nouvelle maladie surgit, elle commence par frapper fort, puis les choses se tassent.

Mira le regarda d'un air sceptique.

— La fièvre rouge est endémique, désormais, et on n'en meurt plus forcément. En l'occurrence, les gens, les prêtres, tous parlent d'agonies atroces, de fièvres qui emportent les malades en deux, trois jours.

— Ne nous laissons pas abattre, déclara Amhal en secouant la tête. C'est une tempête, mais elle passera.

— Facile à dire, pour toi qui es immunisé... Va donc raconter cela aux Frères de la Foudre qui doivent travailler au contact permanent des malades pour trouver un remède... La Suprême Officiante a ouvert les temples aux personnes contaminées, elle s'est elle-même portée volontaire pour les soigner, tout en menant ses propres recherches. Et que dire des soldats qui seront envoyés en mission sur des terres infectées ?

— En nous enrôlant, nous sommes conscients que notre vie ne nous appartient plus, rétorqua Amhal, que nous la mettons au service d'une cause plus élevée.

Mira sourit amèrement.

— Cela ne nous empêche pas de souffrir comme des hommes pour nous-mêmes et pour tous nos compagnons de combat. Être un chevalier n'exclut pas d'éprouver de la compassion.

Amhal rougit.

— Vous êtes trop sévère. Les convictions fortes et les idéaux élevés sont l'apanage de la jeunesse, s'écria San en avalant une gorgée de bière.

— Seuls les jeunes sots avancent sans jamais céder au doute, sans jamais remettre en question leurs certitudes inébranlables.

Un vent glacé souffla sur la table. San ne répliqua pas, et Amhal finit par rompre le silence.

— Et nous, quelle sera notre affectation ?

San regarda Mira à la dérobée, mais il ne sembla pas s'en apercevoir.

— À la surveillance de la ville. Pour l’instant, la priorité est de sauver Makrat.

Ce soir-là, Mira et Amhal prirent ensemble le chemin de leurs chambres. Le jeune garçon ressentait un vague malaise. Il n’arrivait pas à s’expliquer comment, mais durant l’absence de son maître une barrière s’était dressée entre eux. Peut-être étaient-ce les longues heures d’entraînement avec San, ou peut-être le fait de se sentir différent, comme si pendant ces quelques jours une chose en lui était morte, remplacée par une autre. Mira lui parlait, mais il n’arrivait à lui répondre que par monosyllabes.

— Tu es bizarre, observa tout à coup son maître.

— Seulement fatigué.

— Et avec Adhara ?

Ce nom fit exploser son cœur dans sa poitrine. Adhara. Comment allait-elle ? Que faisait-elle ?

— J’ai été très occupé, cela fait un moment que je ne l’ai pas vue, répondit-il, embarrassé.

Mira le regarda longuement.

— Les amitiés ont besoin d’être cultivées.

Amhal sentit sa gorge se nouer, et la culpabilité lui broya le ventre.

— Je...

— Tu travailles trop, l’interrompit Mira. Je te trouve... exténué. Prends ta matinée et va la voir demain, Makrat ne s’écroulera pas pour ça. Je suis sûr qu’elle t’attend.

Amhal l’imagina immobile dans le jardin, comme la dernière fois qu’il l’avait vue, et il eut un pincement de douleur et de plaisir.

— Et maintenant, va dormir, tu en as besoin, ajouta Mira en posant la main sur son épaule.

Amhal sentit les larmes lui monter aux yeux, des larmes qu’il ne comprenait pas lui-même, mais qui avaient le goût de la nostalgie.

Il prit le chemin de sa chambre, étreint par un terrible sentiment de perte.

Lorsqu’une servante l’avertit qu’elle avait une visite, Adhara *sut* que c’était lui.

Elle courut dans le couloir avec la crainte que ce ne soit qu’une illusion, mais quand elle le vit, le visage tiré illuminé d’un timide sourire, son inquiétude fondit, et elle eut envie de pleurer. Elle vola dans ses bras, ignorant la raideur de son corps sous son étreinte, et tout ce qui s’était passé entre eux.

— Tu m’as horriblement manqué ! s’écria-t-elle.

Ils s’assirent sous un arbre du jardin, et elle lui raconta tout, de sa première rencontre avec Theana jusqu’aux Veilleurs.

Amhal l’écoula avec attention.

— Alors, tu étais peut-être leur prisonnière...

— Ou l’une d’entre eux. En fin de compte, je n’en sais pas plus qu’avant.

— Et les herbes que t’a données la Suprême Officiante fonctionnent ?

La jeune fille haussa les épaules.

— À vrai dire, je m’en moque, murmura-t-elle. Mon passé... ne compte plus.

— C’est pourtant par là que tu dois commencer, protesta Amhal, et...

— Le présent importe plus pour moi, maintenant, décréta Adhara.

Elle prit son courage à deux mains et le fixa avec une telle intensité qu’Amhal fut contraint de baisser les yeux.

— Amhal, que se passe-t-il ? Tu n'es pas venu, comme tu me l'avais pourtant promis. Et puis... tu ne me touches même plus, on dirait que tu as peur de moi.

— Mais j'ai peur !

Il l'avait presque crié, d'une voix désespérée.

Adhara en fut pétrifiée.

— La dernière fois..., expliqua Amhal en triturant nerveusement des brins d'herbe, Adhara, la rage ne me quitte pas, elle est toujours là, elle fait partie de moi.

— Non, c'est faux...

— J'allais te faire du mal, dit-il, ses yeux verts empreints d'une angoisse profonde qui frappa Adhara avec la force d'un coup de poing. Et je ne veux pas que ça arrive. Je ne peux pas m'occuper de toi, parce que je ne sais même pas m'occuper de moi... et... c'est une période bizarre. Je change, tout change... Et...

Elle lui emprisonna le visage entre ses mains et le regarda droit dans les yeux.

— Tu ne me feras jamais de mal. Je le sais.

Sur ces mots, elle approcha sa bouche de la sienne et l'embrassa avec fougue.

Amhal s'écarta presque aussitôt, rouge et troublé.

— Je ne peux pas, Adhara, je ne peux pas !

— Ça, c'est ce que tu crois, mais la vérité...

— Pas maintenant, coupa-t-il. Je dois d'abord me trouver moi-même avant de me consacrer à toi. Parce que je ne veux pas m'appuyer sur toi, je veux te protéger, je veux..., soupira-t-il.

— Je ne comprends pas, murmura Adhara. Moi, je veux simplement être avec toi. Je ne sais pas si c'est de l'amour ou autre chose, mais je veux juste être avec toi. Et toi ?

Amhal ne réussit pas à soutenir son regard.

— Pas maintenant, répéta-t-il, et Adhara eut l'impression que le monde s'effondrait sous ses pieds.

Le jeune garçon voulut lui effleurer sa main ; elle la retira brutalement.

— Donne-moi du temps.

Cette fois, Amhal réussit à attraper ses doigts, qu'il serra avec force.

— Ne crois pas que je ne... que je ne tiens pas à toi, souffla-t-il.

Adhara perçut l'ombre d'un espoir, qu'elle chassa aussitôt.

— Et alors ?

— Alors je veux seulement être sûr de ne pas constituer une menace pour toi. Parce que je ne supporterais pas de te faire du mal.

Elle baissa les yeux. Tout était trop compliqué, incompréhensible. Elle se demanda où était passée la simplicité des premiers jours, quand il n'y avait pas de barrières entre eux.

Mais les deux personnes d'alors n'existaient plus.

— Je ne te laisserai plus seule.

— Tu dis toujours ça...

— Je te le jure.

Il lui étreignait toujours la main.

— Tu comptes beaucoup pour moi, ajouta-t-il presque malgré lui.

Ils s'enlacèrent, sans que leurs lèvres trouvent le chemin d'un nouveau baiser. Cependant, cette étreinte en disait long sur les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

En le regardant s'éloigner, Adhara sentit qu'un fossé s'était irrémédiablement creusé entre eux.

Les jours suivants, Amhal essaya de reprendre sa vie habituelle. Il voyait San moins souvent, même si, dès qu'il ne patrouillait pas dans la ville, celui-ci venait le chercher. Ils s'enfonçaient alors dans les

bois et ils s'entraînaient. À l'épée et à la magie.

Mais l'entrevue avec Adhara, les sentiments qu'il éprouvait pour elle et qu'il n'arrivait pas à étouffer, le retour de Mira, cela le plongeait dans la plus extrême confusion.

Il fut chargé de surveiller l'enceinte de la cité. Dans le reste de la Terre du Soleil, la maladie se répandait rapidement malgré la quarantaine et les contrôles. Makrat, la capitale fortifiée, semblait à tous l'ultime bastion capable de résister aux attaques de l'épidémie.

Chaque soir, lorsque le couvre-feu entrait en vigueur, une foule de désespérés tentait d'y pénétrer. Amhal voyait leurs ombres fugitives s'amasser sous les murs en implorant pitié, tentant vainement d'escalader la palissade comme des insectes. Et chaque nuit, il devait combattre ces malheureux, et les voyait mourir les uns après les autres. Un jour qu'il avait confié son désarroi à San, celui-ci s'était empressé de le rassurer.

— C'est la seule manière, Amhal. Tu sais combien d'habitants de Makrat mourraient si on les laissait entrer ? Makrat serait perdue, et avec elle toute la Terre du Soleil. C'est un mal pour un bien, crois-moi.

Et Amhal voulait y croire, il désirait ardemment donner un sens à cette tâche qui le troublait, et qui exacerbait en même temps la rage qui habitait son cœur.

Depuis le retour de Mira, ils assuraient ensemble la surveillance de l'enceinte. Le maître et l'élève parcouraient d'un pas las le périmètre des murs, les yeux fixés sur l'obscurité.

Cela arriva un soir de tempête. Des nuages noirs déversaient une pluie torrentielle sur la ville et, à leurs pieds, la plaine qui entourait Makrat n'était plus qu'une immense étendue de ténèbres épaisses. Amhal et Mira avaient beau scruter la nuit, la pluie recouvrait tous les bruits, et les nuages qui cachaient les étoiles les rendaient presque aveugles.

Soudain, le reflet lointain d'un objet métallique brilla dans la lumière glacée d'un éclair. L'œil d'Amhal le perçut à peine, mais ses muscles, eux, réagirent immédiatement. Après un rapide signe à Mira, il dégaina son épée et, tapi dans l'ombre, s'approcha pas à pas de la source de cette lueur. Son maître le suivit à tâtons.

Un nouvel éclair illumina un crampon, à quelques dizaines de brasses d'eux. Amhal avança encore, et sentit un imperceptible déplacement d'air derrière lui. Il se retourna juste à temps pour voir une ombre noire fondre sur Mira. Puis un coup, imprécis et tremblant, et une douleur à la nuque. Amhal hurla et se retourna d'un bond en faisant tourner son épée. Un jeune garçon. Un jeune garçon avec quelque chose dans la main, un poignard, probablement.

Il le vit s'engouffrer dans l'escalier de l'une des petites tours de garde et se lança à sa poursuite. Chaque pas lui causait de violents élancements dans le dos, mais en lui, l'instinct du chasseur était plus fort, et ces mots : « C'est un mal pour un bien. »

Il se les répétait comme une prière, et ils avaient le pouvoir d'annuler toute autre pensée, ne laissant en lui que la rage, cette force que San lui avait appris à apprécier.

Il vit le garçon sauter les dernières marches et se faufiler dans la ruelle en face de lui. Il accéléra le pas, le visage cinglé par la pluie, le dos en feu.

D'un bond, il fut sur lui. Le poignard du garçon glissa au loin. « Il n'a plus d'arme », pensa Amhal, mais son esprit occulta presque aussitôt l'information. Ses doigts fourmillaient d'impatience, et sa soif de sang était plus forte que tout.

Le corps se contorsionna entre ses bras, réussit à se dégager. Il ne fallut pas longtemps à Amhal pour le rattraper. L'éclat de sa lame fendit la nuit, et le garçon tomba à terre avec un gémissement de bête blessée.

Il trouva malgré tout encore la force de ramper, les doigts agrippés au pavé, dans un dernier élan vers le salut.

Amhal avança calmement vers lui, leva son épée.

Un « non » autoritaire résonna au loin.

En vain. Le coup s'abattit, et il n'y eut plus à nouveau que le vacarme de la grêle.

— Misérable !

Amhal sentit quelqu'un se jeter sur lui et lui griffer le visage, lui bourrer la poitrine de coups de poing en poussant des cris inhumains. C'est Mira qui le libéra.

C'était une femme.

— Calme-toi, dit le maître en tentant de la maîtriser.

La femme réussit à se dégager et se jeta sur le garçon exsangue étendu sur le sol.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Mira était hors de lui. Une femme et son fils. Voilà qui étaient les intrus. Amhal avait tué un jeune garçon innocent. Mais cette prise de conscience ne provoqua en lui aucun sentiment de culpabilité.

— C'est un mal pour un bien. Je n'ai fait que mon devoir, répondit-il.

La gifle lui brûla la joue.

— Tu devais l'arrêter ! L'arrêter et l'emprisonner ! C'était encore un enfant !

Amhal resta immobile sous la pluie, sidéré par l'énormité de ce qui venait de se passer. Mira ne l'avait jamais frappé.

« Parce que je n'ai jamais fait une chose pareille. »

C'était vrai. Avant de connaître San, il n'aurait jamais agi de cette façon. Parce que, alors, il tenait sa rage sous contrôle, il la maîtrisait en se punissant chaque fois qu'elle s'emparait de lui.

— Maître, il se serait enfui, même blessé, il continuait à ramper par terre... Il aurait contaminé tout le monde ! s'écria-t-il, désorienté.

Mira le regardait, tremblant de rage.

— Il y a un endroit pour la quarantaine, là dehors, tu l'as oublié ? On l'aurait mis là, damnation ! Et puis, tu trouves qu'il avait l'air malade ?

Amhal serra les poings. Derrière lui, la plainte aiguë, insupportable de la femme.

Mira s'approcha de lui.

— Que t'arrive-t-il, Amhal ? Tu as changé depuis mon départ.

Le jeune homme sentait encore sa joue palpiter, là où son maître l'avait frappé. Il ne répondit pas. Il aurait pourtant eu beaucoup à dire, mais ses pensées refusaient de se concrétiser en paroles, tandis que l'oppressant sentiment de culpabilité qui lui avait tenu compagnie presque toute sa vie revenait à la charge.

— Demain, tu es consigné à l'Académie. Et je t'interdis de mettre un pied dehors tant que tu ne te seras pas calmé, dit Mira.

Et il alla secourir la femme.

NUAGES À L'HORIZON

San riait, une chope de bière à la main. Il était assis au milieu d'autres soldats qui le regardaient tous avec des yeux pleins d'admiration. Mira avança lentement, mesurant l'espace qui les séparait et prenant le temps de l'observer. Il n'éprouvait aucun sentiment particulier pour cet homme. Ce n'était qu'un personnage ayant participé à des événements historiques extraordinaires, et il respectait en lui le vieil ami de son roi. Cela s'arrêtait là.

Ses pensées retournèrent à Amhal, à ses paroles de la veille, devant le cadavre du jeune garçon, et à ce qu'il lui avait dit après, lorsqu'il l'avait revu à l'Académie :

« Vous ne pensez pas qu'il pourrait y avoir une autre voie pour moi ? Une voie qui ne m'obligerait pas à me contrôler sans cesse, à toujours retenir ma force. Maître, ces jours-ci, près de San, j'ai l'impression d'avoir compris des choses sur moi et sur ma vie. De belles choses, qui me font me sentir bien. »

Mira prit une grande inspiration.

— Pardonnez-moi si je vous interromps, dit-il sèchement en arrivant près du groupe.

San se retourna aussitôt, un sourire légèrement égayé par l'alcool sur les lèvres.

— Je voudrais vous parler en tête en tête.

— C'est urgent ?

— Oui.

— Mes amis, le devoir m'appelle ! s'exclama San en s'adressant à la tablée. Vous m'excuserez si je renvoie la fin de l'histoire à demain soir.

Il termina sa bière d'un trait et se leva.

— Je suis tout à vous, ajouta-t-il joyeusement.

Les deux hommes se retirèrent dans la chambre de San, simple mais vaste.

« L'une des meilleures de l'Académie », songea Mira en y entrant.

San s'installa à son bureau et lui indiqua une chaise appuyée au mur.

— Eh bien ? lança-t-il, les bras croisés sur sa poitrine.

— Je sais que vous avez lié amitié avec mon élève.

Le visage de San ne se départit pas de sa bonne humeur.

— Un excellent garçon. Le plus doué des élèves de cette année, je dirais. Fort, courageux et, qui plus est, doué pour la magie...

— Oui, c'est aussi ce que je pense. Un garçon fort, droit et sensible. Et qui, hier, a tué de sang-froid un garçon à peine plus jeune que lui qui essayait de pénétrer dans Makrat.

San cessa aussitôt de rire.

— Une triste histoire. Mais c'est l'époque tout entière qui est triste.

Mira se tut quelques instants, fixant l'homme qui se tenait devant lui.

— Je ne crois pas que vous connaissiez vraiment Amhal. Que vous sachiez combien d'années il a lutté contre sa propre force, qu'il vit comme une condamnation. Je ne crois pas que vous sachiez quelle croix est pour lui cette rage qui s'empare de lui pendant la bataille, ce désir de mort qu'il

s'efforce d'étouffer depuis l'enfance. Et vous ne savez rien non plus de ses progrès, des stratégies qu'il a mises en place pour juguler sa soif de sang, ni des punitions qu'il s'inflige chaque fois qu'il dérape.

À présent, San était parfaitement sérieux.

— Et alors ?

— Et alors, peu m'importe qui vous êtes, combien d'élèves vous avez eus et ce que vous savez des chevaliers du Dragon. Mais l'acte qu'Amhal a commis hier, et pour lequel il s'est déjà puni ce matin en ajoutant une nouvelle cicatrice aux innombrables autres qui marquent son corps, est un énorme pas en arrière pour lui.

Une lueur féroce traversa les yeux de San.

— Nous sommes des hommes du monde, et ce jeu m'a fatigué. Que voulez-vous ?

Mira pointa l'index sur lui.

— Ne vous approchez plus d'Amhal. Je sais ce que vous lui avez dit, et ce n'est pas ce que nous enseignons à l'Académie.

San demeura immobile un instant, puis il laissa échapper un rire.

— Il n'y a rien de drôle là-dedans, et je ne plaisante pas.

— J'appartiens à l'Académie, autant que vous, répliqua San. Et comme vous le savez, je suis aussi chevalier du Dragon. Vous étiez présent, il me semble, le jour de mon investiture...

Il prit un air grave.

— C'est vous qui êtes en train de ruiner la vie de ce garçon. Vous ignorez qui il est, vous l'obligez à étouffer sa nature, et vous lui avez conseillé de ne pas pratiquer la magie. S'il souffre, c'est à cause de vos stupides enseignements.

— Mes stupides enseignements sont le credo des chevaliers du Dragon depuis des siècles.

— Certains êtres sont au-dessus des règles et des limites, même celles qui émanent des chevaliers du Dragon.

Cette fois, c'est Mira qui rit avec sarcasme.

— Et vous seriez l'un de ceux-là ?

— Peut-être. Mais Amhal, sûrement.

Un lourd silence suivit.

— Le roi vous apprécie et vous aime, voilà uniquement pourquoi je reste là à vous parler au lieu de vous expliquer plus clairement ce que je veux dire dehors à coups d'épée. Je vous le répète une dernière fois : Amhal est mon élève, c'est à moi qu'il a été confié, et je ne veux pas vous voir rôder autour de lui.

— Essayez donc de le tenir loin de moi, si vous y arrivez, répliqua San, impassible.

— Il me suffira que ce soit vous qui restiez loin de lui.

San leva les bras devant lui, en souriant.

— Je ne toucherai plus à votre protégé. Mais, croyez-moi, c'est lui qui me cherchera, parce que, contrairement à vous, j'ai parfaitement compris qui il est et ce dont il a besoin.

Mira sauta sur ses pieds.

— Le chemin que vous lui proposez est facile et attirant. Je sais toutefois où il mène. Et Amhal le sait aussi. Vous avez bien peu d'estime pour lui, si vous pensez qu'il continuera à vous croire.

— Peut-être... Cela dit, si je ne me trompe, c'est vous qui êtes venu m'intimer l'ordre de ne plus le voir, pas lui.

Devant son sourire imperturbable, Mira serra les poings.

— Rappelez-vous ma mise en garde, cracha-t-il entre ses dents.

— Je n'y manquerai pas, répondit San d'une voix tranquille.

Amhal fut consigné à l'Académie pendant plusieurs jours. Il les passa étendu sur son lit, les yeux rivés au plafond, nageant en plein désarroi. Soudain, il n'avait plus aucune certitude. Les moments passés avec San, qui lui avaient semblé si pleins, qui l'avaient tant apaisé, étaient brusquement entourés d'une aura d'ambiguïté. Qui était cet homme ? Pourquoi lui témoignait-il tant d'intérêt ? Et que devait-il faire de ses enseignements ?

Il ne savait plus qui suivre : San, qui lui promettait la sérénité et le pouvoir, ou Mira, qui lui prônait les vertus de la responsabilité et du sacrifice.

Le premier soir, San ne vint pas le retrouver, et Amhal en fut presque soulagé. Il n'était pas en état de discuter avec lui.

Mais le lendemain, au milieu de la nuit, quelqu'un frappa à sa porte. Amhal était certain que c'était lui.

— Tu m'attendais ? demanda San sans préambule.

Amhal le fit entrer.

— J'ai appris ce qui était arrivé. Tu as mon entière solidarité.

Le jeune homme ne se montra pas étonné. Il connaissait l'homme, désormais.

— Ce n'est pas un acte honorable.

— Mais c'était nécessaire. À quoi servirait le couvre-feu, sinon ? Combien de vies aurais-tu mises en danger ?

Amhal se tourna vers lui.

— Pourquoi vous intéressez-vous tant à moi ?

— Parce que tu es spécial.

Le jeune homme baissa les yeux, tout à coup résolu à lui raconter ses rêves.

— Toi et moi sommes liés, commenta simplement San lorsqu'il eut terminé.

— Franchement, je ne comprends pas. Je vois seulement que vos enseignements m'ont éloigné de mon maître et d'Adhara.

— Parce que tu es différent d'eux. Amhal, ils n'appartiennent pas à ton monde. C'est notre croix. Nous sommes au-dessus des autres, à part.

— Vous me dites toujours ça, mais vous ne m'expliquez pas dans quel sens. Et je... je ne sais pas si j'ai envie d'être différent.

— Là n'est pas la question. Tu es différent, que tu le veuilles ou non. Je ne peux pas tout te dire, parce qu'il y a un temps pour chaque chose. Après le temps de l'entraînement, viendra celui des révélations.

Amhal le regarda, et il songea à tous les moments qu'ils avaient passés ensemble, à ses enseignements. Il devait faire un choix.

— Je suis réticent à continuer sur cette voie. J'ai peur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'il vaudrait peut-être mieux arrêter l'entraînement.

Un silence de plomb s'abattit sur la pièce.

— T'ai-je forcé la main ?

— Non, non, ce n'est pas ça...

— T'ai-je obligé à faire quelque chose que tu ne désirais pas, que tu ne voulais pas déjà faire sans moi ?

— Non, mais...

— Tu ne t'es pas senti serein ces jours-ci, en paix ?

— C'est de cette paix que j'ai peur.

San le regarda, et Amhal fut effrayé par la froideur de son regard. Des yeux dépourvus de pitié, où

brillait la même rage que celle qui lui tenaillait les entrailles. Mais cela ne dura qu'un instant. San sourit tristement et redevint l'homme qu'il connaissait, et en qui il avait confiance.

— Je n'ai agi que pour ton bien. S'il te faut du temps, aucun problème pour moi. Je disparaîtrai même, si tu le désires. Ce serait dommage, je le sais parce que je te connais, mais j'obéirai, si tel est ton souhait.

Amhal était touché.

— Je ne demande rien de tel... Seulement un peu de temps, pour réfléchir.

— À ta guise. Je ne suis pas ton maître, ni ton supérieur. Je suis seulement ton ami.

San se dirigea vers la porte.

— De toute façon, tu sais où me trouver, ajouta-t-il avant de sortir.

Il parcourut d'un pas rageur le trajet pour regagner sa chambre, afin d'évacuer sa colère et sa tension. Depuis le début, il savait que ce ne serait pas facile, mais il manquait de patience, et les obstacles l'irritaient au plus haut point.

Il avait été beaucoup trop conciliant. Il avait bridé son impétuosité, il avait accepté de s'humilier devant des gens qui ne lui arrivaient pas à la cheville ! Et combien de fois avait-il réprimé son désir de tuer ? Et voilà qu'à l'instant où il touchait au but, la situation semblait lui échapper. Peut-être aurait-il dû s'écouter, et utiliser d'emblée la manière forte en emmenant le garçon avec lui. Le destin se serait occupé du reste. Parce que Amhal était voué à la mort et à la destruction, il *lui* était destiné.

Il respira à fond pour se calmer. Non. Il devait aller au bout de son plan. Des obstacles se dressaient sur sa route ? Il n'avait qu'à les déplacer.

Sa colère s'apaisa, et le calme glacial dont il avait besoin reprit possession de son cœur.

« Tout ira bien, se dit-il, tandis que son cerveau fonctionnait sans relâche. Mais d'abord... »

Il s'engouffra dans un couloir secondaire et marcha avec nonchalance en direction d'une chambre inoccupée qu'il avait inspectée quelques jours plus tôt. Elle lui avait paru idéale à ses projets.

Arrivé à l'angle du dernier couloir, il se tapit dans l'ombre et attendit. Un léger frôlement, que seules des oreilles exercées pouvaient saisir.

Il bondit, saisit le jeune garçon à tâtons et plaqua une main gantée sur sa bouche, tout en le soulevant de l'autre. Le garçon se débattait en donnant des coups de pied, mais il en vint rapidement à bout. Un bon coup sur la tête, et il le jeta sans connaissance dans la chambre vide.

Il l'attacha aux pieds du lit, le désarma. Il portait un véritable arsenal sur lui : deux poignards, une sarbacane, une dizaine de couteaux, un lacet. L'attirail du parfait espion.

San s'assit devant lui et attendit qu'il se réveille. Lorsqu'il ouvrit les yeux, le garçon n'essaya même pas de se dégager ; il le dévisagea seulement d'un regard fier.

— Tu crois peut-être pouvoir me réduire en cendres avec tes yeux ? l'apostropha San.

Silence.

— J'ai tout compris, ajouta-t-il avec un sourire. Alors, que tu parles ou pas, cela m'indiffère. Parce que je *sais*.

Le garçon ne sembla pas effrayé.

— Alors épargnons-nous les préliminaires et tue-moi tout de suite, parce que je ne parlerai jamais.

— Je vous ai vus, toi et tes petits camarades qui jouez aux espions. Apparemment, la reine n'a pas perdu ses vieilles habitudes, pas vrai ? Une Guilde meurt, et il en naît une autre...

Le garçon grinça les dents, mais ne dit rien.

— C'est elle qui a eu l'idée de me faire suivre ? Ou l'estropié ?

Toujours pas de réponse. San dégaina l'un des poignards qu'il lui avait pris et contempla un instant les reflets des bougies sur sa lame luisante. Ensuite, il lacéra lentement la chemise du garçon avec sa

pointe.

La respiration de l'espion s'accéléra, mais son sourire plein d'orgueil ne s'effaça pas.

— Pourquoi me fait-on suivre ? De quoi me soupçonne-t-on ?

La lame s'enfonçait maintenant sur son torse, dessinant des lignes rouges de plus en plus profondes.

— N'espère pas t'en sortir si facilement. Quand on constatera ma disparition, on comprendra tout de suite qui est le coupable, siffla le garçon.

San le frappa au visage, lui faisant cracher le sang.

— Coupable de quoi ?

L'espion trouva encore la force de sourire.

— Tu l'ignores, n'est-ce pas ? Mais, vois-tu, je n'ai absolument rien à me reprocher, et je suis parfaitement en droit de torturer un peu l'espion que l'on a mis sans raison à mes trousses. Tout le tort en revient à ta reine et à son estropié de fils.

Le garçon continuait à sourire avec férocité.

— Ton compte est bon. Tu crois qu'on ne te demandera pas pourquoi tu m'as tué ?

— Mais je n'ai pas du tout l'intention de te tuer, répondit San en souriant à son tour. Tu sais, parfois j'ai vraiment l'impression que les dieux guident mes actes, que tout ce que je fais obéit à un but plus grand. Parce que ta présence, ici et maintenant, m'est vraiment très utile.

Il posa le poignard, puis il effleura les entailles en prononçant une formule. La peau se mit à cicatriser.

— En réalité, j'ai besoin de toi vivant et en bonne santé, dit-il avec un rictus mauvais.

Amina ne cessait de harceler Adhara. Chaque jour, elle revenait à la charge.

Pourtant, ce n'était pas le meilleur moment pour retourner à l'Académie, et Adhara avait essayé de le lui expliquer. En outre, personne n'était autorisé à sortir du palais, et la princesse ne faisait pas exception. Mais Amina était prête à braver les ordres de son père.

Adhara eut beaucoup de mal à la persuader que Makrat n'était plus un lieu sûr. Trop de violence régnait désormais dans les rues.

Amina s'adressa pour finir à son père. Néor se montra inflexible. À ses yeux, le palais était devenu une île refuge, le seul endroit où ses enfants étaient protégés de la maladie. Mais il savait aussi que sa fille percevait la tension qui y régnait. Elle aussi avait peur, et elle était toujours nerveuse, agitée. Elle avait besoin de se distraire.

C'est pourquoi, il décida d'accéder à sa requête, au moins en partie.

— Je veillerai à ce que l'on apporte ici l'équipement nécessaire et nous t'installerons une salle exactement comme celle de l'Académie. Et je ferai même venir un instructeur d'exception.

— Amhal ? demanda Adhara, les yeux brillants.

— Je ne crois pas.

L'élue fut Mira. Parce qu'il connaissait bien Amina, et qu'il était le plus capable d'entraîner la fillette en lui évitant de se faire mal.

— Je sais que tu es très occupé, mais je te demande cette petite faveur. Seulement une matinée, l'avait prié Néor.

Mira s'était contenté d'incliner la tête avec un sourire.

— Pour vous, aucun problème.

Dès qu'elle pénétra dans la salle aux côtés d'Adhara, Amina se mit à sautiller partout. Elle se jeta sur l'armure que l'on avait apportée pour elle, la même que la dernière fois. Adhara se laissa gagner par son enthousiasme. Mais lorsqu'elle aperçut Mira seul dans un coin de la salle, son sourire mourut sur ses lèvres. Elle savait qu'Amhal était consigné dans sa chambre, et que ce n'était donc pas sa faute

s'il n'était plus venu la voir. Mais il lui manquait et, après leur dernière entrevue, elle était plus abattue que jamais.

La salle d'armes avait été installée dans une aile inhabitée du palais, dans une salle de réception autrefois utilisée par Sulana, l'arrière-grand-mère d'Amina. Au début de son règne, Learco avait ordonné que tout ce qui avait appartenu à cette femme au destin tragique soit détruit, et tous les lieux qu'elle avait fréquentés abandonnés.

Amina se déchaîna presque autant que la fois précédente. Elle insista pour se battre d'abord avec l'armure, avant de se laisser convaincre de l'ôter pour s'entraîner à l'épée.

Mira se montra d'une patience extraordinaire. Il se prêtait à tous les jeux de la fillette, et la traitait avec une affection paternelle. Adhara cherchait à participer elle aussi à l'entraînement, mais son esprit était ailleurs : elle revoyait sans cesse Amhal jouant avec Amina, la complicité qu'ils avaient partagée, leurs rires, la patrouille dans la ville et la victoire du jeune garçon sur sa rage.

Tout à coup, un sifflement aigu fendit l'air, et Adhara vit Mira s'effondrer. Ensuite, le temps sembla s'écouler au ralenti. Le corps massif du chevalier qui heurtait lourdement le sol, le visage stupéfait d'Amina, les murs poussiéreux de la salle, et la sensation d'une présence, tout près.

La main d'Adhara courut à son poignard, ses jambes bondirent en avant. Elle attrapa la princesse, l'obligea à se coucher par terre et la couvrit de son corps, s'interposant entre elle et les larges fenêtres qui occupaient un pan entier de la salle.

Cette fois, elle le vit presque. D'un ample mouvement de sa main armée du poignard, elle intercepta la pointe lancée contre elle. Celle-ci tomba sur le sol avec un tintement métallique. Amina hurla, mais la concentration d'Adhara ne faiblit pas. Lorsque la silhouette apparut, sombre et agile, elle était prête. Elle sauta sur ses pieds, évalua son ennemi d'un regard et se prépara au combat.

Comme de l'extérieur, elle regarda son corps se déplacer avec une précision létale : poignard contre poignard, elle combattait cet ennemi inconnu, sans manquer un seul coup. Une partition impeccable, mystérieusement gravée dans ses muscles. Le cliquetis des armes se heurtant, les étincelles qui en jaillissaient, tout faisait partie d'un code qu'elle connaissait. Elle sauta en arrière en prenant appui sur ses bras et envoya un coup de pied à son adversaire. Elle acheva sa culbute, se prépara à l'attaque sur les genoux et se jeta à nouveau en avant. Déséquilibré, l'homme heurta un mur et elle lui fit une clé anglaise. Il tenta de la frapper au ventre, mais elle lui bloqua la main. Ensuite, elle n'eut plus qu'à faire levier. L'autre voltigea en l'air et retomba pesamment sur le dos. Comme il essayait de se relever d'un coup de reins, elle enfonça sa lame entre ses deux épaules.

L'homme n'émit même pas une plainte. Il se raidit, puis s'effondra, et ce fut le silence. Adhara était à peine essoufflée. Ses mains étaient poisseuses, et quand elle les regarda, elle vit qu'elles étaient rouges de sang.

Que s'était-il passé ? Qu'avait-elle fait ?

La prise de conscience arriva d'un coup, énorme : elle avait tué un homme.

Mais le moment n'était pas au désespoir, ni à la réflexion. Amina pleurait à chaudes larmes, recroquevillée dans un coin de la salle, en hurlant quelque chose.

Adhara bondit et la saisit par les épaules.

— Tu vas bien ? Tu vas bien ?

Il n'y eut pas moyen d'obtenir une réponse. C'est seulement au bout d'un moment qu'elle réussit à comprendre ce qu'elle criait, au milieu de ses sanglots : « Mira. »

Le chevalier gisait près d'elle. C'est alors qu'Adhara se souvint : oui, tout avait commencé avec Mira qui tombait à terre.

Sans détacher les mains d'Amina, elle baissa les yeux sur lui. Son cœur s'arrêta : une pointe lui sortait du cou et sa peau était couleur de cendre.

TROISIÈME PARTIE
LE DESTIN D'ADHARA

DEUIL

C'est la Suprême Officiante en personne qui mena ce combat sans espoir.

Theana arriva les cheveux en désordre, la mine défaite, dans ses vêtements de tous les jours. Elle observa Mira, la couleur de sa peau, le rythme saccadé avec lequel sa poitrine se soulevait et s'abaissait, et donna l'ordre de faire sortir tout le monde.

Adhara resta dehors, sous le choc. Elle avait l'impression d'être brusquement tombée dans la vie de quelqu'un d'autre. Elle avait du mal à déchiffrer les derniers événements, ou même seulement à se les rappeler clairement. Mira qui s'écroulait sur le sol, le corps à corps, la mort de son agresseur. Tout se noyait dans un chaos brumeux, dans lequel les sensations se superposaient et se mélangeaient.

Amina sanglotait toujours près d'elle. Adhara avait passé un bras sur ses épaules et cherchait en vain des mots de consolation.

— Tout ira bien, répétait-elle en lui caressant les cheveux.

Amina ne semblait même pas l'entendre.

— Je n'ai rien fait... Je voulais seulement m'amuser, rien d'autre..., marmonnait-elle pour elle-même.

— Ce n'est pas ta faute. C'était un guet-apens, insistait Adhara.

Alors que la porte restait obstinément fermée, une foule nombreuse s'était réunie dans le couloir. Néor, les mains crispées sur les roues de son fauteuil, Learco et Doubhée, consternés. Et puis des soldats, des gardes qu'Adhara n'avait jamais vus ; de simples curieux.

Un va-et-vient qui l'étourdissait, qui l'entraînait loin d'elle-même. Encore quelques heures plus tôt, elle avait une vie à elle, une vie qu'elle avait choisie. Et maintenant une force inconnue s'était emparée d'elle. Elle avait déjà compris qu'elle possédait des capacités extraordinaires, mais elle n'aurait jamais pensé que son pouvoir l'aurait un jour transformée en meurtrière. Elle n'osait pas sortir son poignard de son fourreau, ni même l'effleurer. Sa lame était encore rouge du sang de sa victime.

Puis, peu à peu, le monde reprit sa vitesse normale. Theana était enfermée dans la salle depuis déjà quelques heures quand Amhal apparut au fond du couloir. La rumeur avait dû parvenir jusqu'à lui, l'arrachant à son isolement forcé dans sa chambre. En le voyant, Adhara éprouva un étrange mélange de joie et de douleur. Parce qu'il était là et qu'elle le voyait, et parce qu'elle sentait sa souffrance l'entourer et la pénétrer.

Elle se leva, alla vers lui. Le pas précipité, le visage pâle et la mâchoire contractée, Amhal passa devant elle sans la voir. Pour lui, il n'y avait plus que cette porte fermée.

— Il est là ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

C'est elle qui lui répondit.

— Oui.

Le jeune garçon se tourna et la regarda comme si elle était transparente.

— Tu étais avec lui ?

Adhara hocha la tête, effrayée. Il ne la reconnaissait pas. Où était passé celui qu'elle avait embrassé au clair de lune ? Maigre, rongé par un obscur feu intérieur, ce malheur semblait avoir creusé un dernier fossé dans son cœur.

— Raconte-moi tout.

Adhara aurait préféré ne pas avoir à se souvenir. Ne pas penser à elle-même comme à une machine à tuer. Mais elle le fit pour lui. Elle fut sobre, et alla à l'essentiel, en essayant d'étouffer ses émotions. Amhal ne manifesta aucune réaction. Seule une ride sur son front, entre les sourcils, trahissait son angoisse, la même que celle qui nouait la gorge d'Adhara. Sa vie aussi était sur le point de basculer. Tout dépendait de cette porte fermée.

Elle s'ouvrit au milieu de l'après-midi, avec un grincement annonciateur d'échec. Theana apparut, pâle, épuisée. Tous se pressèrent aussitôt autour d'elle. Une lueur d'espoir brillait dans les yeux d'Amhal.

— Le poison l'a emporté il y a quelques minutes. Il n'a pas repris conscience. J'ai tenté l'impossible.

Des gémissements fusèrent, des soupirs, et un bruit mat, régulier, obsédant, qui emplit toute la voûte du couloir.

Les paupières plissées de rage, Amhal martelait la porte de coups de poing. Les éclats de bois s'enfonçaient dans sa chair, mais il ne s'arrêtait pas.

— Amhal ! cria Adhara en tâchant d'attraper ses mains en sang.

Pour toute réponse, le jeune homme hurla au ciel un « pourquoi ? » désespéré et hargneux, et il s'enferma dans la salle où son maître était mort.

Les remerciements sincères de Néor :

— Sans toi, ma fille serait morte. Je ne pourrai jamais t'exprimer ma gratitude.

Les yeux inquiets de Theana, l'air triste avec lequel elle lui serra les mains, comme s'il y avait désormais entre elles une complicité nouvelle.

Le regard empli de reconnaissance du roi et de la reine :

— Tu as sauvé notre petite-fille !

Et puis, les interrogatoires.

Les jours suivants furent une harassante succession d'entrevues et de questions sans réponses. Une atmosphère oppressante s'empara du palais ; les couloirs grouillaient de soldats et de gardes qui, d'après ce qu'on murmurait, appartenaient à un corps spécial attaché à la reine.

La théorie la plus accréditée à la Cour, relayée par les dignitaires et les serviteurs, était qu'on avait tenté d'assassiner la princesse. Il n'y avait pas d'autre explication. Mira était certes un élément remarquable de l'Académie, mais depuis longtemps il avait pour seule tâche la protection de la famille royale. Qui donc aurait voulu le tuer ? Mais on ne comprenait pas non plus qui l'avait fait, et pourquoi. Et si l'on recommençait ? Amina n'eut plus le droit de se déplacer sans escorte. Les troupes chargées de la sécurité furent renforcées, le palais surveillé nuit et jour. Parmi la population, l'hypothèse courut que l'épidémie et le meurtre étaient liés. On accusait les nymphes, ou encore les gnomes, et la confusion qui régnait déjà dans les rues de la ville tourna à la panique. Tentatives de lynchages, méfiance envers les étrangers, meurtres. Makrat semblait au bord de l'émeute. Et le palais était le miroir de cette nouvelle situation.

Adhara fut interrogée jusqu'à l'épuisement.

On lui demanda un nombre incalculable de fois d'évoquer cette matinée, ce qu'elle avait fait, ce qu'elle avait entendu. Elle dut reconstituer la scène dans ses moindres détails, et se confronter à nouveau à l'absence totale d'émotion qu'elle avait éprouvée alors. C'était comme si elle avait agi en robot, accomplissant des gestes qui préexistaient en elle. Elle était née pour cela, lui susurrait une voix terrible pendant qu'on la questionnait. Et personne n'exigeait de comptes sur cette vie qu'elle avait prise, personne ne la blâmait. Au contraire, on commençait à la considérer comme une héroïne.

Lorsqu'elle passait dans les couloirs, les domestiques se retournaient pour la regarder, les soldats lui adressaient des regards d'admiration mal dissimulée.

Même Amina pensait ainsi.

— Je te dois la vie, tu as été fantastique ! J'ai vu comment tu t'es battue, on aurait dit que tu dansais !

Et elle mimait ses mouvements précis.

Adhara en était gênée.

— Ce n'était pas un jeu.

— Mais qui te dit que ça l'était ! Tu as été... héroïque !

— Un jeune garçon est mort.

Amina ouvrit de grands yeux.

— Un jeune garçon ? Mais il voulait me tuer !

Pendant deux nuits entières, le rouge de son sang sur son poignard l'avait obsédée, lui ôtant le sommeil, jusqu'à ce que, pleurant à chaudes larmes, elle frotte convulsivement la lame, si fort qu'elle avait fini par s'entailler le doigt. Alors elle était allée le voir.

Elle avait soulevé le drap qui le recouvrait, observé son visage figé dans la mort. Elle n'aurait pas su dire précisément son âge, il devait avoir plus ou moins le sien. Immobile près de lui, elle s'était souvenue avec horreur comment, l'espace d'un instant, ce garçon n'avait été pour elle rien d'autre qu'un ennemi à abattre, à vider de son sang. Et là encore, dans la pâleur et l'abandon de la mort, il lui faisait l'effet d'une carcasse vide.

Comment se remettait-on d'une chose pareille ?

Comment se pardonnait-on d'avoir tué ?

Et comment faisait-on pour continuer à vivre normalement, en sachant qu'on était capable de tuer sans une hésitation ?

Si au moins elle avait eu quelqu'un à ses côtés. Mira, peut-être, qui avait su lui dire les mots justes au bon moment. Elle l'avait peu connu, finalement, mais il l'avait touchée, et brusquement il lui manquait, davantage peut-être pour ce qu'elle ne savait pas de lui que pour la relation réelle qui les avait liés.

« Où vont les morts ? se demanda-t-elle soudain. Se dissolvent-ils simplement en cessant d'être ? Ou bien existe-t-il un lieu d'où ils nous regardent, d'où ils veillent sur nous ? »

Et puis il y avait Amina, qui ne la quittait plus d'une semelle. Elle ne voulait plus être avec personne d'autre. Et pour masquer son inquiétude, son incapacité à assimiler la mort, elle revenait sans cesse sur le drame.

Mais c'était Amhal qui lui manquait le plus. Il avait disparu, encore une fois. Après le meurtre, il était resté enfermé avec Mira toute la nuit. Il était sorti au petit matin, sans regarder personne, même pas elle. Ensuite, il s'était réfugié à l'Académie où il passait de sa chambre à la salle d'armes. Il n'était réapparu au grand jour que pour assister aux funérailles de son maître.

Elles eurent lieu sur la grande esplanade où Adhara, Amhal et Mira avaient atterri à peine trois mois plus tôt, par une journée ensoleillée. La seule au milieu d'une semaine de pluie. L'automne approchait à grands pas, et l'air sentait le bois humide et les feuilles mortes.

Une foule de gens y assista. La famille royale, la plupart des chevaliers du Dragon, tous les élèves de l'Académie et le peuple. Beaucoup d'yeux étaient fixés sur Adhara, bien qu'elle ait pris soin de s'habiller de façon discrète et de se tenir à l'écart, près d'Amhal, glacé et silencieux.

Elle chercha quelque chose à lui dire, mais devant la profondeur de sa douleur, son visage creusé et ses yeux gonflés entourés de cernes, elle ne trouva pas les mots. D'ailleurs, il ne la regardait pas. Les yeux vides, il fixait le bûcher sur lequel avait été placé le corps de Mira. Car c'est ainsi que s'en allaient les chevaliers du Dragon, dans un feu purificateur qui confiait leurs cendres au vent.

À côté de lui, San, grave et poli, l'air pénétré de la douleur générale. Adhara l'observa longuement. Depuis qu'il était revenu, tout avait changé. C'était comme si avec lui s'était enclenché quelque chose, une série d'événements qui les avaient inéluctablement conduits jusqu'à ce bûcher. Elle secoua la tête. Ce n'étaient que des pensées stupides, auxquelles elle ne devait pas se laisser aller.

Le roi, le Général Suprême et Néor firent un discours. Des paroles creuses qui n'ajoutaient ni ne retiraient rien à ce qu'avait été Mira.

Ensuite, ce fut la longue procession des torches. Tous ceux qui le désiraient pouvaient allumer le bûcher du chevalier. Amhal, le premier, apporta sa flamme en silence, puis retourna à sa place, contemplant ce feu qui emportait une partie de son existence.

Adhara éprouva elle aussi le besoin de participer à ce rite. Elle avait le sentiment de devoir quelque chose à cet homme.

Elle revint ensuite près d'Amhal, immobile comme une statue, les yeux secs de qui a pleuré toutes ses larmes. Elle le regarda, toujours incapable de lui parler, et pria pour que ce soit lui qui lui dise quelque chose, ne fût-ce qu'un reproche pour ne pas avoir été capable de sauver son maître. Mais Amhal ne lui rendit pas son regard. Adhara prit furtivement sa main. Une main inerte et glaciale. Elle ne l'avait jamais senti si lointain.

Ils étaient encore tous trois vêtus de noir. Néor regardait la pluie fine qui tombait sur Makrat.

« L'été est fini », pensa-t-il tristement.

— Ça ne peut pas être lui.

Sa mère était pâle, nerveuse.

Il la comprenait. Le garçon qui avait tué Mira faisait partie de ses hommes. L'espion à qui elle avait demandé de surveiller San, pour être précis.

— À quoi bon nier l'évidence ?

Learco n'était pas moins tendu.

— Calmez-vous, dit Néor.

Puis il regarda sa mère.

— Que le meurtrier ait été un de tes hommes est indéniable.

— Tu es en train de remettre en question mes méthodes de recrutement ? Tu insinues qu'il y a des traîtres parmi mes hommes ? hurla Doubhée, hors d'elle.

— Nul n'est à l'abri d'une erreur de jugement...

Néor arrêta son père d'un geste de la main.

— Tenons-nous-en aux faits. La question est : quelle confiance as-tu en tes hommes ?

— Une confiance aveugle, répondit Doubhée sans hésiter. Crois-tu que j'admette n'importe qui dans mes rangs ? L'entraînement est extrêmement dur, et j'exige qu'on mène une enquête poussée sur chacun de mes hommes. Ils sont d'une fiabilité irréprochable.

— Des traîtres peuvent s'introduire partout, insista Learco.

Doubhée le foudroya du regard.

— Mais pour qui me prends-tu, à la fin ! Il s'agit des hommes qui sont responsables de la sécurité de notre famille, tu penses réellement que je les choisis au hasard ?

Néor commençait à s'impatienter. Il n'arrivait pas à réfléchir quand la discussion s'envenimait ainsi.

— Je vous ai dit de vous calmer. La colère est toujours notre pire ennemie, dans des cas pareils.

Sa voix, glacée, tomba comme un couperet.

Le prince se déplaça jusqu'à la fenêtre, le regard perdu dans le vague. Son esprit travaillait fébrilement dans le silence hostile qui s'était créé.

Finale­ment, il se retourna.

— Nous ne pouvons pas éviter d'enquêter sur ce garçon.

Doubhée leva la main en signe de protestation.

— Je ne t'accuse de rien. Mais la trahison fait partie de l'homme et, franchement, je ne peux pas l'exclure. Les gens changent.

— Je l'ai recruté il y a à peine un an !

— Il était jeune, on change en un an à son âge, répliqua sèchement le prince. Un moment de folie... ou peut-être l'a-t-on acheté... De toute façon, c'est de lui qu'il faut partir. Il est le nœud de l'affaire. Pour le moment, nous nous concentrerons donc sur l'assassin. En revanche, ajouta-t-il, il y a un élément que nous ne pouvons pas négliger.

Ses parents se firent attentifs.

— C'est sûrement une coïncidence, je trouve cependant étrange que ce soit justement l'espion que nous avons chargé de surveiller San qui ait fait une chose pareille.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Cette fois, c'était au tour de Learco de s'insurger.

— Rien. Mais le fait doit être pris en compte.

Son père lui jeta un regard sans équivoque. Néor savait à quel point San lui était cher, combien son retour avait marqué un tournant dans sa vie.

— Il a juré fidélité à ce monde, et il s'est consacré corps et âme à la sécurité de notre ville : il a, me semble-t-il, démontré que ce n'étaient pas que des mots.

Néor s'appuya au dossier de son fauteuil et poussa un long soupir. La froideur de sa logique était parfois une condamnation. Elle levait le voile de toutes les illusions, mettant à nu la brutalité des faits.

— Je ne suis pas en train de l'accuser. Je réfléchissais seulement à voix haute.

Il tourna à nouveau la tête vers la fenêtre, brusquement accablé. Il savait que tout le poids de ce qui était en train de se passer – la maladie, et maintenant ce meurtre – retomberait entièrement sur ses épaules. Il y avait eu une époque où celles de son père étaient assez fortes pour soutenir la charge de ce royaume et l'avaient protégé lui aussi. Mais avec le temps, les parents redevenaient des enfants, ce qui obligeait les leurs à grandir.

— Autre chose ? demanda-t-il.

Learco et Doubhée n'ajoutèrent mot et sortirent à pas lents.

Néor eut un pincement au cœur. Ses parents abdiquaient.

Les jours suivant les funérailles, Amhal eut la sensation de sombrer dans un cauchemar sans fin. Il ne sortait pas de l'Académie et ne voulait voir personne. Il s'épuisait à l'entraînement, s'infligeait blessure sur blessure et se refusait à honorer ses obligations. Les premiers temps, on le laissa en paix ; tous comprenaient sa douleur, et on ne voulait pas le forcer. Puis on commença à se plaindre de lui. Ses camarades essayèrent de lui parler, de le ramener à la raison. Ils n'en obtinrent que des insultes. Un jour, il attaqua même à l'épée un intendant qui l'appelait. Une faute gravissime, qui aurait pu lui valoir la prison, mais que ses supérieurs ignorèrent parce qu'ils voulaient lui laisser une autre chance.

Une nuit, malgré le couvre-feu, Adhara sortit en cachette du palais. Elle était inquiète, elle ne cessait de voir le visage d'Amhal, vide de toute émotion.

Elle traversa la ville et réussit à entrer à l'Académie.

Elle se glissa jusqu'à la porte de sa chambre et la martela de coups de poing.

— Amhal, c'est moi, ouvre !

Les mains endolories, elle insista jusqu'à ce qu'il apparaisse enfin sur le seuil, la barbe longue, le visage maigre, la chemise tachée et en désordre.

Il la fit entrer sans rien dire et lui étala un onguent sur les mains.

— Pourquoi es-tu venue ?

— Je comprends ta douleur. Mais il y a un moment où il faut lutter.

Amhal lui répondit par un sourire amer.

— Tu ne comprends rien du tout, au contraire.

Des paroles sèches, dures, qui lui firent mal.

— À qui as-tu déjà été liée, toi ? Qui as-tu perdu ? Tu n'as ni père ni mère, tu ignores ce que c'est de perdre quelqu'un qui était tout pour toi.

Adhara se mordit les lèvres pour ne pas pleurer.

— Je t'avais, toi. Et avant la mort de Mira, j'avais aussi ma vie. Une vie que je m'étais créée. Maintenant je n'ai plus que le souvenir de ce jour où un homme est mort devant moi et où j'en ai tué un autre. Moi aussi, j'ai perdu quelque chose.

Amhal sembla touché. Il détourna les yeux.

— Il était tout pour moi. Il était ma force. Tant qu'il était là, je savais que je pouvais vaincre. Et voilà qu'il meurt d'une mort stupide, insensée, frappé par-derrière par un lâche. En me laissant avec mille questions sans réponses. Et le pire, c'est que la dernière chose qu'il a vue de moi, c'est mon comportement indigne ce maudit soir où je l'ai déçu, où j'ai tué sans raison !

Adhara posa la main sur son épaule. Le Amhal qu'elle aimait était là, sous la douleur et le désespoir, intact. Il y avait peut-être encore quelque chose à espérer.

— Recommence à vivre, je t'en prie...

Les yeux du jeune homme redevinrent glacés.

— Toujours ces mêmes paroles, ces stupides paroles de consolation... « Il aurait aimé que », « il voudrait sûrement que »...

Il bondit sur ses pieds.

— Il n'est plus là, tu comprends ? Et personne ne sait ce qu'il voudrait maintenant, ou ce qu'il a pensé quand cette maudite flèche l'a tué ! Il n'est plus là, c'est tout, et je suis seul et sans guide.

Adhara se leva à son tour.

— Tu crois vraiment qu'il aurait été heureux de te voir sombrer dans la douleur ? Qu'il aurait aimé te regarder te tuer à petit feu et réduire à néant tout le travail qu'il a fourni pour que tu deviennes chevalier du Dragon ? Parce que c'est exactement ce que tu es en train de faire, tu détruis son travail.

Amhal s'approcha à un souffle de son visage.

— Tu ne peux pas comprendre, siffla-t-il avec méchanceté.

La gifle résonna dans le silence de la chambre. Adhara éclata en sanglots.

— Moi aussi, je vais mal, et moi non plus je n'ai pas de réponses. Depuis que tu es parti, depuis que tu as décidé que tu avais besoin de temps loin de moi, je suis seule avec moi-même et mes questions, avec le fantôme de l'homme que j'ai tué et le souvenir de ce qui est arrivé. Mais je sais que tu es toujours le garçon qui m'a sauvée ce soir-là. Ne laisse pas mourir ce qu'il y a de bon en toi ! Je t'en supplie, Amhal !

Il se pencha et la prit dans ses bras.

— Pour l'instant, je n'y arrive pas. Je ne sais même pas si le bien dont tu parles existe, murmura-t-il. Peut-être demain, je ne sais pas, mais maintenant je ne peux pas. Je lui dois mes pleurs et ma douleur.

Il la releva doucement, l'accompagna jusqu'au seuil.

— Rentre au palais, et fais bien attention, dit-il en la regardant avec une douleur infinie.

Et il referma lentement la porte.

LE DÉBUT DE LA FIN

Sa porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Amhal, étendu tout habillé sur son lit, ne dormait pas. Depuis quand n'avait-il pas fait une vraie nuit ? Dès qu'il posait la tête sur l'oreiller, le sommeil s'envolait. Les murs de la chambre se refermaient sur lui comme les planches d'un cercueil, les draps l'enveloppaient comme un suaire et son matelas semblait vouloir l'engloutir. Il fermait les paupières et la même image lui envahissait l'esprit : le corps de Mira mort. Une enveloppe vide, qui n'avait plus rien de l'homme qui avait été un père pour lui.

Il avait passé des heures auprès de son cadavre, des heures durant lesquelles il n'avait cessé de s'interroger en vain pendant que ses yeux enregistraient chaque détail. La plaie béante au cou, la pâleur surnaturelle, le relâchement des traits. Et peu à peu, Mira s'était évanoui, Amhal l'avait presque vu se dissoudre sous ses yeux, jusqu'à ce qu'il ait la terrible certitude qu'il n'était plus là ni nulle part, qu'il avait simplement disparu.

Et maintenant, ce corps revenait chaque nuit lui rendre visite, lui ôtant le sommeil. À peine quelques heures agitées, et la douleur revenait lui tenailler la poitrine et le réveillait.

Lorsque la porte grinça, Amhal ne bougea même pas. Il se moquait bien de savoir qui c'était. Un ennemi, un ami, l'énième imbécile essayant de l'arracher à sa prostration. Qu'ils viennent. Le mur de son indifférence n'avait pas même été entamé par Adhara.

Un bruit de bottes sur le plancher de bois, une chaise déplacée, quelqu'un qui s'y asseyait. Et puis le silence.

Amhal resta les yeux ouverts dans l'obscurité. La lune jetait une lumière blafarde sur le mur de pierre devant lui.

— J'avais douze ans quand il est mort.

C'était San. Le cœur d'Amhal frémit légèrement, mais cela ne suffit pas à le faire bouger. Encore de stupides paroles de réconfort, qui ne serviraient qu'à le faire se sentir encore plus mal.

— Nous n'avons pas passé beaucoup de temps ensemble. Quelques mois à peine, à bien y réfléchir. Mais cela avait été les mois les plus intenses de ma vie. Ce qu'il m'a enseigné, sur l'existence encore plus que sur l'épée, s'est gravé au fond de mon cœur. Personne ne pourra jamais l'effacer. C'est pour cela que, quand Ido est mort, une partie de moi s'en est allée avec lui.

Une larme, solitaire, brûlante, coula sur la joue d'Amhal.

« Lui, il me comprend. Il a éprouvé ce que j'éprouve en ce moment », lui susurrerait une voix en lui.

— Et il est mort par ma faute ? Il m'avait protégé au péril de sa vie, pour éviter que la Guilde des Assassins ne me prenne et n'utilise mon corps pour ressusciter Aster. Mais je n'étais qu'un stupide gamin prétentieux, et j'étais certain de pouvoir vaincre la Guilde seul. Je sentais le pouvoir de la magie couler dans mes veines, et j'étais sûr qu'en allant au temple, la tanière de la Guilde, j'allais tous les tuer et venger mes parents assassinés par ces fous fanatiques.

Longue pause.

— Et ensuite ? demanda Amhal dans un souffle.

— J'ai réussi à lui échapper et je me suis rendu au temple. C'était exactement ce que la Guilde voulait. Je ne savais pas contrôler mon pouvoir, et j'ai été tout de suite capturé. Ensuite, il s'est passé ce qui s'est passé : Learco, Doubhée, Ido et Theana sont venus me sauver. Et Ido est mort. Quand je

l'ai vu gisant à terre, immobile, j'ai compris que j'étais l'unique responsable et qu'il ne reviendrait plus.

Amhal s'assit sur son lit et regarda les yeux de l'homme. Ils lui renvoyèrent l'image de sa propre souffrance.

« Il est comme moi. »

— Combien de choses avait-il encore à m'apprendre et comme j'avais encore besoin de lui ! Je n'ai compris qu'il était le seul en qui j'avais vraiment confiance que lorsque je l'ai vu mort.

Amhal baissa la tête, et posa la main sur sa poitrine.

— C'est comme si j'avais un animal dans ma poitrine, qui creuse jour et nuit avec ses griffes. Ou peut-être est-ce moi qui ne veux pas qu'il s'arrête.

— Je sais, dit San, ému. Je sais.

— Que dois-je faire ? demanda Amhal, avec désespoir. Continuer ma route ? Que dois-je faire ?

— Souffrir.

Sa réponse fendit le silence de la chambre.

— Quel que soit le réconfort que peuvent t'apporter les autres, c'est une douleur qui t'accompagnera éternellement. Dans un coin de ton cœur, tu continueras à pleurer comme maintenant.

Amhal effleura sa joue. Elle était baignée de larmes.

— Toutefois, les années changent la face des choses, et tu finiras par te sentir mieux. Mais il faudra du temps.

Parmi toutes les paroles que les gens lui avaient dites depuis la mort de Mira, celles de San lui semblèrent les seules vraies. Parce qu'il n'essayait pas de le consoler, il lui transmettait simplement son expérience, il lui indiquait la route qu'il avait lui-même parcourue. Amhal se sentit moins oppressé.

— J'ai demandé à te prendre comme élève.

Amhal redressa vivement la tête.

Quelque chose n'allait pas dans cette phrase, et San dut s'en apercevoir, car il se dépêcha d'ajouter :

— Si tu es d'accord, évidemment.

Amhal ne put s'empêcher de penser que c'était une trahison, une terrible trahison. Depuis quand son maître était-il mort ? Six, sept jours ? Et il était déjà prêt à le remplacer. Par San, qui plus est, de qui il avait douté, par le passé.

— Je...

— Je vais être franc, dit San en s'approchant de lui. S'apitoyer sur soi a quelque chose de réconfortant, n'est-ce pas ?

Amhal eut soudain honte. Il commençait en effet à s'habituer à la douleur, à s'y attacher comme à une amie.

— Mais ça ne peut pas durer éternellement. Le monde t'attend, or il continuera à avancer si tu restes enfermé ici. Je ne le remplacerai jamais, ce n'est pas le sens de ma proposition. Je veux seulement t'accompagner dans ce moment difficile et t'aider à sortir de toi-même.

Amhal regarda ses mains. Sortir de là.

« Et continuer à grandir, apprendre encore... »

C'était exactement ce que lui avait dit Adhara la veille. Et pourtant elle ne lui avait pas semblé aussi convaincante que San. Il pensa à sa claymore et aux longs entraînements.

Il leva les yeux.

— J'ai besoin de changer d'air, dit-il d'un ton décidé.

Le visage de San s'illumina d'un sourire rusé.

— Tout ce que tu voudras.

San s'inclina profondément devant le trône de Learco. Néor n'était pas là ce jour-là. C'était mieux ainsi. Il ne l'appréciait pas particulièrement. Il le fixait toujours d'un regard oblique qui le mettait mal à l'aise. C'était un type intelligent, trop, il l'avait tout de suite compris.

San, je t'en prie...

San sourit intérieurement. Avec le roi, au contraire, tout était plus facile. Il l'aimait et croyait en lui. Il se releva.

— Altesse, j'ai une faveur à vous demander.

— Pourquoi ne nous tutoyons-nous pas, comme autrefois ? Si je ne me trompe pas, tu ne me vouvoyais pas en arrivant au palais.

— Mon Seigneur, je n'étais pas chevalier et je ne venais pas au pied de votre trône pour vous quémander une faveur.

Learco sourit avec tendresse.

— Soit.

— Je sollicite la permission de quitter Makrat et d'être envoyé en patrouille dans les zones contaminées.

Le vieux roi pâlit.

— Pourquoi cette requête ?

— Elle m'a été suggérée par mon élève, répondit San.

Et après une brève pause, il ajouta :

— Je crois que vous savez qu'Amhal, l'apprenti de Mira, est devenu mon élève.

Learco acquiesça gravement.

— Oui, je le savais... Mais pourquoi ce choix ?

San se rappela les paroles d'Amhal, deux jours plus tôt : « Je veux quitter la Cour et la vie que je menais avec Mira. J'ai besoin d'action, j'ai besoin de me salir les mains et de me distraire de tout ce qui me le rappelle. Je veux aller dans les terres infectées. »

Il y avait consenti aussitôt.

— L'éloignement lui sera salutaire...

San avala douloureusement sa salive et planta dans les yeux du roi un regard plein de tristesse.

— Il vaut mieux qu'il oublie le passé. Je... j'ai vécu la même chose.

— C'est dangereux, déclara Learco après un instant de réflexion. Je n'ai pas l'intention de perdre un élément aussi précieux que toi à cause de cette maladie.

— Amhal est immunisé, il a du sang de nymphe. Quant à moi... Eh bien, la maladie semble moins virulente sur certaines races. Peut-être est-ce le cas pour les demi-elfes.

Le roi le fixa longuement, et dans son regard San lut toute l'affection que cet homme lui portait : il ne voulait pas le perdre après l'avoir à peine retrouvé. Il se sentit mal à l'aise et se rappela le flacon de sang que lui avait remis quelques mois plus tôt l'elfe qu'il avait rencontré dans cette auberge enfumée de la Nouvelle Enawar. Il contracta la mâchoire.

— San, je ne sais vraiment pas quoi te dire. Tu m'es très utile ici, mais je ne veux pas que tu te sentes prisonnier.

— Ce n'est pas le cas, et j'accepterai votre décision, quelle qu'elle soit. Je crois cependant que cette mission serait idéale pour moi dans les circonstances actuelles.

Un silence tendu emplît la salle du trône, puis Learco eut un sourire peiné.

— Je t'accorde un mois. Avise le Général Suprême des territoires que tu comptes inspecter.

San s'agenouilla.

— Merci infiniment, Majesté.

— Et tâche de revenir entier, ajouta Learco à mi-voix.

Les préparatifs n'avaient pris que quelques jours. Amhal voulait partir le plus vite possible. Il brûla tous les objets de son ancienne vie, n'emportant que son épée et quelques livres. La veille de son départ, il décida de dire adieu à ce qu'il laissait de plus précieux derrière lui.

Il emprunta une dernière fois la large allée de graviers qui menait au palais, sous une pluie drue. Il reviendrait, bien sûr, mais alors il serait quelqu'un de différent. En un certain sens, il l'était déjà.

Elle l'attendait dans le jardin, sous les arcades. Tremblante. Amhal n'aurait pas su dire si c'était à cause du froid ou de l'émotion de le revoir. Elle lui sauta au cou, le serra de toutes ses forces, et il la laissa faire. Il inspira à pleins poumons l'odeur fraîche de la peau de son cou, étreignit son corps menu.

— Tu vas mieux ? demanda Adhara, les yeux pleins d'espoir.

Il se contenta d'esquisser un sourire triste.

Ils bavardèrent de tout et de rien. De leurs journées, d'Amina qui continuait à faire des siennes, des entraînements.

— Je pars, dit brusquement Amhal, trouvant enfin le courage de le lui avouer.

Le sourire d'Adhara s'éteignit.

— Il le faut, ajouta-t-il en fuyant son regard. Tout ici me parle de Mira, et je n'arrive pas à oublier...

— Où ? souffla Adhara.

— Dans la Forêt du Nord.

— Tu sais très bien que cela ne signifie rien pour moi ! s'écria-t-elle en réprimant sa colère. Regarde-moi !

Il tourna les yeux vers elle et la trouva très belle, pâle et soucieuse comme elle l'était. Il pensa à tout ce qu'il y avait eu entre eux, et à tout ce qu'il n'y aurait pas. Mais il s'efforça surtout de penser au soir où il avait manqué lui faire mal. Cela seul lui donnerait la force de lui dire adieu.

— Dans le Nord. L'épidémie y fait rage. Et comme je suis immunisé...

Elle laissa échapper un sanglot. Ensuite, incapable de soutenir son regard, elle se mit à fixer le sol, les bras étreignant ses épaules, pendant que ses larmes tombaient en dessinant de petits cercles sur le sol de marbre.

Amhal, le cœur serré, envisagea de rester. Pour elle. Avec elle. Des visions d'un futur différent, dans lequel il pouvait et voulait l'aimer, sans craindre de la détruire. Non... c'était impossible. Pas maintenant.

— Ce n'est pas pour toujours...

— Tu avais dit que tu ne quitterais pas Makrat...

— C'est vrai... Mais maintenant mon maître est San, et je vais là où il va.

Adhara lui lança un regard enflammé.

— C'est lui qui te l'a proposé ?

— Non, c'était mon idée.

Elle eut un geste d'impatience. Elle n'y croyait pas.

— Tout a changé depuis qu'il est arrivé. *Tu* as changé.

— Il s'est passé tant de choses.

— Ce n'est pas à cause de ce qui est arrivé.

Amhal soupira. Que c'était difficile ! La vérité, c'était qu'il ne voulait pas lui dire adieu, qu'il sentait obscurément qu'il avait encore besoin d'elle.

— Je reviendrai. Et puis, il y aura mon investiture de chevalier, et je suis toujours garde du roi...

— Je viens avec toi.

Elle le dit en le regardant droit dans les yeux, avec une détermination qui avait quelque chose d'un peu fou.

— Non ! s'écria-t-il, alors qu'il aurait tant voulu pouvoir dire oui.

— Pourquoi ? Parce que c'est moi que tu veux fuir ?

— Non... Adhara, ta place est ici.

— Ma place est avec toi ! hurla-t-elle.

Elle se jeta dans ses bras. Ses lèvres cherchèrent les siennes, et Amhal n'eut pas la force de s'écarter. Il s'abandonna, comme les autres fois. Mais la rage était là, en lui, et ne lui laissait pas un seul instant de répit. Il la sentit s'insinuer dans la douceur de ce baiser, la souiller. Il se détacha d'elle.

— Adhara, tu as ta vie ici, cette vie que tu as eu tant de mal à construire. Tu ne peux pas y renoncer.

— Ne change pas de sujet. Ce n'est pas de moi que nous parlons, mais de toi. De toi qui as l'air d'avoir peur de moi, qui cherches à me fuir par tous les moyens. C'est pour ça que tu pars, à cause de moi ?

Amhal avait l'impression que sa tête allait exploser.

— Je pars loin de tout ce qui est arrivé. Et de ce que je suis. Je ne suis pas en train de te dire adieu. Je reviendrai, et je serai enfin capable de t'aimer. Tu comptes énormément pour moi.

— Ne pars pas, je t'en prie...

Amhal retira doucement les mains de ses épaules et s'éloigna à regret.

Il parcourut la grande allée en direction des grilles, sous la pluie battante. Mais malgré le vacarme de l'eau et le grondement du tonnerre, il entendait encore sa voix.

— Ne pars pas ! Je t'en prie, ne pars pas !

San ouvrit lentement la porte. Il avait réussi tant bien que mal à éviter tous les gardes. Le palais était désormais sous étroite surveillance ; la princesse Amina avait toujours un sbire sur les talons, et les soldats étaient partout. Sans parler des hommes de la reine ! Mais il savait comment s'y prendre. À douze ans, il avait déjà réussi à fuir sous le nez d'Ido et à libérer un dangereux prisonnier détenu dans une cellule surveillée. Il n'était pas particulièrement fier de cette entreprise, mais il s'était nettement amélioré depuis, grâce à la magie et à l'entraînement.

Il n'était jamais entré dans cette chambre. Il se demanda soudain ce qui se serait passé s'il ne s'était pas enfui avec Oarf à la mort d'Ido. Peut-être Learco l'aurait-il adopté, et alors cette chambre dans laquelle il se trouvait serait devenue la sienne un jour.

Il sourit avec mépris. C'était un destin qui ne l'avait jamais tenté.

Il s'était imaginé quelque chose de plus luxueux pour une chambre royale. Des tapisseries aux murs et des tapis moelleux. Le plancher était nu et il ne vit qu'un tableau pour tout ornement. Il l'observa à la lueur de la lune.

Doubhée et Learco, tels qu'ils étaient au moment de sa fuite.

Une jeune femme au regard inquiet, un jeune homme qui ne parvenait pas à cacher son air effrayé. Et pourtant cet avorton avait réussi là où même Nammen avait échoué : il avait construit un royaume solide, il avait réussi à mettre d'accord tous les souverains du Monde Émergé et y avait instauré la paix.

San s'avança vers le lit, où il ne devina qu'une silhouette. Il s'arrêta. Ce n'était pas un problème. L'un des deux lui suffirait. Ce qu'il portait sur lui signait le début de la fin, que ce soit Doubhée ou Learco qui se trouvât dans ce lit.

C'était le roi. Plongé dans un sommeil léger et inquiet. Une ride profonde creusait son front. À quoi rêvait-il ? Au jour où le sacrifice d'Ido lui avait permis de monter sur le trône ? À l'instant où il avait trahi la promesse faite au gnome et avait abandonné l'enfant qu'il était pour se précipiter à la

rescousse de Doubhée ?

Il tira la fiole de sa poche. À l'intérieur, le sang de l'elfe. Il le secoua à la lumière de la lune et le vit s'agglutiner en vagues rouges sur les parois fines du verre.

Il se figea. L'heure était venue. Il contempla encore l'homme endormi, songea à leur entrevue quelques jours plus tôt, à l'expression avec laquelle il l'avait regardé. Il avait confiance en lui.

Learco, celui dans un certain sens lui avait sauvé la vie. Sa femme, Doubhée. Son fils, Néor, à l'esprit vif, qui, n'eût été son handicap, aurait sans doute été un grand roi. Amina, sa petite-fille, encore une enfant, avec une vie pleine de promesses devant elle. Les pensées de San allèrent à tous ceux qui vivaient dans ce palais, ignorant ce qui se tramait. Et il eut presque pitié d'eux.

Puis il jeta le flacon par terre et le brisa sous son pied. Les paupières du roi tressaillirent, mais il ne se réveilla pas. Quelques mots, et la tache de sang sur le sol s'évapora, se répandant dans l'air.

Un pincement douloureux mordit le cœur de San, qu'il réprima.

— Adieu, murmura-t-il.

Et il quitta la chambre sans se retourner.

Adhara ne résista que quelques jours.

La nuit du départ d'Amhal, elle pleura toutes les larmes de son corps, se demandant où elle s'était trompée et ce qui avait bien pu se passer pour qu'ils en arrivent là. La sensation de ses lèvres sur les siennes était si vive, si réelle, qu'elle lui faisait perdre la raison. Mais ce qui la bouleversait le plus, c'était l'amour, la passion qu'elle avait sentie dans ce baiser d'adieu. Alors, pourquoi ?

Le monde lui semblait à nouveau un lieu inconnu, régi par des lois incompréhensibles. C'était presque comme si elle était revenue au point de départ, dans ce pré où elle s'était réveillée quelques mois plus tôt. Tout ce qui s'était produit entre-temps n'avait été qu'illusion.

Elle essaya pourtant de reprendre le cours de son existence : se lever, tenir compagnie à Amina, étudier. Mais elle avait du mal à trouver du sens à cette routine. Quoi qu'elle fasse, ses pensées étaient toujours avec Amhal : était-il déjà sur place ? Ou bien volait-il encore sur le dos de Jamila ? Combien de lieues le séparaient de la Forêt du Nord ?

Elle fermait les yeux et imaginait des bribes de sa vie. Elle le voyait penché sur son dragon, les yeux emplis de ce désespoir qui ne les quittait plus, assis près d'un feu, ou dormant d'un sommeil agité. Et toujours elle le sentait souffrir, d'une souffrance qui la détruisait.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Amina un matin.

Adhara s'arracha à ses pensées et la regarda, décontenancée.

— Tu vas bien ? Cela fait quelques jours que tu es... ailleurs, dit la princesse, l'air préoccupé.

Adhara sentit qu'elle ne pouvait pas continuer ainsi.

— Il est parti, dit-elle, et elle lui raconta tout.

Elle savait qu'Amina ne pouvait pas tout comprendre, mais elle avait besoin de parler, d'épancher son cœur. La petite fille la consola de son mieux ; cependant, aucun mot ne pouvait combler le vide que ressentait Adhara. C'était d'Amhal qu'elle avait besoin.

Alors, elle prit sa décision.

Ce soir-là, Kalth était lui aussi à la bibliothèque. Impassible comme toujours, il parcourait un gros dictionnaire. Il la salua d'un sourire amical.

— Comment va-t-on à la Forêt du Nord ? lui demanda Adhara sans préambule.

— En quoi ça t'intéresse ? s'étonna Kalth.

Adhara s'assit près de lui.

— Tu es au courant que San a été détaché là-bas ? murmura-t-elle, les yeux fébriles.

Le prince eut l'air inquiet.

— Oui...

— Tu sais où, exactement ?

« Qu'est-ce que je suis en train de faire ? » se demanda Adhara. Elle connaissait à peine ce garçonnet introverti, énigmatique ; ils avaient seulement partagé l'espace de cette bibliothèque quelques soirs, et elle était sur le point de lui révéler un secret.

« Je deviens folle », pensa-t-elle avec effroi.

— À Damilar. C'est un campement sur les flancs des Monts de Rondal. Adhara, que se passe-t-il ?

Pourquoi veux-tu le savoir ?

La jeune fille rassembla son courage.

— Je dois y aller.

Le jeune prince la regarda, décontenancé.

— Tu ne peux pas sortir du palais... Nous sommes tous consignés ici.

— Il faut que je parte.

Ensuite, elle fit une chose inouïe : elle prit la main de Kalth et le fixa droit dans les yeux. Elle y trouva la même compréhension muette que dans ceux de son père, le même regard liquide. Et elle lui raconta tout.

— Jure-moi de ne le dire à personne.

— C'est de la folie.

— Je sais. Mais ne le dis à personne.

— Et ma sœur ?

Adhara baissa les yeux.

— Je m'en occupe.

— Elle ne comprendra pas et, sincèrement, elle n'aura pas tort...

— Je reviendrai.

Le jeune prince sourit amèrement.

— Regarde la réalité en face, Adhara : notre monde est au bord de l'abîme. Cette maladie va changer la face des choses, et rien ne sera plus comme avant. Si tu t'en vas, c'est pour toujours.

Adhara avala sa salive. Elle songea à tout ce qu'elle abandonnait, à la douleur qu'elle allait causer à la seule amie qu'elle ait jamais eue. Puis elle pensa aussi à ces derniers jours, au zombi qu'elle était devenue depuis le départ d'Amhal.

— Jure-moi que tu ne le diras à personne, répéta-t-elle. J'ai conscience de n'être rien pour toi...

— Il y a quatre jours de marche, en s'arrêtant seulement pour la nuit, commença Kalth.

Et il lui donna toutes les informations nécessaires.

Adhara sentit une chaleur se répandre dans sa poitrine. Elle aurait voulu pleurer, elle aurait voulu l'embrasser.

— Merci, murmura-t-elle simplement.

— Ne l'abandonne pas, ajouta Kalth. Je t'en prie, Adhara, n'abandonne pas ma sœur. Explique-lui tout, et essaie coûte que coûte de revenir.

Il était terriblement sérieux, et il y avait une pointe de douleur dans sa voix. Adhara en fut étonnée : elle n'aurait jamais imaginé qu'il puisse exister un lien aussi fort entre les jumeaux.

— Je te le promets ! s'écria-t-elle avec conviction, et elle lui pressa la main.

Elle s'enfuit le soir même.

Elle n'avait pas grand-chose à emporter : une tenue de rechange, son poignard. Elle glissa le tout dans une besace qu'elle passa en bandoulière.

Tout le palais dormait d'un sommeil profond, mais les gardes faisaient des rondes régulières. Encore une fois, elle laissa son corps agir de lui-même. Et ses membres se souvenaient : comment se faufiler sans bruit à travers les couloirs, comment glisser le long des murs sans être vue, comment passer près d'un garde sans même qu'il s'en aperçoive. Malgré la tension qu'engendrait dans ses muscles cette concentration extrême, elle se sentit instantanément mieux. Quand le corps se mettait en mouvement, l'esprit se taisait. Et elle comprit que c'était pour cela qu'Amhal était parti. Lorsque la douleur coupe le souffle, il faut laisser le corps soigner l'esprit.

Adhara parcourut un à un les étages du palais et s'arrêta une dernière fois devant la chambre de la princesse. Un garde la surveillait. Elle lança une petite pierre au fond du couloir et l'homme se précipita aussitôt en direction du bruit. Sans perdre une seconde, Adhara bondit vers la porte, glissa la lettre dessous et disparut de nouveau dans le noir.

Le froid hostile de l'automne l'accueillit. Elle traversa le jardin d'un pas rapide. Trop de souvenirs habitaient ce lieu. L'ombre d'Amhal planait partout sur les buissons, et il lui sembla presque le voir avancer sur l'allée de graviers blancs, point noir dans le clair de lune.

Elle ne rencontra aucun problème particulier. Il y avait peu de gardes dans le parc immense. Et elle le connaissait comme sa poche.

Elle choisit un endroit du mur d'enceinte privé de surveillance. Elle attendit que l'unique sentinelle passe, puis elle s'élança. Il lui fallut beaucoup moins de temps qu'elle ne l'aurait imaginé. En deux minutes à peine, elle se retrouva au milieu de l'obscurité menaçante de Makrat. Un nouveau chapitre de sa vie commençait. Le cœur battant, elle regarda les ruelles plongées dans le noir, perçut l'odeur malsaine de la ville... Puis elle s'engouffra dans l'inconnu.

Les larmes tombaient sur le parchemin, effaçant peu à peu l'encre noire. Amina avait les yeux si rouges qu'elle n'arrivait plus à lire. De toute façon, elle connaissait la lettre par cœur.

Chère Amina,

Lorsque tu te réveilleras demain matin, je serai partie. Tu dois me croire si je te dis que me séparer de toi me cause une douleur terrible. Je te l'avoue, quand ton père m'a demandé d'être ta dame de compagnie, je n'ai accepté que pour avoir un travail. Je ne savais pas ce qu'avoir une amie signifiait, et tu me faisais peur, avec tes caprices et tes jeux violents. Par la suite, j'ai appris à te connaître, à t'apprécier, et tu m'es devenue chère. Être avec toi, partager tes jeux et tes rêves, a transformé le mannequin privé de sentiments et de souvenirs que j'étais en celle que je suis devenue. C'est à toi que je dois ma nouvelle vie.

C'est pour cela que je me sens lâche de m'enfuir ainsi en pleine nuit sans rien te dire. Mais je sais que tu ne comprendrais pas. Et moi, si je devais te le dire en face, je n'aurais pas le courage de faire ce que je dois faire.

Amhal a besoin de moi. Et moi, tu l'as vu, je n'arrive tout simplement pas à avancer sans lui. J'ai essayé de te l'expliquer l'autre jour. Il n'y a que moi qui puisse le sauver, Amina, et lui seul peut me sauver, moi. Nous nous appartenons l'un à l'autre à un point que nous ne mesurons peut-être pas nous-mêmes. C'est pour cela que je dois partir.

Je t'en prie, pardonne-moi. Ce n'est pas un adieu. Si tu veux encore de moi quand je reviendrai – parce que, je te le jure, je reviendrai –, je serai prête à tout recommencer à partir de ce terrible moment où je suis contrainte de t'abandonner.

Tu es la seule amie que j'aie jamais eue et tu me manqueras cruellement.

À bientôt,

Adhara.

Amina déchira la lettre en petits morceaux. Elle réprimait rageusement ses sanglots, tout en maudissant Adhara. Et pourtant, malgré sa rancœur, elle était inquiète pour elle. Si elle avait pu, elle l'aurait suivie.

« Et c'est ce que je ferai, dès que possible. J'enverrai au diable tous ces gens qui me surveillent et je la rejoindrai... pour lui dire combien je la hais et pour lui cracher au visage que je ne veux plus la voir. »

Elle se jeta sur son lit et bourra son oreiller de coups de poing. Elle était en colère. Pas seulement à cause de cette trahison, mais parce qu'elle venait de perdre l'unique personne dont elle se soit jamais sentie proche.

Cette fois, c'est Néor qui alla trouver Doubhée. Il était descendu en personne dans les souterrains du palais où sa mère avait installé le quartier général de son réseau d'espionnage.

— Pourquoi n'as-tu pas convoqué aussi ton père ? lui demanda-t-elle en s'asseyant en face de lui.

Néor s'émerveilla de voir à quel point sa mère allait toujours droit au but et comprenait les choses intuitivement.

— Ce que j'ai à dire ne lui plairait pas.

Un éclair complice passa dans les yeux de la reine.

— Je mettrai un homme de confiance sur sa piste. Quelqu'un d'expérimenté, déclara-t-elle.

— Nous n'avons rien trouvé sur ton espion, tu sais. Pas de fréquentations louches, une famille au-dessus de tout soupçon, aucun versement d'argent... On dirait que ce garçon a agi sous l'impulsion d'une folie soudaine.

— Il y a quelque chose là-dessous.

— C'est ce que je pense aussi.

Ils restèrent silencieux quelques instants.

— Dis-moi pourquoi tu veux que je place à nouveau San sous surveillance, reprit la reine.

— Il y a une semaine, il a demandé à mon père de l'autoriser à partir pour Damilar. Il a prétendu que son élève, parce que Amhal est devenu son élève, avait besoin de se changer les idées. Il a dit aussi que c'était la solution idéale puisque Amhal, qui possède du sang de nymphe, était immunisé.

Doubhée appuya ses deux mains sur la table.

— Il ne me l'avait pas dit...

Néor haussa les épaules.

— Il n'y avait aucune raison de le faire.

La reine s'absorba dans ses pensées, puis elle demanda :

— Tu suspectes San ?

Néor soupira.

— Je n'ai aucune preuve. Cependant, l'incident avec ton espion me laisse perplexe. Et puis, cette décision brutale, comme si San préférait s'éloigner du palais. Disons que cela me donne à réfléchir.

Doubhée sourit et se leva.

— J'ai un homme fiable dans la région. Il m'adressera des rapports quotidiens.

Le prince hochait gravement la tête.

— Je te raccompagne ?

Néor accepta.

Ils parcoururent les couloirs en silence, heureux de la présence de l'autre.

Tout à coup, une servante accourut à leur rencontre.

— Majesté, je vous ai cherchée partout !

La jeune fille était blême et hors d'haleine.

— Calme-toi ! Qu'y a-t-il ?

La servante leva des yeux pleins de terreur.

— Majesté, le roi va mal !

À peine Adhara était-elle sortie du palais, qu'il lui sembla être dans un autre monde. À la Cour,

même si l'on percevait des tensions, l'atmosphère était somme toute encore respirable. Certes, il y avait la maladie, l'inquiétude, et le deuil de Mira. Mais au moins, on continuait à s'y sentir en sécurité.

À l'extérieur, au contraire, c'était la terreur. Les ruelles de Makrat étaient désertes. Les gens se barricadaient derrière leurs volets, à la recherche d'une illusoire protection.

Le premier obstacle fut de sortir de la ville. Elle avait complètement oublié que la cité était en quarantaine. Chaque brasse des murs d'enceinte était surveillée par un garde armé jusqu'aux dents. Adhara s'approcha, indécise. La chance fut de son côté. Un cri retentit brusquement, et le garde qui était au-dessus d'elle s'élança, prêt à intervenir.

Elle escalada la muraille à la hâte, les doigts brûlants sous l'effort, et, une fois en haut, elle rampa jusqu'à l'autre côté des remparts. Elle regarda sur sa droite : trois gardes et l'éclat de lames tournoyant dans l'air.

Elle enjamba vivement le parapet et entama la descente. C'est alors qu'elle les vit, amassés contre le mur, gémissant.

— Par pitié !

— Ouvrez les portes !

— Laissez-nous entrer !

— Mon fils se meurt !

Une multitude de désespérés, agglutinés au pied de l'enceinte. Ils se pressaient contre les murs comme les vagues d'une mer vivante, les bras tendus vers ce qu'ils considéraient comme le salut.

Un peu plus loin, des tentes de fortune, un camp entier de ces malheureux prêts à tout pour atteindre la cité de leurs rêves, la cité où personne n'était malade. Une odeur de fumée et de putréfaction imprégnait l'air, et Adhara sentit la nausée lui monter à la gorge. Elle atterrit sur le sol, les bras engourdis et la peur au ventre. Ils furent tout de suite sur elle.

— Pourquoi pars-tu ?

— Tu viens nous chercher ?

Serrant sa besace contre elle, Adhara se mit à courir.

Elle ne s'arrêta qu'une fois qu'il n'y eut plus la moindre tente à l'horizon. Elle se laissa alors tomber à terre, prise d'une terrible envie de vomir. Elle était allongée sur l'herbe, comme ce premier jour dans le pré, sauf qu'au-dessus d'elle il n'y avait plus de soleil rayonnant, mais une lune qui brillait d'un éclat funèbre.

« Je ne pensais pas... Je ne savais pas... »

Elle continuait à sentir les mains de ces gens sur elle, à entendre leurs paroles résonner dans sa tête. Elle regarda le ciel limpide. Tout était si calme, si immobile, si parfait... Pourquoi ? Pourquoi tout cela arrivait-il ? Qu'avaient donc fait les habitants du Monde Émergé pour mériter ce fléau ?

Autour d'elle, il n'y avait personne. Elle se traîna jusqu'à un bouquet d'arbres et s'adossa à un tronc. Elle serra sa besace contre elle et versa des larmes de peur et de frustration.

Puis elle céda au sommeil.

CHAOS

Le premier matin, Adhara se réveilla au lever du soleil, la gorge encore nouée à cause de ce qu'elle avait vu la veille. Elle se força à se mettre debout, plongea le visage dans le ruisseau qui courait à proximité et remplit ses gourdes.

Elle chemina tout le jour, les pieds en feu et les jambes implorant pitié. Les mois passés à la Cour l'avaient affaiblie, elle avait perdu l'habitude des longues marches. Mais elle devait continuer. Parce que heure après heure, le manque d'Amhal se faisait plus pressant, jusqu'à devenir une sensation physique. Elle avait besoin de le voir, de le sentir près d'elle. Peu importait la fatigue, peu importaient les averses occasionnelles. Seul comptait d'atteindre son but.

Elle était sur la route qui reliait le Nord à Makrat. Elle passait à travers bois, et comme le lui avait dit Kalth, elle était surtout fréquentée par des soldats. Elle les voyait marcher, l'air triste et résigné. Certains allaient dans la même direction qu'elle, et elle lisait la peur sur leurs visages. D'autres retournaient vers Makrat, et leurs yeux reflétaient l'horreur dont ils avaient été témoins.

Le soir, elle s'arrêta dans une auberge. À l'entrée, elle dut se laisser fouiller : on contrôla chaque pouce visible de sa peau, et on lui fit même ôter sa chemise. Elle resta torse nu, les bras serrés sur ses seins, devant des soldats aux regards lourds de désir.

Tout en mangeant, elle écoutait leurs récits.

— Les rares personnes encore en bonne santé se sont échappées et ont fermé les portes derrière elles. Et elles ont mis le feu. Quand nous sommes arrivés, il n'y avait déjà plus rien à faire. Le village était un véritable brasier, la chaleur était insupportable. Et ces hurlements... La nuit je les entends encore, et ça m'empêche de dormir. Après, les autres nous ont attaqués. Ils voulaient voler nos armes et se rendre à Makrat déguisés en soldats.

— Et qu'avez-vous fait ?

— On les a abattus. On n'avait pas le choix. Ils étaient armés, et ils avaient déjà tué trois des nôtres.

Adhara sentit son sang se glacer dans ses veines. Elle n'avait pas imaginé que les choses en étaient à ce point.

Le lendemain, pendant qu'elle poursuivait sa marche, elle songea que la route était son seul salut. Au-delà, c'était l'abîme. Qu'est-ce qui se cachait dans le bois ? Combien de villages pleins de malades agonisants ? Et quelles horreurs se perpétuaient à l'ombre des arbres ? Combien d'hommes brûlés, combien d'innocents exterminés ?

À mesure qu'elle avançait, elle croisait de plus en plus de vagabonds. Des réfugiés, beaucoup de blessés, tous affamés et au bord de l'épuisement. Ils avaient fui leurs villages contaminés les mains vides et erraient comme des âmes en peine. Leurs yeux ne s'allumaient que lorsqu'ils entendaient parler de Makrat.

— Il paraît qu'un enchantement protège ses murs et empêche la maladie d'y pénétrer, raconta quelqu'un, un soir, dans l'auberge où Adhara s'était arrêtée.

Elle aurait voulu leur dire la vérité. Leur expliquer que Makrat elle-même ne tarderait pas à tomber, que personne ne pouvait échapper au fléau. Mais à quoi bon ? Il ne restait à cet homme que ce pâle espoir, et elle ne voulait pas le lui enlever.

Puis commencèrent à apparaître les malades, abandonnés sur les bas-côtés. Et les cadavres.

Les gens passaient en s'écartant. Parfois arrivaient des hommes vêtus de voyantes tenues violettes, les visages marqués de profondes taches sombres.

— Ce sont les Pieux. Des gens qui ont eu la maladie, et qui s'en sont sortis. Mais la maladie ne pardonne pas, elle laisse ces sales traces noires sur la peau, lui expliqua un fuyard, tandis que les hommes en violet ramassaient les cadavres. Ces gars-là s'occupent des morts et des moribonds, ils sont immunisés.

Adhara s'obligea à s'habituer à ces scènes. La pitié n'était pas un luxe que l'on pouvait s'offrir dans les parages. Elle devait continuer, coûte que coûte, jusqu'à Damilar, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé Amhal. Elle apprit à être insensible et à garder le regard baissé.

Elle arriva en vue du campement le soir du quatrième jour de marche. À bout de forces.

Il pleuvait à nouveau, et l'air était froid. Le camp lui apparut comme un tas de lumières tremblantes entre les arbres.

Elle avait quitté la route le matin même, pour s'enfoncer dans la Forêt du Nord, qui s'étendait au pied des Monts de Rondal. Un bois presque entièrement planté de hauts conifères aux silhouettes noires et droites, où il régnait une atmosphère étrange et mystérieuse qui la terrorisa. Pas un chant d'oiseau, seulement des bruissements étouffés, comme si quelqu'un l'observait des buissons et épiait ses pas. Le silence était menaçant, hostile.

Toute la journée, elle avait escaladé les flancs de la montagne, forçant sur ses jambes déjà éprouvées. Elle avait parcouru la dernière étape dans le noir, se guidant uniquement à la faible luminosité du ciel, les yeux plissés pour ne pas perdre son chemin. Jusqu'à ces sinistres lumières tremblantes, qui lui avaient toutefois redonné espoir.

Le sentier s'était peu à peu élargi, et elle avait distingué les premières tentes bancales, et une clôture en bois gardée par deux soldats en armes. À l'intérieur, des hurlements et des gémissements confus. Adhara se serra un peu plus dans son manteau.

Et maintenant ? Où pouvait bien être Amhal ? Et que penserait-il en la voyant ?

Adhara traversa lentement le camp, suivie par les regards et les murmures hostiles des habitants des tentes. Elle regarda autour d'elle, inquiète. Elle n'était pas encore dans la zone militaire : ces gens étaient des réfugiés. Le mot « étrangère » rebondissait de bouche en bouche. Rassemblant son courage, elle s'approcha d'une famille assise autour d'un feu.

— Je cherche le camp militaire de Damilar.

L'homme, la femme et leur fils se blottirent les uns contre les autres, et rentrèrent sans un mot dans leur tente, après lui avoir adressé un regard plein de haine.

— Je ne vous veux aucun mal ! insista Adhara.

Elle s'aperçut que la foule avait fait cercle autour d'elle.

La peur la saisit, et elle porta la main à son poignard.

— C'est une étrangère.

— Elle doit avoir du sang de nymphe.

— Ces cheveux-là sont sûrement pas humains.

Adhara dégaina instinctivement son arme, tandis qu'un homme armé d'un bâton s'approchait d'elle.

— Qui es-tu ?

— Je cherche le camp militaire de Damilar, répondit-elle en baissant son poignard pour montrer sa bonne foi.

— Y a qu'les nymphes qui viennent ici sans peur. Tu es une sang-mêlé ?

— Je suis...

La phrase mourut sur ses lèvres. Oui, qui était-elle ?

— Tu nous amènes le Mal, sale bâtarde ! hurla un vieillard.

Ce fut comme si tous avaient attendu ce signal. Un cri unique parcourut la foule, et ils fondirent sur

elle.

Des coups de pied, des coups de poing. Adhara comprit que ces hommes et ces femmes, mus par une terreur aveugle, ne s'arrêteraient pas tant qu'ils ne l'auraient pas tuée. Elle perdit son poignard et se défendit avec ses ongles et ses dents. Elle hurla, mais son cri fut noyé dans le mugissement indistinct de la foule. Puis tout à coup, elle sentit qu'un petit espace se créait autour d'elle. Elle perçut un bruit familier. Celui d'une lame, d'une énorme lame qui tournoyait dans l'air. Elle ouvrit les yeux et vit l'épée d'Amhal qui semait la panique parmi ces gens. Le sang gicla, et trois corps tombèrent inanimés sur le sol. Cela suffit à tenir en respect la meute déchaînée.

Il était là, son épée serrée dans la main, le regard empli d'une férocité pure.

— Laissez-la et éloignez-vous, ordonna-t-il.

La foule hésita un instant, mais les corps sans vie étaient plus convaincants que n'importe quels mots, et elle se dispersa.

Adhara regarda un instant Amhal sans bouger. Puis elle se releva et courut se jeter dans ses bras.

Enveloppée dans une épaisse couverture, Adhara contemplait le feu.

Amhal ne lui avait pas adressé la parole depuis son arrivée. Après l'avoir sauvée, il l'avait conduite dans sa tente, avait soigné ses blessures et lui avait donné à manger. Ensuite, il avait disparu. Et maintenant, elle était seule.

Elle revoyait sans cesse la scène. Les corps à terre, Amhal qui les fauchait d'un unique coup d'épée. La fureur dans ses yeux, la froideur avec laquelle il avait tué. Elle enfonça sa tête entre ses genoux. Qu'était devenu *son* Amhal ?

Il entra à cet instant. Le visage creusé, las. Adhara leva les yeux et attendit. Elle voulait que ce soit lui qui fasse le premier pas, que ce soit lui qui lui dise quelque chose, n'importe quoi. Au lieu de ça, il s'assit et se mit lui aussi à contempler le feu.

— Tu es en colère ?

Amhal prit le temps de réfléchir quelques instants.

— Ce n'est pas un endroit pour toi.

— Si tu y es, c'est un endroit pour moi.

Le jeune garçon eut un geste d'agacement.

— Bon sang ! Adhara, mais tu vois où je suis ? Tu as vu ces gens qui ont failli te tuer ?

— Bien sûr. Et je sais que bientôt ce sera comme ça dans tout le Monde Émergé. On ne peut pas arrêter cette chose, elle dévorera tout.

Amhal regarda à nouveau le feu. Les flammes jetaient sur son visage des ombres inégales. Cela faisait à peine une semaine qu'elle ne l'avait pas vu, mais il avait changé. Quelque chose s'était passé pendant ces quelques jours.

— Tu as tué ces hommes...

— Tu es venue pour me faire la morale ? Ils allaient te lyncher, je te signale, qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Ici, les scrupules n'ont pas cours. Ici, ma rage se sent chez elle.

Adhara le regarda intensément.

— Alors tu n'aurais jamais dû y venir...

— Et toi ? Pourquoi es-tu là ? répliqua-t-il, en feignant la froideur.

— Tu le sais bien.

— Adhara, ce que tu ressens n'est pas de l'amour.

— Peut-être que je ne sais pas grand-chose sur la vie, mais...

— Je t'ai sauvée, l'interrompit Amhal, implacable. C'est pour ça que tu crois m'aimer, parce que j'ai été ton seul repère pendant longtemps, trop longtemps. Ce que tu ressens n'est pas de l'amour,

c'est seulement de la gratitude.

Adhara ravala ses larmes. Elle ne voulait pas lui donner la satisfaction de la voir pleurer.

— Ce n'est pas comme ça que tu vas me convaincre de partir.

Amhal essaya de chasser toute faiblesse de ses yeux. Pourtant, Adhara y percevait tout le bien qu'il y avait en lui.

— Tu veux savoir pourquoi je suis ici ? Parce que je n'ai pas pu t'empêcher de partir, de venir risquer ton âme ici, mais je peux encore t'empêcher d'aller jusqu'au bout. Parce que je suis absolument certaine d'être la seule à pouvoir le faire.

Elle le regarda avec toute la détermination qu'elle sentait dans son cœur, cette foi aveugle qui lui avait donné la force de traverser l'horreur. Et elle vit son regard fléchir, une brèche s'ouvrir dans l'épaisse muraille qu'il construisait autour de lui.

— Je voudrais que tu ne sois pas ici, à voir ce que je suis obligé de voir moi-même, murmura Amhal.

— Alors partons, dit-elle en posant la main sur son bras.

Il secoua la tête.

— Ma place est ici, elle l'a toujours été. C'est le lieu que je mérite.

Et il y avait un tel désespoir dans ses yeux, un tel accablement qu'Adhara resta un instant silencieuse. Elle allait répliquer, quand San entra dans la tente.

Égal à lui-même. Sûr de lui, fascinant.

— J'interromps quelque chose ? dit-il en allant s'asseoir près du feu.

Adhara lui jeta un regard plein de haine. Cet homme lui avait plu, au début. Son aura de héros, son charisme l'avaient séduite, elle aussi. À présent, elle le détestait. Parce qu'elle devinait que c'était lui qui éloignait Amhal d'elle.

— Nous sommes de garde ce soir, lança San.

Et, s'adressant à Adhara, il ajouta :

— Demain à l'aube, je te donnerai une escorte pour retourner à Makrat. Bien sûr, on te mettra en quarantaine, mais si tu réussis à prouver que tu as du sang de nymphe, tu l'éviteras peut-être.

— Je reste ici, répliqua-t-elle fermement.

San sourit avec condescendance.

— Ce n'est pas un endroit pour les filles.

— Tout ce que je veux, c'est être auprès d'Amhal.

— Je ne peux pas garantir ta sécurité.

— Je ne demande aucune garantie.

Le sourire disparut des lèvres de San, et Adhara crut enfin apercevoir le vrai visage de cet homme, un visage impitoyable.

— Amhal et moi ne sommes pas ici pour jouer. Nous avons une mission à accomplir, tu comprends ça ? Tu as dû voir dans quel état était cette région, pendant ton voyage. Amhal ne peut pas s'occuper de toi.

— Je ne serai pas une gêne pour lui. Je sais me défendre.

— J'ai vu ça tout à l'heure, riposta San, sarcastique. Tu ne peux pas rester ici, répéta-t-il.

— San ! protesta Amhal avec un regard suppliant.

— Je le dis pour toi, mon garçon... Ne voulais-tu pas couper toutes tes attaches ?

Amhal soupira.

— Elle ne partira pas. Tu ne réussiras pas à la convaincre.

Adhara remarqua qu'il s'était mis à le tutoyer.

San se leva brusquement.

— Fais comme tu veux, lâcha-t-il en se dirigeant vers la sortie.

Adhara regarda Amhal avec reconnaissance. Il détourna les yeux.

— Maintenant va te chercher une tente.

— Merci.

— Ne me remercie pas, répliqua-t-il, toujours sans la regarder. J'aurais vraiment préféré que tu restes là où tu étais et que tu m'oublies.

Le troisième jour, la vérité apparut dans toute son horreur : Learco râlait dans son lit non pas à cause d'un mal passager, ou d'une attaque de fièvre rouge. C'était la maladie. Son corps se couvrait déjà de taches noires.

Une nouvelle fois, ce fut Theana en personne qui vint s'occuper de lui. Puis trois serviteurs montrèrent des signes de contagion. Ce fut le chaos. On ferma une aile entière du palais, on transféra les appartements royaux dans une zone à l'écart, on posta des gardes armés qui avaient l'ordre de ne laisser passer personne. Doubhée se claquemura avec son mari. Et Néor resta seul.

Il avait toujours su qu'ils essaieraient d'arrêter une tempête à mains nues. Mais un ouragan de ces proportions ne pouvait pas être stoppé, et il était évident qu'il finirait tôt ou tard par les balayer.

Dans la pénombre de sa chambre, il écoutait les dernières nouvelles.

— Sa Majesté a sombré ce matin dans l'inconscience.

Néor ne broncha pas.

— Continue, dit-il froidement.

— Trois autres cas sont apparus, et les deux prêtres qui s'étaient sentis mal hier ont abandonné leur poste aujourd'hui : ils ne sont plus en état de continuer. La Suprême Officiante se tue à la tâche, mais les soins, à l'évidence, ne donnent aucun résultat.

— Et la reine ? demanda-t-il d'une voix toujours aussi glaciale.

— Pour le moment elle va bien.

Néor réprima un soupir.

— Tu peux partir.

L'homme referma sans bruit la porte sur lui.

Il faisait froid dans cette salle, un froid qui s'insinuait sous sa peau, dans ses os. Néor abandonna sa tête contre le dossier de son fauteuil.

Il pensa à son père, à ces trente années que le destin leur avait accordé de passer ensemble. Il pensa à son enfance, quand il marchait encore, et se rappela les jeux avec lui, l'image qu'il en avait : celle d'un homme indestructible, un grand souverain.

Il se rappela aussi les jours qui avaient suivi son accident, son père, accablé, qui lui tenait la main. Même dans la douleur, il conservait sa noblesse et, quand il le savait à ses côtés, Néor se sentait en sécurité.

— Je suis un demi-homme, lui avait-il dit un jour, en caressant ses jambes inertes.

Le regard de son père s'était durci.

— Ne dis plus jamais ça ! Ce n'est pas le corps qui compte. C'est l'esprit. Si tu te laisses abattre, si tu laisses le désespoir l'emporter, alors oui, tu seras un demi-homme, tout juste capable de pleurer sur son sort. Mais si tu es fort, ton âme volera haut, bien au-delà des entraves de ce corps.

C'étaient ces mots qui l'avaient sauvé.

Il se rappela la dernière fois qu'il l'avait vu. Avant de trahir sa confiance en demandant à sa mère d'espionner l'homme qu'il respectait entre tous, qu'il considérait presque comme un second fils. Ils s'étaient promenés ensemble dans le parc. Il lui avait dit qu'il le trouvait un peu pâle et qu'il avait l'air fatigué.

Le roi avait ri.

— Cela s'appelle la vieillesse. Chaque jour te tire un peu plus vers la fosse, tu as toujours plus de mal à te lever de ton lit, et tes jointures sont de plus en plus raides. C'est le cycle de la vie, Néor. Je l'ai accepté il y a longtemps.

Une larme coula le long de sa joue. Il ne le reverrait plus, il ne l'accompagnerait pas durant ses dernières heures sur cette Terre. Il aurait voulu courir le voir, pleurer sur son lit et partager son destin, mais il ne le pouvait pas. Il devait rester à l'abri de la contagion. Il devait sauver le royaume de son père.

Il s'approcha de la table et sonna. Au bout de quelques minutes, l'un de ses conseillers les plus fidèles entra.

— Choisis dix hommes parmi mes gardes personnels, et dis à ma femme et à mes enfants de se préparer. Qu'ils n'emportent que le strict nécessaire. Rassemble aussi mes conseillers et donne-leur les mêmes consignes : leurs proches peuvent venir avec nous, à condition de voyager léger. Et fais seller suffisamment de dragons pour nous conduire à la Nouvelle Enawar.

— Mon Seigneur... Et le royaume ? Et le roi et la reine ?

— À partir de cet instant, c'est moi qui prends les rênes du royaume. La Cour s'installe à la Nouvelle Enawar.

Le conseiller le regarda, abasourdi.

— Tu as entendu mes ordres, oui ou non ? Allez ! dit sèchement Néor, et l'homme baissa humblement la tête en signe d'acquiescement.

Et il se retrouva seul. Comme il le serait toujours désormais.

AU-DELÀ DES LIMITES

Trouver une occupation ne fut pas facile. Le premier jour, Adhara s'adressa au commandant du camp. L'homme se contenta de lui rire au nez.

— Tu crois qu'on s'improvise soldat ? Tu crois qu'il suffit de porter un poignard à la ceinture pour être des nôtres ? La place d'une femme est à la maison.

Le soir même, lorsque Amhal rentra de son tour de garde, l'air las, l'épée couverte de sang et les yeux éteints, elle se jeta à sa rencontre.

— Je dois venir avec toi.

Le jeune homme la regarda sans la voir.

— Laisse-moi venir en mission avec San et toi.

— Ce n'est pas une place pour toi.

— C'est ce que tout le monde me répète depuis que je suis là, mais personne ne sait qui je suis vraiment, ni de quoi je suis capable ! Toi, tu le sais, tu sais que je me bats comme un guerrier !

— Il ne s'agit pas de combattre. Tu ne peux pas venir avec moi, un point c'est tout. Il n'y a rien à ajouter, trancha-t-il.

Le lendemain, Adhara rumina dans sa tente. Tout à coup, son voyage lui semblait une folie. Elle s'était menti à elle-même, en prêtant à cette entreprise insensée une signification héroïque qu'elle n'avait pas. Elle n'était pas venue sauver Amhal. Elle était venue parce qu'il lui manquait, parce qu'elle n'arrivait pas vivre sans lui. Rien d'autre.

Le soir, il rentra à nouveau épuisé et ne lui adressa même pas la parole. San et lui passèrent le dîner à parler de leur mission et de leur entraînement.

— Je suis très fier de tes progrès en magie.

Léger sourire de la part d'Amhal.

— Tu comprends mieux la nature de certaines formules et tu commences à les maîtriser correctement. D'ici peu, je t'enseignerai un enchantement assez puissant, que certains appellent l'« Éclair Obscur ».

Ce nom alluma une petite lueur dans la tête d'Adhara.

Plus tard, après qu'Amhal l'eut raccompagnée jusqu'à sa tente, elle le prit par le bras et l'obligea à la regarder dans les yeux.

— Il t'enseigne la Magie Interdite, n'est-ce pas ?

— Cela ne te regarde pas, dit-il sèchement en reprenant le chemin de sa tente.

— Je me souviens de ce nom, insista Adhara en lui emboîtant le pas. Je l'ai vu dans un livre quand je cherchais des traces de mon passé. C'est une formule inventée par le Tyran. Amhal, qu'es-tu en train de faire ?

Elle l'arrêta à nouveau sur le seuil de sa tente en lui attrapant la main.

— Il m'apprend qui je suis, répondit Amhal, les dents serrées.

— Tu n'es pas celui-là, et tu ne le seras jamais ! Cet homme a une mauvaise influence sur toi, tu ne le vois pas ? Depuis que tu le connais, on dirait que tu as renoncé, que tu ne combats plus cette rage meurtrière qui grandit en toi.

— Il n'y a rien à combattre, répliqua-t-il froidement. Je suis cette rage. C'est le premier sentiment

que je me rappelle avoir ressenti, la constante de ma vie. Tout le reste change, se modifie, mais elle, elle demeure immuable. Je suis destiné à cet endroit, comme mon épée est destinée au meurtre et au massacre. Je ne sais rien faire d'autre.

— Mais tu te rends compte de ce que tu es en train de dire ? Tu crois que c'est cela que Mira voulait te voir devenir ?

Les yeux d'Amhal se troublèrent fugacement. Il pinça les lèvres.

— Va-t'en. Va dormir et laisse-moi en paix ! cria-t-il en s'éloignant.

Adhara passa une nuit blanche. Elle se sentait impuissante. Pour la première fois, elle envisagea de retourner à Makrat. Mais quelque chose la retenait encore.

Le lendemain matin, elle s'enveloppa les cheveux dans un bandeau pour cacher ses mèches bleues et éviter ainsi que les réfugiés ne l'attaquent à nouveau. Ensuite, elle se dessina des taches noires sur le corps pour faire croire qu'elle avait survécu à la maladie et se présenta devant l'enclos où étaient gardés les malades. Elle parla avec un homme dont le visage était noir, hormis un bout de peau rose autour de l'œil gauche.

— Je veux travailler ici avec vous, dit-elle.

L'homme n'hésita pas une seconde.

— Va là-bas et fais-toi donner un de nos uniformes. Tu commences tout de suite.

Adhara se dirigea vers la tente d'un pas décidé. Elle resterait. Elle irait voir Amhal chaque soir et, s'il le fallait, elle livrerait chaque soir la même bataille. Elle disputerait à San l'âme d'Amhal, jusqu'au bout.

Tout ce qui avait appartenu à la vie passée d'Amhal disparaissait peu à peu de sa mémoire. Déjà, pendant le voyage vers Damilar, il s'était aperçu que certains éléments de sa vie s'étaient effacés. Au début, il en avait éprouvé un profond soulagement. Parce que c'était la douleur de la perte de Mira qui s'était estompée la première. Les souvenirs de l'apprentissage qu'il lui avait dispensé, les journées passées avec lui, tout avait peu à peu sombré dans un oubli profond, qui émoussait ses sens et atténuait sa peine.

Mais ensuite, tout en lui avait commencé à s'engloutir. Son désir de lutter contre la rage, les choses en lesquelles il avait cru jusque-là. La souffrance qu'il avait découverte dans le camp semblait dévorer jusqu'à son âme.

À Damilar, son épée ne servait plus à protéger – il ne restait rien à protéger. Elle servait seulement à démembrer, à blesser, à détruire. Tuer ceux qui essayaient de fuir la zone des malades, calmer par la violence les rixes entre réfugiés, aux frontières du camp, et enfin veiller à ce que la quarantaine soit respectée dans les villages. Mais dans quel but ? Partout, ce n'était que mort. Autour de lui, les gens tombaient malades. Ceux avec qui l'on se plaignait le matin de la pluie incessante ou du froid de la nuit râlaient le soir, la peau tachetée de noir. Certains guérissaient, bien sûr. Mais ils étaient marqués à vie. On ne pouvait pas espérer descendre en enfer et en revenir indemne. Ceux qui avaient échappé à la maladie n'étaient plus que des fantômes. Ils portaient la mort en eux.

Et pendant ce temps, la rage grandissait, jour après jour, heure après heure. À présent, il ne se passait pas de jour sans que l'épée d'Amhal fauche des vies. Dans son cœur, la rage exultait, farouche, l'invitant à tuer toujours plus, à enfoncer encore et encore sa lame dans la chair. Et personne n'y trouvait rien à redire.

La rage et San étaient ses seuls repères. Et tous deux étaient étroitement liés, Amhal le savait désormais. San couvait au fond de lui la même violence démesurée. Peut-être était-ce pour cette

raison qu'il avait rêvé de lui.

— Comment fais-tu ? lui avait-il demandé un soir. Comment fais-tu pour vivre avec cette soif de meurtre ?

— Je l'accepte, avait répondu San avec simplicité. Je m'en suis fait une alliée.

— Mais tu n'éprouves pas... de l'horreur pour cette chose qui se niche en ton sein ?

San avait secoué la tête.

— Tu ne la vois pas, cette même rage, tout autour de nous ? C'est ça, le vrai monde, Amhal, pas la cage dorée dans laquelle tu as vécu jusqu'à présent. Le monde auquel j'appartiens, et auquel tu appartiens toi aussi. Et où la rage fait la différence entre vivre et mourir. Nous qui l'avons, qui la ressentons, nous sommes vivants. C'est notre rage qui tient la mort en respect. La preuve, c'est que ni toi ni moi ne tombons malades.

Peu à peu, Amhal avait cessé de lutter. Il laissait le champ libre à la rage quand il tuait, et le reste de la journée il se contentait d'être, évitant soigneusement de réfléchir, dans un état proche de l'abrutissement. Ce n'était pas vraiment vivre, mais cela rendait supportable l'horrible spectacle qui l'entourait. Même l'arrivée d'Adhara n'y avait rien changé.

Bien sûr, il éprouvait toujours quelque chose pour elle. Cependant, il ne voulait pas s'abandonner à ce sentiment. Parce que, à ses yeux, elle incarnait la pureté, une pureté qu'il désirait préserver, comme le souvenir d'une époque où il nourrissait encore l'illusion de pouvoir changer.

Le garçon qui l'avait sauvée disparaissait peu à peu et c'était mieux ainsi. Parce que ce garçon n'était pas lui. Le vrai Amhal massacrait les réfugiés du camp et donnait libre cours à sa pulsion meurtrière. Il n'avait jamais été que cela.

Pourtant, il refusait d'entraîner Adhara dans sa chute. Elle méritait mieux. Et lorsqu'elle le verrait enfin tel qu'il était réellement – un être mauvais – et l'accepterait, elle serait libre de l'oublier et de poursuivre sa vie. C'est pour cette raison qu'il l'évitait, bien qu'il ait toujours envie d'elle. Même le désir qu'il avait de sa peau et de ses baisers lui semblait impur.

« Parce que je ne sais aimer qu'avec violence. Et je ne veux pas la salir. »

Par chance, il n'avait pas beaucoup de temps pour réfléchir. Chaque matin, à l'aube, il partait avec San inspecter les villages contaminés. Ils vérifiaient que la quarantaine était bien respectée, prenaient la relève des gardes de nuit et se rendaient parfois dans des villages plus éloignés pour s'assurer qu'ils n'étaient pas encore touchés par la maladie.

Lors de leurs déplacements, San continuait à lui prodiguer ses enseignements. De la Magie Interdite, principalement, mais aussi des conseils sur la vie d'un combattant. Le mot « chevalier » n'y était jamais prononcé. Amhal comprenait confusément qu'il ne s'entraînait plus pour devenir chevalier du Dragon.

Un matin, San et lui poussèrent jusqu'à un village où l'épidémie n'avait pas encore pénétré. À peine une trentaine d'habitants, qui vivaient barricadés à l'intérieur de leurs murs. Eau, nourriture, tout leur était fourni par les soldats.

San et Amhal y étaient déjà venus une fois. Les villageois les avaient regardés avec méfiance, et avaient accepté leurs provisions presque à contrecœur. Amhal avait alors songé avec ironie qu'ils les traitaient comme des intrus, alors qu'ils venaient leur sauver la vie.

Ce matin-là, des cris montaient de l'enceinte fortifiée du village. En un éclair, San et Amhal dégainèrent leurs épées et franchirent les portes. Une scène de cauchemar les accueillit : un homme se tordait au milieu des flammes devant une maison qui brûlait. Sur la petite place, autrefois lieu d'échanges et de rassemblement, un groupe d'hommes armés de serpes et de bâtons s'acharnaient sur un corps à terre. Des membres diaphanes, liquides, légèrement brillants dans le pâle soleil du jour. Une nymphe. Son sang transparent était répandu sur le sol, et ses bourreaux y plongeaient les mains et le buvaient en riant comme des déments.

— Sale garce, fais-nous au moins profiter de ton immunité ! hurla quelqu'un.

Une femme poussait son fils vers la mare de sang.

— Bois-le ! Si tu le bois, tu ne tomberas pas malade.

Amhal était pétrifié d'horreur. Il se rappela les visages fuyants de ces mêmes gens, à peine quelques jours plus tôt, ceux de personnes normales, inquiètes, certes, mais qui essayaient courageusement de vivre malgré la maladie et les atrocités.

Ils n'étaient plus maintenant qu'une bande de forcenés, excités par la vue du sang, rendus fous par la peur. San se jeta au milieu d'eux et les repoussa loin du corps inanimé de la nymphe.

— Bois-en, toi aussi, ça te protégera ! lui cria un homme.

Amhal était toujours incapable de bouger. Un silence surnaturel était tombé sur la place.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi cette maison est-elle en flammes ?

Un vieillard s'avança, la tunique et le visage barbouillés de sang.

— Hier soir, cette garce s'est incarnée à la lisière du bois. Nous l'avons laissée tranquille, vu qu'elle était hors du village. Mais ce matin, Ceurus était plein de taches noires. Alors nous avons brûlé sa maison et attrapé la femme.

Le vieil homme se pencha, recueillit un peu du sang de la nymphe entre ses mains et le tendit à San.

— Bois-le, et tu seras sauvé !

San demeura impassible, son épée à la main.

— Tu es avec elle ? demanda un autre, en sortant du groupe, l'air arrogant. Tu es avec ces sorcières qui nous empoisonnent et nous tuent ?

San recula jusqu'à Amhal en serrant son arme.

— Ferme les portes, murmura-t-il.

— Quoi ? répondit Amhal en reprenant ses esprits.

Il n'arrivait pas à détacher les yeux de la femme à terre.

— Ferme les portes, je te dis ! Ce village est contaminé, répéta San d'une voix plus forte.

Puis il s'adressa à la foule.

— À partir de maintenant, vous êtes placés en quarantaine. Interdiction de sortir et d'entrer. Les portes seront scellées.

— Nous avons bu son sang, et nous sommes immunisés ! protesta un homme. Vous n'avez pas le droit de nous enfermer là-dedans !

— Le sang de nymphe ne donne pas l'immunité, intervint fermement Amhal.

— Et alors pourquoi est-ce qu'elles n'attrapent pas la maladie ? demanda le vieux.

— Nous ne le savons pas, répondit le jeune garçon.

— Et vous, pourquoi vous n'êtes pas malades ?

— Tu sais bien que les soldats boivent du sang de nymphe toutes les nuits, voilà pourquoi ils ne tombent pas malades !

La colère de la foule commença à monter, irrépressible. Certains villageois encerclèrent San et Amhal, d'autres se dirigèrent vers les portes.

Un homme s'approcha en brandissant sa serpe. San leva aussitôt son arme, et l'homme s'effondra sur le sol.

— Assassin ! hurla la foule.

Ensuite, ce fut le chaos. Amhal essaya d'abord de ne pas dégainer son épée. En voyant les villageois s'acharner sur la nymphe, il avait reconnu la rage et pris tout à coup conscience qu'il était comme eux. Et il ne le voulait pas. Il y avait une limite, une frontière à ne pas dépasser. Soudain, une serpe lui entailla le bras. Son sang jaillit, transparent, et la foule autour de lui devint muette.

— Il a du sang de nymphe...

— Traître ! Traître !

En un instant, ils furent sur lui, le jetèrent à terre. On lui arracha ses vêtements, on tenta de le mordre, parmi des hurlements sauvages, déments. Amhal la sentit alors pousser sous son sternum, lui ordonner de la libérer et de la laisser lui sauver la vie : la rage.

Il cria l'enchantement, et tout, autour de lui, devint incandescent. Une lumière enveloppa ses agresseurs, et une chaleur brûlante les désagrégea littéralement. Lorsque le silence revint, il y avait sept cadavres carbonisés sur le sol. Mais ce n'était pas fini. Amhal bondit sur ses pieds, tira sa lame d'un grand geste fluide et lâcha la bride à la rage.

Les gens se mirent à fuir, terrorisés. Excité par leurs cris, il les poursuivit un à un, les fauchant sans pitié partout où ils se cachaient. Hommes, femmes, enfants, vieillards. Cela n'avait pas d'importance. Il devait les tuer jusqu'au dernier. San, près de lui, faisait la même chose, et il se sentait en communion avec lui. Ils étaient les deux incarnations d'un même esprit, et ils agissaient à l'unisson. Les victimes de l'un étaient les victimes de l'autre, et vice et versa, dans une extase blasphématoire. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'il n'y eut plus un seul survivant. Amhal était essoufflé, mais il se sentait fort, puissant.

— Mettons le feu, dit San en crachant un jet de bile.

Ils sortirent du village et s'en éloignèrent de quelques brasses. San prononça un mot, et un globe de feu s'alluma entre ses mains. Il le projeta vers le village, qui se mit à brûler comme de la paille. Amhal ferma les yeux, savourant la chaleur des flammes. Malgré la fatigue qui s'était emparée de son corps, il se sentait bien, enfin, comme jamais auparavant.

Ce n'est que sur le chemin du retour que le sentiment de culpabilité réapparut. D'abord une douleur sourde, au fond du diaphragme, puis un feu qui lui embrasa la poitrine. L'air lui manqua brusquement, et il dut s'appuyer à un tronc d'arbre.

— Tu vas bien ? lui demanda San en s'approchant de lui.

Amhal le fixa, le regard perdu. Le sol semblait soudain s'effondrer sous ses pieds, et il dut se raccrocher à lui pour ne pas tomber.

— Qu'avons-nous fait ? murmura-t-il.

San ne broncha pas.

— Tu as évoqué l'Éclair Obscur sans que je te l'aie enseigné. Et nous avons rasé un village contaminé, pour qu'il ne propage pas la contagion.

— Qu'avons-nous fait ? répéta Amhal. C'étaient des innocents...

— Des innocents ?

San haussa un sourcil.

— Ils ont tué une nymphe pour sauver leur vie, ils ont incendié la maison d'un des leurs pour éloigner la maladie. Et ils ont failli te lyncher. Sans compter que, si nous les avions épargnés, ils auraient répandu la maladie partout et semé la mort...

Amhal était anéanti. Il ne pouvait pas supporter l'idée d'avoir commis une telle abomination et il supplia intérieurement quelqu'un – un dieu ou le hasard – d'avoir pitié de lui en le foudroyant sur-le-champ.

— Un village entier..., marmonna-t-il.

San le prit par les épaules.

— Je sais ce que tu as ressenti, Amhal. Ce bien-être, cette béatitude que tu n'éprouvais pas depuis si longtemps. La sensation de faire ce que tu avais à faire, ce pour quoi tu es né.

Le garçon le regarda, abasourdi.

— Qui es-tu ?

San se contenta de sourire.

— Quelqu'un comme toi.

Cette réponse libéra brusquement Amhal de son angoisse. Il s'abandonna contre la poitrine de San

et pleura longuement. Étaient-ce des larmes de culpabilité, de peur, ou de joie ? Il l'ignorait ; il avait seulement conscience qu'il venait de faire un pas de plus, de franchir une terrible limite et qu'il n'avait plus désormais aucune possibilité de revenir en arrière.

Lorsqu'il se fut calmé, ils reprirent leur route. La culpabilité était toujours là, mais il ne s'en souciait plus. Comme il ne se souciait plus de l'horreur qu'il éprouvait pour lui-même, ni du dégoût que lui inspiraient ses actes. Tout cela était derrière lui.

Peu avant d'atteindre le campement, San se tourna vers lui.

— À notre arrivée, le village brûlait déjà. Nous avons essayé d'éteindre l'incendie, mais sans succès. Compris ?

Amhal le regarda sans ciller et hocha la tête.

San sourit.

L'ARRESTATION

— Que s'est-il passé ? lui demanda Adhara le soir.

Amhal était pourtant convaincu d'être le même que d'habitude. Personne au camp ne lui avait posé de questions, personne ne s'était aperçu de rien. Et il avait soigneusement lavé le sang sur la lame de son épée. Mais Adhara, elle, avait vu quelque chose dans ses yeux.

— Que s'est-il passé ? répéta-t-elle.

Devant la clarté de son regard, il se sentit nu et perdu. Et il comprit qu'Adhara était de l'autre côté de la frontière qu'il avait franchie ce matin-là. Que c'était elle qu'il avait perdue pour toujours en s'abandonnant à sa soif de sang. Et qu'il ne pourrait jamais lui avouer ce qu'il avait fait.

— Rien, répondit-il. La routine.

— Tu es bizarre, Amhal...

— Mais qu'est-ce que tu me veux, à la fin ? explosa le jeune homme. Tu vois où on est ? Tu vois ces malades partout, tu les vois agoniser et mourir chaque jour, des hommes, des femmes, des enfants ! Et tu me demandes ce que j'ai ?

Il hurla jusqu'à en avoir mal. En espérant au fond de lui qu'elle s'en irait.

Mais elle ne bougea pas.

— Partons d'ici, dit-elle doucement. Ce n'est pas dans ce camp que tu trouveras la paix.

Non, ce n'était pas la paix qu'il était venu chercher, il le savait maintenant. En suivant San jusqu'à Damilar, il n'avait cherché que la folie. Parce que, quand la douleur nous suffoque, quand l'espoir s'éteint, la folie est la seule issue. Et il s'y était engouffré volontairement.

— On ne s'échappe pas de cet endroit.

— C'est ce que tu crois.

— Tu ne sais rien, lui dit-il en s'approchant d'elle d'un air menaçant. Tu imagines peut-être pouvoir me donner des leçons sur la base de ta *grande* expérience de la vie, tu imagines peut-être pouvoir me comprendre alors que tu n'es même pas capable de te comprendre toi-même !

Adhara sourit.

— Tu cherches à m'effrayer, ou à m'humilier ? Eh bien, sache que je ne bougerai pas d'ici à moins que tu ne me chasses !

Tout à coup, Amhal eut terriblement peur d'elle. De son amour, de son obstination aveugle, de sa force.

« Pourquoi ne l'ai-je pas suivie quand je le pouvais encore ? Pourquoi n'ai-je pas eu confiance en elle ? »

La réponse, hélas, était évidente. Parce qu'il y avait la rage entre eux. Et qu'elle y serait toujours.

— Je retourne à ma tente, dit-il.

— Quoi qu'il se soit passé ce matin, cria-t-elle dans son dos, il est encore temps de revenir en arrière. Il est toujours temps !

Pendant qu'il s'éloignait, Amhal sentit deux larmes lui brûler les joues.

L'installation de la Cour à la Nouvelle Enawar avait jeté dans la panique les domestiques du Palais

du Conseil. Ils avaient dû préparer en quelques heures suffisamment de chambres pour accueillir tout ce monde.

Puis, lentement, la vie avait repris une apparence de normalité. Mais tous continuaient à se sentir en exil, ayant pour la plupart laissé derrière eux parents et amis en danger de mort.

Néor s'efforçait d'insuffler à chacun force et courage. Il imposa lui-même silence à ses souvenirs et prit la situation en main, maintenant le contact permanent avec la Terre du Soleil et ne cessant pas un instant de donner des ordres.

La maladie avait envahi Makrat. Il décida alors de la diviser en deux secteurs clos. Il organisa des refuges pour les malades, réquisitionna tous les Frères de la Foudre et les magiciens de son royaume pour les soigner et leur enjoignit de redoubler d'efforts pour trouver un remède au mal qui décimait son peuple.

Il rechercha aussi le soutien des autres souverains. Pour lutter efficacement contre cette nouvelle menace, il était nécessaire que tous comprennent la gravité de la situation et adoptent une politique commune. Il convoqua des Conseils exceptionnels, se consuma au travail. À présent, c'était à lui de sauver le Monde Émergé.

Son corps déjà maigre devint plus frêle encore, ses yeux se creusèrent de cernes.

— Il faut te reposer, lui disait sa femme, désespérée.

Elle aussi avait changé ; la douleur avait fait tomber toutes les barrières qu'elle avait dressées entre elle et les autres, balayé sa rigidité et laissé place à une femme fragile, la femme dont Néor était tombé amoureux des années plus tôt.

— Je ne peux pas. Mon repos causerait la mort de beaucoup trop d'hommes, répondait-il.

En réalité, il avait surtout besoin de noyer sa souffrance dans la seule chose qui lui restait : son rôle, sa couronne étaient l'héritage de son père, et il en garantirait l'intégrité au péril de sa vie.

Puis, un jour, un serviteur vint le prévenir.

— Mon Seigneur, on vous attend dans les souterrains.

— Qui ? demanda Néor, perplexe.

— La Suprême Officiante.

À l'instant même, il sut, et ce fut comme si quelque chose en lui se rompait pour toujours.

Le Palais du Conseil n'était pas aménagé comme celui de Makrat, où tout était adapté pour qu'il puisse se déplacer facilement avec son fauteuil, et il dut se faire aider. Il maudit les hommes qui le transportèrent, parce qu'il aurait voulu être seul pour pouvoir pleurer.

Theana l'attendait, debout derrière une barrière dressée par deux magiciens.

— Laissez-nous, dit-elle aux serviteurs qui accompagnaient le prince.

Il la regarda. Les vêtements en désordre, le regard éteint. Mais aucune tache sombre sur la peau.

— Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-il.

— Bien, pour le moment. Mais je suis peut-être déjà contaminée.

Néor baissa la tête. S'il tombait malade maintenant, son sacrifice, son choix de ne plus revoir son père et sa mère n'auraient servi à rien.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a huit jours.

Que faisait-il donc, huit jours plus tôt, pendant que son père agonisait loin de lui, peut-être en invoquant son nom ?

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit avant ?

— Je voulais t'apporter moi-même la nouvelle.

Néor baissa la tête. Il ne voulait pas pleurer, pas maintenant. Les temps exigeaient de lui courage, force d'âme et fermeté. À vrai dire, s'il regardait à l'intérieur de lui, il n'en voyait pas trace. Mais il devait faire semblant, faire semblant suffirait.

— Cela a été long... ? murmura-t-il comme pour lui-même.

— Il n'a pas repris conscience. Je ne crois pas qu'il ait souffert. Et puis, il est parti avec la certitude que tu étais là, et qu'il pouvait compter sur toi pour prendre sa suite.

Néor battit des paupières. La question lui brûlait les lèvres.

— A-t-il demandé après moi ? dit-il, sans avoir le courage de lever les yeux.

Theana s'approcha légèrement de la barrière et tendit la main vers lui. Néor aurait voulu que cette main puisse le toucher, l'accompagner de sa tendresse.

— Non. Il ne t'a pas demandé. Ta mère non plus. Ils savaient tous les deux, et ils ont compris. Tu as fait ce qu'il fallait faire.

Cette fois, Néor pleura sans retenue, en imaginant la mort solitaire de son père, Learco le Juste, qui avait accompli ce que personne avant lui n'avait jamais réussi : donner cinquante ans de paix au Monde Émergé. Et pourtant, il était parti seul, sans même pouvoir dire adieu à son fils unique.

— Et ma mère ? demanda Néor lorsqu'il fut calmé.

— Elle est tombée malade trois jours après lui. Mais l'infection était moins virulente que chez ton père. Quand je l'ai quittée, elle était en voie de guérison.

Néor en fut soulagé. Il n'était pas seul, finalement.

— Dès qu'elle ira mieux, faites-la venir ici. J'ai besoin d'elle.

Theana sourit.

— Elle ne rêve que de se remettre au travail. Elle ne s'est pas arrêtée, tu sais, même quand elle allait mal : toujours au chevet de ton père, toujours active, malgré la fièvre qui la dévorait. C'est sa manière de répondre à la douleur. *Votre* manière.

Néor se tut. Il n'avait pas le dixième du courage de sa mère, songea-t-il.

— Vous cherchez toujours un remède ?

— Jour et nuit. Tu n'imagines pas combien de frères sont morts, combien ont sacrifié leur vie dans ce but.

— Et... ?

— Rien, dit-elle, accablée. Cependant, le secret est dans le sang des nymphes. Elles nous aident beaucoup. D'ailleurs, leur peuple fuit en masse la Terre de l'Eau. Là-bas, c'est la guerre ouverte. Mais même ici, elles sont persécutées et assassinées.

— Je sais, des rapports me sont parvenus à ce sujet.

— Je vais me rendre là-bas, poursuivit Theana, pour travailler en contact plus étroit avec les nymphes. C'est la piste la plus prometteuse.

Néor la regarda longuement.

— C'est un endroit dangereux.

— Les chevaliers du Dragon assureront ma sécurité, répliqua-t-elle en soutenant son regard. Nous sommes encore trop loin du but. Nous parvenons seulement à réduire la fièvre et à ralentir la progression de la maladie, mais nous ne guérissons personne. Nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi certains survivent.

Néor soupira.

— Donc, pas une seule bonne nouvelle pour moi, aujourd'hui...

Le visage de Theana s'assombrit encore, et le prince comprit qu'elle n'avait pas terminé.

— Qu'y a-t-il ?

— Après tout ce qui est arrivé, j'avais laissé de côté mon enquête sur la mort de Mira. Cela ne me semblait plus important.

Néor, quant à lui, l'avait presque oubliée. Et pourtant, c'était juste après la mort du chevalier que

les événements s'étaient précipités : la maladie, le départ de San, l'exil.

— Vous avez découvert un élément nouveau ?

— À la requête de ta mère, j'avais fait autopsier l'assassin. Doubhée n'a jamais cru à la thèse de la trahison ni à celle d'une crise de folie. La sœur chargée de l'examen avait découvert quelque chose de bizarre, qu'elle n'arrivait pas à expliquer. J'ai alors eu l'idée de faire appel à un frère plus expérimenté, qui a partagé nombre de mes aventures. Il y a quelques jours, j'ai trouvé son rapport parmi mes papiers.

Elle se tut, et Néor comprit que ce qu'elle s'apprêtait à lui dire ne lui plairait pas.

— Parlez, je vous en prie.

— Il existe une Formule Interdite inventée par Aster qui permet de contrôler la volonté des gens. Un peu comme les sceaux imposés aux fammins, tu n'as jamais rien lu là-dessus ?

— Si, bien sûr. Chaque fammin avait un nom, et si on l'appelait par ce nom, il ne pouvait pas désobéir aux ordres. C'est un enchantement connu.

— La version qui peut s'appliquer aux hommes est nettement plus complexe. C'est un sceau que seul un magicien très puissant peut invoquer, parce qu'il requiert du sang frais sorti du cœur de la victime. Ce sang est généralement prélevé dans la carotide, ce qui laisse une légère trace au niveau de la gorge. C'est une opération risquée, que peu de magiciens peuvent mener à bien sans provoquer la mort. Ils utilisent ensuite cette cicatrice, qui est le symbole physique de l'enchantement, et un nom. L'espion de Doubhée avait la cicatrice. En outre, les enchantements de ce genre ont une aura qu'un bon magicien est capable de percevoir. Sur notre homme, cette aura est très forte.

Néor poussa un soupir.

— Voilà donc notre mystère résolu. L'espion a commis ce meurtre sur l'ordre d'un magicien qui le manipulait grâce à un enchantement.

Theana acquiesça.

— Mais qui ?

Avant même qu'il eût fini de formuler la question, la réponse lui apparut clairement dans son esprit. Un long frisson lui parcourut le dos.

— Ce jeune espion n'a vu personne d'autre que San durant cette période, confirma Theana. Il avait même pris des notes sur lui, nous en avons trouvé dans sa chambre. Rien d'intéressant, mais elles prouvent qu'il enquêtait sur lui. Et puis, un magicien aussi puissant est rarissime.

— San... murmura Néor, et une vague de haine le fit trembler de la tête aux pieds.

Il se rappela la façon dont son père regardait cet homme, l'admiration, l'affection qui se lisaient dans ses yeux. Il se rappela aussi la fougue avec laquelle il l'avait défendu de ses accusations.

— Enfant, il avait un énorme potentiel magique, déclara Theana. Quand je l'ai salué à son retour au palais, je l'ai senti, peut-être même encore plus fortement que par le passé. Mais je n'y ai pas fait attention, parce que, je te le répète, il avait déjà cette caractéristique enfant.

— Le croyez-vous capable d'accomplir un enchantement de ce genre ?

Theana hocha la tête.

— Il est plus puissant que moi, Néor, il est plus puissant que la plupart des magiciens que je connais. Il l'a toujours été et, selon moi, il l'est toujours. C'est l'un des rares à avoir pu le faire.

Le prince s'agrippa des deux mains aux accoudoirs de son fauteuil. Il n'avait pas de preuves, bien sûr. Et pourtant son instinct lui disait que c'était lui. Pourquoi, sinon, aurait-il fui ? Et était-ce un hasard que ce soit justement l'espion que l'on avait mis sur ses traces qui ait commis ce meurtre ?

— Je le ferai arrêter.

— Nous n'avons aucune preuve tangible, objecta Theana.

— Nous avons des indices. Et en ce qui me concerne, ils sont suffisants pour le faire amener à la Nouvelle Enawar. Pas une véritable arrestation ; nous le retiendrons simplement au Palais de l'Armée

en attendant de voir nos doutes confirmés.

— Néor, étant donné la situation, je ne crois pas que nous pourrons...

— L'état d'urgence ne nous dispense pas de faire respecter la loi. Et puis, vous ne vous êtes pas interrogée sur l'extraordinaire synchronisme des événements ? Mira est assassiné, San quitte le palais, et deux jours après mon père tombe malade...

— Il ne peut avoir commis pareille abomination ! s'écria Theana, blêmissant davantage.

— J'espère que non, j'espère de toute mon âme que non... Cependant, je ne sais plus que penser.

Néor réfléchit un instant.

— Je le ferai arrêter, répéta-t-il, presque pour lui-même. Et je lui arracherai la vérité, conclut-il en serrant les dents.

Leur repas terminé, San et Amhal s'étaient retirés dans la tente qu'ils partageaient désormais. Après ce qui était arrivé dans le village, le jeune homme avait préféré rester près de son maître. Il ne savait pas vraiment pourquoi il avait pris cette décision. Peut-être était-ce seulement le désir de s'éloigner le plus possible d'Adhara, de ses yeux impitoyablement sincères, de son amour si doux.

Ils lisaient. San des dépêches militaires, Amhal un livre de Magie Interdite. Il venait d'entamer le chapitre sur l'Éclair Obscur. S'il ne lui apprenait pas grand-chose, il était satisfait de constater qu'il avait réussi à en invoquer les éléments principaux sans avoir eu besoin de les étudier.

Des gardes firent irruption dans la tente, l'épée au poing.

— Qui est San ?

— C'est moi, répondit-il, abasourdi.

— Vous êtes en état d'arrestation. Ordre du roi Néor ! Nous devons vous conduire à la Nouvelle Enawar où vous serez interrogé.

— Le roi Néor... murmura Amhal derrière lui.

San regarda son élève, puis s'adressa à nouveau aux gardes.

— Il doit y avoir une erreur.

— Suivez-moi !

Ils le prirent par les épaules et le traînèrent hors de la tente, où s'était déjà formé un petit attroupement. Amhal bondit derrière eux.

« Ils savent. Ils savent ce que nous avons fait au village ! »

L'espace d'un instant, il en ressentit presque du soulagement. Ils l'arrêteraient lui aussi, ils le jetteraient en prison, le tueraient peut-être. Et enfin, tout serait fini.

— De quoi l'accusez-vous ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Les gardes échangèrent un regard.

— Du meurtre de Mira.

San éclata d'un rire tonitruant. Tous restèrent paralysés, Amhal y compris. Le monde se mit à tourner vertigineusement autour de lui. Mira. La douleur de sa mort réapparut d'un coup, foudroyante. Et en même temps que la douleur, l'incrédulité : San accusé de ce crime ?

— Alors c'est ainsi que le *roi Néor* a retourné la situation ? s'esclaffa San. Ne me dis pas que tu y crois, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en se tournant vers Amhal.

Le jeune garçon ne répondit pas. Que devait-il penser ? Deux jours plus tôt, il avait vu ce même homme exulter avec lui en exterminant un village de civils.

« C'est une chose. Mais le meurtre de sang-froid d'un homme... »

— Tu veux savoir la vérité, Amhal ? poursuivit San sans cesser de rire. Et vous, vous voulez la savoir ? ajouta-t-il en prenant la foule à témoin. Personne ne te l'a jamais dit, Amhal, mais l'homme qui a tué ton maître était un espion de la reine Doubhée.

Cette révélation frappa Amhal avec la force d'un coup de poing. Tout entier à son désir de fuir, il ne s'était pas informé sur les détails de l'enquête.

« Imbécile, imbécile ! » se dit-il.

— Un espion chargé de surveiller mes faits et gestes ! poursuivit San. Je m'en étais aperçu, mais j'avais laissé faire. De toute façon, il n'y avait rien à découvrir sur mon compte !

Amhal sentait sa tête près d'exploser.

— Ça suffit ! dit un garde, et les soldats commencèrent à pousser San devant eux.

— Arrêtez ! hurla Amhal.

La violence de son cri surprit tout le monde. Le petit groupe se figea.

— Tu ne comprends pas, Amhal ? Ils m'ont piégé. Néor, qui est devenu roi on ne sait comment, a trouvé un bouc émissaire idéal à sacrifier sur l'autel de la raison d'État.

— Taisez-vous ! Emmenez-le, ordonna le chef à ses hommes.

Mais San continua.

— Réfléchis-y, Amhal ! Il veut me sacrifier, moi, l'homme que Learco aimait comme un fils ! Un guerrier fort et courageux, à même de lui succéder sur le trône. Réfléchis-y, Amhal !

Ses paroles se perdirent dans la nuit.

Abasourdi, Amhal fixait l'obscurité qui venait d'engloutir son maître. Puis, il aperçut deux yeux qui le regardaient ardemment : Adhara.

UNE FOLLE ENTREPRISE

— **P**as maintenant, dit Amhal à Adhara qui le suivait, et il s'enferma dans sa tente.

Dehors, les gens murmuraient, se demandant si San était coupable, ou s'il avait été broyé par des engrenages plus forts que lui.

Amhal, lui, repensait à ces mots : « le roi Néor ». Qu'était-il donc arrivé à Learco ?

Mais ce qui comptait surtout, c'était ce que lui avait dit San, et la dernière image qu'il avait de lui, humilié, traîné hors du camp.

Il lui semblait s'être à peine réveillé d'un long sommeil pour être jeté dans un cauchemar. Parce que, depuis la mort de Mira, il n'avait fait que dormir, en effet, cherchant dans un repos artificiel une paix qui l'était tout autant. Et poussé par le désir de fuir le plus loin possible de lui-même et de l'ombre de son maître, il avait négligé l'essentiel : qui avait tué Mira, et pourquoi ? À présent, ces questions envahissaient son esprit, et leurs réponses étaient terribles.

San ?

San était-il capable d'avoir commis ce crime ? Et dans quel but ? Cette seule pensée le bouleversait. Elle signifiait qu'il s'était complètement trompé, qu'il s'était prêté malgré lui à un complot criminel dont il n'arrivait même pas à saisir le sens. Et aussi que la voie obscure sur laquelle il s'était engagé était encore bien plus atroce qu'il ne l'imaginait. Non, San était un homme terrible, il l'avait compris désormais, mais il n'était pas pire que lui. Il était son semblable, comme lui une créature de la nuit, et comme lui destiné à quelque sombre fin. Il croyait à ses enseignements, à sa vision du monde et de la vie, à son épée et à sa magie. San ne pouvait être un régicide. Le supposer une seconde le déchirait, le rendait fou.

Alors, était-ce Néor le coupable ? L'arrestation de San faisait-elle partie d'un plan pour s'emparer du pouvoir ? Et qu'était-il arrivé à Learco ? Amhal se rappela les mois passés à la Cour au service de la famille royale. Il n'avait jamais vraiment connu aucun de ses membres. La plus familière était Amina, grâce à la journée que la princesse, Adhara et lui avaient passée ensemble. Quant à Learco, il était demeuré pour lui une figure mythique. Il le voyait comme on regarde les images illustrées des livres, comme les héros représentés sur les fresques et les mosaïques. En réalité, il l'avait toujours jugé à travers les yeux de son maître. Mira avait confiance en son souverain, il lui avait voué sa vie, et il n'avait pas hésité à mourir pour lui.

« Je le vénère, pas seulement parce qu'il est un grand homme, mais aussi pour la puissance de son rêve. Il nous a insufflé l'espoir, il a transformé en réalité une vague aspiration, un désir secret de notre cœur. C'est pour cela que j'ai juré de le protéger jusqu'à la mort », lui avait-il dit un jour, et ces mots remplissaient maintenant son cœur d'une douloureuse nostalgie.

Mais son fils ? Amhal ne savait rien de lui. Au palais, il jouissait certes d'une bonne réputation. Bien sûr, certains se méfiaient de son intelligence brillante, de la façon discrète dont il était devenu peu à peu le principal conseiller de son père, et en pratique le véritable souverain de la Terre du Soleil. Mais ce n'étaient que des ragots colportés par des envieux. Que disait Mira de Néor ? Presque rien. « Il aurait pu être un grand roi, digne de succéder à son père, s'il n'avait pas eu cet accident. » Voilà tout ce dont il se souvenait.

Alors, peu à peu, l'esprit d'Amhal s'apaisa. Parce qu'il était plus facile de croire à la culpabilité

d'un inconnu plutôt qu'à celle de son mentor, de l'homme qui l'avait guidé à travers les ténèbres des dernières semaines, qui lui avait ouvert de nouveaux horizons et l'avait initié à un monde nouveau. Il ne pouvait pas se résoudre à admettre qu'il s'était à ce point trompé sur son compte. Il ne le pouvait tout simplement pas.

Il ne dort pas de la nuit. Il se sentait prisonnier : de lui-même, d'un destin, de ses propres choix. Il réfléchit à ce qu'il devait faire. Continuer comme si de rien n'était ? Attendre l'issue du procès ? Retourner à sa vie d'avant, à une improbable normalité ?

Mais San était innocent, il fallait qu'il le soit ! Et il était son maître, dans le sens le plus profond du terme.

L'idée lui vint progressivement. Il la perçut d'abord dans le fourmillement qui agita ses membres durant cette nuit sans repos. Elle se fraya ensuite un chemin dans ses pensées, creusant lentement un espace dans son esprit.

Agir. Comme toujours quand la douleur était trop forte, il fallait mettre le corps en action. Il devait utiliser sa souffrance pour nourrir sa rage.

À l'aube, il sortit de sa tente. Le soleil se levait à peine au-dessus de la silhouette pointue des pins. Une boule de feu qui lui rappela le globe enflammé avec lequel il avait détruit le village quelques jours plus tôt. Il prit alors sa décision. Il ne perdrait pas San comme il avait perdu Mira. Il s'agripperait à lui jusqu'à la fin, il garderait foi en l'homme qui avait radicalement changé sa vie, qui lui avait révélé sa nature véritable.

Il irait le sauver.

Adhara non plus ne trouva pas le sommeil cette nuit-là. Elle revoyait le visage désespéré d'Amhal, elle entendait les paroles de San pendant qu'on l'emmenait et elle se demandait elle aussi ce qui s'était passé à la Cour. « Le roi Néor. » Cela voulait-il dire que Learco était mort ? Et Amina, qu'était-il advenu d'elle ?

Les pensées se bousculaient dans son esprit. Elle aurait voulu aller voir Amhal. Maintenant que San n'était plus là, peut-être le ramènerait-elle à la raison, le rendrait-elle à son monde. Mais elle savait aussi qu'il avait besoin de silence et de solitude. Pour réfléchir sur ce qui était arrivé, pour accepter cette idée qui lui semblait terrible, même à elle : que San puisse être le responsable de la mort de Mira. L'hypothèse ne lui semblait pas si absurde. Cet homme cachait de terribles facettes, elle les avait aperçues en quelques rares occasions. Et son attachement morbide à Amhal, la façon dont il s'était rapproché de lui dès le début, sans lui laisser d'espace, sans le lâcher un seul instant. Depuis qu'il était arrivé, Amhal avait changé, il était comme empoisonné. Dans ce sens, la mort de Mira avait joué pour San : elle lui avait laissé le champ libre, elle lui avait permis de renforcer son influence sur l'âme de son élève.

« C'est Amhal qu'il veut ! » lui cria une voix intérieure, et l'évidence de ce constat la bouleversa. Cet homme voulait Amhal ! Elle ne savait pas pourquoi, et elle devait le découvrir, mais ce qui était sûr, c'est qu'il avait besoin de lui, de sa rage, de sa douleur.

Elle attendit le jour pour se rendre à la tente d'Amhal, le cœur battant. Elle sentait que, cette fois, quelque chose d'important allait se jouer.

Amhal marchait nerveusement d'un bout à l'autre de sa tente, rassemblant ses affaires.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Le jeune homme fit brusquement volte-face, l'air effrayé. Il la fixa quelques secondes, puis retourna à sa tâche sans répondre.

Adhara lui attrapa le bras.

— Tu veux bien me dire ce que tu es en train de faire ?

Son regard était dur, hostile.

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas.

— Si tu pars, je viens avec toi.

— Tu ne peux pas me suivre là où je vais.

Il se dégagea, passa son sac en bandoulière. Adhara se planta devant lui.

— Il est temps d'oublier cet endroit, dit-elle en essayant de maîtriser le tremblement de sa voix. Et aussi d'oublier cet homme, de reprendre ta vie d'avant. Cela a été une parenthèse, une terrible parenthèse, mais c'est fini. La justice tranchera du sort de San, et tu seras de nouveau libre.

Amhal la regarda d'un œil froid.

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

— C'est toi qui ne te rends pas compte, insista-t-elle. Dis-moi que ce cauchemar est terminé...

Elle appuya son front contre son torse, y cherchant la chaleur qu'elle y avait trouvée tant de fois dans le passé.

— Je vais à la Nouvelle Enawar.

Adhara releva la tête.

— Tu y vas pour lui ?

Amhal ne répondit pas, mais son regard était éloquent.

Adhara ravala ses larmes.

— Laisse la justice de la Terre du Soleil suivre son cours. S'il est innocent, il sera relâché. Et tu connaîtras la vérité.

— Tu as entendu ce qu'il a dit ?

— Amhal, ne vois-tu pas ce qu'il t'a fait ? Il veut s'emparer de toi et il te détruit ! Depuis que tu le connais, tout a mal tourné pour toi, tu as tout perdu. Comment peux-tu croire à ses mensonges ?

Il la repoussa brutalement.

— Cet homme est mon maître désormais ! Celui auquel j'accorde une confiance aveugle ! Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il est comme moi ! J'ai rêvé de lui toutes les nuits avant son retour. Il m'appelait, il m'invitait à venir. C'est le seul qui me comprenne, parce que nous sommes pareils, nous nourrissons les mêmes démons et nous avons le même destin. Il *doit* être innocent !

Cette fois, les larmes d'Adhara jaillirent malgré elle.

— Mais c'est lui l'assassin de Learco, sanglota-t-elle. C'est lui !

Amhal la saisit par le bras et la secoua violemment.

— Ne t'avise pas de répéter ça !

Adhara devina brusquement que la partie était perdue.

— N'y va pas ! supplia-t-elle. Tu ne peux pas le sauver !

— Je suis fort, plus que tu ne le crois.

— À la Nouvelle Enawar, tu auras une armée entière contre toi !

— Je possède une arme invincible.

Adhara écarquilla les yeux.

— Non, Amhal... murmura-t-elle.

Sa rage, sa soif de sang.

— Je t'en prie, renonce... Tu mourras...

Amhal avala sa salive.

— Et quand bien même, quelle importance ?

Adhara s'affaissa sur ses genoux, sanglotant sans retenue.

— Pourquoi est-ce que je ne te suffis pas ? Pourquoi ne t'ai-je jamais suffi ?

Il la regarda et, pendant un bref instant, Adhara vit à nouveau l'étincelle, faible, mourante, au fond de ses yeux.

Ensuite, Amhal s'enfuit en courant.

Adhara n'aurait pas su dire combien de temps elle était restée prostrée là, sans force. Les derniers mois défilaient devant ses yeux, dépourvus de sens. Une suite de jours passés à poursuivre une chimère, à se bercer d'illusions. Était-ce cela, l'amour ?

« Qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce que je dois faire ? »

Parce que ce n'était pas fini, cela ne pouvait pas être fini.

« Je dois l'arrêter. »

Mais comment ? Il était sans doute parti avec Jamila, et le voyage jusqu'à la Nouvelle Enawar demandait au moins dix jours à dos de dragon. Et elle était à pied. Qu'importe, il fallait qu'elle agisse, qu'elle alerte le roi, Amina, quelqu'un. Le trahir, au besoin, dévoiler ses projets à Néor, qui l'empêcherait de commettre une folie. Mieux valait le savoir en prison que mort. Parce que, si Amhal avait décidé de laisser sa rage se déchaîner, il était condamné.

L'image d'Amina lui vint à l'esprit. Amina qu'elle avait abandonnée, qu'elle avait fait souffrir, mais qui était sa seule amie. Elle devait la prévenir. Mais comment ? Amhal arriverait avant n'importe quelle lettre...

Elle enfouit son visage dans ses mains. Elle avait beau réfléchir, aucune idée ne lui venait.

La magie ! Peut-être la magie pouvait-elle l'aider ! Elle la connaissait, Theana le lui avait dit et, d'ailleurs, elle l'avait prouvé à plusieurs occasions. Sa mémoire devait sûrement contenir la formule qui lui permettrait de sauver Amhal. Elle se concentra, essaya de tout son être de convoquer ses souvenirs, et songea aux herbes de la Suprême Officiante, sur la table de chevet de sa chambre au Palais royal de Makrat, à mille lieues de là. Pourquoi diable les avait-elle laissées là ?

Une nouvelle fois, seules des sensations confuses émergeaient. Une douleur insupportable, un mur de pierre, et cette voix sans consistance ni timbre particulier, qui lui répétait : « Je viendrai te chercher. »

Elle se leva d'un bond et courut hors de la tente. Hors d'haleine, elle se dirigea vers la zone des malades. Elle grouillait de magiciens, il y en aurait sans doute un en mesure de l'aider.

Comme tous les matins, l'odeur de sang et de mort la prit à la gorge. Elle parcourut du regard les grabats où les malades exhalaient leur dernier souffle, au milieu des linges souillés et des plaintes déchirantes. Mais elle ne les voyait pas, elle cherchait un magicien, un jeune garçon, avec la peau des bras entièrement noire. Ils avaient soigné un malade ensemble le jour de son arrivée, et il avait en quelque sorte été son guide dans cet enfer. Ils avaient assisté côte à côte à l'agonie du malheureux, et c'était lui qui lui avait fermé les yeux.

« Cela a créé un lien entre nous », se dit-elle en marchant à grands pas vers lui.

Le jeune magicien était en train d'imposer un enchantement curatif à un moribond.

— Tu es en retard, dit-il d'une voix neutre.

— J'ai besoin de toi, répliqua-t-elle, et le ton de sa voix devait être terrible, car le jeune homme releva aussitôt la tête.

Elle lui raconta tout.

— C'est une désertion, déclara-t-il à mi-voix. Et une trahison.

— Ne le dis à personne, je t'en supplie !

— Je...

— Je t'en conjure, je suis désespérée ! l'interrompit-elle.

Elle s'humilia jusqu'à lui avouer qu'elle aimait ce garçon plus qu'elle-même et qu'elle devait le

sauver à tout prix.

— Tu es en train de le trahir, objecta-t-il.

— Je dois le faire, ou il mourra.

Le jeune magicien la fixa pendant quelques instants, hésitant. Puis il sourit légèrement.

— D'accord.

Adhara poussa un soupir de soulagement.

— Il y a toutefois un problème.

— Lequel ?

— La personne qui reçoit le message doit connaître la magie. Je t'explique : le destinataire verra un petit nuage violet. Mais pour lire le message, il faut qu'un magicien condense ce nuage sur un parchemin par un enchantement.

— Il y a plein de magiciens au palais.

— Mais si elle ne voit pas le nuage à temps, le message sera perdu.

— C'est le seul espoir que j'ai, coupa Adhara.

— Nous l'enverrons à l'heure du déjeuner. J'apporterai le nécessaire.

— Merci, dit Adhara, les yeux emplis de gratitude. Je ne connais même pas ton nom...

Le jeune magicien sourit.

— Lewar.

— Merci, Lewar.

Elle le saisit par la manche, alors qu'il s'éloignait.

— J'ai aussi besoin d'un dragon.

Le message fut envoyé.

« Amhal est en danger. Il vient à la Nouvelle Enawar pour sauver San. Dis-le à ton père. Arrêtez-le, mais, je vous en supplie, ne lui faites pas de mal. »

Pendant que Lewar récitait la formule et traçait le message sur le parchemin, Adhara songea à quel point les chances de succès étaient faibles. Et si Amina ne comprenait pas qu'il s'agissait d'un message magique ? Et comment réagirait Néor ? Quelle était la situation à la Cour ?

Une fois que le feu magique eut consumé le parchemin, elle cessa de se tourmenter. Maintenant, c'était fait. L'important était désormais de trouver un moyen d'atteindre la Grande Terre.

Cela fut beaucoup plus compliqué. Il y avait bien un chevalier qui partait le soir même pour la Nouvelle Enawar, mais comment le convaincre de l'emmener avec lui ? Et puis, là-bas, il y avait la quarantaine, et entrer dans la ville était presque impossible... Encore une fois, Adhara dut recourir à tous ses talents de persuasion.

— Tu me ralentiras. Et, de toute façon, je ne prends pas de passagers, lui dit Taq, le chevalier.

— Euh... je vous paierai, dit-elle enfin.

Pendant son séjour à Makrat, elle avait économisé presque l'intégralité de ses gages.

— C'est à vous, si vous me conduisez là-bas, dit-elle en lui tendant sa bourse.

Taq la regarda.

— Tu dois avoir une sacrée bonne raison d'aller à la Nouvelle Enawar.

— Je dois sauver la vie de quelqu'un, répondit-elle, la gorge nouée.

Ils partirent le soir même. Tandis qu'ils s'élevaient au-dessus de cet enfer, Adhara s'agrippa de toutes ses forces à la selle et ferma les yeux. Elle avait souvent rêvé du moment où elle quitterait Damilar, mais elle ne l'avait pas du tout imaginé ainsi.

Elle regarda les lumières du camp disparaître peu à peu en songeant au désespoir et à l'angoisse qui étreignaient son cœur. Comme si la souffrance qui régnait dans ce lieu l'avait contaminée à jamais.

Enfermée dans sa chambre de la Nouvelle Enawar, Amina dépérissait à petit feu, entre la nostalgie de ses grands-parents et le souvenir triste et douloureux d'Adhara. La peur de la maladie la minait, et elle se sentait oppressée par l'atmosphère angoissante qui régnait dans ce lieu assiégé. Et, indifférente au monde, à cette vie qu'elle avait toujours détestée, elle ne remarqua pas le petit nuage violet immobile au-dessus de son bureau avant le soir. Elle pensa d'abord à une illusion d'optique, due à la fatigue, peut-être, ou à un nouveau tour de la maladie.

« Peut-être que c'est comme ça qu'elle se transmet, avec ce genre de nuages », se dit-elle en passant le doigt au travers.

Le lendemain matin, le nuage avait disparu, et avec lui le message désespéré d'Adhara.

LA FUITE

Néor fut porté à bras-le-corps jusqu'aux souterrains. C'était la deuxième fois qu'il y descendait, mais il se sentait aussi humilié que la première. Dans son palais, il ne s'était jamais vraiment considéré comme un invalide. À la Nouvelle Enawar, il avait besoin d'assistance pour tout, même pour les actions les plus banales.

Dès que les serviteurs l'eurent déposé au bas des escaliers, il les congédia.

— Je veux rester seul, dit-il sèchement.

— Votre Majesté, c'est un endroit dangereux, plein de criminels, et...

— Je veux rester seul, insista-t-il.

Ses hommes s'inclinèrent et obéirent.

Néor demeura immobile à l'entrée du couloir. « Votre Majesté »... Quelle impression de solitude lui donnait ce titre ! Il aurait voulu qu'on ne l'appelle pas ainsi, qu'il reste à jamais l'apanage de Learco. Il n'aurait pas cru que la perte de son père ferait émerger tant de douleur.

Il avança jusqu'au poste de garde.

— Je suis ici pour voir le prisonnier, on a dû vous en aviser.

— Oui, Votre Majesté, répondit un garde en saisissant un gros trousseau de clés.

Il se dirigea en hâte vers l'arrière du fauteuil roulant.

— Je n'ai pas besoin d'aide, s'écria Néor d'un ton brusque.

— Oui, je... bien sûr. C'est par ici, répondit l'homme, embarrassé.

Ils longèrent une série de portes fermées. Derrière chacune d'elles, un criminel.

Celle qui intéressait Néor était la dernière.

Le garde fit tourner la clé dans la serrure.

La porte s'ouvrit, et Néor vit sa silhouette se découper sur le fond de la cellule, un cube étroit et sans fenêtre. Il était assis sur un banc, habillé exactement comme le jour de son arrivée à Makrat, les mains derrière le dos attachées au mur.

Néor frémit.

— Laissez-nous, dit-il au garde.

— Votre Majesté, je ne sais pas si...

— Et arrêtez avec « Votre Majesté » ! explosa Néor. Cet homme a vécu pendant deux mois à ma cour. Je sais comment le traiter. Et je veux rester seul avec lui !

La porte se referma sur un soupir résigné du soldat.

Les deux hommes s'étudièrent quelques instants en silence. San souriait. Néor le devinait, malgré le bleu qui lui couvrait la partie gauche du visage et sa lèvre supérieure tuméfiée.

— Je n'imaginai pas que tu viendrais en personne.

— Je suis ton roi, témoigne-moi le respect qui m'est dû.

San sourit à nouveau, avec férocité cette fois.

— Il n'y a que toi et moi ici, au diable le protocole !

— C'est à moi d'en décider.

— Ou sinon ? le provoqua San. Regarde-toi, même attaché je suis plus fort que toi.

— C'est vrai... Mais toi tu n'as que ton corps. Moi, j'ai des soldats, des gardes... des bourreaux.

— Tu es sûr que je n'ai que mon corps ?

Néor l'observa des pieds à la tête. Il était son exact opposé. Robuste, sain, un guerrier. Le fils idéal pour son père, le roi que la Terre du Soleil méritait. Qui sait si Learco avait jamais pensé à San en ces termes, s'il avait jamais désiré avoir un fils comme lui...

« Si ce jour-là il n'avait pas décidé d'aller sauver ma mère, s'il avait tenu sa promesse envers Ido, peut-être que c'est lui qui serait sur le trône aujourd'hui. »

Il secoua rageusement la tête. Il ne devait pas se laisser aller à de telles pensées.

— Pourquoi t'obstines-tu à nier la vérité ?

— Qu'est-ce qui te dit que je mens ?

— Mon instinct.

— C'est toi qui me parles d'instinct ? Toi qui dirigeais dans l'ombre le royaume de ton père en te fondant sur la seule raison ?

— Il n'y a pas que la raison.

— Peut-être. En tout cas, tu n'as aucune preuve contre moi. Et sur la base de simples suppositions, tu m'as enfermé ici comme un criminel et tu m'as fait torturer !

Un instant de silence, oppressant.

— Je pensais que ton père t'avait enseigné l'honneur, la droiture. Je croyais que tu préférerais laisser un coupable en liberté plutôt qu'emprisonner un innocent. Mais il a suffi deux jours pour que tes beaux principes s'écroulent comme un château de sable. Comment te justifies-tu, le soir, avant de t'endormir ? Songes-tu à ton père qui a dirigé ce royaume pendant cinquante ans sans commettre une seule injustice, sans jamais céder à ses bas instincts ?

Les dents de Néor grincèrent.

— Tu ne te justifies pas. Et tu te moques bien de le faire, n'est-ce pas ?

— Je veux la vérité, siffla de nouveau le souverain.

San s'adossa au mur. Il avait une attitude méprisante que Néor ne supportait pas.

— Non, tu ne cherches qu'à te venger. Tu es convaincu d'avoir raison, mais l'impossibilité de démontrer ma culpabilité te ronge. Tu veux que je paie, par n'importe quel moyen. Je me trompe ?

Néor aurait aimé avoir la force de se lever de son fauteuil, de lui sauter au cou et de lui faire ravalier une à une ses paroles venimeuses.

— Toutefois, ton père a établi des règles. Et la torture n'en fait pas partie.

— Personne ne t'a torturé.

— Et mon visage tuméfié ? Un excès de zèle d'un de tes gardes, peut-être ?

Néor éprouva un léger malaise.

— Même en admettant que je sois coupable, si je déclare aux juges que ma confession m'a été arrachée sous la torture, elle n'aura plus aucune valeur. Non, ce n'est pas comme cela que tu l'emporteras sur moi, Néor !

Et il sourit encore, d'un sourire de vainqueur.

Le roi en fut presque effrayé.

— Qui diable es-tu ?

San fit une révérence moqueuse.

— Je suis le futur. Je suis une nouvelle race d'homme, et en même temps la mémoire du Monde Émergé. Je suis différent.

Il se redressa, serein.

— C'est vraiment toi le San que mon père a connu ?

— Bien sûr que c'est moi. À part qu'à l'époque, je n'avais pas encore pris conscience de ma véritable nature. Au fil des années, j'ai appris beaucoup de choses sur moi.

— Pourquoi es-tu revenu au palais ? Et pourquoi maintenant ?

— J'avais une mission.

— Quelle mission ?

San ricana.

— Là, tu en demandes trop.

Néor n'arrivait pas à porter la discussion sur le terrain qui l'intéressait. C'était cet homme qui menait le jeu. Comment avait-il pu l'accueillir chez lui, lui témoigner les plus grands honneurs, sans percevoir la noirceur de son âme ?

— Et tu l'as accomplie ?

San le regarda intensément.

— Si tel était le cas, je ne serais pas en train de parler avec toi en ce moment.

Néor tressaillit.

— Tu devais le tuer, n'est-ce pas ? C'était mon père que tu voulais tuer. Mira n'était qu'un obstacle sur ta route, tu t'en es débarrassé parce qu'il avait compris quelque chose. Mais c'était ça, ta maudite mission, voilà la vérité...

San rit à gorge déployée. Il s'arrêta seulement lorsque sa lèvre se remit à saigner.

— La vérité... Les gens de ton espèce se gargarisent de ce mot, comme si c'était l'alpha et l'oméga ! Or la vérité ne rend pas libre. La vérité est une cage, la vérité nous range dans des cases, nous définit et nous asservit à jamais.

— Tes délires ne m'intéressent pas ! Tu l'as tué, oui ou non ?

San regarda Néor avec suffisance.

— À présent que la graine est semée et que je connais le dénouement de l'histoire, je vais te satisfaire. Oui, c'est moi qui ai tué Mira. Et, de fait, c'était un obstacle, mais pas pour les motifs que tu imagines. Quand je me suis aperçu que ta mère m'avait collé un de ses espions aux trousses, j'ai eu l'idée de faire d'une pierre deux coups. J'avais déjà décidé de tuer Mira, mais que ce soit l'un de vos hommes qui s'en charge... le geste avait une certaine élégance. Et puis, cela m'était aussi utile pour une autre raison. Eh oui, c'est également moi qui ai introduit la maladie au palais. Avec un flacon de sang infecté, que je m'étais procuré quelque temps plus tôt. Il m'a suffi de le briser dans la chambre de ton père et d'en faire évaporer le contenu avec un soupçon de magie. Vu sous cet angle, oui, j'ai tué ton père.

Néor s'agrippa aux accoudoirs de son fauteuil. Le monde autour de lui devenait rouge. C'était la première fois qu'il éprouvait une telle colère, une rage aussi dévorante. Il haïssait cet homme du plus profond de lui-même et il désirait sa mort de tout son être.

— Comment as-tu pu..., murmura-t-il, tremblant. Comment as-tu pu... Il t'a accueilli comme un fils, il t'a couvert d'honneurs, d'affection, il a passé sa vie à te chercher ! hurla-t-il.

San ne broncha pas.

— Mais tu mourras..., poursuivit Néor d'une voix menaçante. Tu mourras comme un chien, comme le maudit traître que tu es !

San répondit par un rictus.

— Tu ne comprends pas. Les dés sont jetés. La graine que j'ai semée germe déjà. Et quand toi et ta précieuse vérité serez morts, je sortirai d'ici et j'achèverai mon œuvre.

— Nous verrons, siffla Néor.

Soudain, une détonation retentit. San eut un sourire cruel.

Amhal ne fit halte que lorsque Jamila fut à bout de forces. Et pendant tout le reste du voyage, il ne s'accorda que de brèves heures de sommeil dans les petites clairières perdues où il faisait se reposer son dragon. Il pensait continuellement à San, à ses paroles, à la façon dont on l'avait emmené. Et il se

répétait sans trêve que ce n'était pas lui, que cela ne pouvait pas être lui.

Il lui fallut dix jours pour atteindre la Nouvelle Enawar, deux de moins que prévu. Il atterrit dans le bois à la sortie de la ville et y laissa Jamila.

— Je reviendrai, lui dit-il en lui caressant le museau, mais il se surprit à songer que peut-être, pour la première fois de sa vie, il était en train de lui mentir.

Il s'enroula dans son manteau. Ainsi, complètement dissimulé sous l'étoffe noire, il était en tout point identique à San.

Il ne réussit à pénétrer dans la ville que grâce à son uniforme de soldat. La Nouvelle Enawar était désormais en quarantaine.

Il brisa son impatience, même s'il brûlait d'agir. Bien que son projet n'eût rien de rationnel, il devait le peaufiner un peu s'il ne voulait pas mourir en vain. Il avait besoin de connaître avec précision la disposition des cellules et des postes de garde.

Il prit une chambre dans une gargote, puis se dirigea vers les bas-fonds de la ville. Il les avait fréquentés autrefois au cours des missions que lui confiait Mira. Il découvrit que le cœur de la capitale du Monde Émergé n'était pas moins corrompu que celui de n'importe quelle autre grande cité ; il y trouva des cartes en quantité et des informations bon marché.

— La fin des temps est proche, il faut en profiter tant qu'on le peut encore, lui dit l'un de ses informateurs, pendant qu'il dépensait en bière les quelques pièces gagnées.

Amhal étudia les plans pendant une journée entière. Il n'y avait qu'un garde par niveau dans les geôles du Palais de l'Armée. Ce faible effectif était évidemment lié à la pénurie d'hommes, envoyés dans tout le Monde Émergé pour essayer de limiter les ravages de la maladie. À l'entrée de chacun, il y avait cependant une guérite avec deux hommes. D'après ce qu'on lui avait dit, San occupait la dernière cellule du deuxième niveau.

— C'est une honte qu'un homme comme lui moisisse dans un cachot. Je te le dis, moi, Néor trame quelque chose, lui avait soufflé son informateur.

Amhal en avait été réconforté. Le peuple était avec San.

Il attendit l'heure qu'il s'était fixée en se concentrant sur la rage en lui, sur sa soif de sang. Si les choses tournaient mal, il ne pourrait compter que sur elle.

Le moment venu, un calme glacial s'empara de lui. Il parcourut rapidement les rues de la Nouvelle Enawar et entra sans encombre dans le Palais de l'Armée. L'homme qui gardait le portail reconnut son uniforme.

— Apprenti Salimar, se présenta Amhal, et le garde le laissa passer.

Il ne croisa personne, hormis un soldat qui regagnait le rez-de-chaussée du palais en bâillant.

Amhal sortit le lacet qu'il avait acheté le matin même et le considéra avec horreur. Serait-il capable de s'en servir ? Tapi dans l'obscurité, il attendit que le soldat passe près de lui. Sa respiration s'accéléra. Il n'avait jamais tué de cette façon. Il entendit les pas de cet homme qu'il ne connaissait pas, imagina sa vie, la maison misérable où il vivait avec sa famille... Puis la rage prit le dessus. Dès qu'il le sentit assez près, Amhal bondit et serra de toutes ses forces le lacet autour de son cou. Après s'être débattu, l'homme s'écroula sur le sol.

Les mains tremblantes, Amhal le déshabilla. Il le couvrit avec ses propres vêtements, bien que rien ne l'obligeât à le faire.

« Un stupide reste de pitié », se dit-il.

Premier niveau. La guérite, les soldats. Aucun d'eux ne le remarqua. Il continua. Deuxième niveau. Un seul homme de garde, à l'entrée d'un couloir sombre. Le cœur d'Amhal bondit dans sa poitrine. San était là, derrière l'une de ces portes.

Il entra calmement dans le poste de garde. L'homme, l'air ensommeillé, se tourna vers lui.

— Mais qui es... ?

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Amhal le transperça de son épée, tandis que, dans son cœur, la rage exultait.

« Pas encore, pas encore... Tu auras bientôt tout le sang que tu veux. »

Il se dirigea vers le fond du couloir. Un soldat, semblable à ceux qu'il avait rencontrés jusque-là, était posté devant la porte. Il dégaina son épée et l'embrocha sans même lui donner le temps de hurler. Le corps tomba à terre avec un bruit sourd, pendant que l'odeur du sang se répandait dans l'air, forte, enivrante.

Amhal respirait bruyamment, une joie sauvage lui étreignait la poitrine, qu'il n'avait aucune raison de réprimer. Il était libre de la laisser prendre possession de ses veines.

« Parce qu'elle sert le monstre que je suis, que j'ai toujours été. »

Il examina rapidement la porte. Elle était fermée par un solide verrou. Derrière, quelqu'un parlait. Amhal ne réussit pas à comprendre ce qui se disait, mais il reconnut la voix de Néor. L'énigmatique Néor, l'estropié qui avait régné à la place de son père pendant des années. L'homme que San accusait d'avoir voulu le perdre. Les mains d'Amhal se mirent à trembler. Le moment de vérité était arrivé.

Il récita la formule sur le verrou, et une violente détonation secoua les voûtes de la prison. La porte, elle, resta intacte.

« Malédiction ! »

Il répéta l'enchantement, en essayant d'insuffler plus de puissance à ses mots. Le bois gémit, le métal s'arracha et la porte finit par s'ouvrir.

Néor, dans son fauteuil d'infirmes, le considéra avec stupeur. Quant à San, il l'observait avec son sourire de loup, le visage tuméfié et les mains ligotées.

— Je savais que tu viendrais, dit-il.

Amhal songea alors qu'il n'avait fait que répondre à un appel. Il bouscula le fauteuil de Néor, le jetant à terre, et courut vers San. D'un coup d'épée, il trancha ses liens.

— Tu vas bien ? haleta-t-il.

— J'imagine que tu n'as pas de plan pour sortir d'ici..., lui dit-il pour toute réponse.

Amhal le regarda d'un air égaré.

— Néor sera notre laissez-passer.

Amhal se retourna. Le roi rampait sur le sol, cherchant de l'aide. Il l'empoigna par les aisselles : son corps maigre était léger, mais ses jambes inertes étaient un obstacle.

— Prends-le dans tes bras, suggéra San.

— Il t'a menti, Amhal, c'était lui ! s'écria Néor. Il me l'a avoué.

— Tais-toi ! murmura Amhal d'un ton emplis de haine en jetant à San un regard interrogateur.

— Je veux récupérer mon épée, déclara celui-ci. Après, nous ficherons le camp d'ici.

LE DÉBUT

Doubhée atterrit à Dérea, au cœur de la Forêt Occidentale, alors qu'une aube blafarde se levait. Theana l'attendait dans la vaste prairie devant le campement. Livide, elle se tordait les mains, la tête vers le ciel.

Doubhée descendit de dragon. L'animal appartenait au seul chevalier de Makrat qui avait accepté de l'accompagner jusque-là.

— Tu n'aurais pas dû venir, lui dit sévèrement la Suprême Officiante.

La reine eut un sourire amer.

— Et où devrais-je être ? Dans ma cour déserte ? Il n'y a plus personne au palais, hormis des cadavres.

— Tu es encore convalescente.

Doubhée passa la main sur son visage.

— J'ai de sérieuses raisons d'être venue.

Elle était partie quelques jours après les funérailles de son mari. Une cérémonie sobre, à laquelle n'avaient assisté qu'une poignée de personnes.

« Voilà comment s'en va le plus grand roi de la Terre du Soleil », avait-elle pensé en embrassant du regard la petite assemblée : une dizaine de domestiques, pâles comme des fantômes, et elle. Le bûcher avait eu du mal à prendre. Elle était restée immobile sous la pluie fine d'automne, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que des cendres de l'homme qu'elle avait aimé.

Elle l'avait accompagné pendant tout le temps de sa maladie, elle avait respiré son air, bu son eau, partagé son destin. Et lorsqu'elle avait contracté la maladie, elle avait découvert avec effroi qu'elle désirait mourir avec lui.

Ensuite était venue la fièvre, et avec elle le sang, la douleur. Mais elle ne s'était pas éloignée du lit, elle avait continué à serrer la main de son mari même pendant son délire. Elle savait quelle fin les attendait, et elle voulait profiter de chaque moment, fût-il atroce, qu'elle pouvait encore passer auprès de Learco. Theana avait dû la supplier de se laisser soigner.

Puis la fièvre avait commencé à baisser, l'hémorragie avait cessé et Doubhée s'était peu à peu rétablie. Juste à temps pour assister aux derniers instants de son mari.

Sous la bruine, les yeux fixés sur la colonne de fumée qui s'élevait vers le ciel, elle avait pensé à mille choses. À son fils au loin, au palais désormais désert, à Makrat dévastée par la maladie. Et aux longues années aux côtés de Learco, à tout ce que le destin avait eu la bonté de leur accorder, à la joie, à la souffrance, à une vie entière qui s'en allait en fumée.

La Doubhée qui avait vécu ces cinquante miraculeuses années de paix était morte ce jour-là. Et l'ancienne Doubhée – la fille égarée, la tueuse, la voleuse – renaissait lentement.

Une fois retournée dans sa chambre, après avoir parcouru les salles vides du palais, elle s'était regardée dans le miroir. La moitié de son visage était noire. Le signe indélébile de la maladie. Le deuil éternel de Learco imprimé sur sa peau. Les années, si elles l'avaient flétrie, ne l'avaient pas domptée. Parce que Learco avait laissé un héritage pour lequel elle était prête à se battre jusqu'à la mort.

C'est alors que le messager était arrivé, hors d'haleine.
Et la reine lui avait fait signe de parler.

La tente de Theana était encombrée de fioles, de bocaux remplis d'herbes et de parchemins : les traces du travail de la Suprême Officiante, qui cherchait sans répit un remède.

— Comment te sens-tu ? lui demanda la reine en se massant les yeux.

Theana songea encore une fois qu'elle ressemblait trait pour trait à la Doubhée d'autrefois, jusque dans ses vêtements : un pantalon de cuir noir, un justaucorps sombre.

— Je n'ai pas attrapé la maladie, répondit-elle. On commence même à me regarder avec méfiance.

Elle s'assit sur une chaise et fixa la reine.

— Alors, quels sont ces motifs graves pour lesquels tu te trouves ici ?

Doubhée soutint son regard quelques secondes en silence.

— J'ai reçu un message d'un des hommes que j'avais envoyés de l'autre côté du Saar.

Theana se rappela aussitôt la réunion au cours de laquelle Néor avait suggéré à sa mère de mener des recherches sur le territoire des elfes.

— En réalité, poursuivit Doubhée, le message a été reçu par l'un des magiciens à mon service. Sa confusion m'amène à craindre qu'il ne soit arrivé malheur à celui qui l'a envoyé.

— Que disait-il ?

— Ce ne sont que des mots décousus, des bribes de phrases... L'enchantement n'a pas complètement réussi, et le texte est très parcellaire.

Doubhée fouilla dans sa besace et en tira un petit morceau de parchemin.

Theana le prit. C'était sans aucun doute celui sur lequel le magicien avait retranscrit le message envoyé par l'espion ; elle aurait reconnu entre mille la forme particulière des lettres transférées sur un parchemin grâce à la magie. Mais elles étaient tracées à la hâte, presque illisibles.

« ... Saar... elfes... frontières de la Terre de l'Eau... partira de là... danger... »

— Qu'est-ce que ça signifie, d'après toi ? lui demanda Doubhée.

— Qu'il va se passer quelque chose. Ici même. Et que les elfes en seront responsables.

Theana ferma les yeux, harassée. Elle étudiait cette maladie depuis longtemps, sans aboutir à rien ! Même sa collaboration avec les nymphes n'avait donné aucun résultat. Et maintenant, cette phrase mystérieuse, incompréhensible, qui laissait présager de nouvelles catastrophes.

Elle rouvrit les yeux.

— Et toi ? Tu as une idée de ce qui nous attend ?

Doubhée secoua la tête.

— En tout cas, les elfes mijotent un mauvais coup, c'est évident.

Theana la dévisagea.

— Pourquoi es-tu venue ?

La reine indiqua le parchemin.

— Tu as admis toi-même qu'il était impossible de comprendre quoi que ce soit à ce charabia ! s'exclama Theana. Et puis tu es venue seule. Non, Doubhée, ce n'est pas ce message qui t'amène ici.

Le poing de la reine se serra nerveusement sur le parchemin. Elle baissa la tête.

— Je n'ai plus rien à faire à Makrat. Le palais est vide et la ville a sombré dans le chaos. Je ne pouvais pas aller voir Néor, je ne suis pas encore complètement guérie, je ne veux pas lui faire courir le moindre risque. Quel choix avais-je ? M'enfermer comme Sulana dans une chambre pour ruminer le passé, me momifier dans les souvenirs d'un temps qui ne reviendra jamais ? Ces cinquante ans ont été un long rêve, un rêve merveilleux. Mais vient toujours le moment où il faut se réveiller, et je l'ai fait devant le bûcher de Learco. C'est fini, Theana. Je ne peux que remercier le sort pour cette longue

période de bonheur. Désormais, il n’y a plus de place pour moi à Makrat, ni nulle part au monde.

Theana fut parcourue d’un long frisson. Elle connaissait cette douleur ; elle la vivait dans sa chair depuis que Lonerin avait été emporté par la maladie. Elle savait que la mort pouvait être un processus lent et douloureux, qui pour elle avait débuté lorsqu’elle était restée seule. Et elle voyait à présent les signes de cette maladie mortelle sur Doubhée.

— Doubhée, je...

Les yeux de la reine s’enflammèrent. Elle pointa l’index vers elle.

— Learco a sacrifié ses plus belles années à notre monde, mais l’utopie qu’il a créée vit encore en nous. Je combattrai pour que pas une seule miette de son rêve ne soit perdue, pour que ce monde, son monde, soit sauvé encore une fois.

Elle ferma les yeux.

— C’est pour cela que je suis venue ici, en première ligne, là où règnent la guerre, la maladie, là où le rêve de mon mari a déjà commencé à s’effriter.

Theana admira la force d’âme de sa vieille amie, la détermination qui vibrait dans ses paroles. Si, de la Theana d’autrefois, il ne restait plus que l’enveloppe, Doubhée, elle, était égale à elle-même, animée d’un désir de lutter que rien ne pouvait éteindre.

Theana sourit avec tristesse.

— Que comptes-tu faire ?

— Envoyer un autre espion dans les territoires ennemis et établir ici mon quartier général. Mes hommes sont tout ce qu’il me reste. Néor est roi à présent, et il se comporte comme tel. L’heure est venue pour moi de regagner l’ombre, de reprendre les activités que je menais avant que Learco ne bouleverse ma vie. Parce que la nuit est mon domaine, tu le sais.

Les deux femmes se regardèrent longuement en silence. Leur vieille amitié avait rendu les mots superflus entre elles.

— J’ai besoin d’une tente, dit Doubhée en s’écartant brusquement. Et de repos. Nous nous verrons demain.

Et elle sortit d’un pas décidé. Comme la Doubhée d’autrefois.

La pluie tambourinait contre les parois de la tente. Doubhée sentait ses articulations se raidir. Le lit de camp, les bruits de la nuit, tout lui parlait d’un passé lointain, de sa vie d’*avant*. C’était incroyable comme le présent finissait par se souder au passé, comme si la vie formait une boucle qui nous ramenait là d’où l’on était parti. Hélas... les années écoulées se faisaient sentir. Elle se rendit compte qu’elle n’était plus faite pour cette existence à la dure, que ses membres s’étaient habitués au confort et au luxe, et qu’elle ne serait plus capable de dormir à même le sol, sur un tapis de feuilles sèches, comme elle le faisait dans sa jeunesse. Et surtout, qu’elle ne supportait pas de dormir seule.

Le corps de Learco près d’elle lui manquait, sa respiration calme et rassurante. Après avoir passé cinquante années ensemble, comment dormir seule ?

C’est probablement à cause de cette insomnie des vieilles gens que harcèlent trop de souvenirs plutôt qu’à ses sens, émoussés par trop d’années de paix. Un son mat, bref, qui lui rappela quelque chose.

Elle bondit sur ses pieds et attrapa son épée. Ce n’était pas son arme de prédilection, loin de là ; pas comme son poignard qui faisait partie d’elle. Mais elle avait appris à l’utiliser pendant les années de son règne parce qu’il pouvait lui arriver un jour d’avoir à guider elle-même l’armée. Et en partant de Makrat, elle avait pris celle de Learco, une façon d’emporter quelque chose du rêve de son mari.

Dans l’obscurité et la pluie, elle ne distingua d’abord rien. Puis une vague lueur fendit la nuit, là où étaient parqués les malades. Elle connaissait ce feu, son odeur âcre. Son cœur se mit à battre plus vite.

Puis il y eut des cris, l'affolement de gens qui cherchaient à fuir, l'incrédulité des soldats, qui regardaient sans comprendre.

Doubhée leva les yeux et aperçut un dragon, qui se contorsionnait sur le fond laiteux du ciel couvert de nuages. Il avait des proportions différentes de ceux du Monde Émergé : il était plus fin, avec un long corps sinueux et un museau plat de vipère. Et surtout, il n'avait pas de pattes antérieures, seulement des ailes immenses. Elle pensa aussitôt à la vouivre de San, cette bête qui lui avait instinctivement inspiré une sourde crainte.

Elle hésita un court instant, mais les cris de l'armée qui se jetait sur son campement eurent tôt fait de la sortir de sa torpeur.

Elle ne s'était jamais réellement trouvée confrontée à la guerre. Certes, elle avait vu Learco mener ses troupes, elle l'avait vu se battre au cours des affrontements qu'ils avaient connus au début de son règne. Mais elle n'avait jamais participé à une bataille. Et pourtant, elle sut comment faire. Son corps, sa mémoire, et ce que Learco lui avait transmis la guidèrent.

Elle fondit sur les assaillants, l'épée dans une main, le poignard dans l'autre. Sans même prendre le temps de les regarder. Elle enregistra seulement qu'ils avaient une stature étrange, différente de celle des humains.

« Qui sont-ils ? » se demanda-t-elle. Puis la question s'effaça aussitôt de son esprit. Elle avait plus urgent à faire.

Au milieu des corps abattus, de la pluie et de la boue, elle fila jusqu'à son quartier général : une simple tente où elle se réunissait avec le commandant du camp, un chevalier du Dragon et ses hommes. On y avait mis le feu. Un jeune homme en sortit en courant, environné de flammes, et le ciel s'emplit de cris abominables. Doubhée surmonta son horreur. Elle devait trouver le chevalier du Dragon, vite. L'ennemi n'avait qu'une vouivre, il fallait un dragon pour la combattre.

Elle l'aperçut un peu à l'écart, cerné par ces curieux soldats qui leur étaient tombés dessus comme des vautours affamés. Doubhée s'élança pour lui prêter main-forte.

Tandis qu'elle luttait, elle sentait ses articulations se gripper, ses muscles se contracter douloureusement.

« Cette vie n'est plus pour toi, tu n'as plus le corps d'autrefois. »

Et puis soudain, une atroce brûlure aux reins. Doubhée hurla, s'effondra dans la boue. Elle porta lentement la main à son dos et ressentit un violent élancement. La blessure était profonde...

Tout à coup, un poids lui immobilisa les jambes, et les ennemis se déplacèrent en masse. Doubhée essaya de se relever, mais le cadavre du chevalier du Dragon était lourd et il lui fallut un certain temps pour parvenir à s'en libérer.

Elle récupéra son épée qui lui avait glissé des mains pendant sa chute et se remit debout. Maudissant sa faiblesse, elle se rua vers le campement. Theana savait peut-être comment monter un dragon, comment le lancer sur la vouivre !

Brusquement, un son retentissant lui emplit la cervelle. L'immonde bête fondit en piqué sur le campement et le survola d'un bout à l'autre, la gueule grande ouverte. Doubhée regarda autour d'elle. Des tentes qui brûlaient, des corps étendus sur le sol. Et ces soldats à la silhouette maigre et longue, qui parcouraient imperturbablement le campement. La situation était désespérée. Elle s'élança, un bras devant sa bouche pour se protéger de la fumée âcre. Par deux fois, elle se retrouva face à l'ennemi et réussit à le vaincre au prix d'un effort surhumain.

Theana gisait par terre, dans sa tente à demi dévorée par les flammes, au milieu des débris de sa lourde table d'ébène, de ses bœufs en miettes et de ses parchemins en feu.

Doubhée se précipita et la dégagea rapidement.

— Ça va ? hurla-t-elle.

Theana fit vaguement signe que oui.

— Il faut partir d'ici, lui dit-elle en l'aidant à se relever.

— Que se passe-t-il ? demanda la Suprême Officiante.

— Nous avons été attaqués, et le campement est aux mains de l'ennemi.

Les deux femmes quittèrent la tente. Les flammes ravageaient le camp et la pluie semblait les raviver plutôt que les éteindre. Et toujours, sur le fond rouge de l'incendie, ces ombres maigres qui s'acharnaient sur les survivants.

— La forêt, c'est notre seule chance, murmura Doubhée.

Elles traversèrent le rideau de flammes, tombèrent, se relevèrent. En boitant, elles atteignirent la lisière des arbres et poursuivirent leur course, hors d'haleine, au bord de l'épuisement. Soudain, Theana trébucha sur une racine et entraîna Doubhée dans sa chute.

Elles restèrent toutes deux à terre, la respiration laborieuse, sous la pluie battante.

Puis Doubhée entendit des bruits de pas. Sans prendre le temps de se demander si son corps était capable de la porter, elle sauta sur ses pieds et brandit son épée devant elle. La lame s'enfonça dans la chair comme dans du beurre. Un soldat, jeune et pâle. Avec de longs cheveux verts et des yeux violets agrandis par la douleur.

Un gémissement étouffé jaillit de sa bouche et il s'écroula. Dans le silence de la forêt, on n'entendit plus que le souffle saccadé des deux femmes.

Elles observèrent le corps privé de vie.

— C'est un elfe, dit doucement Doubhée.

Et alors, tout fut clair.

LA FIN DE TOUTES CHOSES

Adhara n'était pas habituée aux longs déplacements à dos de dragon. Ses jambes et son dos ne tardèrent pas à protester.

Pourtant, la douleur physique n'était rien comparée à l'angoisse qui lui étreignait le cœur. Où était Amhal... Que faisait-il ? Et Amina ? Avait-elle reçu le message ? Avait-elle prévenu son père ? Toutes ses questions sans réponses menaçaient de la rendre folle.

— Je dois entrer à la Nouvelle Enawar, dit-elle à Taq la veille de leur arrivée dans la ville.

Le voyage avait duré dix jours, une éternité. Un long voyage silencieux. Taq était un homme taciturne, et Adhara, abîmée dans ses pensées, n'avait pas cherché à établir de lien avec lui. Ils n'avaient échangé en tout et pour tout que quelques phrases, la plupart à propos de la nouvelle situation politique de la Terre du Soleil.

Taq, plus au courant qu'elle, lui avait appris ce qui s'était passé en son absence : la mort de Learco, le transfert de la Cour à la Nouvelle Enawar. Ce soir-là, Adhara avait pleuré. Elle connaissait peu Learco, mais sa mort marquait définitivement la fin d'une période de sa vie. La Cour où elle avait vécu n'existait plus. Elle n'avait plus d'endroit où retourner, et elle ne pourrait effacer les événements terribles survenus à Damilar.

Devant sa requête, Taq se montra sceptique.

— Tu m'en demandes trop, dit-il.

Et il découvrit son bras. Il était complètement noir.

— Voilà mon laissez-passer, où est le tien ? Je ne peux pas prendre le risque de te laisser répandre la contagion à l'intérieur de la cité. Jusqu'ici, c'est la seule qui soit préservée.

— J'ai du sang de nymphe, je suis immunisée, déclara Adhara.

L'homme sourit d'un air moqueur.

— Tu ne peux pas le prouver.

— Je m'occupais des malades, vous le savez bien. Et pourtant, je n'ai développé aucun symptôme.

Le chevalier l'étudia avec attention. Peut-être l'avait-il prise en amitié.

— Je dois aller à la Cour, insista Adhara. Avant mon départ, j'étais la dame de compagnie de la princesse.

Taq la regarda, perplexe.

— Ça fait un bout de temps que je n'ai pas mis les pieds à la Cour et...

— Je vous jure que c'est la vérité ! Et ma mission est d'une extrême urgence. Faites-moi entrer avec vous, je vous en supplie !

Taq répondit par un long soupir.

Adhara se dessina à nouveau des taches sombres sur la peau.

— Tu te rends compte que, si tu me mens, j'aurai sur la conscience la mort de toute la Nouvelle Enawar, et peut-être même celle de mon roi ? s'écria Taq.

— Je ne vous mens pas, répondit Adhara en soutenant son regard.

— Je te crois, et que les dieux nous protègent !

Ils atterrirent sur l'esplanade du Palais de l'Armée au coucher du soleil. L'endroit était désert, et il y régnait une atmosphère de tristesse. La maladie n'avait pas encore touché la ville, mais comme Makrat avant elle, la Nouvelle Enawar était déjà en proie à la lente agonie de la peur.

Le garde de service les examina tous deux minutieusement. Adhara pria pour que ses taches soient convaincantes.

— Je me porte garant d'elle, elle s'occupait des malades à Damilar, déclara brusquement Taq.

Adhara le fixa avec des yeux écarquillés.

— Pourquoi est-elle là, alors ? voulut savoir le garde.

— Sa sœur est tombée malade. Elle est rentrée pour la soigner.

Après un dernier regard sceptique sur Adhara, l'homme hocha la tête.

— Ne vous baladez pas trop dans les parages. La Nouvelle Enawar est devenue un coupe-gorge le soir.

Ils entrèrent ; le Palais de l'Armée était tranquille et pendant un instant, Adhara espéra être arrivée à temps. Elle devait chercher Amina au plus vite. C'était sur elle que tout reposait.

— Je ne sais pas comment vous remercier, dit-elle en se tournant vers Taq.

— De quoi ? Tu as payé ton voyage, répliqua rudement le chevalier.

— Je ne parlais pas de ça.

Il haussa les épaules.

— Tu m'as eu l'air d'une personne honnête. Et désespérée. J'espère que je ne me suis pas trompé.

Adhara sourit tristement.

— Merci, répéta-t-elle en serrant la main du chevalier.

Elle eut de la chance. Elle connaissait la sentinelle.

Lorsqu'il la vit, l'homme leva tout de même sa lance.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Il faut que je parle à la princesse Amina de toute urgence.

Le soldat ne baissa pas son arme.

— Tu t'es enfuie, et nous ne savons pas où tu as été. Tu dois être placée en quarantaine et...

Adhara indiqua ses taches.

— J'ai été malade, mais j'ai guéri. Je t'en prie, j'ai des informations de la plus haute importance pour la princesse, c'est une question de vie ou de mort.

Le garde hésita quelques instants, puis il lui ouvrit le passage.

— Dépêche-toi. Je t'accompagne.

La Cour n'utilisait qu'une dizaine de salles dans le Palais du Conseil, gardées par les rares hommes qui n'avaient pas été détachés dans les territoires contaminés.

Ils n'eurent pas à marcher très longtemps.

— La princesse est là, dit le garde en s'arrêtant devant une porte.

Adhara avala sa salive. Tout à coup, elle eut peur de revoir Amina. Comment l'accueillerait-elle ? Aurait-elle encore confiance en elle ? Et si elle était malade...

Elle posa la main sur la poignée et ouvrit, sans même frapper. La petite fille était là, à la fenêtre, dans des vêtements qu'elle aurait autrefois catégoriquement refusé de porter, de ceux qui plaisaient tant à sa mère. La lumière blême de la lune jetait des reflets argentés sur son visage pâle.

Elle tourna à peine la tête en entendant la porte s'ouvrir. Lorsqu'elle la regarda, Adhara fut bouleversée par le manque d'expression de ses yeux.

Mais il ne fallut pas longtemps pour qu'il laisse place à la haine.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Adhara referma la porte derrière elle.

— Je ne te permets pas d'entrer dans cette chambre ! hurla la princesse.

— Laisse-moi t'expliquer...

— M'expliquer ? Tu crois qu'il suffisait de m'écrire cette stupide lettre ? Tu crois vraiment que tu pouvais t'en aller comme ça et m'abandonner pendant que mes grands-parents mouraient, que ce monde maudit s'écroulait autour de moi ? Tu étais mon amie, et tu m'as trahie !

Au lieu de la culpabiliser, ces paroles rassurèrent Adhara. Elle y retrouvait intacte la force d'Amina, cette force qu'elle avait crue éteinte quelques minutes plus tôt, en voyant son attitude passive, le vide de son regard.

Elle alla vers elle et la serra dans ses bras.

— Va-t'en, je te déteste, je te déteste ! hurla l'enfant en se débattant.

Mais bientôt, ses cris se transformèrent en sanglots et elle finit par enlacer le cou d'Adhara. Elle lui avait manqué, elle lui avait terriblement manqué, pendant ces longues journées d'horreur.

— Pardonne-moi, murmura Adhara.

Amina sanglotait toujours.

— Je te déteste.

— Tu as reçu mon message ?

— Ta lettre ?

— Non, le message magique que je t'ai envoyé.

Amina secoua la tête.

— Le magicien m'a dit qu'il t'apparaîtrait sous la forme d'un nuage violet... insista Adhara.

— Ah, ça ? Alors il était réel ? J'ai pensé que je devenais folle quand je l'ai vu... C'était un message ?

Adhara se passa les mains dans les cheveux. C'était trop tard. Personne ne savait pour Amhal.

— Nous devons parler à ton père.

— Tu veux bien me dire ce qui se passe ?

Adhara lui expliqua la situation dans les grandes lignes.

Amina pâlit.

— Mon père est descendu voir San dans les souterrains, dit-elle dans un filet de voix. En ce moment, il est avec lui.

Adhara sentit l'air lui manquer.

San récupéra rapidement son épée au poste de garde. La prison était plongée dans un silence surnaturel, mais on entendait déjà le bruit de pas précipités au-dessus de leurs têtes.

— Il faut nous dépêcher, dit-il.

— Tu es en train de commettre une grosse erreur, Amhal, insista Néor. C'est San le coupable.

— Tais-toi ! hurla le garçon, en enfonçant la pointe du poignard qu'il tenait sur sa gorge.

Une goutte sang roula sur la lame.

— Tais-toi ou je te tue !

Il sentit la pomme d'Adam du roi bouger sous ses doigts, son cœur accélérer ses battements. Néor avait peur. Mais pas plus que lui. En réalisant l'énormité de ce qu'il était en train de faire, Amhal s'aperçut qu'il était terrorisé.

Un groupe de soldats fit irruption dans la prison. San prononça une formule et le sol se couvrit de corps carbonisés.

— On y va, dit-il froidement.

Ils montèrent au premier niveau en courant. D'autres hommes les attendaient. San se dirigea vers eux comme un enragé.

— J'ai le roi avec moi ! hurla Amhal. Laissez-nous passer ou je le tue !

Beaucoup s'arrêtèrent, mais San ne les épargna pas pour autant.

Désormais, Amhal était tout entier sous l'emprise de la rage, une rage inassouvie, qui exigeait plus de sang, d'autres morts. Et le carnage auquel se livrait San était pour lui une tentation irrésistible. Mais il devait porter le roi, leur seule chance de fuir, et il ne pouvait pas combattre.

— Il m'a tout avoué. Il m'a dit qu'il avait même tué mon père, continuait Néor, impassible, la voix rauque.

— Tais-toi, tais-toi ! répétait Amhal, plus pour couvrir ces horribles mensonges que dans l'espoir que le roi se taise.

Parce que, malgré tout, les paroles de Néor jetaient le doute dans son esprit déjà en proie à la rage, et ces deux sensations opposées lui faisaient perdre la tête. Aux images de San avançant sans s'arrêter dans les couloirs de la prison, se superposaient celles du massacre du village, et toutes les autres fois que la rage avait eu le dessus, qu'elle avait pris possession de son cœur.

« Comment en suis-je arrivé là ? Qu'est-ce que je suis en train de faire ? »

La main qui serrait le poignard tremblait sur le cou du roi. Il sentait son sang visqueux sur ses doigts, et sa folie en était décuplée.

Ils sortirent de la prison et se perdirent dans les méandres du Palais de l'Armée. Des groupes de soldats se précipitaient vers eux mais, en voyant le roi, ils hésitaient. Et San les frappait, se frayant un chemin à la force de son épée noire.

— Où est Jamila ? demanda-t-il.

— Dans le bois, au sud de la ville.

Un sourire de triomphe tordit les lèvres de San.

Elles couraient à perdre haleine, Adhara devant, et Amina qui la suivait de son mieux. Entre elles, tout était déjà oublié. La rancœur, la douleur, tout. Seul comptait d'arriver à temps. Pourtant, Adhara sentait dans le fond de son cœur qu'il était trop tard. Quelque chose d'aussi atroce qu'inéluctable était sur le point de se produire.

« C'est la fin, la fin », lui répétait sans cesse une petite voix, et il n'y avait pas moyen de la faire taire.

Un désordre indescriptible régnait au Palais de l'Armée. Des soldats se bousculaient, au milieu des ordres hurlés par leurs chefs. Elles venaient à peine d'atteindre la grande plateforme sur laquelle Adhara avait atterri avec Amhal quelques mois plus tôt, quand un soldat les arrêta.

— Votre Altesse ! s'exclama-t-il, scandalisé, en saisissant Amina au vol.

— Tu ne comprends pas ! Amhal veut libérer San, et mon père est en bas avec lui. Je dois aller le sauver ! hurla-t-elle, désespérée.

— Nous le savons déjà, rétorqua le garde.

Amina en eut le souffle coupé.

Les cris résonnaient de plus belle. Adhara se jeta sur le soldat, en cherchant à forcer le passage.

Alors, elle le vit.

San, précédé de son épée noire, avançait comme une bête fauve, abattant un à un les soldats, comme s'ils n'étaient que de vulgaires mannequins de paille. Et Amhal derrière lui, portant Néor à bras-le-corps, un poignard pressé sur son cou.

La scène, à la fois absurde et terrible, la laissa sans voix. Pendant un instant, les soldats se figèrent,

et un silence stupéfait tomba sur leurs rangs. San s'arrêta, haletant, puis émit un sifflement, long, aigu. Aussitôt, le charme cessa.

— Amhal ! hurla Adhara, de toute la force de ses poumons, tandis qu'Amina, secouée de sanglots, appelait son père.

Amhal n'entendait rien. Seules, dans le calme surnaturel de son esprit, se détachaient les paroles de Néor, vides de sens. Elles résonnaient dans sa tête comme une prière blasphématoire, une obsédante incantation qui arrachait les derniers lambeaux de sa conscience. Il ne restait plus que la rage, intacte, omniprésente, son dernier refuge.

« Abandonne-toi à elle et tout ira bien. »

C'était une pensée rassurante, apaisante, au milieu du chaos qui l'entourait. San, devant lui, perdait son sang. Quelqu'un avait dû le blesser. Puis un battement d'ailes, et à l'horizon apparut un être terrible : un serpent ailé, la bouche hérissée de dents acérées. Une créature de cauchemar. La vouivre de San.

Le silence céda la place à un brouhaha de voix indistinctes. Celle de San dominait les autres.

— On a réussi. Lâche Néor, et partons.

La vouivre atterrit, attendant les ordres de son maître. San grimpa sur son dos sans la moindre difficulté. Amhal, lui, était pétrifié.

— Tu as encore le choix.

La voix de Néor, claire, sans plus aucune trace de peur.

— Ne le suis pas, Amhal. C'est un assassin, un monstre ! Il a tué ton maître. Il a tué mon père, il a introduit la maladie au palais. Amhal, tu n'es pas comme lui, je le sais. Tu n'aurais jamais été capable d'agir comme il l'a fait. Ne le suis pas ! Laisse-le disparaître sur sa vouivre et reste ici. Il ne t'arrivera rien, j'y veillerai. Mais ne le suis pas !

Amhal avala douloureusement sa salive.

— Tais-toi !

— Il m'a avoué comment il avait assassiné Mira. Et il n'y avait pas l'ombre d'un remords dans sa voix ni dans ses yeux.

— Ça suffit ! hurla Amhal.

Ensuite, comme si elle ne lui appartenait pas, sa main enfonça la lame dans cette gorge qui refusait de se taire, puis la retira d'un coup sec. Le sang jaillit, chaud et doux. Le corps de Néor, après un léger soubresaut, devint flasque et inerte. Et alors que le sang coulait à terre, au milieu des hurlements des soldats et des cris désespérés d'Amina, Amhal eut un sourire extatique. Il avait choisi. C'était fini.

Il laissa le corps s'écrouler sur le sol et jeta un bref regard à la foule devant lui, un regard fou et désespéré. Les soldats avancèrent, l'arme au poing. Il n'éprouva pas la moindre peur. Il commença lentement à évoquer la formule, et le globe argenté se mit à grandir entre ses doigts. Amhal souriait toujours, impatient de libérer la puissance magique pour détruire tout et tous en un holocauste purificateur.

Et puis il la vit. Bousculée par les soldats, les yeux agrandis par l'effroi et la pitié, en larmes. Adhara.

Quelque chose remua dans le fond de son cœur. Un cri lointain, une hésitation. La sphère diminua brusquement. Il ouvrait les mains.

Une lumière aveuglante enveloppa le premier rang des soldats et consuma leurs corps.

Amhal sauta sur la vouivre.

— Allons-y, dit-il calmement.

— Pourquoi as-tu hésité ? demanda San.

— Allons-y, répéta Amhal.

Adhara, éblouie, hurla une dernière fois le nom d'Amhal. Ensuite, tout devint sombre. Quand ses yeux réussirent à voir de nouveau, les cadavres carbonisés de plusieurs soldats jonchaient le sol autour d'elle. Les autres étaient recroquevillés par terre, la main sur les yeux, blessés, ou simplement traumatisés. Et au milieu de cette horreur, le corps de Néor, intact. Les paupières closes, comme s'il dormait, et une large plaie sur la gorge, dont le sang ne coulait plus désormais que paresseusement.

Amina se jeta sur lui, le serra avec violence.

Adhara se rappela sa première rencontre avec cet homme, ses manières affables, sa sensibilité, son intelligence. Elle refoula ses larmes.

Puis ce battement lent, régulier. La vouivre s'éloignait. Alors Adhara s'élança.

Ce n'était pas fini.

LA VÉRITÉ

Ils se posèrent dans une ruelle, non loin du centre de la Nouvelle Enawar.

— Tu es fou ? s'exclama Amhal.

Sa sensibilité était engourdie. S'il repensait aux derniers événements, il n'éprouvait plus aucun sentiment. Tout se réduisait à des gestes mécaniques, nécessaires. À part la rage, au fond de sa poitrine, qui réclamait encore du sang. Il n'avait pas tué assez.

— Nous ne risquons rien ici, dit San. Et nous y trouverons ce dont j'ai besoin. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis blessé, ajouta-t-il en lui montrant la profonde entaille qu'il avait sous les côtes.

Amhal ne posa pas d'autres questions.

Ils étaient devant une porte en bois. Sur l'architrave en pierre était gravé un symbole qu'Amhal ne reconnut pas. Ils se glissèrent à l'intérieur. Une odeur de brûlé imprégnait les murs, noircis par les flammes. Des albarelles fendues, des débris de verre et des restes de corps calcinés jonchaient le sol.

— C'est ton œuvre ? demanda Amhal.

San éclata de rire.

— Ma première intervention à la Nouvelle Enawar. J'ai agi de mon propre chef, cela pouvait m'être utile ; et, de toute façon, j'éprouvais le besoin de le faire. Je suis sûr que tu comprends.

Oui, Amhal comprenait.

Ils traversèrent plusieurs pièces ravagées par le feu. San s'arrêta dans l'une d'elles, devant des étagères sur lesquelles se trouvaient encore quelques bocaux intacts.

— Je savais qu'il devait rester quelque chose, dit-il.

Il ôta le bouchon d'une albarelle.

— Tu connais ça ?

Le jeune garçon huma le vase et secoua la tête.

— Il faut que je t'apprenne quelques rudiments d'art sacerdotal. Il s'agit d'une simple désinfectante, très efficace sur les coupures. Je suppose que tu connais quelques formules curatives ?

Amhal hocha la tête.

— Alors je te prierai de me donner un coup de main.

Il retira avec un peu de difficulté son justaucorps de cuir et la chemise qu'il portait dessous, puis jeta un coup d'œil à sa blessure. Une plaie assez profonde, mais rien de sérieux.

— Quand tu seras prêt... dit-il à Amhal.

Le garçon commença immédiatement.

Pendant quelques minutes, ils restèrent tous les deux silencieux. Puis Amhal déclara :

— Je veux que tu m'expliques tout. Je veux la vérité.

San ricana.

— Néor me l'a demandée lui aussi tout à l'heure. *La vérité.*

Les yeux d'Amhal lancèrent des éclairs et San cessa de rire.

— Tu l'as tué. Parce que tu sais que ce qu'il voulait n'était pas la vérité.

Amhal continua à le soigner, puis il reprit :

— Je veux savoir qui je suis. Pourquoi je suis ainsi.

Il leva les yeux.

— Et ce que je dois faire.

— Je vais tout te révéler, répondit calmement San. Le moment est venu.

Amhal accueillit cette nouvelle sans broncher.

C'est alors que quelque chose bougea derrière lui.

Adhara les avait suivis avec l'énergie du désespoir, les yeux fixés sur la vouivre qui volait trop vite, trop loin pour qu'elle puisse la rattraper. Et quand elle avait cessé de les voir, elle avait erré au hasard.

Elle ne comprenait même pas ce qu'elle était en train de faire. Elle savait seulement qu'Amhal avait tué Néor, et que rien ne pouvait réparer une telle atrocité. S'ils le capturaient, ils le tueraient, et s'il s'échappait, rien ne serait de toute façon jamais plus comme avant.

Mais le désir de le sauver n'était pas mort en elle. Elle y croyait encore, fermement, et contre toute logique. Comme si c'était sa mission, une mission inscrite en elle depuis des siècles, l'unique raison pour laquelle elle s'était réveillée dans ce pré et avait agi comme elle l'avait fait jusqu'alors.

Elle déambula d'une rue à l'autre, puis, la gorge nouée, s'arrêta net au milieu de la ruelle où elle se trouvait, comme si une force invisible lui paralysait les jambes.

Elle tourna lentement la tête. C'était une porte ordinaire, surmontée d'une architrave où était gravé un symbole. Les pierres étaient noircies, sans doute à cause d'un incendie, et le bois, à demi carbonisé, ne tenait plus qu'à un gond.

Et brusquement, tout lui revint. Les souvenirs vifs de ses rêves se superposèrent à la réalité, et elle *sut* qu'elle venait de derrière cette porte carbonisée.

Elle marcha lentement vers elle, comme attirée par un aimant. Elle se souvenait, *elle se souvenait* ! La voûte en pierre, les couloirs étroits, l'odeur rance de moisissure.

Elle continua à avancer, en transe, oubliant presque ce qui l'avait poussée jusque-là, mue par une sorte d'appel intérieur.

À certains endroits, le toit s'était écroulé. L'odeur de brûlé la fit suffoquer, lui piqua les yeux. Ses souvenirs, ses mêmes souvenirs disparus pendant près de cinq mois, reconstruisaient ce lieu détruit, le lui montraient comme il avait été avant que ne passe le feu, et cet homme.

« Quel homme ? »

Elle ne se le rappelait pas.

Un laboratoire, un dédale de couloirs au plafond bas. Et puis des myriades de pièces identiques d'où s'élevaient des plaintes. Une table en bois rugueux au centre, des étagères couvertes de fioles aux murs.

Et les cellules. Les cellules des *créatures*.

Adhara sentit la tête lui tourner. Puis une sensation familière balaya toutes les autres. Elle se remit à marcher rapidement, comme si l'enchantement s'était brisé. Un couloir, puis un autre, encombré de gravats, et enfin une salle au plafond défoncé, aux poutres consumées par le feu. Et Amhal. Ses mains lumineuses posées sur le flanc de San, assis devant lui. Elle l'avait trouvé.

— Amhal !

Il se tourna vers elle, et Adhara eut froid dans le dos en découvrant son visage. Ce n'était plus qu'un masque dépourvu de toute émotion.

San eut un geste d'impatience.

— Qu'est-ce que tu veux, encore ?

Adhara ne répondit pas. Maintenant qu'elle le voyait, là, dans cet endroit, *elle sentait*, elle comprenait. Les bruits qu'elle avait entendus ce jour-là étaient ceux d'une bataille, et toute cette destruction était l'œuvre d'un seul homme. *Lui*. San. Elle le percevait clairement. Elle ne l'avait pas

aperçu, ce jour-là, mais elle était sûre que c'était lui. Un homme entièrement vêtu de noir.

— C'était toi, murmura-t-elle. Toi qui as accompli ce carnage...

San se leva lentement et se plaça près d'Amhal. Il souriait.

Adhara resta immobile, paralysée par la force de ses souvenirs revenus d'un coup, et par le sourire énigmatique de cet homme, un sourire qu'elle haïssait maintenant plus que tout au monde.

Elle dégaina son poignard.

— Tu ne l'auras pas. Tu as pris la vie de Mira, de Learco et de toute la Cour, mais tu ne prendras pas Amhal.

San avança de quelques pas.

— Je ne prends personne. Amhal veut venir avec moi.

Adhara le menaça de son épée, et San recula légèrement.

— Mais tu es sérieuse, on dirait..., murmura-t-il avec un rictus mauvais.

— À en mourir, siffla Adhara.

— Tu te fatigues pour rien. Toi, qui as été créée pour ne pas avoir d'âme, qui ne peux donc pas te définir comme une personne, tu penses pouvoir nous comprendre ? Amhal et moi sommes *différents*, nous sommes au-delà de tout ce que tu peux imaginer, et il n'y a rien que tu puisses faire pour nous rejoindre.

— Jusqu'à maintenant, tu ne lui as raconté que des mensonges, mais il peut encore se sauver ! répliqua Adhara, les yeux pleins de flammes. Parce que je l'aime.

San éclata de rire.

— Tu l'aimes ? Tu ne sais même pas de quoi tu parles !

Il dégaina lentement l'épée de cristal noir de Nihal, faisant crisser la lame le long du fourreau.

— Il n'est pas question d'amour, petite fille. Il est question de qui nous sommes, du destin qui nous attend, et qui nous lie. Aucune force n'est capable, et surtout pas ton stupide amour, d'arrêter cette tragédie que tu vois se dérouler devant tes yeux.

Il tendit son épée devant lui, en position d'attaque.

— Et maintenant sors de cette histoire qui te dépasse, avant d'être broyée. Parce que ce que nous déroulons devant toi est l'Histoire, la seule qui ait jamais été racontée dans le Monde Émergé, celle qui se répète à l'identique de génération en génération, siècle après siècle.

Sans attendre, Adhara bondit en avant, son poignard à la main. Elle se jeta de toutes ses forces sur San, mais son bras fut arrêté par la barrière d'argent qui se matérialisa aussitôt. Elle recula légèrement, et San en profita pour l'attaquer à son tour.

C'est ainsi que commença ce combat qui semblait écrit de toute éternité. Les mouvements d'Adhara, ceux de San, la magie qu'il lançait contre elle et celle qui s'écoulait des mains de la jeune fille, inconnue, instinctive, lumineuse. L'épée noire et le poignard qui traçaient des arcs bicolores dans l'air épais de ce lieu sans vie, le cliquetis des armes s'entrechoquant, les voix sourdes murmurant les enchantements. Les Formules Interdites de San, celles qu'Adhara invoquait spontanément.

La rage au cœur, elle comprit que San avait dit la vérité. Ce qui était en train de se passer *était* l'Histoire. Ce combat avait déjà eu lieu, et un nombre incalculable de fois. Il était écrit quelque part, il était nécessaire.

Amhal, dans un coin, observait la scène sans réagir.

Adhara et San se séparèrent un instant. L'homme porta la main à ses côtes. Il saignait.

— Si j'étais en pleine possession de mes moyens, tu serais déjà morte. Ou peut-être t'ai-je sous-estimée, peut-être es-tu plus qu'un simple cobaye de laboratoire, finalement...

Il se jeta à nouveau sur elle, mais quelque chose bloqua son coup. Adhara demeura immobile, les yeux fixés sur le dos de l'homme qui venait littéralement de se matérialiser devant elle. Elle sut d'instinct qui il était.

— Elle est bien loin d'être un simple cobaye.

C'était la même voix que celle qui, dans ses rêves, lui répétait jusqu'à l'épuisement : « Je reviendrai te chercher. » Adhara frissonna. L'homme écarta l'arme de San de la pointe de son épée et se tourna vers elle.

— Tu vas bien ?

Cette barbe, ces cheveux, ces traits... Ils se superposèrent à ses rêves, jusqu'à donner un visage à cet inconnu qui lui avait promis de revenir la chercher.

— Qui es-tu ? murmura Adhara.

L'homme n'eut pas le temps de répondre. Avec un sifflement, l'épée de San s'abattit à nouveau sur lui. Le combat reprit, violent, et son issue devint vite évidente. Les assauts du nouveau venu étaient loin d'être comparables aux mouvements souples, forts et insinuants de San. L'homme regagna prudemment la distance de sécurité.

San en profita pour reprendre son souffle.

— Je ne pensais pas que l'un de vous avait survécu, murmura-t-il d'une voix amusée.

— Nous sommes guidés par Thenaar, rien ne peut nous arrêter.

San éclata d'un rire tonitruant.

— Tu sais très bien, au contraire, que les dieux sont avec moi ! Tu ne peux pas arrêter cette histoire, parce qu'elle est l'essence même du Monde Émergé.

— Moi peut-être pas, mais elle, si, répliqua l'homme en serrant le bras d'Adhara.

San redevint brusquement sérieux.

— Ce n'est qu'une créature, une ébauche peut-être un peu plus aboutie que les autres, mais ni plus ni moins une expérience de laboratoire.

Cette fois, ce fut au tour de l'homme de sourire d'un air énigmatique.

— Alors pourquoi t'es-tu donné la peine de tuer toutes ses semblables ? C'est la vraie Sheireen, et tu le sens à l'intérieur de toi, Marvash.

San grinça des dents.

— Laisse-la combattre contre moi, et nous verrons qui de nous deux vaincra.

— Ce n'est pas encore le moment.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ?

Adhara était bouleversée. Qui était cet homme ? De quoi parlait San ? Et Amhal, quel rôle jouait-il dans cette histoire absurde ?

Elle se dégagea, brandit à nouveau son poignard, et recula vers Amhal.

— Vos délires ne m'intéressent pas.

— Chandra, calme-toi, dit l'homme en s'approchant d'elle.

— Je ne m'intéresse qu'à Amhal, c'est clair ? Et je vais l'emmener avec moi.

L'homme secoua la tête.

— Il est ton ennemi, Chandra. C'est un Marvash, lui aussi.

Adhara l'ignora.

— Amhal, lève-toi et partons d'ici ! Tu veux bien me dire ce que nous faisons au milieu de ces deux fous ? hurla-t-elle.

Amhal sembla sortir de son apathie. Il se leva, jeta un regard glacé à Adhara et dégaina son épée.

L'espace d'un instant, Adhara voulut y croire. Amhal avait choisi, il avait opté pour la vie. Il avait réussi à lire sous les mensonges de San, et il se rangeait à ses côtés. Ils se battraient ensemble pour quitter cet endroit, et iraient quelque part où ils n'auraient pas besoin de combattre, où des mots comme ceux que San et l'autre homme venaient de se lancer n'avaient pas le droit d'être prononcés.

Amhal avança lentement et pointa son épée vers Adhara, pétrifiée.

— Amhal..., murmura-t-elle.

San sourit avec férocité.

— Tue-la ! s'écria-t-il. C'est ton ennemie. Elle l'a toujours été. Si tu ne le fais pas maintenant, tu devras le faire plus tard.

Adhara plongea ses yeux dans ceux d'Amhal. Elle tenta de lui faire comprendre qu'il y avait encore de l'espoir, qu'il devait la croire. Mais le regard vert du jeune homme demeurait inexorablement glacé. Et la lumière qu'elle y avait souvent entrevue, pour laquelle elle avait lutté avec l'énergie du désespoir, semblait avoir définitivement disparu.

— Va-t'en, lui dit-il.

San tressaillit.

— Tu dois la tuer. Fais-moi confiance, je t'expliquerai tout, mais tue-la !

— Tu es blessé, nous devons partir. Cela a été une erreur de nous arrêter ici.

San serrait les dents, mais son front était couvert d'un voile de sueur et sa blessure continuait à saigner.

— Amhal, je t'en conjure...

— Va-t'en, répéta sèchement le jeune homme à Adhara.

Il s'éloigna de quelques pas, rengaina son épée et entraîna San dans l'obscurité.

— Amhal ! cria Adhara en s'élançant vers lui.

L'inconnu l'arrêta net.

— Laisse-le partir. C'est notre seule chance !

— Non, tu ne comprends pas, je...

Elle essaya une nouvelle fois de se dégager, mais elle était à bout de forces. Et pas seulement physiquement. Ses jambes cédèrent, et elle se retrouva par terre, secouée de sanglots incontrôlables. Elle pleura sans retenue, les mains sur ses yeux. L'homme lui passa un bras sur les épaules.

— C'est fini, murmura-t-il, c'est fini.

Et Adhara songea que c'était terriblement vrai.

— Qui es-tu ? lui demanda-t-elle lorsque ses pleurs se furent calmés.

L'homme leva la tête.

— Je m'appelle Adrass.

Le nom ne lui évoquait rien.

— Je t'ai cherché pendant si longtemps.

— Pourquoi ?

L'homme poussa un long soupir.

Il lui parla des Veilleurs. Des saints, des martyrs, des défenseurs de la vraie foi, qui avaient tenté l'impossible pour convaincre les Frères de la Foudre de la justesse de leurs raisonnements. En vain. Quand Theana leur avait fermé toutes les portes et les avait condamnés à être persécutés, ils étaient entrés dans la clandestinité pour y poursuivre leurs activités. Parce que, après leurs inutiles tentatives pour tuer Marvash avant qu'il ne se réveille, ils avaient décidé de trouver Sheireen.

Ils l'avaient cherchée dans tout le Monde Émergé. Très vite, ils avaient compris qu'ils ne pouvaient pas prendre le risque que Marvash apparaisse avant qu'ils ne l'aient trouvée. Il leur fallait devancer l'ennemi. Mais si Sheireen n'arrivait pas la première ? Ils devaient la créer.

Par la magie, ou n'importe quelle autre arme. À n'importe quel prix.

Ils enlevèrent des jeunes filles à leurs familles et essayèrent de les entraîner, mais cela ne suffisait pas. Et puis, la magie qu'ils pratiquaient sur elles finissait par les tuer. Ils pensèrent alors aux

cadavres. Des corps morts sur lesquels mener leurs expériences, qui pouvaient revenir à la vie grâce à certains sceaux interdits connus d'eux seuls. De la chair morte à façonner, à transformer en arme puissante.

— Nous avons subtilisé de nombreux corps. Au début, ce fut facile. Notre intention n'était pas de commettre une action aussi sacrilège que faire revenir sur terre une âme de l'au-delà. Nous ne voulions qu'un corps capable de bouger et de lutter contre Marvash.

Adrass se tut, et Adhara sentit un long frisson la parcourir.

— C'est ça que vous faisiez là, en bas ? se récria Adhara, atterrée.

— Nous les appelions « les créatures », et par commodité, nous leur assignions un numéro elfique. Chacun de nous travaillait sur l'une d'entre elles. Il lui imposait des sceaux, lui insufflait des connaissances sur l'art du combat et sur la magie, en suivant sa propre méthode. L'épreuve finale était la Lance de Dessar, un objet elfique que ne peuvent activer que les Consacrés. Les créatures devaient la tenir entre leurs mains. Si l'une d'elles l'avait activée, cela aurait signifié que nous avions réussi. Mais cela ne s'est jamais produit.

Adhara tremblait de la tête aux pieds.

— Qu'arrivait-il aux... créatures qui ne parvenaient pas à activer la lance ?

— Elles mouraient.

Soudain, Adhara eut peur de cet homme, qui évoquait d'un ton neutre ces pauvres corps torturés par les expériences, arrachés à la mort pour être conduits vers un nouveau néant.

— Ce n'était pas de vraies personnes, tu comprends ? expliqua Adrass en remarquant son trouble.

Les mêmes mots que ceux que venait d'utiliser San. Adhara sentit la colère affluer dans ses veines, incontrôlable.

— Elles n'étaient pas conçues pour avoir une âme, elles n'étaient que des... créatures.

Adhara serra les poings.

— Je ne vois toujours pas ce que tout cela a à voir avec moi.

Mais elle mentait.

Adrass esquissa un sourire.

— Tu es Chandra, ce qui veut dire « la sixième » en elfique. Tu es la sixième sur laquelle j'ai travaillé, et tu es Sheireen.

Adhara tira son poignard et en appuya la lame sur sa gorge.

— Tu mens ! Moi j'ai une âme, j'aime, je hais, je vis ! Je suis !

Le visage d'Adrass blêmit, et il se mit à balbutier, cherchant à lui expliquer l'inexplicable.

Adhara le lâcha, dégoûtée d'elle-même.

« Si tu fais ça, tu n'es pas différente de San », se blâma-t-elle.

Adrass se massa le cou, reprit son souffle.

— J'ignore ce que tu es, mes frères m'ont toujours affirmé que les créatures n'étaient pas des personnes. Mais est-ce vraiment important de savoir si tu es une personne, un cobaye, ou je ne sais quoi ? Tu es Sheireen, j'ai réussi, tu comprends ? J'ai créé la Consacrée !

Adhara lui lança un regard plein de haine.

— Tu es fou...

— Tu te souviens de moi, j'en suis certain, alors tu ne peux pas nier la vérité, tu ne peux pas nier ce que je suis en train de te dire, Chandra.

— Ne m'appelle pas comme ça !

Elle n'arrivait même plus à crier, tant sa gorge la brûlait. Elle glissa sur le sol, regarda ses mains. À qui étaient ces mains avant qu'Adrass ne les ramène à la vie ? Que faisaient-elles avant d'être les siennes ? Et qui avait-elle été, dans sa vie d'avant ?

— Tu ne te souviens de rien parce qu'il n'y a rien à se rappeler, poursuivit Adrass ; à part la brève

période que nous avons passée ensemble, après que je t'ai réveillée et créée de toutes pièces avec ma magie. Et puis le jour où tout s'est achevé.

Quand San était arrivé, personne ne savait qui il était. Il était simplement entré et avait semé la mort. Il avait tué tous ceux qui se présentaient devant lui et il avait exterminé les créatures. Toutes. Sauf une : Chandra.

— Je t'ai mise à l'abri dans un tunnel secret et je t'ai dit de m'attendre.

« Je viendrai te chercher. »

Adhara s'en souvenait.

— Mais je n'ai pas pu le faire. J'ai réussi à me sauver en faisant semblant d'être mort, et je t'assure que je l'étais presque. Me traîner dehors, demander de l'aide...

L'homme porta les mains à son visage.

— Toute une série de péripéties que je ne perdrai pas de temps à te raconter. Le reste est une triste histoire.

Il la regarda avec des yeux brillants.

— Je t'ai cherchée partout. Et pendant ce temps, j'enquêtais. Et j'ai compris qui était cet homme. Marvash. San est Marvash.

Adhara le savait déjà. Elle le sentait.

« Tu es la Consacrée, voilà pourquoi tu le sens. »

Elle secoua la tête. Tout cela était faux. Elle n'était rien, rien de rien.

— Mais c'est seulement aujourd'hui que j'ai compris la vérité. Ils sont deux, Chandra. San et Amhal. Tu les a vus combattre, non ? Cette fois, les Destructeurs sont deux !

Adrass paraissait terrorisé. Un froid glacial s'était emparé des membres d'Adhara.

— Je... non...

— Tu devras combattre contre deux Destructeurs. Tu devras tuer San et Amhal.

Le monde se mit à tourner autour d'Adhara. Tout sembla se dissoudre devant ces mots, clairs, terribles, et en même temps fous. Combattre. Tuer.

— Amhal et moi sommes amis, il m'a sauvé la vie... Et je l'aime...

Adrass lui posa la main sur la bouche.

— Ne blasphème pas ! Il est l'ennemi, il est le mal que tu dois combattre.

Adhara se releva d'un bond.

— Je t'interdis de dire une chose pareille ! C'est un mensonge !

— Chandra, c'est ton destin, tu as été créée pour cela, *je* t'ai créée pour cela ! Toutes les autres Consacrées avant toi l'ont fait, tu ne peux pas y échapper. Tu le feras, même contre ton gré.

Adhara continuait à secouer la tête, comme pour se libérer de ce cauchemar.

— Tu te trompes, je ne suis rien. Peut-être que tu m'as créée, peut-être que tu as joué au dieu avec moi, mais le résultat n'a rien à voir avec les Consacrées dont tu parles. Je suis Adhara, la fille du pré, je suis celle qu'Amhal a ramenée à la vie, à qui il a donné un nom et un sens !

Adrass souriait avec compassion, tout en continuant son refrain :

— Tu ne peux pas faire autrement...

Son sourire, ses paroles empreintes d'une foi aveugle la rendirent folle. Elle se jeta sur lui, l'entraîna à terre, et se mit à le frapper sauvagement.

Elle ne s'arrêta qu'en le sentant inerte sous ses coups. Alors, elle ressentit un immense dégoût pour elle-même, pour la haine née de son désespoir qui s'était emparée de ses mains.

Elle s'éloigna de lui en pleurant et vomit. Après quoi, elle s'enfuit par ces mêmes couloirs que ceux par lesquels Amhal avait fui, se laissant guider par ses pieds, sans se soucier de l'endroit où ils la

menaient. Elle laissa son corps se déplacer seul, chercher lui-même sa route.

Lorsqu'elle s'arrêta, un ciel criblé d'étoiles s'étirait au-dessus d'un vaste pré. Le pré. Celui où tout avait commencé. Elle tomba à genoux, incapable d'aller plus loin. Un vent glacé soufflait autour d'elle, un vent qui annonçait l'hiver.

Et puis vinrent les souvenirs, un à un, lourds comme les perles d'un collier de pierre. Et elle sut enfin qui elle était.

ÉPILOGUE

Des images, par flashes. Des bruits intermittents.

Des cris et des cliquetis d'épée.

Noir.

Un plafond de brique.

Noir.

Des ampoules, des livres ouverts, des philtres.

Et le noir, à nouveau.

Et puis lui. Un homme chauve avec une barbe, le regard inquiet, fébrile. Il essaie de lui dire quelque chose, il la tire au bas de la table. Chandra ressent de la douleur dans tout son corps, elle n'a même pas la force de parler. Elle se recroqueville. L'homme prend une ampoule et l'asperge d'eau. C'est comme être piquée par des milliers d'aiguilles. Chandra secoue la tête, elle réussit à ouvrir un peu plus les yeux. L'homme remplit maintenant complètement son champ visuel.

— Je vais t'emmener quelque part, d'accord ? Écoute-moi !

Ce sont les premiers mots que Chandra parvient à comprendre. Elle a mal partout, et puis ces bruits assourdissants, terribles... Elle voudrait qu'il la laisse par terre, mourir peut-être, mais en paix. Des jours précédents, elle n'a que de vagues souvenirs. La douleur, surtout, et puis des paroles susurrées, des philtres à boire, des lumières bizarres. Elle sait seulement que cela a été horrible, une vraie torture. Et avant, le néant, pas même un souvenir.

L'homme la saisit sous les aisselles, il la traîne quelque part. Elle l'entend haleter. Elle voudrait hurler tant elle a mal, mais elle est incapable d'émettre un son.

Maintenant elle arrive à bouger seule. Elle avance à tâtons dans un tunnel obscur qui pue le moisi.

Une brique qu'on déplace. Les bruits sont étouffés maintenant, on n'entend presque plus rien.

L'homme la pousse dans une pièce exiguë ; elle voudrait se rebeller, mais elle n'en a pas la force.

— Maintenant tais-toi, d'accord ? Reste ici et attends-moi. Je ne serai pas long.

Chandra acquiesce faiblement.

— Je viendrai te chercher. Je frapperai, deux coups forts et un faible.

Il lui montre.

— Comme ça. Tu as compris ?

Elle fait à nouveau signe que oui. Elle a compris.

— C'est bien. Quoi qu'il arrive, ne sors pas d'ici.

Puis la porte se ferme, et c'est le noir.

Elle demeure enfermée pendant un temps infini. Elle pleure. Elle tente de taper contre le mur, mais elle est faible, personne ne l'entend.

Et puis, elle se rappelle les paroles de l'homme. Il viendra la chercher. Elle lui fait confiance.

Les heures passent, les minutes s'égrènent lentement. Et ses perceptions s'élargissent. Elle entend d'autres bruits au loin. Elle sent l'odeur de moisi qui s'exhale des pierres. Le rayon de lumière qui filtre par la fente, là-haut, juste assez large pour laisser passer un peu d'air. De l'air propre, qui sent la nuit. Elle y colle son œil. Une lueur pâle flotte au-dessus d'elle. Puis, l'obscurité. Immobile, elle observe le noir de la nuit se teinter de bleu, de rose. La lumière se fait plus intense. Toujours personne.

S'est-il écoulé des jours ? Elle n'en a aucune idée. Elle reste immobile. La lumière diminue encore, vire à nouveau au rose. Et puis le bleu délavé, le noir.

Alors, elle se décide. Elle doit sortir. Elle pousse de toutes ses forces contre les pierres du réduit. L'une d'elles bouge, et le mur tout entier coulisse. Elle tombe sur le sol.

En dépit de sa faiblesse, elle réussit à se lever et refait à l'envers le chemin qu'elle a parcouru derrière l'homme. À mesure qu'elle avance dans le tunnel, l'odeur de brûlé est de plus en plus pénétrante.

Enfin, elle débouche dans une salle, elle sort de l'enfer. Il y a de la fumée partout. Elle tousse. À terre, des cadavres carbonisés. Elle distingue des bras, des jambes, des troncs. Des têtes. Il y en a des tas. Prise de nausée, elle vomit. La peur lui broie les entrailles.

« Il ne viendra plus », pense-t-elle, et elle comprend qu'elle doit se débrouiller seule. Elle traverse les salles en enjambant les débris, et son instinct lui dit où aller. Elle connaît la route. Ils la lui ont enseignée. De la même façon qu'ils lui ont enseigné le reste. En le lui enfonçant dans la tête avec leur magie.

Elle doit s'éloigner d'ici, et vite. Elle se jette dans un couloir latéral. Il mène à l'extérieur, elle le sait, mais cela prendra du temps. Et elle a mal partout.

Elle s'appuie contre un mur, frotte les paumes de ses mains sur les pierres. Elle continue à marcher, mais c'est la peur seule qui la pousse. L'odeur de chair brûlée, derrière elle, la poursuit, lui retourne l'estomac ; puis, à mesure qu'elle avance, elle diminue.

Les pierres du couloir laissent place à un tunnel de terre. L'atroce puanteur de mort a presque disparu.

Elle se demande où est l'homme qui devait venir la chercher. Que va-t-elle faire maintenant ? Qu'est-ce qui l'attend dehors ? Y a-t-il quelque chose, au-delà du lieu obscur d'où elle vient ?

Elle pleure. De fatigue et de peur. Son esprit commence à s'embrouiller. Elle ne sait plus où elle est. Et elle ne se souvient plus exactement de ce qui s'est passé.

« Il faut que je reste lucide », se dit-elle, mais elle n'arrive pas à empêcher sa conscience de fuir comme de l'eau d'un seau percé. Bientôt, elle ne se souvient plus du visage de l'homme, elle ne souvient plus que quelqu'un lui a promis de venir la chercher, elle ne se souvient de rien d'elle-même. Elle sait seulement qu'elle doit avancer.

L'extérieur, enfin. Un cercle blanc, immense, au-dessus de sa tête. Une fenêtre ouverte sur le noir du ciel, avec autour une foule de petites lumières tremblantes. Elle est épuisée, bouleversée, et elle a toujours mal partout. Elle a à peine la force de faire encore quelques pas, puis elle se laisse glisser au sol.

Elle est dans un pré, un vaste pré humide de rosée, balayé par un léger vent frais. Au-dessus d'elle, ce ciel immense et inconnu.

Les bras en croix, les jambes étendues, la créature, qui ne sait plus rien de ce qu'elle est et de ce qu'elle a été, de son destin et de ce qui est, ferme les yeux et sombre dans un sommeil qui efface les derniers lambeaux de sa conscience.

Et c'est ainsi que commence l'histoire.

CARTE DU MONDE ÉMÉRGÉ



LIEUX ET PERSONNAGES

Adhara : fille sans passé, qui se réveille un jour dans un pré sans savoir qui elle est, ni où elle se trouve. Son nom lui sera donné par Amhal.

Adrass : membre de la secte des Veilleurs.

Amhal : apprenti chevalier du Dragon ; combat depuis toujours un obscur désir de mort qu'il sent à l'intérieur de lui.

Amina : fille de Féa et de Néor, jumelle de Kalth.

Aster : demi-elfe ayant régné sur six des huit Terres du Monde Émergé. Vaincu par Nihal cent ans plus tôt.

Chandra : « la sixième », en elfique. Nom donné à Adhara par les Veilleurs.

Dalia : assistante de Theana au temple.

Damilar : village de la Terre du Soleil.

Dohor : père de Learco, cruel roi de la Terre du Soleil qui a tenté de conquérir le Monde Émergé en s'alliant à la Guilde des Assassins.

Doubhée : reine de la Terre du Soleil, autrefois très habile voleuse.

Elfes : anciens habitants du Monde Émergé ; ils l'abandonnèrent lorsque d'autres races commencèrent à le peupler et s'installèrent sur les Terres Inconnues.

Féa : femme de Néor, appartenant à la race des gnomes.

Frères de la Foudre : prêtres du culte officiel de Thenaar.

Guilde des Assassins : secte secrète qui a perverti le culte de Thenaar.

Homme en noir (l') : personnage mystérieux ayant exterminé tous les Veilleurs ; il est sur les traces d'Amhal.

Ido : gnome, chevalier du Dragon et ancien maître de Nihal ; tue Dohor, mettant fin à son rêve de conquête.

Jamila : dragon d'Amhal.

Kalth : fils de Féa et de Néor, jumeau d'Amina.

Kryss : mystérieux personnage dont l'homme en noir reçoit ses ordres.

Laodaméa : capitale de la Terre de l'Eau.

Learco : souverain de la Terre du Soleil, et artisan des cinquante ans de paix qu'a connus le Monde Émergé.

Lonerin : magicien, époux de Theana, mort de maladie plusieurs années auparavant. A joué un rôle majeur dans la lutte qui a délivré le Monde Émergé de l'emprise de Dohor.

Makrat : capitale de la Terre du Soleil.

Mal (le) : maladie mortelle et très contagieuse qui se propage peu à peu dans tout le Monde Émergé.

Marvash : « le Destructeur », en elfique.

Mira : chevalier du Dragon, maître d'Amhal.

Néor : fils unique de Doubhée et de Learco, paralysé à la suite d'une chute de cheval.

Nihal : demi-elfe, héroïne qui a sauvé le Monde Émergé du Tyran cent ans plus tôt.

Nouvelle Enawar (la) : seule ville de la Grande Terre, siège du Conseil du Monde Émergé et de l'Armée Unitaire.

Pieux (les) : survivants à la maladie qui s'occupent de soigner les malades.

Saar : grand fleuve qui marque la limite entre le Monde Émergé et les Terres Inconnues.

Salazar : Tour-Cité, capitale de la Terre du Vent.

San : petit-fils de Nihal et Sennar ; il revient dans le Monde Émergé au terme d'un long exil volontaire.

Sennar : puissant magicien, époux de Nihal.

Sheireen : la Consacrée, en elfique.

Terres Inconnues : territoires au-delà du Saar.

Theana : magicienne et prêtresse, Suprême Officiante des Frères de la Foudre.

Tyran : surnom donné à Aster.

Veilleurs : secte secrète, issue des Frères de la Foudre.

L'auteur

À l'âge de sept ans, **Licia Troisi** écrivait déjà des histoires que ses parents compilaient dans un cahier bleu... Plus tard, elle a choisi d'étudier l'astrophysique, ce qui lui a permis de décrocher un poste à l'Observatoire de Rome où elle travaille aujourd'hui. Sa passion pour l'écriture ne l'a cependant jamais quittée : à peine sortie de l'université, elle s'est lancée dans la rédaction des *Chroniques du Monde Émergé*. La série, publiée par la prestigieuse maison d'édition Mondadori, est déjà un best-seller en Italie.

Tous les livres de Pocket Jeunesse sur

www.pocketjeunesse.fr

Titre original :
Leggende del Mondo Emerso - I. Il destino di Adhara

Directeur de collection :
Xavier d'Almeida

Leggende del Mondo Emerso I – Il destino di Adhara
© 2008, Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano

© 2012, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche, pour la traduction française.

Couverture : © 2008 Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano, cover illustration by Paolo Barbieri

ISBN : 978-2-266-22502-1

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : janvier 2012.